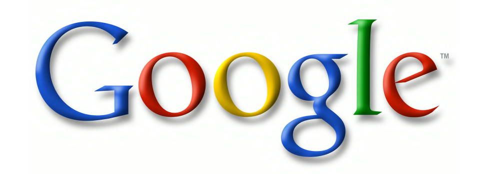
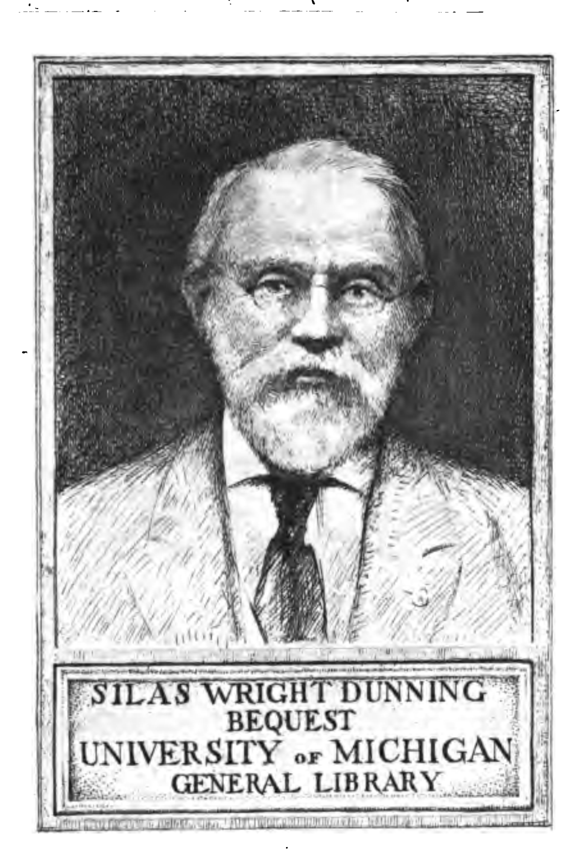
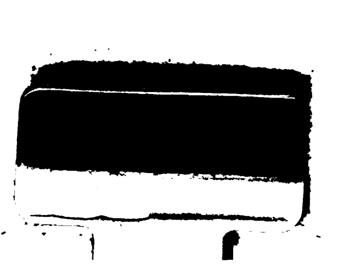





SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



JOURNAL

DE

LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES,

par

une société de gens de lettres,

rédigé par

J. Laforgue,
professeur de langue et de littérature française, Membre de la société grammaticale, littéraire et philosophique de Paris, et de la Légion-d'honneur.

TOME I.

À DRESDE,
chez M. Laforgue, Waisenhausgasse N°. 16, et
chez M. Arnold, libraire au Vieux-Marché.

1830.

TABLE DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

SYNONYMIES ET DIFFÉRENCES

LOCUTIONS PROVERBIALES.

POÉSIES.

CRITIQUE GRAMMATICALE.

LETTRES.

Pages

LITTÉRATURE, VARIÉTÉS.

JOURNAL

DE

LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES.

Miscuit utile dulci.

INTRODUCTION.

L'homme sent et pense; seul, il n'eût point parlé. La parole est née dans la société du besoin de communiquer avec ses semblables.

La nature a mis en nous la faculté de parler, et l'irrésistible besoin de l'épanchement nous l'a fait réduire en acte. Telle est l'origine du langage, ébauchant d'abord la pensée par des signes, des cris, et bientôt la peignant par des sons articulés *).

*) Il est probable que les premiers mots furent monosyllabiques, des sons simples; car la combinaison de deux ou

Le dictionnaire des premières familles dut être court; les relations sociales s'étendirent, et la cause de la naissance du langage fut aussi celle de ses progrès.

Parmi les hommes grossiers du premier âge, il y en eut sans doute qui, par une espèce d'instinct, un goût inné, évitèrent les sons rudes, firent un seul mot de plusieurs monosyllabes, hasardèrent plusieurs ellipses: ce fut le premier pas vers la perfection du langage. Plus tard l'imagination ajouta la saillie, la comparaison, la métaphore, les tableaux; dès lors le discours devint plus animé.

Le sentiment enrichit le langage de tours vifs et variés, et il semblait, en agrandissant son empire, en avoir posé les limites; mais il est un degré auquel l'homme sensible dut s'élever; c'est l'observation, c'est le passage continuel de la nature aux modèles, des modèles à la nature. Alors le goût distinct devint un goût raisonné, alors on eut un code du langage et des chefs-d'oeuvre.

Des critiques de différens ordres s'attachèrent aux ouvrages: les uns examinèrent le coloris, l'harmonie, le rhythme, la mesure, le mouvement; et le recueil de leurs observations forma la rhétorique et la poétique.

Les autres, uniquement occupés de la vérité des pensées, de l'évidence des principes, consignèrent dans leurs écrits les impressions qu'ils avaient reçues, et nous donnèrent la logique.

---

plusieurs syllabes, pour rendre un seul signe ou perception de l'esprit, suppose déja un progrès, une certaine opération réfléchie de la pensée.

D'autres, enfin suivant les opérations de l'esprit dans l'émancipation de la pensée, marchant sur la ligne analytique, tracée par le langage lui-même, considérèrent les différentes parties de la proposition, ou les mots, les rapports des mots avec les idées, les rapports des mots entre eux, et des faits communs aux différentes langues, ils s'élevèrent à des observations communes à toutes. De là, la grammaire générale.

Parmi une foule de traits généraux, on remarqua dans chaque idiome certains traits physionomiques, et il y eut autant de grammaires particulières qu'il y eut d'idiomes.

La grammaire générale est la science des principes immuables et généraux de la parole prononcée ou écrite dans toutes les langues.

Une grammaire particulière est l'art d'appliquer aux principes immuables et généraux de la parole prononcée ou écrite, les institutions arbitraires et usuelles d'une langue particulière.

Cette double définition, donnée par le savant Beauzée, est d'une vérité incontestable, et elle peut servir à prouver que, dans l'étude d'une langue quelconque, il est nécessaire de ramener les règles de la grammaire particulière aux lois de la grammaire générale, sans laquelle il n'y a que routine, qu'incertitude et qu'erreur.

Mais dans un pareil travail, il faut se servir de la méthode analytique, qui est la seule vraiment bonne, soit qu'on veuille acquérir la science, soit qu'on veuille la communiquer. C'est par l'observation des faits particuliers qu'on s'élève aux principes généraux. Les faits

éveillent la sensation, fixent les idées, provoquent un jugement, et mènent ou à la découverte de règles nouvelles, ou à la démonstration des règles connues. La synthaxe, que n'éclaire pas le flambeau de l'analyse, marche à reculons dans les ténèbres. On a beau dire qu'on éclairera par des exemples les règles et les définitions; les définitions et les règles n'auront pas besoin d'être éclairées; elles seront claires, si on les tire des exemples, si on commence par les exemples. Il est bien plus raisonnable de prévenir le mal que d'avoir à le guérir: mais la synthèse, lorsqu'elle se présente à la suite de l'analyse, offre des avantages qu'on ne doit point négliger.

L'analyse a examiné les résultats particuliers; la synthèse embrasse tous les résultats. L'analyse est montée graduellement jusqu'au sommet de la science; la synthèse embrasse d'un seul regard tout l'espace parcouru. L'analyse a fait, l'une après l'autre, un grand nombre d'acquisitions; la synthèse en déroule le tableau. L'analyse a exercé l'intelligence; la synthèse exerce la mémoire, conservatrice des richesses de l'intelligence.

Telles sont les bases philosophiques du système d'enseignement au moyen duquel nous nous proposons de conduire les étrangers à une parfaite connaissance de la langue française, sans qu'ils aient à redouter les nombreuses difficultés dont elle leur paraît hérissée; car la plus grande partie de ces difficultés n'existent point en elle, mais bien dans la manière défectueuse de l'enseigner. Elles tiennent principalement au défaut d'ordre et de clarté, à la sécheresse et au vide des livres élémentaires, aux règles fausses, aux exceptions inutiles et aux déci-

sions arbitraires des professeurs esclaves de l'aveugle routine *).

Nos leçons n'auront pas seulement pour objet les principes mécaniques que cette belle langue observe dans sa formation ou son étymologie, aussi bien que dans son orthographe ou sa prononciation, et les principes métaphysiques sur lesquels se trouve établie sa syntaxe ou sa construction; elles comprendront encore les règles du style dans les divers genres en prose et en vers; elles montreront à la fois ce qui constitue la correction du discours et ce qui constitue l'élégance, et elles formeront, dans leur ensemble, un cours complet de grammaire et de littérature où l'on ne trouvera pas moins d'agrément que d'utilité.

Nous joindrons à ce qui précède un examen approfondi des méthodes inventées pour accélérer les progrès des études, avec des exercices modèles, qui les feront connaître dans leur application. Enfin nous accomplirons fidèlement toutes les promesses que nous avons faites dans notre prospectus; et quelque vaste que soit notre tâche, nous espérons pouvoir nous en acquitter de manière à mériter la confiance de nos abonnés, grace au

---

*) Nous ne croyons pas inutile de signaler ici cette foule de grammatistes, et surtout cette tourbe de donneurs de leçons qui, de leur propre chef, se constituent *maîtres de langue*, quoiqu'ils n'en connaissent les élémens que par ce qu'ils en ont lu dans telle grammaire bien ou mal écrite, et qu'ils n'ont pu digérer, soit par défaut des connaissances qui peuvent en rendre l'étude profitable, soit par défaut d'aptitude à un travail qui demande une application constante et beaucoup de discernement. On peut

talent et à l'activité de nos collòborateurs membres de plusieurs sociétés savantes ou littéraires.

être professeur par brevet, mais on n'est point maître de langue parce qu'on sait dicter quelques phrases et corriger mécaniquement un thème d'aprés telle ou telle grammaire.

PREMIÈRE PARTIE.

GRAMMAIRE.

Nous avons dit, dans l'introduction, que la Grammaire générale est la science des principes généraux et immuables de la parole prononcée ou écrite dans toutes les langues, et que la grammaire particulière, celle d'une langue spéciale, est l'art d'appliquer à ces principes les institutions arbitraires et usuelles de cette langue. Nous ajouterons ici qu'une Grammaire est le recueil des observations que l'on a faites sur l'usage, la liaison et l'arrangement des mots qui composent une langue *).

*) Les grammairiens en général définissent la Grammaire: *L'art de parler et d'écrire correctement une langue.* L'abbé de Lévizac, écrivain toujours élégant et quelquefois profond, dit que cette définition est exacte; Boinvillier, qui a creusé si avant dans le génie de la langue française, dit que — *L'art qui consiste à parler et à écrire purement, s'appèle Grammaire,* inversion qui équivaut à la définition ci-dessus.

On voit que nous nous écartons un peu de cette définition que l'on semble avoir adoptée comme un axiome. Nous espérons justifier dans ce journal notre déviation à ce principe, et nous commencerons par nous appuyer du sentiment de feu M. Boiste qui dit: „On définit *la Grammaire, l'Art qui enseigne à parler et écrire correctement.*" — Un art est une méthode de bien faire un

Une langue se compose de mots; ces mots, unis entre eux selon les règles établies par la génération des idées, ou selon le caprice de l'usage, caprice qu'il faut respecter à l'égal des règles les plus logiques, servent à

---

ouvrage selon certaines règles. — Faire correctement une chose, parler, écrire correctement, c'est le faire sans faute, conformément aux règles. — Cette définition du mot *Grammaire*, analysée, présente donc à l'esprit l'idée d'une méthode pour bien parler et écrire selon certaines règles, conformément à ces règles.

Cette définition est-elle claire? est-elle complète? Elle ne donne pas même l'idée de l'une des premières fonctions de la Grammaire, qui est de distinguer ou dénommer les mots, de les décliner et de les faire accorder en tems, en genre, en nombre, et en cas, dans les langues qui en ont; ou, pour s'exprimer en un seul terme, de les modifier.

Cette définition est-elle réciproque, exclusive et formée du genre et de la différence? Elle comprend implicitement l'élocution, le style, qui tous deux sont bien aussi l'art, ou partie de l'art de parler et d'écrire correctement.

A cette définition, qui n'en est pas une, ne pourrait-on pas substituer celle-ci:

La Grammaire est l'art de modifier les mots et de les placer dans l'ordre prescrit, ordre nécessairement soumis à des lois, puisque les mots désignent les êtres, leurs modifications et leurs rapports. Si l'on ajoute à cet art celui de choisir les mots, on aura l'élocution, et le style ou l'art d'écrire.

La première fonction de la grammaire, *de modifier les mots*, c'est-à-dire, de les dénommer, de les conjuguer et décliner (dans les langues qui ont des déclinaisons) etc., ne laisse plus rien à faire aux maîtres; les lois sont rendues et sanctionnées par l'usage: elle n'exige des élèves que de la mémoire et du jugement.

La seconde fonction de placer les mots dans l'ordre prescrit, exige de l'attention, de la réflexion et du raisonnement surtout; c'est elle qui a indiqué les règles.

former les phrases, d'où résulte le *discours*, ou le tableau de nos pensées.

Les mots d'une langue n'ont pas tous une même destination; de là la nécessité de les classer d'après leurs fonctions dans l'expression de nos pensées.

Les grammairiens ne sont pas d'accord sur la classification des mots de la langue française. Les uns ne font que deux classes de mots; d'autres en font six, huit; d'autres enfin étendent la division à neuf et même à dix classes; mais ces différences proviennent des rapports différens sous lesquels ils considèrent les mots; car tous, plus ou moins, s'accordent sur leur essence.

Quant à nous, persuadés que plus on analyse un corps et mieux on parvient à le connaître, nous admettrons la division des mots de notre langue en dix classes.

Ces définitions de la Grammaire, de l'élocution et du style, servent à expliquer comment un grammairien peut être très-habile, sans être un bon écrivain, et, réciproquement, comment un bon écrivain peut n'être pas un bon grammairien. L'un place les mots dans l'ordre prescrit, mais il les a mal choisis; l'écrivain n'emploie que des mots expressifs; il les harmonie, les heurte et les nuance de manière à rendre énergiquement ses sentimens, exprimer clairement sa pensée, et peindre naturellement et vivement les êtres.

Revenons à notre définition: *La grammaire est l'art de modifier les mots et de les placer dans l'ordre prescrit.*

Quels principes règlent et fixent cet ordre?

Le premier est la génération des idées, ou la suite, l'ordre dans lequel ces idées se forment, se représentent dans l'esprit de celui qui écoute.

Toutes les fautes essentielles de grammaire sont des troubles, des désordres dans cette génération des idées, etc., etc.«

Les diverses classes de mots se nomment:

parties du discours;

ce sont: le substantif, l'adjectif, l'article, le pronom, le verbe, le participe, l'adverbe, la préposition, la conjonction et l'interjection.

Les grammairiens ne sont pas plus d'accord sur la définition des parties du discours que sur leur classification. Aussi ce ne sera pas tel ou tel grammairien que nous appèlerons à notre aide, pour nous fournir l'expression la plus propre à définir les fonctions que chaque classe de mots est appelée à remplir dans l'énoncé de nos pensées; mais usant du privilège incontestable, commun à tous les hommes, de réfléchir sur la lecture approfondie que nous avons faite de nos meilleurs grammairiens, nous donnerons le résultat de nos réflexions, sans nous flatter toutefois d'être plus heureux que les autres écrivains qui se sont apesantis sur cette matière.

Du Substantif.

Le substantif est un nom de chose corporelle ou incorporelle, c'est-à-dire physique ou intellectuelle. Ce nom vient du mot *substance;* ainsi tout ce qui exprime la substance physique ou intellectuelle est substantif. Homme, arbre, montagne, lion, sont des substantifs corporels ou physiques; grandeur, prudence, sagesse, vertu, sont des substantifs incorporels ou intellectuels. Les premiers sont dits corporels ou physiques, parce

qu'ils existent matériellement dans la nature; les seconds sont dits incorporels ou intellectuels, parce qu'ils n'existent que dans l'entendement.

Tout objet qui peut être aperçu ou touché par l'un des cinq sens corporels (la vue, l'ouie, l'odorat, le goût et le toucher), tels que le soleil, un homme, le son, l'odeur d'une fleur ou d'un corps quelconque, la saveur d'un fruit, d'un liquide, etc., sont des substantifs corporels ou physiques; les objets qui ne peuvent être aperçus que par le *sens intérieur*, l'intelligence, tels que, la force, le courage, la bonté, la pudeur, etc., sont des substantifs incorporels ou intellectuels.

Une substance quelconque, un corps quel qu'il soit a des qualités; ainsi tout mot auquel on peut attribuer une qualité est un substantif.

Nous voyons une *montagne*, nous lui attribuons la qualité de *haute* que nous jugeons lui convenir, et nous disons que *montagne* est un substantif.

Nous verrons plus tard comment on divise les substantifs, indépendamment des deux divisions que nous avons énoncées ci-dessus, — physiques et intellectuels.

De l'Adjectif.

La fonction de l'*adjectif* est d'exprimer les qualités, positives ou négatives, du substantif.

Il est impossible de concevoir une qualité ou un défaut sans une substance ou corps auquel on puisse l'attacher, ou l'attribuer.

L'adjectif est donc inséparable du substantif.

Rond, *plat*, *poli*, *rude*, *blanc*, *noir*, *bon*, *mauvais*, ne signifient rien par eux-mêmes; mais ils individualisent, pour ainsi dire, les substantifs auxquels on les attribue. — Un corps *rond*, ou *plat;* un métal *poli;* un caractère *rude;* du drap *blanc* ou *noir;* un homme *bon;* un *mauvais* livre, présentent à l'esprit des objets distincts sur lesquels il peut exercer son action. Voici un moyen infaillible de reconnaître un adjectif:

Tout mot qui peut compléter le sens de

Il est très-,
Il est fort,
Elle est très-,
Elle est fort, s'appèle adjectif *).

Nous fixons nos regards sur un diamant; nous voyons qu'il brille de mille feux, et nous disons:

Il est tres-*brillant*.

Brillant est un adjectif qui complète le sens de:

Il est très.

De l'Article.

L'article est un mot dont la fonction dans le discours est d'annoncer la détermination.

Il n'y a en français qu'un seul article; c'est *le*, qui fait *la* au féminin et *les* au pluriel des deux genres.

---

*) Nous empruntons à M. Marle aîné cette notion aussi simple que philosophique, et nous comptons, dans le cours de cet ouvrage, lui faire des emprunts qui, nous l'espérons, seront bien reçus du public.

La désignation d'*article défini* est abusive, puisqu'il n'y en a point de deux espèces; et s'il y avait d'autres *articles* que *le, la, les*, la qualification de *défini* conviendrait également à tous, puisque tous auraient nécessairement la fonction de définir.

L'article est soumis à des règles et à des changemens que nous ferons connaître.

Du Pronom.

Les *pronoms* sont des mots chargés de tenir, dans le discours, la place des substantifs, d'en éviter la répétion dont la monotonie serait désagréable.

Les pronoms sont de véritables substantifs, puisqu'ils en font les fonctions; mais ils n'acquièrent cette qualité que par les idées de substance qu'ils rappèlent. Par euxmêmes, c'est-à-dire, sans les substantifs dont ils occupent la place, les pronoms ne présentent aucune idée précise. — *Il, Elle, nous, toi*, etc., seraient sans valeur, si *Il, Elle* etc. ne rappelaient à notre esprit l'idée d'un être masculin, comme: Pierre, César, arbre; et d'un être féminin, comme Marie, Catherine, fleur; ou celle de plusieurs personnes dont celle qui parle fait partie, etc.

Aucune partie du discours ne prête plus au détail que les pronoms, mais encore ici les grammairiens sont loin d'être d'accord. Les uns établissent six classes de pronoms, d'autres n'en font que cinq et quelques-uns n'en font que trois. Nous rapporterons plus tard ce que nous jugerons utile de faire connaître relativement à la diversité d'opinions sur cette matière, et nous y ajoute-

rons nos propres vues basées à-la-fois sur l'expérience et sur le raisonnement.

Du Verbe.

La meilleure définition de ce mot est celle qu'en ont donnée MM. de Port-Royal: „*Le verbe est un mot dont le principal usage est d'exprimer l'arffirmation.*"

Le verbe est chargé d'exprimer les rapports de convenance ou de disconvenance que nous découvrons dans les objets soumis à notre observation.

Cette double définition suffirait déja pour faire connaître que le verbe est le lien de toutes nos pensées; et effectivement, nous ne saurions exprimer un jugement sans le secours d'un verbe. Le verbe a la propriété de manifester la manière et la forme de la pensée avec les rapports qu'elle a au passé, au présent et au futur.

Nous sommes loin cependant de donner au verbe le titre pompeux de *mot par excellence*, à l'imitation de tant de grammairiens; car, malgré son importance, nous ne saurions nous persuader que le verbe soit plus essentiel à la manifestation de nos jugemens, que le substantif qui en est l'objet constant, avec l'adjectif qui désigne les qualités que nous affirmons au moyen du verbe.

Que nos lecteurs, s'ils sont impartiaux, n'aillent pas croire de prime-abord que nous ne nous écartons d'un sentiment exprimé par presque tous les grammairiens que par un vain besoin de nous distinguer de la foule; nous leur prouverons par la suite que nous adoptons avec em-

pressement tout ce que dans les autres nous jugeons raisonnable et logique; mais que nous rejetons inexorablement tout ce qui nous paraît faux ou erroné, sans égard à l'autorité dont l'erreur peut s'appuyer.

Ainsi nous rejetons également cette assertion hasardée et appuyée d'une analyse barbare qui en a imposé à la plupart des écrivains qui ont traité cette matière, — *qu'il n'y a qu'un seul verbe, que ce verbe est ETRE, verbe substantif*, et qu'il entre avec un attribut dans la composition de tous les autres verbes que, par opposition, on a nommés *verbes adjectifs*.

Les verbes se divisent en plusieurs espèces; ces espèces sont déterminées d'après leur nature. Les uns expriment l'action, d'autres le mouvement, d'autres l'état ou la situation du sujet, et d'autres enfin quelques circonstances du tems, de lieu, etc.

Ces diverses espèces sont: 1) Les verbes actifs propres, ou verbes à complément direct; 2) les verbes actifs impropres, ou verbes à complément indirect; 3) les verbes neutres ou verbes sans complément; 4) les verbes passifs; 5) les verbes réciproques; 6) les verbes pronominaux, et 7) les verbes *impersonnels* ou *unipersonnels*.

On distingue encore les *verbes auxiliaires* — qui servent à conjuguer les tems composés des autres verbes.

Nous traiterons successivement du verbe dans toutes ses parties.

Du Participe.

Il y a deux espèces de participes; le participe actif, et le participe passif. Ces mots sont toujours verbes ou adjectifs. Aussi ne forment-ils pas, à proprement parler, une classe particulière; mais comme ils jouent un grand rôle dans le discours et qu'ils offrent de grandes difficultés, nous avons cru, à l'exemple de quelques bons grammairiens, tels que l'abbé Girard, Lhomond, etc., pouvoir les considérer comme fesant classe, afin de mieux fixer sur ces mots l'attention de nos lecteurs, quand nous nous en occuperons.

De L'Adverbe.

Les adverbes sont des mots dont la fonction est de modifier les qualités.

On les nomme *adverbes*, parce que le plus souvent ils sont joints au verbe, et c'est pour cela que la plupart des grammairiens disent que l'adverbe est un modificateur du verbe; mais, si l'on veut se donner la peine de réfléchir, on se persuadera facilement qu'il ne modifie que la qualité ou l'attribut renfermé dans le verbe. Au reste cette distinction n'est point essentielle pour bien connaître l'usage de l'adverbe; et il peut suffire à l'élève ou à quiconque étudie une langue de savoir que: l'adverbe sert à modifier le verbe, l'adjectif, et que quelques adverbes servent même à modifier d'autres adverbes. L'adverbe est aux mots qu'il modifie ce que l'adjectif est au substantif: nous expliquerons la différence de modification

qui existe entre l'adjectif et l'adverbe, et nous verrons si certains adverbes, tels que ceux de lieu et de tems, peuvent être dits *modificateurs*.

De la Préposition.

Les prépositions sont des modificateurs de même que les adverbes, mais avec cette différence, que l'adverbe modifie d'une manière complète, tandis que la préposition ne peut modifier qu'avec le secours d'un autre mot.

La préposition annonce donc le rapport que le mot du complément a avec le mot dont il complète le sens. De là la définition généralement admise que: — *La préposition sert à marquer les divers rapports que les mots ont entre eux, et les choses entre elles.*

L'article des prépositions n'est pas le moins difficile de la langue française; aussi nous attacherons-nous à le traiter de la manière la plus claire et la plus précise qu'il nous sera possible.

De la Conjonction.

De même que les prépositions marquent les rapports que les mots ont entre eux, les conjonctions indiquent les rapports que les phrases ont entre elles.

Outre la fonction que nous venons d'indiquer, la conjonction en a une autre non-moins importante, c'est celle de joindre les phrases ou les parties de phrases entre elles; opération qui simplifie beaucoup les opérations de l'esprit.

Les conjonctions se divisent en plusieurs classes selon les diverses opérations de l'esprit auxquelles elles répondent. Nous traiterons cette classe de mots, dans toutes ses parties.

De l'Interjection.

L'interjection est toujours une expression exclamative, et quelques grammairiens l'ont, avec raison, nommée Exclamation. Quant à nous, nous adoptons indifféremment l'une et l'autre de ces deux expressions.

Les Interjections ou les Exclamations sont des mots qui servent à exprimer certains sentimens spontanés de l'ame, subits, brefs; tels que l'étonnement, la surprise, la douleur, l'admiration, la joie, la douleur, la surprise, etc.

Les exclamations, chargées de rendre des impressions subites, sont courtes, d'ordinaire d'une ou de deux syllabes; comme: ha! hélas! fi! oh! bon! soit! zest! etc.

SECONDE PARTIE.

EXPLICATIONS DES TERMINAISONS.

Par terminaisons, on entend les syllabes finales des mots d'une langue. Si tous les mots se terminaient par les mêmes lettres, la monotonie des sons qui en résulterait est facile à comprendre; elle serait insoutenable. Mais l'oreille veut être agréablement frappée soit par la parole, soit par la musique, et l'agrément qu'elle attend ne peut résulter que de la diversité des sons et de leur concordance. Cette diversité des sons, dans une langue parlée, ne pouvait résulter que de la différence de terminaison dans les mots.

L'abbé Girard a le premier défriché le champ de la synonymie; l'abbé Rouband l'a cultivé après lui avec beaucoup de succès. L'un et l'autre ont fait preuve d'une rare sagacité; mais le premier doit sa gloire à un tact sûr, à un goût délicat; le second doit la sienne à l'observation rigoureuse des principes étymologiques.

L'abbé Girard nous conduit par la main dans la route du vrai; l'abbé Roubaud nous présente le flambeau qui éclaire la route; avec l'un comme avec l'autre, on voit que l'on marche surement.

Un des points qui instruisent le plus dans l'abbé Roubaud, c'est l'explication qu'il donne de différentes terminaisons. Nous allons rassembler ici les idées éparses dans ses quatre volumes.

ble, able, ible, bile.

„La terminaison adjective *ble*, *able*, *ible*, *bile* vient du mot primitif *bal*, *bel*, *bil*, qui marque la puissance, la force: elle désigne la puissance, la capacité d'être, de devenir, ce qui est propre, habile à faire, habile à être fait.

m e n t.

„L'abbé Régnier, dans sa grammaire, dit que les terminaisons *ment* en français, *ter* en latin, *lich* en allemand et *ly* en anglais, désinences des adverbes de ces langues, sont insignificatives.

D'abord les exemples étrangers ne prouvent rien à l'égard de la langue française; et s'ils prouvent quelque chose, ce ne peut être que l'ignorance de ce grammairien sur ces langues. Mais le latin *ter* signifie *étendue*, *force*, *fin* ou *borne*, et par là cette désinence devient propre à désigner l'*extension*, la *force nouvelle*, la *suite* et la *borne* que l'adverbe met à l'action du verbe.

L'allemand *lich* signifie *semblable*, *similitude*, *pareil*, et il exprime bien dans l'adverbe le *rapport*, la *forme*, l'*aspect particulier* ajouté au verbe.

L'anglais *ly*, soit qu'il soit contracté de *lich*, *like*, comme l'assure *Samuel Johnson*, soit qu'il vienne de *to lye*, ou *lie* (du saxon *liegen*), employé dans le sens de *être*, il indique fort à-propos, dans l'adverbe, une manière particulière d'être, ou d'être agissant, selon la valeur du verbe.

Quoiqu'il en soit de ces explications, qu'on est libre d'admettre ou de rejeter, il suffit d'établir la valeur de la terminaison française. Ménage juge que *ment* est l'ablatif latin *mente* uni à l'adjectif.

Ovide dit *forti mente;* Stace *honesta mente;* Tibule *tacita mente*, etc. Les langues qui tiennent le plus au latin ont cette terminaison adverbiale; et en espagnol comme en portugais *mente* n'a pas d'autre emploi qu'en français. Les Espagnols, selon la remarque très-juste de l'abbé de Veyrac, dans les Hispanismes de sa grammaire espagnole, remarque reproduite dans la plupart des grammaires de cette langue, lorsqu'ils ont deux adverbes à mettre de suite, n'appliquent qu'au dernier la terminaison *mente: Ciceron habló sabia y eloquentamente*, Ciceron parla sagement et éloquemment. *Un hombre independente habla segura y libremente*, un homme indépendant parle surement et librement. *Cesar escribió clara, concisa y elegantemente;* César écrivit avec clarté (clairement), concision (d'une manière concise) et élégamment.

Le latin *mens* signifie *esprit, ame, intelligence, pensée, dessein, intention*, etc.; mais il ne faut pas borner à ce sens rigoureux la valeur de la terminaison adverbiale *ment, mente.* Beauzée et Lebeau ont fort bien remarqué les rapports des terminaisons *men, mentum, ment* avec le verbe *mineo*, paraître, se montrer, et qui tient à la même racine que *moneo*, montrer, avertir. *Men,* dit Gébelin, est la nasale du grec et de l'oriental *ma,* qui signifie *chose, ce qui;* d'où la terminaison grecque *ma* et le latin *men.*

Men, *mentum* désigne la cause, ce qui fait qu'une chose est ce qu'elle est. En général *men*, *mon*, *mea* annonce ce qui est *grand*, *élevé*, *sensible*, *apparent*, *distingué*; ou ce qui sert à distinguer, à désigner, à montrer, à faire voir la main comme l'esprit, la manière ou façon d'agir comme la pensée, etc.

Le propre de la terminaison adverbiale est de marquer, de distinguer, d'expliquer *la manière*, la façon particulière d'être ou d'agir du verbe. Ainsi tous les vocabulistes expliquent par le mot de *manière* la valeur propre de la plupart des adverbes terminés en *ment*; *prudemment*, d'une manière prudente; *naïvement*, d'une manière naïve; *régulièrement*, d'une manière régulière, etc.

Terminaisons substantives
ment et ion.

La terminaison substantive *ment* signifie *la chose*, *ce qui*, *ce qui fait*, *la cause*, ou *ce qui fait qu'une chose est*, est de la sorte. Ainsi *monument* veut dire la chose, le signe qui avertit, ce pourquoi on est averti; *ornement*, ce qui orne, ce pourquoi on est orné; *instrument*, ce qui sert à faire, à former; *argument*, ce qui fait l'explication ou la preuve d'une chose; *raisonnement*, le discours qui établit une raison; *document*, la pièce, le titre qui enseigne, qui instruit; *complément*, ce qui rend complet, ce qui complète une chose; *aveuglement*, ce qui rend aveugle; *tourment*, ce qui tord, ce qui tourmente, etc.

La terminaison substantive *ion* annonce l'action et son effet ou son habitude, l'action qu'on imprime et celle

qu'on reçoit, l'actif et le passif. Ainsi *confession* est l'acte ou l'action de confesser; *dévotion*, l'acte ou l'habitude du dévot; *sensation*, l'action de sentir l'effet d'une autre action; *union*, l'action d'unir et son effet; *impression*, l'action d'imprimer et son résultat; *destruction*, l'action de détruire; *commission*, l'action de commettre, ou la chose commise; *profanation*, l'action de profaner ou la souillure qui en est la suite; *réquisition*, l'action de réquérir et son résultat, etc.

(La suite au numéro prochain.)

DE L'EMPLOI DES LETTRES MAJUSCULES OU CAPITALES.

Différence entre lettres majuscules, lettres capitales et grandes lettres.

Bien des gens emploient indistinctement, pour les mêmes lettres, ces trois expressions — *majuscule*, *capitale*, *grande lettre*. Il y a cependant une grande différence entre ces trois espèces de lettres, comme nous allons le voir.

L'emploi des lettres majuscules embarrasse bien des gens et surtout les Allemands, qui écrivent tous les substantifs de leur langue avec une majuscule. En France, des gens même instruits prodiguent les lettres majuscu-

les, et il n'est pas rare de trouver un adjectif, une préposition et tout autre mot écrit avec une majuscule, tandis qu'à côté se trouve le nom d'un fleuve, celui d'un peuple, etc., écrit avec une lettre ordinaire ou *minuscule*. Nous croyons donc répondre à un besoin assez général, en indiquant ici d'une manière rapide le véritable emploi des différentes espèces de lettres.

Il ne faut point multiplier l'emploi des lettres majuscules. Le bon usage actuel les exclut des noms de qualité, tels que, roi, prince, duc, marquis, comte, baron, pape, cardinal, évêque, monsieur, madame, mademoiselle *), etc., des noms de dignité, tels que: royauté, duché, marquisat, comté, canonicat, évêché, etc.; des noms d'animaux, tels que: lion, tigre, éléphant, etc.; des noms d'ouvrages, tels que: tragédie, poème, comédie, ode, épître, sermon, etc. Mais il faut commencer par des majuscules chaque phrase, chaque vers, tous les noms d'homme, tels que: Pierre, Jean, Antoine, Maximilien, Cicéron, Alexandre; tous ceux de lieux, tels que: Paris, Rome, Dresde, Berlin, Pekin, Alger; ceux d'empires, royaumes, provinces, tels que: Allemagne, Angleterre, Espagne, France, Prusse, Russie, Saxe, Amérique, Europe, la Provence, le Béarn, l'Alsace, la Lusa-

---

*) Il faut excepter *Monsieur*, frère aîné du roi de France; *Madame*, princesse que son rang place immédiatement après la *Dauphine* (épouse du fils aîné du roi), et *Mademoiselle*, première princesse du sang non mariée.

Ces mots (véritables substantifs-propres) s'écrivent avec la majuscule, sans doute afin qu'on ne puisse les confondre avec leurs homonymes.

ce, etc.; tous ceux de peuple, comme: les Anglais, les Autrichiens, les Saxons, les Grecs, les Danois, les Polonais, les Européens (et non Européans, comme le voulait Voltaire), etc.; tous ceux de secte, tels que: les Epicuriens, les Gymnosophistes, les Stoïciens, les Anabaptistes, les Méthodistes, les Calvinistes, etc.; tous ceux de rivières, fleuves, mers, lacs, vents, de sciences, d'arts; en un mot *tous* les noms propres.

Quelquefois on personnifie les êtres moraux, ceux de vertus et de vices; alors ils suivent la règle des noms propres: l'Envie, la Jalousie, etc.; mais le même mot doit s'écrire avec une minuscule dès qu'il cesse d'être personnifié et qu'il rentre dans la classe des substantifs communs. Lorsque les noms de peuple et de secte n'embrassent pas la totalité, et qu'on dit: un français, des français, un socinien, des sociniens, ne mettez point de majuscules.

Si la majuscule est une voyelle qu'il faudrait accentuer, l'usage supprime l'accent. Ainsi écrivez: Où va Etienne? Que fait Emilie? sans accent sur l'*e* quoiqu'il soit fermé. De même écrivez: A Monsieur, A Madame, sans accent sur l'adresse d'une lettre, quoique l'*à* préposition soit accentué d'un accent grave quand il est minuscule.

— Ici il faut observer que l'usage a conservé les majuscules dans Monsieur, Madame, Mademoiselle pour la suscription des lettres; mais bien des personnes s'affranchissent du double emploi fort ridicule de *Monsieur, Madame,* etc., et mettent A Monsieur — A Madame, au-lieu de: A Monsieur, Monsieur; A Madame, Madame, etc.

Nous observons encore ici que c'est très-abusivement que les étrangers écrivent dans le corps d'une phrase Vous, Votre, Votre Majesté, Votre Excellence: tous ces mots, mais surtout *vous* et *votre* doivent s'écrire avec des lettres ordinaires.

Il n'en est pas de même lors qu'on écrit en abrégé les noms de dignités: on met V. M., V. E., V. Em. pour votre majesté, votre excellence, votre éminence; de même S. M. I. pour sa majesté impériale, etc. Cependant il y a bien des gens qui croiraient manquer aux convenances, au respect, s'ils écrivaient, votre majesté, sa majesté, vous, etc., avec des minuscules, comme si le respect, la vénération, consistait dans une lettre grande ou petite.

Il ne faut point confondre les majuscules avec les grandes lettres. Ces dernières admettent l'accent ainsi que les lettres ordinaires, comme dans:

ÉPÎTRE, RÉSUMÉ, OEUVRES COMPLÈTES.

C'est avec ces caractères que s'écrivent les titres d'un livre, d'un journal imprimé. Les lettres majuscules sont celles qui par leur dimension surpassent les caractères ordinaires, les lettres qui forment le reste du mot. Ainsi dans ce mot: FRANCE; la lettre F est majuscule, les autres sont des grandes lettres.

Les grammairiens paraissent n'avoir assigné aucune différence entre *majuscule* et *capitale*, mais nous pensons que la *capitale* est à la *majuscule* ce que la majuscule est à la lettre ordinaire ou minuscule.

La lettre majuscule concerne l'orthographe, la lettre capitale ne concerne que l'imprimeur ou l'écrivain. La

netteté de l'écriture a introduit les majuscules, le goût typographique et le désir de briller en traçant des lettres ont donné naissance aux capitales, dont l'emploi nous paraît se borner à être mises à la tête d'un article comme l'indique l'étymologie du mot.

Dans les écritures de chancellerie, les Allemands mettent beaucoup d'importance aux belles lettres capitales.

A M. le Rédacteur du Journal de langue et de littérature françaises.

MONSIEUR,

J'ai étudié la langue française sous plusieurs maîtres et pendant plus de huit ans; chaque jour je fais mes délices de la lecture des journaux politiques ou littéraires que la France nous fournit, et pourtant je trouve chaque jour quelque difficulté qui m'arrête et qui me montre qu'une langue, quelle qu'elle soit, ne ressemble pas mal à celle des Chinois qui, dit-on, exige tous les instans d'une longue vie. Quoiqu'il en soit, je me suis empressé de souscrire à votre journal, persuadé que, si vous tenez tout ce que vous promettez dans votre prospectus, vos travaux seront d'une grande utilité aux Allemands mes compatriotes, qui, fort studieux en général, pèchent souvent dans les langues étrangères et dans le français surtout, faute de bons guides; car si dans les grandes villes il est assez facile de se procurer un bon maître, dans les villes secondaires, il est rare qu'on en trouve

qui soient au niveau du médiocre. Vous avez promis, Monsieur, de répondre aux questions que l'on vous adressera franc de port; je me conforme à cette clause, et j'attends de votre obligeance que vous voudrez bien m'expliquer la différence qu'il y a entre *adjectif* et *épithète*.

J'ai l'honneur, etc.

P. de K.

Réponse.

MONSIEUR,

Adjectif et épithète sont deux expressions qui attachent à une première idée une idée secondaire, mais l'adjectif est réclamé par le besoin, tandis que l'épithète est conseillée par le goût. Le premier appartient à la grammaire, le second à l'éloquence. Sans l'adjectif, le sens serait incomplet; sans l'épithète, la pensée manquerait de grâce et de force. Le lecteur voit un adjectif, sans en savoir gré à l'écrivain, celui-ci le lui devait; mais il sourit à une épithète heureuse; c'est un présent qu'il reçoit. Dans ces quatre vers de Thomas:

„Vois ces spectres *dorés* s'avancer à pas *lents*,
„Traîner d'un corps *usé* les restes *chancelans*,
„Et sur un front *jauni*, qu'a ridé la mollesse,
„Etaler à trente ans leur *précoce* vieillesse.“

ces, un, les, la, trente et leurs sont des adjectifs, des modificatifs nécessaires; *dorés*, *lents*, *usé*, *chancelans*, *jauni*, *précoce*, sont des épithètes, des modificatifs de luxe.

L'adjectif et l'épithète peuvent être considérés l'un et l'autre comme un vêtement, mais le premier est un vêtement simple et destiné seulement à couvrir la nudité; l'autre est un vêtement brillant qui annonce la richesse. Cependant l'un et l'autre devant s'adapter au substantif auquel ils s'attachent, on peut dire que toute épithète est un adjectif, mais que tout adjectif n'est pas une épithète, comme on peut dire que vêtement brodé est un vêtement sans que le contraire puisse avoir lieu.

Parallèle de J. J. Rousseau et de Buffon,
considérés comme écrivains.

En lisant, dans le dessein de les comparer, les morceaux philosophiques de l'auteur d'Emile et de l'historien de la nature, j'ai cru pouvoir établir entre ces deux grands écrivais le parallèle que j'offre à mes lecteurs.

Rousseau a l'éloquence du génie; Buffon a le génie de l'éloquence. Rousseau analyse chaque idée; Buffon généralise la science et ne particularise que l'expression. Rousseau démêle et réunit toutes les sensations qu'un objet fait naitre; Buffon ne choisit que les plus grandes et les combine pour en composer de nouvelles. Rousseau semble avoir écrit pour des auditeurs et Buffon pour des lecteurs. Dans les belles amplifications auxquelles s'est livré Rousseau, on voit qu'il s'enivre de la pensée; il s'y complet et tourne autour d'elle jusqu'à ce qu'il l'ait épuisée dans ses plus petites nuances. C'est un cercle

qui, dans l'onde la plus pure, s'élargit souvent au point de disparaître. Lorsque Buffon présente une vue générale, on dirait un faisceau, une masse d'idées dont le mouvement est toujours accéléré par de nouvelles pensées et frappent avec d'autant plus de force qu'elles sont plus éloignées du point dont elles partent. — Rousseau, par une suite de son caractère, se fait presque toujours le centre de ses idées; elles lui sont plus personnelles qu'elles ne sont propres au sujet, et l'ouvrage présente toujours l'ouvrier. — Buffon, par une connaissance intime et du sujet et de l'art d'écrire, rassemble toutes les opérations de l'esprit pour révéler les mystères et développer les oeuvres de la nature; son style, formé d'une combinaison de rapports, devient alors un style nécessaire; il grave tout ce qu'il peint et féconde tout ce qu'il touche. — Rousseau, par l'activité de son génie, imprime le mouvement à tous les sens que donne la nature; Buffon, par une plus grande activité, semble se créer un sens de plus.

Au Rédacteur responsable du Journal de langue et de littérature françaises.

Monsieur,

Je trouve dans la Revue encyclopédique du mois d'Août dernier, à l'article: *Sciences morales et politiques*. Cours d'histoire moderne par M. Guizot, etc., page 334, § second — „C'est qu'il y a dans le génie français quel-

que chose de sociable, de sympathique, quelque chose qui se répand avec plus de facilité et d'énergie, que dans le génie de tout autre peuple (*c'est un français qui parle*); soit notre langue, soit le tour particulier de notre esprit, de nos moeurs, de nos idées, *sont* plus populaires, se présentent plus clairement aux masses, y pénètrent plus facilement." Comme je ne comprends point la seconde partie de cette proposition depuis *soit notre langue*, et que je ne sais à quoi faire rapporter ce *sont*, je vous prie de vouloir suppléer à l'imperfection de mon intelligence en me donnant le sens positif de l'idée qu'a voulu exprimer cet illustre professeur.

J'ai l'honneur, etc.

Un de vos abonnés.

(Nous répondrons dans le prochain numéro.)

SYNONYMES.

Libéralité, générosité, bienfesance.

Ces trois mots désignent les qualités morales qui ont également le desintéressement pour principe, et la satisfaction d'autrui pour objet; c'est là ce qui en fonde la synonymie: mais la *libéralité* ne suppose que de la facilité à donner, facilité qui n'est pas toujours une vertu. La *bienfesance* annonce un coeur sensible, qui souffre des maux dont il est témoin. La *générosité* est l'apanage

d'une ame élevée qui n'apprécie les richesses que comme elles doivent être appréciées, et qui les dédaignerait, si elle ne pouvait pas les répandre. L'homme libéral ne calcule pas; il veut passer pour généreux. L'homme bienfesant n'a pas le pouvoir de calculer; il a secouru l'infortune avant de penser au sacrifice qu'il devait faire. L'homme généreux n'obéit ni à la vanité, ni à l'attendrissement; il donne parce qu'il est beau de donner, parce qu'il aime à donner.

Il y a souvent de l'ostentation dans la libéralité; il y a toujours de l'humanité dans la bienfesance, et de la grandeur dans la générosité. Tel se croit libéral qui n'est pas tout-à-fait avare; tel s'est persuadé qu'il est bienfesant, parce qu'il n'est pas absolument insensible; tel s'imagine être généreux pour avoir été quelquefois libéral. La libéralité n'obtient pas toujours notre estime; la bienfesance mérite de ne trouver jamais que des coeurs reconnaissans; la générosité a toujours des droits à notre admiration. L'homme attaché aux richesses ne saurait être libéral, et bien moins encore généreux; l'or est à ses yeux d'un trop grand prix: l'homme dur ne connaîtra jamais les charmes de la bienfesance; une coupable insensibilité, effet de l'égoïsme, ne lui permet pas de s'identifier avec le malheureux: une ame vulgaire ne s'élèvera jamais jusqu'à la générosité; elle aurait à franchir un trop grand intervalle.

La religion ne nous prescrit ni la libéralité, ni la générosité (Freigebigkeit, und nicht Großmuth, Edelmuth), mais elle nous fait une loi de la bienfesance. — On est généreux quand on pardonne une offense; on est bien-

fesant quand on cherche à contribuer au bien-être d'un offenseur.

Lucullus, donnant de magnifiques soupers dans son sallon d'Apollon, n'était que libéral, peut-être même que fastueux. Titus, qui croyait avoir perdu un jour, lorsqu'il l'avait passé sans obliger personne, était le plus bienfesant des hommes. Le sublime Législateur des Lacédémoniens, qui mit le premier en commun ses vastes possessions, donna un exemple, peut-être unique, de générosité, dans le même tems qu'il fesait de Sparte l'asyle de la liberté, de la vertu et de la gloire.

Encourageons l'homme libéral; il a fait un pas vers la générosité: félicitons celui qui reçut de la nature un coeur bienfesant, et lui prépara des jouissances qui seraient celles de tous les hommes, si tous les hommes avaient pu les sentir une fois.

Nous ne devons point terminer cet article sans faire observer que le mot *générosité* a un sens plus étendu que les deux autres. On n'est pas généreux seulement en donnant, on l'est encore lorsqu'on s'élève au-dessus des passions qui subjuguent les ames ordinaires. Alexandre prenant la coupe des mains de Philippe, son médecin, et l'épuisant à ses yeux, Caton refusant de survivre à la liberté de sa patrie, Henri IV ayant à se venger du duc de Mayenne et fesant avec lui une longue promenade, avaient une ame généreuse. Cette espèce de générosité exige à-la-fois de la grandeur et de la force; aussi les actions qu'elle inspire, ne brillent que de loin en loin dans les annales des nations. — Le vertueux François-de-Paule se chargeant des fers d'un galérien pour le ren-

dre à la liberté, et Montesquieu, non moins vertueux, arrachant à l'esclavage un père qu'il rend à sa famille, et se refusant à l'expression de sa reconnaissance, font deux grands actes de bienfesance.

Vérité, franchise.

On est franc par caractère et vrai par principe. On est franc malgré soi, on est vrai, parce qu'on veut l'être. La franchise interrogée souvent ne peut pas garder un secret, mais la vérité étant une vertu, cède toujours le pas à une vertu d'un ordre supérieur lorsqu'elle la rencontre. La franchise se trahit, la véracité se montre. La véracité est courageuse, la franchise est imprudente. Un menteur qui se repent peut devenir vrai, mais il ne saurait jamais devenir franc. On pourrait persuader à un homme franc de mentir; mais cela ne servirait de rien, car son caractère de franchise le forcerait à dévoiler son mensonge et la contrainte qu'on lui aurait imposée; mais s'il était possible d'obliger un homme vrai à mentir, le plus difficile serait fait.

Je regarde le visage d'un homme franc, j'écoute les paroles de l'homme véridique. On doit souhaiter d'avoir à traiter avec un homme franc; mais il est prudent de ne confier ses intérêts qu'à un homme vrai; car la vertu est plus maîtresse d'elle-même que le caractère. Dans une négociation, la vérité a de l'avantage sur la finesse; la vertu intimide le vice; mais la franchise ne déconcerte pas la fausseté; c'est une manière d'être contre une ma-

nière d'être. Cependant, si j'avais à choisir, j'aimèrais mieux vivre avec un homme franc, car je saurais de lui ce qu'il doit me dire et quelquefois me cacher; mais dans tous les cas je ne serais jamais pris au dépourvu. (Ich würde mich niemals unvorsichtig oder überrascht finden lassen.) Je le préfèrerais aussi, parce qu'il aurait toujours l'air d'être entraîné par moi, et qu'il y a plus de plaisir à obtenir qu'à recevoir ce qu'on a résolu de nous donner. Je le préfèrerais enfin, parce que les qualités ont pour les autres cet avantage sur les vertus, qu'elles exigent moins de respect en donnant la même jouissance.

Mad. la baronne de S.....

Le goût et le tact.

(Das feine Schönheitsgefühl, der Geschmack, und das Gefühl — Sinn des Gefühls.)

Le *goût* et le *tact* sont deux avantages différens et tellement disticts qu'il est fort commun d'avoir l'un sans avoir l'autre. Le goût est le sentiment des beautés, le tact est celui des convenances: le premier suppose un esprit fin et délicat, le second un esprit clairvoyant et sage: l'un nous éclaire par sa justesse, l'autre nous dirige par sa prudence. Le goût a des perceptions plus séduisantes, le tact en a de plus solides: si le premier donne l'avantage de bien dire, le second donne l'aperçu de dire à-propos: si le goût sait mettre chaque chose à sa place,

le tact sait placer chaque chose à son tems. Le goût s'épure et s'agrandit par la comparaison et par la réflexion, le tact s'augmente et se perfectionne par l'observation et par l'expérience: leurs domaines me semblent différens. Tout ce qui tient aux ouvrages de l'esprit, des talens et des arts est dans la sphère du goût; tout ce qui tient à la conduite de la vie, à la science du monde, à la connaissance des hommes, à l'art de les conduire, de les gouverner, de les employer, de s'en servir, est dans celle du tact. Auteur, je préfèrerais le goût au tact; ministre ou négociateur, je préfèrerais le tact au goût. Dans tous les cas, il serait sans doute plus heureux de posséder ces deux qualités réunies que de n'en avoir qu'une.

De l'orthographe et de la prononciation du nom de Fénelon.

Il me semble que c'est dérober à un homme célèbre quelque chose de sa juste portion de gloire que de dénaturer son nom par l'orthographe ou la prononciation, et je ne puis m'empêcher de m'indigner, en considérant qu'on fait continuellement cet outrage à l'illustre auteur des Aventures de Télémaque. On a adopté la sotte coutume d'écrire et de prononcer *Fénélon*, tandis que ce vertueux prélat écrivait lui-même *Fénelon*. — Que ceux qui font la faute se corrigent donc, et qu'ils sachent que si un petit enfant grec s'était trompé comme eux, en nommant Homère ou Platon, il eût été fouetté par sa nourrice ou par son pédagogue, d'après la méthode de Chrysippe, pour se souvenir de ne point récidiver, tant

on avait de respect, en Grèce, pour les noms propres que la gloire avait consacrés. — Si l'on fouettait de nos jours, les fouetteurs auraient trop à faire.

Expressions proverbiales.

Faire quelque chose de grand coeur, c'est faire quelque chose bien volontiers, avec plaisir. — Le mot *grand*, dans cette locution est une altération du mot *gréant*, car on disait autrefois — de *gréant coeur,* c'est-à-dire *de coeur qui agrée.*

Porter bien son bois.[1]

Cette locution s'employait autrefois à la lettre (buchstäblich), en parlant d'un homme d'armes (ein Kriegsmann) qui portait avec grâce sa pique et sa lance qu'on nommait *bois.* Elle signifie aujourd'hui, par métaphore, avoir un maintien, un port distingué, se tenir bien droit en marchant; et quelquefois — avoir de l'orgueil, un air à prétention.

ENSEIGNEMENT UNIVERSEL.

Méthode de M. J. Jacotot.

La pensée dominante dans chaque *Individu*, l'effort constant de tout homme, est, sans contredit, le bonheur. Nous

n'avons pas la prétention d'indiquer ici ce qui le constitue, ni de rechercher quelles sont les voies les plus sûres pour l'atteindre: cette tâche est spécialement du domaine des moralistes; et quoique les meilleurs traités de morale n'aient point encore tracé la route d'une manière certaine, nous laisserons à d'autres le soin de perfectionner ce qui jusqu'à ce jour est demeuré imparfait, nous bornant à une assertion que personne n'ose contester ouvertement, si ce n'est un petit nombre d'individus qui voudraient encore spéculer sur l'ignorance des masses, que: —

Plus l'instruction est générale et moins les masses sont malheureuses.

Malgré ce penchant général, on ne saurait trop s'étonner de la lenteur avec laquelle les améliorations, quelles qu'elles soient, les inventions les plus utiles, les découvertes les plus avantageuses à l'humanité, parviennent à s'introduire et à se consolider.

Il y a dix ans que M. JACOTOT a fait, à Louvain; une découverte sublime, qui intéresse surtout les pères de famille; et cette découverte est à peine connue de nom hors des limites du royaume des Pays-Bas.

La méthode universelle de M. Jacotot offre: *solidité d'instruction, célérité d'instruction, économie de tems et d'argent.* Cette méthode n'est point difficile; c'est au contraire la plus simple possible; c'est la méthode de la nature; mais elle exige, non pas beaucoup de travail, mais un travail constant et réfléchi. *Il s'agit de savoir bien un livre,* et d'y rapporter toutes ses études.

Monsieur Jacotot pose pour principe qne: —

Tous les hommes ont une intelligence égale; car, dit-il, je ne crois pas *qu'il y ait de moitié d'hommes.*

Ce philanthrope est parti de cette *donnée* qui, par les résultats constans qu'il a obtenus, est devenue pour lui une vérité de fait. Il ne dit pas: — admettez ce principe, mais bien: „*Il est indispensable de partir de ce principe* com-

me *donnée*, ou *supposition*, qui sert de base à ma méthode.“ — Le défaut d'espace ne nous permet point d'entrer aujourd'hui dans des développemens indispensables; ce que nous ferons dans les numéros suivans, et nous terminerons cet article par ces mots du fondateur: „*Je crois que Dieu a créé l'âme humaine capable de s'instruire seule sans maîtres explicateurs*.“

ESQUISSE SUR CANOVA.

Extrait de la revue britannique, N° 47.

(C'est un voyageur qui parle.)

J'étais assis auprès d'un de ces chercheurs d'anecdotes et de bons-mots, qui ne parcourent les salons que pour y étudier les ridicules, et auxquels la curiosité et le besoin de savoir ont enseigné le grand art de bien observer. J'avais fait sa connaissance la veille au théâtre, et déja s'était établie entre nous cette confiance communicative qui ne connait la gêne ni dans les questions ni dans les réponses. Placés auprès d'une alcove, le lieu le moins apparent de ce vaste salon, il passait en revue toutes les personnes présentes et me débitait sur chacune quelque anecdote caractéristique qui me mettait à même de bien saisir les moeurs peu sévères de cette antique capitale du monde chrétien.

Dans un endroit peu éclairé du salon, j'aperçus une femme de moyen âge (von mittlerm Alter, weder jung noch alt), grande, svelte, assise sur un sofa isolé, placé au-dessous d'un vieux tableau de l'école romaine, représentant des bourreaux et des martyrs, dont le tems avait obscurci les traits. La physionomie caractéristique et le teint bilieux (gallig) de la dame me la firent prendre pour une Italienne; son costume était

simple et noir des pieds à la tête; un air de mélancolie sombre régnait dans toute sa personne.

A côté d'elle se trouvait placé un homme d'environ soixante ans, d'une taille médiocre et d'un extérieur simple. Rien de massif, de musculeux et d'énergique chez lui, rien qui rappelât cette construction des traits, ce profil vigoureux et serré qui distinguent les indigènes de l'Italie méridionale. Tout était délicat, moëlleux et gracieux dans son ensemble. Ses cheveux, courts et bruns, formaient des boucles naturelles autour d'une tête qui exprimait la candeur et la sérénité. Aucune prétention dans ses vêtemens ni dans sa pose. Il y avait quelque chose d'attachant et d'intéressant dans la physionomie de cet homme, dont l'âge avancé semblait déja répandre sur sa figure une image de tristesse anticipée, sans lui communiquer les rides et la morosité de la vieillesse. C'était un visage expressif et ouvert, un front vaste et proéminent, un regard plein de ferveur et de calme, de philosophie et d'amour: enfin, je ne sais quoi d'intellectuel et de gracieux, de franc et de grave, qui indiquait un haut degré de culture intellectuelle et d'habitude sociale, joint à un sentiment délicat du beau, à une lucidité d'esprit, à une délicatesse de goût, à une douceur de caractère, à une chaleur tempérée, dont la séduction était puissante. — Mon interlocuteur me nomma ces deux personnes: la dame était une marquise irlandaise, catholique fervente; son auditeur muet, attentif, était Canova. — C'est donc là, me criai-je, le plus grand sculpteur du siècle! — Il est, me répondit mon voisin, aussi peu dans le secret de sa gloire, que vous-même, avant que je vous eusse appris son nom. Le plus jeune élève de l'académie de France à Rome est moins modeste que lui. —

(La suite au prochain numéro.)

JOURNAL

DE

LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES.

Miscuit utile dulci.

PREMIERE PARTIE.

GRAMMAIRE.

Du Substantif.

Nous savons que par substantif on entend tout mot qui sert à nommer une substance corporelle ou incorporelle (physique ou intellectuelle); nous savons pareillement que l'on reconnait qu'un mot est substantif lorsqu'on peut attribuer une qualité à la chose dénommée par ce mot (v. page 11). Mais quoique dans la nature notre oeil ne puisse apercevoir que des individus, en comparant les

objets, les individus, on ne tarde pas à s'apercevoir que, malgré quelques différences de formes, il y en a beaucoup qui sont de même nature et que l'on ne peut désigner que par le même mot. Ce mot devenu commun à tous les individus semblables par leur nature, les propriétés qui leur sont inhérentes et les qualités qu'on peut leur attribuer à tous, a été désigné par le nom de *substantif commun.* Ainsi dès qu'on a eu distingué que l'homme, quoiqu'animal, est différent d'une foule d'animaux, tels que les quadrupèdes, les volatiles, etc.; mais qu'il est semblable à tous les êtres qui ont le même caractère, les mêmes formes et des qualités physiques ou intellectuelles plus ou moins semblables, on a affecté le mot homme à tous les hommes, et on a dit que le mot *homme* est un substantif commun. — *Le substantif commun est donc un nom qui convient à tous les individus d'une même espèce.* —

Ainsi le mot *montagne* qui convient à toutes les montagnes, est un substantif commun; de même, *lion, taureau, cheval, aigle, pinson, roitelet, arbre, chêne, érable, baleine, carpe, poisson, habit, chapeau, cravatte,* sont des substantifs communs; car le nom *lion* convient à tous les lions, celui de *chapeau* convient à tous les chapeaux; ainsi du reste *).

*) Les noms communs sont plus ou moins généraux; on les divise en *noms de genre* et *noms d'espèce:* le mot *animal* convient à bien plus d'individus que le mot *quadrupède*; quadrupède à son tour a une signification bien plus étendue que *lion* ou *éléphant*; mais cette distinction est inutile en grammaire.

Considérés sous les rapports des formes, des propriétés et des qualités qui leur sont communes avec tous ceux de leur espèce, les individus sont tous désignés par le même nom; mais considérés individuellement, séparément et sans rapport à leurs semblables, chaque individu est un être distinct, et le nom par lequel on le désigne est un *nom propre.*

Ainsi quoique les mots *homme, ville, rivière,* conviennent à tous les hommes, à toutes les villes, à toutes les rivières, les noms *Virgile, Turenne, Paris, Rome, le Tibre, l'Elbe,* mots qui ne conviennent qu'a tel homme, qu'à telle ville, qu'à telle rivière, et non à aucun autre, sont des *substantifs propres,* que l'on pourraient aussi appeler *substantifs individuels.*

Les substantifs propres sont donc des noms qui ne conviennent qu'à une seule personne ou une seule chose.

Forêt, armée, peuple, régiment, société, sont de véritables substantifs communs; car *forêt* convient à toutes les forêts, *armée* convient à toutes les armées, etc.; et ces noms ne se distinguent des autres que parce que, sous la forme d'un singulier, ils présentent à l'esprit un véritable pluriel, ou la réunion d'un plus ou moins grand nombre d'individus de la même espèce. On désigne ces sortes de noms par la dénomination de *substantifs collectifs.*

Les substantifs collectifs sont donc des noms qui, quoiqu'au singulier, présentent à l'esprit une collection, une réunion d'individus de la même espèce.

On n'a fait de cette sorte de mots une classe distincte que parce que quelques-uns d'entre eux sont soumis à des règles particulières.

Les substantifs collectifs se divisent en *collectifs généraux* et en *collectifs partitifs*. — *Forêt*, *peuple*, *armée*, *société*, etc., présentant à l'esprit une collection complète, sont des *collectifs généraux*; une *infinité*, une *quantité*, la *plupart*, la *moitié*, etc., n'exprimant qu'une collection partielle, sont des *collectifs partitifs*.

Du genre et du nombre des substantifs.

Avant de parler des fonctions du substantif dans le discours et des règles auxquelles les diverses espèces de substantifs sont soumis, nous croyons devoir dire un mot des genres et des nombres.

En terme de grammaire, *genre* équivaut à *sexe*, et en effet c'est des deux sexes que dérivent les *deux genres* de la langue française, car, quoique cette langue soit dérivée, en grande partie, de la langue latine, elle n'a pas, comme sa mère, le genre mixte ou neutre *).

La langue française n'a donc que deux genres, le *masculin* et le *féminin*. — D'abord on a affecté le mas-

*) C'est un objet digne de remarque que des quatre langues dérivées du latin, la française, l'italienne, l'espagnole et la portugaise, aucune n'ait adopté le genre neutre. Nous sommes loin cependant de considérer ce manque comme un défaut, à moins qu'en adoptant le neutre on ne l'eût affecté, sans exception, à tous les êtres qui n'ont pas un sexe apparent.

culin aux hommes et aux animaux mâles, et le féminin aux femmes et aux animaux femelles, et on a dit: *le* homme, *la* femme, *le* lion, *la* lionne; mais bientôt, par imitation, on a dit: *le* arbre, *la* maison, *le* printems, *la* herbe, etc., quoique ces objets n'aient aucun rapport au sexe. Cela a causé une grande confusion, car non-seulement les étrangers trouvent une difficulté extrême à nommer les choses selon le genre que leur a affecté le caprice, mais les français même sont souvent incertains sur le genre de tels ou tels mots qui ne sont pas d'un usage journalier. Au reste l'admission du genre neutre ne lève point la difficulté quand il est adapté au hasard, comme dans la langue allemande; car s'il est ridicule de dire *un homme, un arbre, une femme, une pierre;* il ne l'est pas moins de dire: das Mädchen, das Pferd, der Mann, der Baum. —

Sans doute il est impossible d'établir des règles satisfesantes pour lever toutes les difficultés que présente la distinction des genres, mais si l'on ne peut les faire disparaître entièrement, si la phisosophie même est forcée de céder aux lois despotiques de l'usage, on peut au moins établir des données au moyen desquelles on peut se hasarder à parcourir ce labyrinthe avec la presque certitude d'en trouver l'issue. C'est ce que nous nous proposons de faire, en ajoutant les découvertes de notre expérience à celles qu'ont faites les écrivains qui se sont le plus occupés de cette partie importante de notre langue.

La langue française, de même que presque toutes les langues, n'a que deux nombres, le *singulier* et le *pluriel.* — Le singulier ne présente à l'esprit qu'*un seul*

individu, personne ou chose; le pluriel en présente *deux* ou *plusieurs*. Ainsi *un homme*, *un ange*, *une femme*, *une rose*, sont au singulier; *des hommes*, *des anges*, *des femmes*, *des roses*, sont au pluriel.

Les noms communs sont seuls susceptibles du pluriel (à l'exception d'un petit nombre qui n'offrent à l'esprit qu'une idée individuelle), et cela se comprend facilement; car tel homme ou telle chose, considérés individuellement, ne sauraient offrir que l'idée de *un*. Nous développerons ces principes dans la suite.

Des fonctions du substantif dans le discours.

Le substantif se présente dans le discours sous trois aspects différens; il y est en sujet, en régime et en apostrophe.

Le substantif est en sujet quand c'est de lui qu'on affirme quelque chose.

Le substantif pourrait, à meilleur titre que le verbe, être appelé le mot par excellence, car il est le plus nécessaire; il est l'âme du discours; c'est au substantif sujet que tout se rapporte, c'est autour de lui que viennent se grouper tous les autres mots; il imprime le genre et le nombre à tous les mots qui en sont susceptibles, et c'est même du substantif en sujet que le verbe reçoit la loi, comme le participe le reçoit du substantif en régime. Disons donc que si le verbe est le lien de nos pensées, le substantif en est l'âme.

Quand on dit: *l'homme vit et pense, la plante vit et ne pense pas; le soleil éclaire, le vent souffle, la terre tourne*, etc.; l'homme, la plante, le soleil, le vent, la terre, sont des substantifs en sujet, car on affirme de l'homme, *qu'il vit et qu'il pense*, de la plante *qu'elle vit et qu'elle ne pense pas*, du soleil *qu'il éclaire*, du vent *qu'il souffle*, et de la terre *qu'elle tourne*.

Le substantif est en régime quand il dépend immédiatement d'un autre mot, et quand il est le terme d'une action exprimée par le verbe, comme: *Le travail nourrit l'homme. L'homme*, terme de l'action exprimée par *nourrir*, est le régime de ce verbe.

Nous aurons occasion de parler plus spécialement du régime lorsque nous traiterons du participe.

Le substantif est en *apostrophe* quand il est adressé à un être individuel, quand il est la personne ou la chose à laquelle on adresse la parole. — Dans: *mon Dieu*, ayez pitié de moi. — *Cieux*, soyez sensibles à ma plainte. — *O Terre*, entr'ouvre-toi pour finir mes misères. — *Soldats*, j'attends tout de votre vaillance. — *Mon fils*, je n'ai d'espérance qu'en toi. — *Rois*, travaillez au bonheur de vos peuples, et vous, *Peuples*, chérissez les rois qui consacrent tous leurs instans à votre bien-être. — *Magistrats intègres*, vous *interprêtes* des lois, songez que, si vous êtes chargés de punir le crime, vous l'êtes également de protéger l'innocence.

Dans toutes ces phrases, les mots écrits en lettres italiques sont en apostrophe.

En général on n'adresse la parole qu'à une personne; mais dans les mouvemens oratoires, on peut s'adres-

ser à tous les êtres, aux choses animées et inanimées et même aux morts.

Fénelon, dans le XVIIe livre de Télémaque, nous en fournit de très-beaux exemples. — C'est Phérécide qui parle, Phérécide, vieillard vénérable, qui assiste aux funérailles d'Hippias qu'il avait élevé depuis son enfance, et qu'Adraste, roi des Dauniens, avait immolé sous les yeux de son frère Phalante. Absorbé dans sa douleur, Phérécide suivait le cortège dans un morne silence; mais quand il vit le bûcher allumé, il parut tout à coup furieux, et s'écria: — „O Hippias, Hippias, je ne te verrai plus! Hippias n'est plus, et je vis encore! O mon cher Hippias, c'est moi cruel, moi impitoyable, qui t'ai donné la mort; c'est moi qui t'ai appris à la mépriser! Je croyais que tes mains fermeraient mes yeux et que tu recueillerais mon dernier soupir. O dieux cruels, vous prolongiez ma vie pour me faire voir la mort d'Hippias! O cher enfant que j'ai nourri, et qui m'as coûté tant de soins, je ne te verrai plus; mais je verrai ta mère, qui mourra de tristesse en me reprochant ta mort, je verrai ta jeune épouse frappant sa poitrine, arrachant ses cheveux; et j'en serai cause! O chère ombre, appèle-moi sur les rives du Styx; la lumière m'est odieuse; c'est toi seul, mon cher Hippias, que je veux revoir. Hippias! Hippias! ô mon cher Hippias! je ne vis encore que pour rendre à tes cendres le dernier devoir.“ —

(La suite au prochain numéro.)

SECONDE PARTIE.

SUITE DE L'EXPLICATION DES TERMINAISONS.

aie, ille.

aie désigne proprement le lieu, le terrain planté, couvert de telle espèce d'arbres, comme une *saussaie* (ein Ort mit Weiden bepflanzt), lieu planté de saules; une *cerisaie*, lieu planté de cerisiers (ein Kirschengarten); une *houssaie*, lieu couvert de houx (ein Stechpalmengebüsch); une *oseraie*, lieu planté d'osier (ein Weidengebüsch), etc. Le vieux français *aice* signifie terroir; *ais* veut dire bois. — Dans plusieurs langues *aic*, *ach*, désigne un lieu peuplé, habité, travaillé; *ac*, *ag* a particulièrement le sens de pousser, produire, etc. Le *c* et le *g* se changent souvent en *i* dans les terminaisons de notre langue: ainsi de *bacca*, baie; de *plaga*, plaie; de *bracca* brague ou braie; de *raga*, raie.

La terminaison *aie* est très-propre à désigner le terrain qui porte des bois, comme *coudraie*, *chênaie*, *châtaigneraie*, *aunaie* ou *aulnaie*, etc. *Futaie* désigne vaguement le terrain planté ou couvert de gros arbres. En

ajoutant la terminaison *aie* au nom particulier de la plupart de nos arbres, on a l'espèce particulière de la plantation, et cette terminaison se prête à la formation du nom d'espèce pour la grande majorité des arbres; comme *frênaie*, *ormaie*, *érablaie*, etc., qui n'existent pas. La connaissance de la valeur propre de ces terminaisons génériques peut faciliter la formation des mots particuliers qui manquent à notre langue, et à les former convenablement sur le modèle qu'elle-même nous donne.

La terminaison *ille* indique la quantité de petites choses d'une même espèce; on dit *ormille* pour désigner de petits ormes, comme on dit *charmille* de petits charmes, etc.: *il*, *ille*, marquent la petitesse. *Hil*, *hilum*, chez les latins, désigne le point ou la marque noire qui est sur la crête de la fève; de là *ni-hil*, *ni-hilum*, rien, pas un point, pas la plus petite marque. Ainsi *bille* signifie petite boule; *faucille* petite faux; *béatilles* de menus mets; *roquille* une petite mesure; *esquille* petit éclat d'os; *vétille* bagatelle ou niaiserie, etc. Aussi les verbes *frétiller*, *sémiller*, *sautiller*, *fourmiller*, *pétiller* et tant d'autres, expriment-ils une fréquence de petites choses, de petits actes, gestes, sauts, etc.

ique.

En général la terminaison *ique*, dans les adjectifs, signifie *qui appartient à* ...., *qui concerne*, *qui a trait à* .... — La connaissance de cette terminaison peut guider l'écrivain, lorsqu'il y a deux adjectifs qui offrent une espèce de synonymie: tels que *germain*, *germanique*;

stoïcien, *stoïque*; *patriote*, *patriotique*; *teuton*, *teutonique*; *despote*, *despotique*, etc.

Un *germain* est un homme né dans la Germanie; un *stoïcien*, un disciple de Zénon; un *patriote*, est un homme plein de zèle pour la patrie; un *despote* est un homme qui gouverne d'une manière absolue et arbitraire. —

On est despote en ses foyers
Comme on peut l'être sur le trône.

Les intérêts *germaniques* sont ceux qui concernent la Germanie: un coeur *stoïque* est un coeur qui appartient aux *stoïciens*, qui est digne d'un *stoïcien*; un trait *patriotique* est une action digne d'un patriote; un pouvoir despotique est le pouvoir du despote.

Régulus, en s'arrachant à sa famille et à ses amis pour retourner à Carthage, où l'attendait la mort la plus horrible, fit une action à-la-fois *stoïque* et *patriotique*.

ion, *ité*.

ion désigne l'action; *ité* la quantité. Ainsi par la connexité les choses sont faites pour aller ensemble. La *connexité* est, pour ainsi dire, en puissance; la *connexion* est de fait. — Cette remarque donne l'explication d'un foule de mots uniquement distingués par l'une ou l'autre de ces terminaisons. —

ence et *ance*.

La terminaison *ence* et *ance*, en latin *entia*, *antia*, désigne l'existence, la durée, la possession d'être, l'état

de subsister; du mot *ens* être, qui est. Ainsi, la *souvenance* (mot disgracié à tort) n'est pas un simple souvenir, momentané, accidentel, fugitif; c'est un souvenir durable, constant, fidèle, toujours plus ou moins présent. Ainsi l'*espérance* désigne une habitude, une disposition de l'âme, une manière d'être; elle habite, pour ainsi dire, en nous; tandis que l'*espoir* est instantané, léger, inconstant, qui passe et s'éclipse comme une lueur, comme un éclair. Ainsi la *concurrence* désigne un état libre et habituel de concours, et le concours n'est qu'un acte de concurrence. La même différence est sensible dans mille autres mots semblables, auxquels nous espérons que le lecteur appliquera facilement notre distinction. — Nous dirons ici, en passant, que tous les mots en *ance* ou *ence* sont du genre féminin, excepté le mot *silence:* mais nous traiterons plus tard des terminaisons sous le rapport du genre. —

e u x.

Notre langue a beaucoup d'adjectifs composés et distingués des adjectifs simples par la terminaison *eux.*

Doux produit *douceur*, et douceur *doucereux; avare*, *avarice*, et avarice, *avaricieux*. Bornons-nous à ces exemples.

Doucereux signifie doux à l'excès, mais d'une manière désagréable, fade, rebutante, au figuré comme au propre.

Avaricieux signifie qui se refuse à la dépense, qui lésine sur les plus petites dépenses, qui voudrait toujours

retenir ce que l'avare, proprement dit, cherche toujours à amasser.

Difficultueux signifie difficile en affaires, qui fait des difficultés sur tout, qui s'arrête aux plus petites difficultés, qui en trouve où il n'y en a pas.

Vaniteux signifie vain dans les plus petites choses, livré à une vanité puérile, pitoyable; plein de sottes vanités.

Ces mots indiquent donc un attachement particulier, une attention minutieuse aux plus petites circonstances.

Nous recevons la lettre ci-après:

Dresde le 18 Nov. 1829.

Je me suis abonné à votre journal, monsieur, plutôt pour vous critiquer que pour m'instruire, car je croyais que la première grammaire venue m'offrirait dans un seul volume ce que probablement vous vous proposiez de délayer en plusieurs; je vois par votre premier numéro qu'il serait bien possible que je me fusse trompé, et je n'en serais point fâché; cependant, fidèle à ma vocation, je vous chercherai plaies et bosses: tant mieux pour vous si cela vous plaît. Et d'abord je vais vous signaler un passage de votre journal que je crois faux. *Porter bien son bois*, monsieur, ne vient point du bois d'une lance, que l'on doit appeler *la haste*, mais bien de la coiffure du cerf qu'on appèle *bois*. Le cerf est un animal fier qui porte la tête haute, et c'est sans doute par imitation

qu'on a dit d'un homme qui marche droit, avec fierté, *qu'il porte bien son bois.*

J'ai l'honneur, etc. *Un abonné.*

Réponse.

Remercions d'abord notre abonné de sa sincérité, car mieux vaut un ennemi franc qu'un ami timide. Nous ramassons le gant qu'il nous jète et nous entrerons dans la lice avec plaisir, dans l'espérance d'en sortir avec honneur.

Il est possible que l'expression *porter bien son bois* nous vienne du cerf, mais alors s'en servir pour les hommes serait chose délicate.

Au reste notre érudit abonné se trompe sur un point — c'est qu'on dit fort bien *le bois d'une lance,* et que la *haste* est un terme d'antiquité qui signifie *javelot sans fer.* Le premier dictionnaire pourra l'en convaincre.

SYNONYMIES ET DIFFÉRENCES.

Caprices, fantaisies.

Nos meilleurs synonymistes, l'abbé Girard et M. Guizot, loin de s'accorder sur *caprices* et *fantaisies* me paraissent en donner des définitions diamétralement opposées: le premier dit: „La *fantaisie* semble tenir du goût, et durer plus long-tems; le *caprice* paraît plus devoir à l'imagination et passer plus promptement. — Voici ce que dit le second: „Le *caprice* tient plus au ca-

ractère, la *fantaisie* aux circonstances ou à un état qui ne dure pas.“ D'où vient cette différence de jugement dans deux hommes d'un grand mérite? Sans doute de l'aspect différent sous lequel ils ont considéré ces deux défauts. Nous ne chercherons point à les accorder, mais nous mettrons nos lecteurs à même de juger de la différence de ces deux expressions.

Les femmes ont plus de *caprices;* les hommes plus de *fantaisies.* Une femme est capricieuse, parce qu'elle a été mal élevée et qu'elle n'a pas le coeur sensible. Une capricieuse n'aime personne vivement, quoiqu'elle puisse aimer ardemment; car un tendre attachement met l'âme dans un état permanent qui serait opposé à son caractère. Les *fantaisies* sont le partage des personnes élevées dans l'abondance, la mollesse et la liberté; mais elles indiquent presque toujours un coeur sensible, un besoin d'aimer, d'être ému et de s'attacher à un objet quelconque. — On a la fantaisie des tableaux, des livres, des bijoux, des chiens: ces objets ne nuisent point à la société; c'est beaucoup d'aimer et de se tenir en haleine et dans l'habitude d'un sentiment qui, bien dirigé, fait le charme de la vie et console des plus grands malheurs.

Un homme serait charmé d'être l'objet de la fantaisie d'une jolie femme, car ce bonheur pourrait durer assez pour changer de nom; mais il n'y a rien à espérer pour le coeur d'être l'objet du caprice. La Bruyère a dit: „Le caprice est dans les femmes tout proche de leur beauté, pour être son contrepoison, et pour qu'elles nuisent moins aux hommes, qui n'en guériraient pas sans

le remède." — Le caprice ne fait contracter aucune bonne habitude; au contraire, il les empêche toutes, et s'attache à combattre chez les autres celles qui leur sont les plus chères. Les amours même fuient à son aspect: madame de Montespan détruisit par ses caprices les charmes de sa beauté et les agrémens de son esprit. Madame de Maintenon, qui l'avait bien étudiée, disait d'elle avec vérité: — Elle n'est bonne que par boutades; sa vertu même est un caprice.

Le *caprice* est un défaut inné et incorrigible; il n'est pas abattu par l'esclavage le plus rigoureux; les femmes de l'Orient et les Nègres sont les plus capricieux des êtres; mais on peut se corriger des *fantaisies:* une grande passion, l'âge, la mauvaise fortune, étouffent un goût qui tient plus à la modification de notre existence qu'à notre existence même. On a eu la *fantaisie* des synonymes; mais on pourrait, pour peu qu'on fût *capricieux*, s'ennuyer de ceux qui, comme celui-ci, sont trop longs.

Matinier, Matinal, Matineux.

Ces trois mots sont formés de *matin*, première partie du jour. *Matinier* ne se dit qu'au féminin et dans cette seule phrase — *l'étoile matinière;* il signifie — qui appartient au matin. *Matinal* se dit de qui se lève matin et par exception: *vous êtes matinal aujourd'hui.* *Matineux* s'applique a ceux qui ont l'habitude de se lever matin. *Le coq est matineux; les femmes ne sont pas matineuses.* C'était la décision de l'Académie; mais de-

puis, *matinal*, sonnant mieux à l'oreille, a prévalu sur *matineux*, et on aime mieux dire à une femme — vous êtes *matinale* que vous êtes *matineuse*, et les poètes disent de préférence — *l'Aurore matinale*.

VUE ÉLOIGNÉE DU COLLÈGE D'ÉTON.

Stances élégiaques.

Traduites de l'anglais de Gray: *Ye distant spires, etc.*

Salut, dômes lointains, salut nobles palais,
Qui couronnez d'Eton les vallons toujours frais,
D'Eton où la jeunesse à l'étude livrée
De son Henri *) partout revoit l'ombre adorée!
Du sommet orgueilleux où s'élève Windsor
Que j'aime à contempter les riantes prairies,
Où, de ses flots d'argent épanchant le trésor,
La Tamise s'égare en des routes fleuries!

O! fortunés coteaux, champs heureux, doux bosquets,
De mes vains souvenirs, ô trop charmans objets!
Etrangers à la peine, exempts de tout orage,
Là se sont écoulés les jours de mon jeune âge,

---

*) Henri VI fondateur du collège d'Eton.

Je respire d'ici l'air pur de ces beaux lieux.
D'un instant de bonheur il m'apporte l'ivresse,
Et d'un second printems l'attrait délicieux
Semble m'environner d'un parfum de jeunesse.

Tamise, vieux témoin des jeux et des transports
Dont tu vois, chaque jour, s'animer sur tes bords
Tant de jennes rivaux, tant de races nouvelles
Aux plaisirs de leur âge également fidèles,
Apprends-moi quels sont ceux qui d'un bras plus hardi
Fendent, sans s'étonner, ta vague menaçante,
Font tourner sous le fouet le sabot arrondi,
Ou chassent dans les airs la balle bondissante.

Apprentif voyageur, peut-être que l'un d'eux,
Emporté par l'élan d'un désir curieux,
Trompant l'oeil assidu qui s'attache à sa suite,
De son petit empire a franchi la limite!
Vers de nouveaux pays il s'avance en tremblant,
Et jète, à chaque pas, un regard en arrière;
La voix qu'il croit entendre, au moindre bruit du vent,
Lui ravit la moitié du plaisir qu'il espère.

L'espoir, trésor plus doux que la réalité,
Un esprit toujours libre, une vive gaîté,
Qu'à peine quelquefois trouble un léger nuage,
Sont de cet âge heureux le fidèle appanage!
La santé, la vigueur lui prodiguent leurs biens;
Ses jours coulent sans soins et ses nuits sans alarmes,
Le sommeil l'enchaînant de ses plus doux liens
Jusques au lendemain lui fait goûter les charmes.

Sans prévoir l'avenir, sans nuls pressentimens
Des maux qu'amènera pour lui le cours des ans,
L'enfant, tendre victime au malheur asservie,
Sourit à ses destins et joue avec la vie.
Autour de lui pourtant je vois déja l'essaim
Des regrets, des soucis dont le courroux céleste
Se prépare d'avance à tourmenter son sein.
Oh! qui le sauvera de leur piège funeste!

La vanité, l'orgueil, les passions toujours
Du coeur de tout mortel implacables vautours,
L'amour au désespoir, l'affreuse jalousie
Lui feront tour à tour subir leur frénésie.
Peut-être un d'eux, hélas! par un plus triste sort,
Portera dans son sein le tourment de l'envie,
Le découragement qui tombe au moindre effort,
Ou le poison mortel de la mélancolie.

Pour cet autre peut-être épuisant ses faveurs,
L'ambition voudra l'élever aux grandeurs;
Puis, dans un tourbillon emportant sa victime,
Le plonger dans l'opprobre ou le livrer au crime.
Ne voyant que noirceur partout et fausseté
Celui-ci maudira le jour qui l'a vu naître,
Avec son oeil hagard et son rire hébété
La folie à son char l'enchaînera peut-être.

Quand de l'âge pour eux s'avancera le cours,
Que d'ennemis encor vont assiéger leurs jours!
Que de maux accourus de l'infernal domaine,
Ministres de la mort, plus hideux que leur reine!

L'un déchire leurs nerfs ou torture leurs os,
Un autre dans leur sang allume un incendie,
Et plusieurs à la fois rassemblant leurs fléaux
L'accablent sous les traits de leur rage agrandie.

Hélas! de tout mortel le sort est de souffrir!
Celui qui porte un coeur facile à s'attendrir
Des autres à ses maux ajoute encor les peines,
Et l'homme le plus dur gémit au moins des siennes.
Ah! si pour ces enfans rien ne peut prévenir
Les malheurs que leur cache une heureuse ignorance
Ne leur dévoilons pas un sinistre avenir
Et laissons les jouir de leur imprévoyance.

***

FAIRE LES HONNEURS D'UNE MAISON.

Faire les honneurs d'une maison est facile ou difficile, selon la disposition morale, l'humeur, le caractère et la bonne éducation du maître, et bien plus encore de la maîtresse. Il n'est pas nécessaire, pour bien réussir, d'avoir une forte dose de ce qu'on est convenu dans le monde de nommer esprit; mais il faut du tact, de l'usage, un certain empire sur soi-même, de la finesse, de la délicatesse, et plus que tout, de la bienveillance naturelle; et au fond cela peut être remplacé par du bon-sens, un bon coeur et le désir de plaire, sans avoir, ou au-moins sans laisser paraître le désir de briller. Une

maîtresse de maison qui reçoit du monde doit traiter également bien tous ses convives, s'en occuper tour-à-tour, sans affecter des préférences, moins flatteuses pour ceux qui en sont l'objet qu'offensantes pour les autres. On n'a jamais le droit d'imposer de la gêne, de l'ennui, du dépit même aux personnes qu'on attire chez soi; car pour un convive parasite qui ne voit que les mets dont la table est couverte, on en trouve vingt qui ne sont jaloux que d'un accueil distingué ou bienveillant, et d'autres qui ne consentent que par une bienveillante politesse à faire momentanément le sacrifice de la douce indépendance du chez soi. Le jour où l'on reçoit par pure étiquette, tout sentiment d'antipathie doit se taire à la voix de cette Bienveillance qui fait le charme des rapports que les hommes ont entr'eux; mais si l'on ne se sent point la force de dissimuler au moins l'aversion que tel ou tel individu peut avoir le malheur de nous inspirer, ayons la prudence, la sagesse même de ne point l'inviter; car rien ne nous force à ce sacrifice, et pourquoi nous exposer à souffrir de sa présence, en lui imposant l'ennui qui doit résulter pour lui de notre propre contrainte. Que dire de cet air de dédain accablant qui s'échappe par momens comme à l'insu de la personne qui, en invitant, s'est imposé le devoir tacite d'être aimable pour tous pendant quelques heures! Surtout évitez ces regards de protection dont l'effet est affeux; encouragez vos convives; faites qu'ils soient forcés d'être contens de vous et d'eux-mêmes, ou, par pitié pour vous comme pour eux, n'en ayez jamais. —

Lettre au Rédacteur.

J'ai lu, monsieur, dans un historien: *Socrate était aussi sage que vaillant.* Cette phrase m'a choqué, sans que je puisse me rendre raison de l'impression désagréable que j'ai éprouvée. Comme vous avez promis, dans votre prospectus, de répondre aux questions qui vous seront adressées, je compte sur votre obligeance pour m'éclairer.

J'ai l'honneur, etc.

Réponse.

La phrase qui est soumise à notre examen est correcte grammaticalement parlant, mais les pensées sont exprimées dans un ordre inverse. Quelle est la première idée que réveille le mot *Socrate?* C'est celle de sagesse, à laquelle on joint comparativement celle de vaillance. Or, voici l'ordre naturel de ces deux idées: *Socrate était sage, mais il était aussi vaillant qu'il était sage.* La sagesse fesait le fond du caractère de Socrate; c'était la première modification de son être moral; la vaillance n'était qu'une vertu accessoire, et à ce titre, elle ne peut avoir le pas dans l'ordre naturel des idées. D'après ce principe qu'il serait difficile de contester, on doit dire: *Socrate était aussi vaillant que sage*, et *Turenne* était aussi sage que vaillant. L'idée qu'on a principalement en vue doit toujours être placée après *que*, et la seconde, celle que l'on compare à la première, après *aussi.*

Ce qui frappe le plus dans Cicéron, c'est l'éloquence, dans Virgile, c'est le génie poétique. Si je veux égaler dans Cicéron, dans Virgile, une autre qualité à celle dont j'ai parlé, je dirai: *Cicéron était un aussi grand homme d'état que grand orateur.* — *Virgile était aussi modeste que grand poète.* — Qu'on renverse l'ordre des attributions et l'esprit sera révolté de cette marche rétrograde.

Au Rédacteur.

Tous les grammairiens s'accordent à dire que deux singuliers distincts, sujet d'une proposition, veulent le verbe au pluriel. D'après cette règle, j'ai dû croire qu'il y a une faute dans le vers suivant:

„Au loin, autour de lui, s'étend l'onde et l'horreur."

Cependant un habile professeur de langue française a décidé que je m'étais trompé, et que ce que je prenais pour un défaut était une beauté; mais quand je lui ai demandé sur quelle raison il fondait son jugement, il m'a répondu que c'était sur le goût. Il me semble qu'il aurait mieux fait de me donner une démonstration logique, car sans cela je ne puis être convaincu, car j'ai mon goût aussi, et il se trouve opposé au sien. Seriez-vous assez bon, monsieur, pour réparer son omission.

Réponse.

Deux singuliers distincts, sujet de la proposition et précédant l'attribut, lui imposent la loi du pluriel. Cela

est incontestable: c'est la règle d'accord, la première loi de la grammaire. *Un* et *un* s'additionnent avant tout dans l'esprit de l'écrivain, de l'homme qui parle et de celui qui écoute; et le résultat est *deux*, nombre pluriel.

Si les deux singuliers suivent l'attribut et que l'écrivain soit calme, le pluriel est encore nécessaire, car l'addition ne peut lui échapper, lorsqu'il se possède. Mais lorsque dans un moment d'émotion, après avoir peint l'attribut avant le sujet, et les avoir soumis l'un et l'autre à l'accord, une nouvelle idée se présente pour être unie à celle qui exprime le sujet de la proposition, l'écrivain n'est pas obligé de revenir sur ses pas. Il n'a pu faire l'addition, et ce désordre est un effet de l'art, qui s'affranchit quelquefois des règles gênantes de la grammaire; son trouble est son excuse. Ainsi quoiqu'on ne puisse pas dire *les lettres qu'à écrites Cicéron et Pline*, parce qu'on est de sang-froid, le sentiment permet d'écrire: —

„Au loin, autour de lui, s'étend l'onde et l'horreur."

mais dans ce cas, il serait bon de mettre devant *et* une virgule ou deux points tracés horizontalement (..) pour marquer que l'idée est venue après coup.

Réponse à la lettre consignée aux pages 30 *et* 31 *du précédent numéro.*

Nous ne possédons point le Cours d'histoire moderne de M. Guizot, et nous ne saurions vérifier si la ci-

tation que fait notre abonné d'un passage extrait de la Revue encyclopédique se trouve textuellement dans les leçons sténographiées de ce savant professeur; mais nous possédons l'excellent ouvrage où notre abonné a puisé la phrase dont il nous demande l'explication.

Nous ne sommes point étonnés que notre honorable abonné n'ait point compris cette phrase: — „*Soit notre langue, soit le tour particulier de notre esprit, de nos moeurs, de nos idées, s o n t plus populaires, se présentent plus clairement aux masses, y pénètrent plus facilement*“, nous ne la comprendrions pas nous-mêmes, si nous ne la rétablissions dans l'état où nous supposons qu'elle est sortie de la bouche de l'éloquent historien, à moins que dans la rapidité de l'improvisation, il ne l'ait prononcée telle qu'elle se trouve dans la Revue encyclopédique. Voici comment nous comprenons cette phrase: soit que notre langue, le tour particulier de notre esprit, de nos moeurs, de nos idées, *soient* plus populaires, elles se présentent plus clairement aux masses et y pénètrent plus facilement. —

Le morceau qu'on vient de lire était sous presse au moment où nous avons reçu le Cours d'histoire moderne de M. Guizot — Leçons du cours d'Été, 1828. Nous nous sommes empressés de chercher le passage en question, et nous avons vu que toute la difficulté vient d'une simple négligence du prote. Voici le passage extrait de la première leçon de M. Guizot.

„Il n'est presque aucune grande idée, aucun grand principe de civilisation qui, pour se répandre partout, n'ait passé d'abord par la France.“

„C'est qu'il y a dans le génie français quelque chose de sociable, de sympathique, quelque chose qui se répand avec plus de facilité et d'énergie que dans le génie de tout autre peuple: — *soit notre langue, soit le tour particulier de notre esprit, de nos moeurs, nos idées sont plus populaires, se présentent plus clairement aux masses; y pénètrent plus facilement;* en un mot, la clarté, la sociabilité, la sympathie sont le caractère particulier de la France, de sa civilisation, et ces qualités la rendaient éminemment propre à marcher à la tête de la civilisation européenne.

SAINT-VINCENT DE PAULE.

A la page 33 de notre premier numéro, à l'article *Libéralité, générosité, bienfesance,* il s'est glissé une faute que nous nous empressons de rectifier dans celui-ci. Nous avons dit: Le vertueux *François-de-Paule* se chargeant des fers d'un galérien, etc. C'est *Vincent-de-Paule* qu'il faut lire. Ce vertueux ecclésiastique a mérité le titre bien honorable de *héros de l'humanité* et l'église le compte au nombre des saints. Ses hautes vertus l'ayant fait élever à la place d'aumonier-général des galères, il eût chaque jour l'occasion d'exercer la bienfesance qui était le besoin dominant de son coeur. Témoin

un jour du désespoir d'un malheureux forçat, il s'en approche pour lui prodiguer les consolations, et il apprend de cet infortuné que ce qui cause son tourment est le sentiment affreux d'avoir laissé dans la plus triste misère sa femme et ses enfans.

Vincent, n'écoutant que son humanité et la voix puissante de la religion, lui propose aussitôt de prendre sa place, et, chose presque incroyable, cet échange fut consenti par l'autorité. Cet homme généreux fut enchaîné dans la chiourme, et ses pieds ont porté jusqu'à sa mort la trace de l'outrage que les fers y avaient imprimé.

EXPRESSIONS VICIEUSES.

On dit quelquefois *traverser le pont, je n'ai que le pont à traverser.* — Cette locution est-elle exacte? — Non, c'est une faute, un contre-sens évident. *Traverser* signifie parcourir l'étendue d'un corps considéré dans sa largeur *d'un côté à l'autre;* mais lorsqu'on parcourt un objet d'un *bout à l'autre,* dans sa longueur, on ne le traverse pas. — Mais cependant on dit: L'aqueduc, une poutre, traverse le pont, comme on dit — la troupe a traversé la ville. — Oui, mais dans — *un aqueduc, une poutre, traverse le pont,* le mot *pont* est employé pour *rivière;* c'est une figure de rhétorique, une espèce de *métonymie;* le pont traverse la rivière; l'aqueduc, qui ne fait qu'un avec le pont, qui suit la même direction, traverse donc la rivière et non pas le pont, proprement

dit. Enfin un corps quelconque se traverse en largeur et se parcourt en longueur. Il ne faut donc point dire *traverser le pont*, quand il s'agit d'aller d'un bord à l'autre de la rivière, mais bien traverser la rivière sur le pont, ou, ce qui est encore mieux, *passer le pont*.

ALLER D'UN ENDROIT À L'AUTRE.

Bien des personnes qui se piquent de parler correctement disent: *aller d'un endroit à l'autre*, *passer d'un objet à l'autre*, *courir d'une maison à l'autre*. Ces façons de parler sont défectueuses. On dit fort bien — *d'un bord à l'autre*, *d'un bout à l'autre*, *d'un pôle à l'autre*, parce qu'il n'y a que deux bords, en parlant d'une rivière, deux bouts, ou deux extrémités en parlant d'un corps quelconque; deux pôles en parlant d'un globe, et surtout de la terre; mais il y a plus de deux endroits, plus de deux objets, plus de deux maisons: il est donc nécessaire de dire — *d'un endroit à un autre*, *d'un objet à un autre*, *d'une maison à une autre*, toutes les fois qu'on n'a pas fait entendre préalablement qu'il n'est question que de deux choses déterminées; comme: Pierre a deux maisons; il passe son tems à courir de l'une à l'autre. —

PROVERBES.

Donner du fil à retordre.

Donner du fil à retordre à quelqu'un signifie — lui susciter des embarras, des difficultés, des obstacles de toute espèce.

Si vous vous attaquez à plus fin que vous, vous aurez du fil à retordre. — Si M. N. obtient cette place, il aura du bonheur, car son compétiteur lui donne bien du fil à retordre.

Cette locution, devenue proverbe, fait allusion aux peines d'Hercule obligé de filer chez la reine Omphale qui punissait sa maladresse en le frappant à coups de sandale, et en lui fesant recommencer sa besogne, ou, en d'autres termes, en *lui donnant du fil à retordre.* Cette locution fut introduite dans la langue populaire à l'époque où les confrères de la passion représentaient les *Mystères d'Hercule* sur leur théâtre, car le titre de *mystère* était alors devenu un terme générique qui désignait également les sujets profanes et les sujets religieux.

Se faire payer en bourreau.

Cela signifie se faire payer d'avance. Cette locution est fondée sur le droit *d'avage* en vestu duquel le bourreau percevait, lorsqu'il devait faire quelque exécution, une contribution en argent ou en nature sur certaines denrées.

On rapporte à l'an 1260 ou 1261 l'origine du nom de *bourreau*, en le fesant dériver de celui du clerc Richard Borel qui possédait, dit-on, le fief de Bellemcombre, à la charge de pendre les voleurs du canton, et qui prétendait que le roi lui devait les vivres tous les jours de l'année en conséquence de cette charge. Sa qualité d'ecclésiastique le dispensait sans doute de les exécuter de sa propre main, et il est probable que son obligation se bornait à celle de haut-justicier. — (Dre des orig.)

Mais cette origine est évidemment fausse, car le nom de *Borel*, pris dans le sens de *bourreau*, est antérieur de près de deux siècles à l'époque assignée. Odon ou Eudes Ier, qui était duc de Bourgogne, sous le règne de Louis VII, avait été surnommé Borel, parce qu'il ne se fesait aucun scrupule d'assassiner les riches voyageurs qui passaient sur ses terres, pour s'emparer de leur argent *).

*) De nos jours la profession de bourreau est regardée, chez presque tous les peuples, comme infamante (entehrend, schändend), excepté en Angleterre où, à proprement parler, cette profession n'existe pas. Chez les Romains, les bourreaux étaient regardés à-peu-près comme chez nous et pis encore, puisque la loi des censeurs les privait de domicile. Il en était autrement chez les Israélites, l'un des parens d'un homme tué, ou à défaut de parent, un personnage quelconque, exécutait la sentence de mort et s'en fesait honneur. Chez les Grecs, l'office d'exécuteur des hautes oeuvres n'était point méprisé, car Aristote met le bourreau au nombre des juges. En France la loi lui confère les mêmes droits qu'à tout autre français, mais le préjugé populaire, plus fort que la loi, l'empêchèrait de jouir de certains droits, s'il s'avisait de vouloir les exercer. —

Conter des fagots.

Conter des fagots signifie débiter des fadaises, des sornettes, donner des nouvelles apocryphes, et cette locution est familière comme presque toutes les phrases proverbiales.

On prétend que la plus ancienne de nos feuilles périodiques, *la Gazette de France*, donna lieu à cette espèce de proverbe, à l'époque même où elle commença de paraître, en 1631: comme elle ne se publiait pas alors par abonnement, des colporteurs étaient chargés d'aller la crier dans les rues. Or, il arriva qu'un d'entr'eux rencontra un jour, sur son chemin, un marchand de fagots, mauvais plaisant, sans doute, qui s'obstina à marcher à côté de lui pendant quelques heures. L'un et l'autre se piquant d'une risible émulation, ce fut à qui mieux enflerait sa voix pour avertir les acheteurs; et comme les cris alternatifs *Gazette! fagots!* parurent un évènement assez comique, on s'égaya sur la réunion fortuite de ces deux mots, en on prit l'habitude de les employer dans une signification synonymique. — *Se non è vero, è ben trovato;* mais si cette explication n'est point exacte, peut-être trouvera-t-on la véritable dans les billevesées dont la *Gazette* se complet à régaler ses bénévoles lecteurs.

Au fait cette explication peut s'appeler un *fagot*, car elle repose sur un fait moins ancien que notre allocution, laquelle est venue tout simplement d'une allusion à la mauvaise foi des marchands qui *comptent* les fagots qu'ils vendent de manière à tromper sur la quantité ou la

qualité. Une phrase de la vieille farce, intitulée *La querelle de Gautier-Garguille et de Périne sa femme*, ne laisse aucun doute à ce sujet; la voici textuellement:

„Tu me renvoies dè Caïphe à Pilate, tu me contes des fagots pour des cottrets.“ La différence que l'oeil remarque entre *conter* et *compter* ne fait rien à la chose. Ces homonymes, dérivés également du verbe latin *computare*, étaient confondus autrefois sous le rapport de l'orthographe. Les livres imprimés avant la fin du XVIIe siècle en offrent des preuves nombreuses. Il suffira de rapporter ici les deux plus frappantes. La première se trouve dans la rédaction officielle de l'entrée du Roi et de la Reine, le 26 août 1660; on y lit en grosses lettres — *Chambre des Contes.* La seconde est dans une édition de Boileau, qui a écrit le vers suivant, tel qu'on le voit:

„Parmi les pelletiers, on *conte* les corneilles.“

Le mot *fagot* sert à former plusieurs locutions familières, mais toutes expressives et pittoresques: par exemple, *sentir le fagot*, se dit pour — sentir l'hérésie, par allusion à la sainte inquisition qui livrait au bûcher (au feu) les hommes ou les écrits qu'elle taxait d'hérésie.

Etre mis (vêtu) *comme un fagot;* être habillé sans goût, sans ordre dans ses vêtemens.

On dit d'une personne irritable, emportée, revêche, difficile à vivre, d'un caractère aigre, acariâtre, que c'est un vrai *fagot d'épines.* — Que de femmes, qui, dans le monde sont des anges de douceur et d'amabilité, ne

sont dans leur intérieur que de véritables fagots d'épines. — La vanité mécontente fait de nous des *fagots d'épines.* —

Saigner du nez.

L'usage, vrai tyran des langues, a donné à cette locution proverbiale une signification absurde équivalente à *manquer de courage*, de résolution: *saigner du nez,* c'est être poltron. Voici l'origine du sens absurde attaché à la combinaison de ces mots.

Pendant la peste qui, après avoir dépeuplé l'Afrique et l'Asie, ravagea l'Europe et particulièrement la France, vers le milieu du XIVe siècle, on remarqua, en divers endroits, que cette terrible maladie ne laissait aucun espoir de guérison, quand elle était accompagnée de quelque saignement de nez; et comme un pareil symptôme causait alors les plus vives craintes et le plus triste abattement, on en prit occasion de dire, au figuré, *saigner du nez*, pour exprimer la peur, le défaut de courage.

Malgré cela, nous croyons qu'un homme peut saigner du nez et être prêt à verser son sang pour sa patrie ou simplement pour le point-d'honneur. On dit saigner au bras, saigner au pied; il est d'usage en Italie et à Naples surtout, de ne saigner qu'à la main; mais *saigner au bras*, *à la main,* est une opération chirurgicale faite au moyen d'un instrument tranchant: si une indisposition particulière exigeait qu'on ouvrît un des rameaux de la veine qui conduit le sang au nez, ne dirait-on pas *saigner au nez?* On le dirait sans aucun doute.

Quand par un accident quelconque nous nous blessons à la tête, à la main, au bras, au pied, etc., ne dit-on pas: Je saigne du bras, de la tête, du pied, de la main, de la bouche: on le dit, et on ne saurait dire autrement. Pourquoi donc quand le sang sort naturellement du nez, ou qu'il en sort par suite d'une chute, ne dirait-on pas: *je saigne du nez* — l'enfant est tombé; *il saigne du nez?* — *Saigner au nez* exprime un sens actif, *saigner du nez* exprime un sens passif; il est ridicule de dire l'un pour l'autre.

Avoir mal de tête, avoir mal à la tête.

L'article de saigner au nez et saigner du nez nous en fournit un autre qu'il faut ajouter aux expressions vicieuses.

Rien n'est plus choquant que d'entendre dire à une jolie femme — *j'ai mal à la tête* — *j'ai un mal à la tête affreux.* — Heureusement qu'une belle chevelure bien soignée trahit l'innocente imposture que sa bouche prononce sans s'en douter. Si madame avait mal à la tête, elle se garderait bien de le dire, et probablement elle porterait un bonnet pour le cacher. — Les enfans sont sujets à avoir *du mal à la tête*, mais on considère cela comme salutaire; ce sont les mauvaises humeurs dont la nature se débarrasse. Une femme a quelquefois *mal de tête* pour avoir mal dormi, pour avoir trop dansé; un homme peut avoir *mal de tête* pour avoir trop sacrifié à Bacchus. — Un bavard ennuyeux nos donne mal de tê-

te; — on peut se faire *mal à la tête* en se heurtant. — Enfin un mal de tête de commande est souvent un bon prétexte pour refuser de faire ou d'accepter une visite, et un mal de tête vrai ou supposé peut paraître de bon ton; mais un *mal à la tête* ..... la mode n'ira pas jusque-là. —

PRONONCIATION

des mots en euf, oeuf, *au singulier et au pluriel.*

On nous demande quelle est au singulier et au pluriel la prononciation des mots terminés en *euf* ou *oeuf.*

Réponse.

Les mots terminés en *euf* ou en *oeuf* sont à-peu-près ceux-ci: *boeuf, Brébeuf, Elbeuf, éteuf, moeuf, oeuf, veuf, neuf,* et voici la prononciation de chacun, soit au singulier, soit au pluriel: — nous mettrons ou supprimerons le *f* selon qu'on prononce ou qu'on ne prononce pas cette lettre. — Un boeuf, un boeuf de labour; des boeus. — La Pharsale a été traduite par Brébeuf. Les Brébeufs sont plus communs que les Racines et les Delille. — Cet habit est de drap d'Elbeuf. Les Elbeufs ne valent pas les Louviers. (Les draps qu'on fabrique à Elbeuf ne valent pas ceux qu'on fait à Louviers.) Renvoyer l'éteu (ein Spielball). Il prend les éteus à la volée (Er fängt den Ball im Fluge). *Renvoyer l'éteuf* signifie, au figuré, *ne pas être en reste* (Einem nichts

schuldig bleiben). — Conjuguer un moeuf. On donne cinq moeufs à la langue grecque. (Moeuf, mode, manière de conjuguer un verbe.) Un oeu de pigeon, — un oeu frais, — un oeu dur; — manger des oeus au miroir. — Un veuf; les veufs. — Neuf, neuv hommes, neuv enfans, neu femmes, neu chevaux. — Un habit neuf, des bas, des souliers neufs.

Cerf et *Serf.*

Doit-on faire sentir le *f* dans *cerf*, bête fauve et cornue, et dans *serf*, homme qui est en servage, en servitude féodale?

On doit le faire sentir dans *serf*: c'est l'usage consacré par l'Académie; on ne doit point le prononcer dans *cerf*.

Cette différence vient sans doute de ce que *serf* étant moins souvent prononcé a conservé le son rude qui résulte de l'amalgame d'une consonne gutturale avec une dentale, au lieu que l'emploi plus fréquent de *cerf*, animal, a dû adoucir le mot et faire disparaître le *f* qui, placé après le *r*, porte à l'oreille un son désagréable. Le seul vers de la belle ariette sur la chasse,

„C'est quand nous avons mis le *cer* (cerf) aux abois",

répété d'un bout de la France à l'autre des millions de fois, a peut-être opéré ce changement. —

Errata. Page 29 ligne 8 par en-haut: au lieu de — comme on peut dire *que vêtement* — lisez que *tout* vêtement.

EMANCIPATION INTELLECTUELLE
OU
ENSEIGNEMENT UNIVERSEL.

Dans le premier numéro de ce journal, nous avons dit que le Fondateur part de cette *donnée*, devenue pour lui vérité de fait, que *Tous les hommes ont une intelligence égale.* Nous n'ignorons pas à combien d'épithètes gracieuses nous nous exposons en répétant une assertion que nous croyons vraie; mais nous avons le courage de braver le sarcasme dans l'espoir d'être utiles ou plus tôt ou plus tard.

M. Jacotot, dans son style plaisant et parfois populaire, mais à dessein, s'est écrié: *A moi les bêtes!* et on n'a point manqué de trouver cela fort impoli; mais si ceux qui se sont formalisés de cette expression peu académique avaient bien voulu faire attention que le fondateur de l'Enseignement universel a proclamé que sa conviction intime est *qu'il n'y a pas de bêtes* (qu'en pensez-vous pour vous-même, mon cher lecteur?), qu'il est persuadé qu'il a autant d'intelligence que chacun et que chacun en a autant que lui, ni plus ni moins; ils n'auraient vu dans cette expression qu'une contre vérité, triviale peut-être, mais nullement offensante.

Au reste le style de M. Jacotot, les divagations auxquelles se livre souvent ce philanthrope, les lardons qu'il se plait à lancer en cent endroits contre ces savans exclusifs qui prennent leur savoir acquis pour une émanation du ciel qu'ils qualifient de génie, et qui du haut de leur érudition voient le reste du monde comme ces iufiniment petits que l'on néglige dans le calcul comme fraction insaisissable; tout cela, disons-nous, n'est point la méthode; et M. Jacotot a bien soin de le leur dire. La méthode de l'enseignement universel est un fait, *fait* désormais incontestable comme les résultats étonnans qu'ont obtenus jusqu'ici tous ceux qui l'ont adoptée franchement. — Que les axiômes de M. Jacotot: *Tous les hommes ont une intelligence égale.* — *Tout est dans tout*, ne soient qu'un fait

de sa conscience; peu importe, *si les applications sont belles, les résultats étonnans*, comme l'avouent quelques savans qui ont examiné la méthode et qui en ont vu les résultats. — Que peut-on attendre d'une méthode pour la qualifier *la meilleure des méthodes?* Des résultats immenses, certains, rapides, et tels qu'on ne puisse les obtenir par aucune autre méthode; et ce sont là précisément les avantages constatés de la Méthode de M. Jacotot.

Nous n'avons de connaissances réelles que celles que nous acquérons par nous-mêmes; c'est ce qu'on ne conteste pas, au-moins ouvertement; mais ce que l'on conteste, c'est que *tout homme est capable de tout apprendre seul et sans maîtres explicateurs.* Cette opinion réduit donc l'Enseignement universel à un enseignement *par soi-même*; et cette opinion n'est pas neuve; c'est celle de Descartes, de Newton, de Bacon, de Locke, de Condillac et de plusieurs philosophes modernes; mais le vénérable Jacotot a long-tems mûri cette opinion et en a fait une application vaste que les plus heureux succès ont couronnée.

Apprenez quelque chose, a dit le Fonduteur, et rapportez-y tout le reste; en d'autres mots: *observez, comparez, déduisez, analysez*, tout ou chaque chose, art ou science, que vous aurez l'intention d'acquérir. — Mais indiquons ici la manière de procéder. —

Nous supposons que l'élève sait lire; non cependant que cette condition soit indispensable, car on apprend aussi à lire et à écrire par la méthode universelle, et nous en parlerons une autre fois. Prenez un livre quelconque, pourvu que ce soit un livre bien écrit, et nous supposons que ce soit le meilleur ouvrage du vertueux Fénelon, *Les Aventures de Télémaque fils d'Ulysse* *). Ouvrez le livre à la première page et dites-lui de lire la première ligne:

Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse.

Veillez à ce qu'il lise cette ligne d'une manière distincte, et

*) M. Jacotot a fait choix des Aventures de Télémaque, parce que ce livre est généralement reconnu pour être l'un des mieux écrits de la littérature française. Mais comme il

demandez-lui s'il a bien regardé chaque mot. — Pourriez-vous me répéter cela par coeur, c'est-à-dire de mémoire? — Si l'élève dit oui, donnez-lui une plume et du papier et engagez-le à l'écrire. Quand il aura écrit, dites-lui de vérifier s'il a écrit exactement chaque mot comme il est dans le livre. Que l'élève prenne alors le livre, et s'il a fait quelque faute, qu'il se corrige lui-même, et lui seul, sans que vous vous avisiez jamais de lui dire: *ici*, *là*. — Si vous voyez qu'il ne s'est pas corrigé avec soin, dites-lui: c'est bien, mais avec un peu plus d'attention, vous pourrez faire mieux encore. — Allez ainsi jusqu'à la fin du premier paragraphe, mais ne fatiguez pas votre élève. Il vaut mieux ne point se presser, dans le commencement, et revenir dix fois, cent fois à la besogne, surtout si c'est un enfant, que de forcer l'attention de l'élève. —

(*Nous continuerons dans les numéros suivans.*)

ESQUISSE SUR CANOVA.

(Suite.)

— Je n'en suis pas étonné. Le vrai génie a mieux à faire qne de perdre son tems à s'admirer. La médiocrité seule se console en se contemplant. — Quand vous le connaîtrez personnellement, vous admirerez en lui cette simplicité d'enfant, caractère du véritable artiste. Il est de la vieille race des Raphaël et des Michel-Ange; de cette race qui a fait place à la tourbe des artisans, à la nation des copistes et des esclaves, des vendeurs de toile et de marbre, des *manufacturiers* de beaux-arts. Chez ce grand artiste rien ne sent la spéculation de boutique, le désir du lucre (unedeln Gewinn), l'agiotage de la réputation. Créer est une jouissance à laquelle il a sacrifié sa vie. Il n'existe que *) pour fonder une école

---

faut toujours commencer par la *Langue maternelle*, le choix d'un bon livre n'est pas difficile en allemand. —

*) Canova est mort depuis.

meilleure, et léguer au monde l'idéal de la grâce et de la beauté. Ses chefs-d'oeuvre n'ont pour objet que la recherche du beau, jamais la recherche du gain: il est passionné pour l'art lui-même, et trouve son bonheur et la récompense de ses travaux dans ses travaux mêmes, non dans l'argent qu'ils rapportent, ou dans la célébrité qui s'attache à leur auteur. Inaccessible aux intrigues et aux factions, il ne voit que l'Europe et l'avenir. Bienveillant pour tous, étranger à tout sentiment haineux, il est peut-être encore plus aimé qu'il n'est admiré. On ne peut l'approcher sans devenir meilleur, sans se réconcilier avec l'humanité, sans ressentir plus vivement cet élan sublime de l'âme humaine vers la beauté morale dont la beauté physique est le symbole (das Sinnbild), sans s'élever à des vues plus hautes et plus pures sur la destination de l'homme et sur son avenir. Un serment me laisse souvent froid; la conversation de Canova me rend et plus philanthrope et plus accessible à toutes les pensées généreuses. Je vais le voir fort souvent, ajouta mon interlocuteur, et je retrouve dans son aimable causerie ces émotions que l'aspect d'un beau paysage d'automne, que le charme d'une harmonie lointaine et douce, excite dans tous les coeurs que l'expérience du monde n'a pas blasés (abgestumpft). — Vous parlez avec tant d'enthousiasme de cet homme célèbre, lui dis-je, que vous m'inspirez le plus vif désir de lui être présenté. — Venez, me dit-il; et nous traversâmes le salon. Rien de plus aimable que l'accueil que me fit Canova. Son affabilité semble une émanation de son noble caractère; c'est une qualité qui fait partie de son être et non un résultat de son éducation. Sans effort, sans condescendance, il se montre gai, simple, expansif (mittheilend, Ergießung des Herzens), homme du monde et naïf à la fois. Ce n'est pas un de ces hommes hors de ligne, qui vivent dans leurs pensées, et, comme La Fontaine, apportent dans la société une distraction puérile. Habile à saisir les convenances, Canova contribue au plaisir qu'il éprouve lui-même, et ne demande pas à la société plus qu'il ne lui donne. Il est gai sans bruit et sans éclat, et ses paroles semblent porter l'empreinte de la pureté gracieuse de ses pensées, et de la bonne foi de son talent. Je reconnus toute la justesse du panégyrique dont Canova venait d'être l'objet.

(La suite au numéro prochain.)

JOURNAL

DE

LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES.

Miscuit utile dulci.

PREMIÈRE PARTIE.

GRAMMAIRE.

Suite des exemples sur l'emploi du substantif en apostrophe (voyez le N° 2, fin de la première partie).

..... Et plus loin, Télémaque adresse cette allocution à la dépouille mortelle du jeune guerrier : — „Adieu, ô magnanime Hippias! car je n'ose te nommer mon ami; apaise-toi, ô ombre qui as mérité tant de gloire! Si je ne t'aimais, j'envierais ton bonheur; tu es délivré des

misères où nous sommes encore, et tu en es sorti par le chemin le plus glorieux! Hélas! que je serais heureux de finir de même! Que le Styx n'arrête point ton ombre; que les champs élysées lui soient ouverts; que la renommée conserve ton nom dans tous les siècles, et que tes cendres reposent en paix!

Phalante étendu sur un lit de douleur où le retenaient les nombreuses blessures qu'il avait reçues de la même main qui lui avait ravi un frère chéri, s'écriait: — „Hélas! pourquoi prend-on de si grands soins pour me faire vivre? ne vaudrait-il pas mieux mourir, et suivre mon cher Hippias? Je l'ai vu périr tout auprès de moi! O Hippias, la douceur de ma vie, mon frère, mon cher frère, tu n'es plus! je ne pourrai donc plus ni te voir, ni t'entendre, ni t'embrasser, ni te dire mes peines, ni te consoler dans les tiennes! O dieux ennemis des hommes! il n'y a plus d'Hippias pour moi! est-il possible? Mais n'est-ce point un songe? Non, il n'est que trop vrai. O Hippias, je t'ai perdu, je t'ai vu mourir; et il faut que je vive encore autant qu'il sera nécessaire pour te venger; je veux immoler à tes mânes le cruel Adraste teint de ton sang.“

Les exemples que nous venons de citer sont ceux que la plupart des grammairiens rapportent comme modèle de l'emploi du substantif en apostrophe; on peut les considérer comme modèle de style, ainsi que presque tout ce qui est sorti de la plume éloquente et correcte de Fénelon. Mais au reste l'emploi du substantif en apostrophe n'offre aucune difficulté, puisque, dans toutes les langues, on apprend cela, pour ainsi dire, en nais-

sant. Quand un enfant dit à sa mère: — *Ma chère mère, donnez-moi cela, je serai bien sage* — il a employé *ma chère mère* en apostrophe aussi bien que Phérécide en disant: Mon cher Hippias! je ne te verrai plus.

— Nous avons admis la division du subsantif collectif, parce que les collectifs partitifs sont soumis à des règles particulières que nous ferons connaître plus tard; mais nous ne croyons point utile pour le moment de nous occuper de ce que les grammairiens appèlent *substantifs absolus, substantifs appellatifs collectifs, substantifs appellatifs généraux, substantifs appellatifs collectifs partitifs*, etc.; car nous pensons que, si ces dénominations barbares, ces distinctions scientifiques et souvent arides peuvent être bonnes pour les savans, loin de l'être pour les élèves, elle ne servent qu'à leur inspirer du dégoût pour l'étude de la grammaire.

Du régime des substantifs.

On trouve dans la plupart des grammaires, *qu'en français, un substantif ne peut être régime d'un autre substantif qu'au moyen d'une préposition.*

A la vérité on ajoute d'ordinaire: — mais, à proprement parler, *c'est la préposition qui est régime et non le substantif.* Cela est vrai, comme on le voit dans les exemples suivans: — L'amour *de* la gloire et la passion *de* l'or sont deux puissans mobiles de nos actions. — Le plaisir *de* la chasse est souvent dangereux. — L'application *à* l'étude est toujours profitable. — Rien ne

caractérise l'homme probe comme la fidélité *à* sa parole et l'attachement *à* ses devoirs. Le penchant *à* la dissipation n'est pas rare. Le goût *pour* le plaisir n'est pas moins commun.

Dans tous ces exemples, les prépositions *de*, *à*, *pour*, sont les régimes véritables de *amour*, *passion*, *mobiles*, *plaisir*, *application*, *fidélité*, *attachement*, *penchant*, *goût*.

De, *à* et *pour* sont les trois prépositions qui servent à marquer les rapports entre deux substantifs; mais la première est beaucoup plus employée que la seconde, et la troisième l'est moins que les deux premières.

Les substantifs qui suivent les prépositions sont de véritables déterminatifs des substantifs qui les précèdent, et ceux-ci sont de purs modificatifs des autres. Par exemple dans cette phrase de madame de Sévigné — „*La beauté* des sentimens, *la violence* des passions, *la grandeur* des évènemens, ... tout cela m'entraîne" — il est évident que *des sentimens*, *des passions*, *des évènemens*, déterminent le sens de *beauté*, *violence*, *grandeur*, — et que ces derniers à leur tour modifient le sens des autres.

Toutes les fois que la construction est simple, directe et naturelle, le substantif *régissant* ou modifiant précède le substantif *régi* ou déterminant; mais quelquefois l'inversion dérange cet ordre, comme dans ce vers:

De l'homme scrutateur l'heureuse persistance
Fait à pas de géant avancer la science.

Les inversions doivent être faciles à saisir, de manière que l'esprit n'ait besoin de faire aucun effort pour

la construction directe. Cependant quelquefois l'inversion dérange tellement l'ordre naturel, qu'on ne saurait le rétablir grammaticalement qu'au moyen de l'analyse; mais dans ce cas, l'inversion est mauvaise, à moins qu'elle ne soit devenue familière et qu'elle n'ajoute ainsi à la clarté, en rendant la proposition plus frappante. — Nous aurons plus tard à revenir sur cet article.

Variabilité des mots.

Selon les vues de l'esprit, la majeure partie des mots de la langue française peuvent devenir de véritables substantifs, et les substantifs parfois sont employés adjectivement.

Lorsque nous voulons donner à un verbe, à un adjectif, à une préposition ou à tout autre mot une signification substantive, nous le fesons précéder d'un qualificatif, tel que *le*, *la*, *les*, *un*, *une*, *des*, *mon*, *ton*, etc. Ainsi *oui*, *non*, *mais*, *car*, *manger*, *boire*, *dormir*, *bon*, *utile*, *ingrat*, *comment*, etc., sont des véritables substantifs dans:

Un *oui* vous unit pour la vie.

Un *non* ne vous dégage pas.

Vous n'avez jamais que des *si* et des *mais*.

Que signifie ce *car?* que conclut-il?

Le *manger* et le *boire* sont nécessaires pour vivre, comme le *dormir;* mais il ne faut pas en faire l'unique occupation de sa vie.

Le *bon* est toujours bon, sans être bon à tout.

Dans la jeunesse, on sacrifie souvent l'*utile* à l'*agréable.*

L'*ingrat* est toujours un être méprisable.

Laissez là vos *comment* qui ne mènent à rien.

De même dans cette phrase de Bossuet: „En Egypte, *tout* était *dieu*, excepté Dieu lui-même", le premier *dieu* est un véritable modificatif du substantif *tout*, tandis que le second *Dieu* est substantif.

Dans sa famille, tout homme est *roi*, ou devrait l'être; *roi* modifiant *homme* est un pur qualificatif, tandis qu'il est substantif dans la phrase suivante: — Les *rois* sont les premiers magistrats des peuples; représentans de Dieu sur la terre, ils doivent, à l'exemple de la divinité, veiller au bonheur des hommes.

SECONDE PARTIE.

Lettres d'un aristarque bienveillant.

Une personne, aussi respectable par son mérite personnel que distinguée par son savoir, nous a fait l'honneur de nous adresser une première lettre avec quelques observations sur notre premier numéro, et comme nous lui avons répondu confidentiellement, elle a bien voulu nous en adresser une seconde fort intéressante dont nous allons faire connaître quelques fragmens à nos abonnés. Nous désirons que le public et notre honorable correspondant ne voient dans cette communication et dans notre réponse que le désir que nous avons d'être le plus utiles possible, en profitant des savantes observations qui nous seront faites et en publiant les observations auxquelles elles pourront donner lieu.

Première lettre. „J'aurais voulu plus de justesse, page 29, où je lis: — comme on peut dire que tout vêtement brodé est un vêtement, sans que le contraire *puisse* avoir lieu. — Il me semble qu'il aurait fallu mettre *ait lieu;* car on peut avoir tout avec de l'argent.“

Seconde lettre. „J'ai dit: *car on peut avoir tout avec de l'argent;* et vous ne le comprenez pas. Cela prouve, comme on dit, que les beaux esprits ne comprennent pas toutes choses *). Dans une comparaison, il doit y avoir accord entre les parties correspondantes: or vous avez dit: — *Toute épithète est un adjectif, mais tout adjectif n'est pas une épithète;* et dans la phrase correspondante, vous dites: *Tout vêtement brodé est un vêtement, sans que le contraire puisse avoir lieu.* — Entre n'être pas, et ne pouvoir être, la différence est grande; et d'ailleurs, où est donc l'impossibilité absolue *que tout vêtement soit brodé?* Il peut y avoir un pays assez riche pour que tout le monde *puisse* avoir *un vêtement* brodé, même pour couvrir sa nudité. J'ajouterai à cela *que vous n'auriez pas pu dire:* tout adjectif ne *peut* être une épithète. — La fille du vieux Horace (tragédie du grand Corneille), parce que son père trouvait mauvais qu'elle pleurât la mort de son amant, s'écrie: *Impitoyable* père! C'est adjectif qui est bien un adjectif, puisqu'il est nécessaire dans cette occasion, en est-il moins une superbe épithète?"

Répondons. D'abord nous contestons, à toute force, qu'on puisse avoir tout avec de l'argent, parce que nul ne peut dépasser les bornes du possible.

Nous ne contestons point l'immense différence qu'il y a entre *n'être pas* et *ne pouvoir être;* mais si nous

*) Nous n'avons certes ni la prétention de mériter l'épithète de *bel-esprit* ni celle de tout comprendre — bien moins encore celle de tout savoir. *Note du rédacteur.*

accordons le principe, pouvons-nous accorder les conséquences qu'en tire notre correspondant? Nous ne le pensons pas. Et d'abord quand il serait possible qu'un pays fût assez riche (El Dorado, par exemple) pour que tout le monde *pût* avoir un vêtement brodé, s'en suivrait-il que tous les vêtemens seraient brodés? S'en suivrait-il surtout que tout vêtement non-brodé serait un vêtement brodé, ou que n'étant point brodé, il ne serait pas un vêtement? Un pantalon est un vêtement; tout habit est un vêtement: tout habit est-il pantalon? Il nous semble que l'un n'est pas plus difficile à résoudre que l'autre.

„Vous n'auriez pas pu dire que tout adjectif ne *peut* être une épithète.“ Mais l'avons-nous dit? nous ne trouvons rien de pareil dans notre article sur la *différence entre adjectif et épithète.* Nous aurions dû dire sans doute que le même mot peut être à-la-fois adjectif et épithète; nous réparons cette omission et nous désirons que notre érudit correspondant se trouve satisfait de notre docilité.

„Je ne suis pas d'accord avec vous, monsieur, sur l'origine du langage; à la vérité, comme nous n'avons pas la même manière de penser; je crains bien que nous ne puissions point nous entendre; mais une simple divergence d'opinions ne doit pas m'empêcher de vous dire ce que je pense sur cette matière. Vous vous moquerez de moi; cela est égal *).

---

*) Que notre modeste correspondant se rassure. Quelles que puissent être nos opinions, chose dont il est fort inutile

il ne l'au-
si voyons-
parole d
rez
u!

Seconde lettre. „J'ai dit:
tout avec de l'argent; et vous n
Cela prouve, comme on dit, qu
comprennent pas toutes choses
son, il doit y avoir accord
dantes: or vous avez dit: —
jectif, *mais tout adjectif*
la phrase correspondan
brodé est un vêteme ...ole,
avoir lieu. — Ent nous suppo-
différence est gr ...ie fait jaillir de
sibilité absolue ...u aurions aucune, et
avoir un pay serait la plus bête des bê-
avoir *un v* ...ssi une parole, mais imparfaite:
J'ajouter ...ue les facultés de l'âme chez les sourds-
jectif ...eveloppent pas aussi bien que chez ceux qui
Hors ...ulté d'entendre et de parler. Que conclure de
re Que la parole n'a pas été inventée, mais révélée.

J. J. Rousseau, après avoir raisonné là-dessus à sa manière, finit par dire: — „Je ne saurais cependant croire que la parole ait été inventée.“ — Je suis de son avis; elle a été révélée et transmise des pères aux enfans, avec des variantes, sans doute, avec des augmentations, etc. N'importe, n'y eût-il dans le monde naissant que l'expression d'une seule pensée, cela suffirait pour être l'origine du langage.

---

de parler dans un ouvrage tel que le nôtre, elles ne sauraient influer sur le jugement que nous pouvons porter sur un homme; et il lui suffit de sa qualité d'honnête homme, pour que nous le respections. — *Note du réd.*

Nous son   soit l'ambitieux, quelque riche
là réponse   'sent toujours, *encore.*
correspo   'vons placé à dessein les
'.s l'autre; mais nous
cela montre qu'ils
'unis. En effet,
e tient à lui
'omme s'il
EUR,   'ere, à
çu votre second numéro
premier, et si vous continuez ainsi, il est
..e vous ne fassiez pas fortune par cette voie, mais je
ne crains pas de me tromper en vous assurant que vous
serez utile; et c'est quelque chose pour le coeur.

Je suis bien aise, Monsieur, que vous soyez revenu sur St-Vincent-de-Paule et que vous en ayez parlé un peu plus *honnêtement* que la première fois. En effet, vous aviez mis sur la même ligne l'action de Vincent et celle de Montesquieu, et j'en ai été scandalisé; car l'action du premier et celle du second sont entre elles comme le ciel et la terre.

Votre érudit abonné ne se trompe-t-il pas, en disant, page 53 de votre second numéro: *Je vous chercherai plaies et bosses?* Il me semble qu'on ne dit pas, chercher plaies et bosses *à quelqu'un,* mais simplement — chercher plaies et bosses; c'est-à-dire, chercher toutes les occasions de se battre, se mêler dans toutes les mauvaises affaires, etc.

Vous nous avez donné un morceau de poésie beau par le sujet et surtout par la difficulté vaincue; car la

„Adam et Eve ont été créés ... t difficile à
raient pas été, s'ils n'eussent ... cet enjam-
nous qu'ils ont parlé et fo... dans l'av
Dieu. Vous riez déja! ... lement ...
vous-même, et voyez si ... j'ai r...
la parole; car parler ...
que les perroquets ... it
soi-même et av...
des résultats
n'aurions ... ...ume...
sons qu... ... convertissiez pas bea...
l'âme ... je pense qu'on peut généraliser l'i-
l'h... par *l'un l'autre*, et que je puis dire, en
... des écoliers d'une classe: *On fait lire tantôt l'un, tantôt l'autre;* et j'ai d'ailleurs pour moi les meilleurs auteurs. C'est trop hasarder, selon moi, que de donner son sentiment pour une règle. — Vous écrivez toujours *bienfesance* au lieu de *bienfaisance:* en vérité, si l'académie laissait la langue à la discrétion de tout le monde, je ne sais pas ce qu'elle deviendrait. Mais, direz-vous, on prononce ainsi. A la bonne heure; mais ce n'est pas une raison; notre langue vient du latin; changez donc toute notre orthographe. Les changemens ne doivent venir que peu-à-peu, et avec l'approbation de l'académie. J'aime l'ordre.

On dit: Ah! mon Dieu! cet enfant s'est blessé: *il saigne à la tête.* Et vous voulez que ces mots aient un sens actif, ou peut-être ne soient pas français! J'ai toujours entendu dire aux chirurgiens: — J'ai saigné un tel du pied, du bras; et cette expression est bien active;

car elle s ... cts (ou prépositifs); ils sont par
point co ... vec un verbe à régime direct.
maître. - ... à soi; *me* est donc déja un
— *j'ai* ... s'agit plus que d'exprimer
e si ... vue, comme on l'ex-
non ... , *aimer*, *conduire*,

La phrase ... peu surannée ... primer ainsi ... n'est pas ...

... une naissance à
... titude, qui
... uère à un ... les em-
tructif; et nous regret ... *venir*,
manquent pour pouvoir lui répo ... *vou-*
Nous lui promettons notre réponse pou ...
chain, et nous espérons lui prouver ainsi qu'à no ...
nés que nous n'avons point condamné si légèrement. —

DIFFICULTÉS GRAMMATICALES.

Au rédacteur.

Monsieur,

Je compte sur votre complaisance pour résoudre cette difficulté: — lequel vaut mieux de *qui* ou de *qu'il* dans la phrase suivante? „N'avons-nous pas toujours dit que ce n'est pas de bien mourir *qui est* ou *qu'il est* difficile, mais de bien vivre.“

---

poésie anglaise, comme l'allemande, est fort difficile à bien rendre en français; mais à la page 59, cet enjambement, *l'essaim* dans un vers, et *des regrets* dans l'autre, n'est-il pas répréhensible? Je suis également loin d'admettre les rimes *peines* et *siennes*, que j'ai remarquées à la page 60.

Vous croyez peut-être que je suis au bout de mon latin, mais détrompez-vous. Vous censurez, page 68, *aller d'un endroit à l'autre*, etc., et pourquoi? C'est qu'on ne parle pas de deux objets déterminés. — Je crains, Monsieur, que vous ne convertissiez pas beaucoup de monde; car je pense qu'on peut généraliser l'idée présentée par *l'un l'autre*, et que je puis dire, en parlant des écoliers d'une classe: *On fait lire tantôt l'un, tantôt l'autre;* et j'ai d'ailleurs pour moi les meilleurs auteurs. C'est trop hasarder, selon moi, que de donner son sentiment pour une règle. — Vous écrivez toujours *bienfesance* au lieu de *bienfaisance:* en vérité, si l'académie laissait la langue à la discrétion de tout le monde, je ne sais pas ce qu'elle deviendrait. Mais, direz-vous, on prononce ainsi. A la bonne heure; mais ce n'est pas une raison; notre langue vient du latin; changez donc toute notre orthographe. Les changemens ne doivent venir que peu-à-peu, et avec l'approbation de l'académie. J'aime l'ordre.

On dit: Ah! mon Dieu! cet enfant s'est blessé: *il saigne à la tête.* Et vous voulez que ces mots aient un sens actif, ou peut-être ne soient pas français! J'ai toujours entendu dire aux chirurgiens: — J'ai saigné un tel du pied, du bras; et cette expression est bien active;

car elle signifie piquer pour tirer du sang. — Il ne faut point condamner si légèrement, et l'usage est un grand maître. — Voilà que maintenant je ne pourrai plus dire — *j'ai mal à la tête*, à l'oreille, à la langue, etc., comme si *avoir mal* ne signifiait pas, en général, souffrir, et non *avoir un mal* qui se manifeste à l'extérieur, comme la teigne, etc.!" —

Nous remercions notre honorable correspondant, que nous voudrions pouvoir nommer, de nous avoir fourni matière à un article que nous croyons intéressant et instructif; et nous regrettons que l'espace et le tems nous manquent pour pouvoir lui répondre sur tous les points. Nous lui promettons notre réponse pour le numéro prochain, et nous espérons lui prouver ainsi qu'à nos abonnés que nous n'avons point condamné si légèrement. —

DIFFICULTÉS GRAMMATICALES.

Au rédacteur.

MONSIEUR,

Je compte sur votre complaisance pour résoudre cette difficulté: — lequel vaut mieux de *qui* ou de *qu'il* dans la phrase suivante? „N'avons-nous pas toujours dit que ce n'est pas de bien mourir *qui est* ou *qu'il est* difficile, mais de bien vivre."

Réponse.

La phrase construite avec *qui* présente un tour un peu suranné et désagréable à l'oreille; il vaut mieux l'exprimer ainsi: — N'avons-nous pas toujours dit qu'il n'est pas difficile de bien mourir, mais de bien vivre?

Construite avec *qu'il*, malgré nombre d'exemples qu'on pourrait citer à l'appui de cette construction, la phrase blesse et l'oreille et la grammaire: pour s'assurer de son incorrection, il s'uffit de l'analyser.

Bien mourir, sujet de la proposition.
N'est pas, attribut.
Ce, complément.
Qui, sujet de la proposition complétive.
Est difficile, attribut, etc.

Si l'on mettait *qu'il*, le *que* ne pouvant être ni sujet de la première proposition, puisque *bien mourir* l'est, ni celui de la proposition complétive, parce que, dans l'hypothèse, ce serait *il*; ne pouvant non plus être le complément de *n'est pas* qui en a déja un dans *ce*, le *que*, disons-nous, offrirait un corps absolument étranger, une monstruosité que la saine raison proscrit.

On entend dire souvent — *Je m'en rappèle, je m'en rappèlerai*; ou *je me rappèle de cela*, etc. Ce sont des fautes grossières, et la chose est facile à prouver. *Rappeler* est un verbe actif propre, ou un verbe à complément direct. Tout verbe de cette nature a un régime ou complément direct; or comment trouver ce régime dans *je m'en rappèle* ou *je me rappèle de cela?* Ces

deux régimes sont indirects (ou prépositifs); ils sont par conséquent incompatibles avec un verbe à régime direct. *Se rappeler* signifie rappeler à soi; *me* est donc déja un complément indirect, et il ne s'agit plus que d'exprimer la chose ou la personne qu'on a en vue, comme on l'exprime avec tous les autres verbes actifs, *aimer*, *conduire*, *fêter*, etc.

Cette faute vient d'un défaut qui donne naissance à beaucoup d'autres fautes; c'est la mauvaise habitude, qui souvent devient usage, de confondre les mots, de les employer pour d'autres, etc. Ainsi parce que *se souvenir*, verbe pronominal, veut un complément prépositif, *se souvenir de quelque chose*, *s'en souvenir*, et qu'il y a de l'analogie entre cette expression et *se rappeler*, on a dit — *s'en rappeler* comme on dit *s'en souvenir*; mais à tort. Cependant le pronom relatif *en* peut précéder *rappeler*, mais *en* ne doit être employé que comme complément indirect, comme dans cette phrase: — Je m'en rappèle toutes les circonstances — pour — Je me rappèle toutes les circonstances de cette affaire. —

GERMANISMES.

Toujours encore.

Les Allemands accouplent ces deux mots, qu'ils traduisent littéralement de leur langue, pour exprimer leur immer noch; mais ce qui est fort bien dans une langue peut être fort mal dans une autre, et c'est ici le cas.

Chacun de ces deux mots a une foule d'acceptions, et l'usage permet souvent de les employer l'un pour l'autre; mais dans une construction pleine, ils ne doivent jamais figurer ensemble.

Toujours, dans son acception la plus étendue et la plus naturelle, marque une durée absolue, continuelle, qui n'a ni interruption ni fin; c'est le *semper* des Latins, le immerwährend, ewigwährend des Allemands. — Quel supplice que celui qui doit durer toujours! Dieu a toujours existé et il existera toujours. L'Eglise promet au juste une félicité qui durera toujours.

Toujours marque aussi une durée relative, ou une durée absolue modifiée par le sujet dont on parle; comme: — La lune tourne toujours autour de la terre, comme la terre autour du soleil. — Socrate a toujours été vertueux. — Le tigre sera toujours cruel.

Il n'entre point dans nos intentions de rapporter ici toutes les acceptions du mot *toujours* qui est l'opposé de *jamais*.

Toujours se dit du passé, du présent et du futur.

L'homme a toujours eu des passions.

L'homme a toujours des défauts.

L'homme aura toujours des besoins.

Encore marque une durée qui se prolonge, mais à laquelle on prévoit un terme: c'est le immer noch des Allemands. — Votre cousine est-elle *encore* malade? Oui, elle l'est encore.

Quand le mot *encore* a l'acception *de nouveau*, on le rend en allemand par noch; comme; — J'ai soif, donnez-moi *encore* à boire; — geben Sie mir noch zu trin-

ten. — Quelqu'élevé que soit l'ambitieux, quelque riche que soit l'avare, tous deux disent toujours, *encore*.

Dans cette phrase, nous avons placé à dessein les mots *toujours* et *encore* l'un après l'autre; mais nous avons dû les séparer par la virgule, et cela montre qu'ils ne peuvent se trouver immédiatement réunis. En effet, la phrase est elliptique, car le mot *encore* tient à lui seul la place d'une proposition entière; c'est comme s'il y avait: — tous deux disent toujours: donnez encore, à moi de l'or, à moi des honneurs.

Encore, comme toujours, s'emploie pour le passé, pour le présent et pour le futur:

Mon père était *encore* malade quand je partis.

Mon père est *encore* absent.

Mon père ira *encore* vous voir l'été prochain.

Encore s'emploie souvent pour toujours, *et vice versa*, comme dans cette phrase: Votre cousine est-elle *encore* malade — est-elle *toujours* malade? Mais quoique l'usage le permette, la substitution n'en est pas moins vicieuse; car il y a une énorme différence entre ces deux locutions. Une personne qui est *toujours* malade est dans un état de santé constamment mauvais: la maladie est son état habituel; au lieu qu'une personne qui est *encore* malade est dans un état de santé exceptionnel, accidentel: elle s'est bien portée, et le plus souvent elle peut compter sur un entier rétablissement.

On demandait un jour à un anglais, si son père vivait encore. L'insulaire peu francisé répondit: Non pas *encore*. Il voulait dire: *il ne vit plus* — er lebt nicht mehr; mais dans sa langue *still* et *more* se rendent quel-

quefois par *encore*. — *Is he a bed still?* Est-il encore au lit? *Give me some wine more.* Donnez-moi encore un peu de vin. *Once more.* Encore une fois. —

Sur les mots d'abord et premièrement.

D'abord est souvent employé abusivement, et même par des français, pour — *de suite, tout à l'heure:* c'est une faute que doivent soigneusement éviter les personnes qui attachent quelque prix à la correction du langage.

D'abord est un adverbe d'ordre qui signifie *dès le premier instant, au commencement, premièrement.* — Pensez *d'abord* et puis parlez. L'homme que la passion du jeu domine commence *d'abord* par être dupe et finit par être fripon. — Le tems est beau, allons *d'abord* nous promener, en suite nous verrons comment nous pourrons passer la soirée. — *D'abord* cela semble d'une évidence frappante, mais, en y réfléchissant, on voit bientôt que tout l'édifice ne repose que sur un sophisme. —

Les Allemands doivent se servir du mot *d'abord* pour rendre leur zuerst, mais jamais pour sogleich, qui doit se rendre par *de suite, dans l'instant, bientôt.* — Mon père vient de sortir, mais il va rentrer *de suite*, ou dans l'instant; ou *mais il rentrera bientôt.* Mein Vater ist so eben ausgegangen, aber er wird sogleich (ou bald) zurückkommen.

Il n'y avait personne chez le ministre, j'ai été introduit dans l'instant (et non pas d'abord).

Quand on aperçoit les Alpes, on est *d'abord* (zuerst) saisi d'un certain effroi a l'aspect de ces masses gigantesques, mais bientôt l'oeil se familiarise, et passe sans effort de l'étonnement de l'ensemble à l'admiration des détails.

D'abord les fiefs furent temporaires, puis à vie et devinrent enfin héréditaires.

L'aspérité des chemins, la rapidité des pentes, la profondeur des précipices effraient *d'abord* le voyageur; mais bientôt l'adresse du mulet qui le porte le rassure, et il examine à son aise les incidens pittoresques qui se succèdent comme pour le distraire.

Les yeux admirent *d'abord* la beauté, *en suite* les sens la désirent et le coeur s'y livre *après*.

Premièrement est aussi un adverbe d'ordre et de rang, mais il ne peut pas toujours remplacer le mot *d'abord*, car il n'est guère d'usage que suivi des termes *secondement*, en *second lieu*, *en suite*, *puis*, etc.

Les Allemands l'emploient souvent, mais à tort, pour *ne ... que*, *de suite*, *avant*, *d'abord*. Nous les engageons à se défaire de ce germanisme, qui n'est pas même une traduction fidèle de leur langue.

Germanismes.	*Correction.*
Il m'a *premièrement* dit cela ce matin.	Il ne m'a dit cela que ce matin — ou, ce n'est que ce matin qu'il m'a dit cela.

Germanismes.	*Correction.*
Avez-vous vu la Muette de Portici? — Non, je la verrai *premièrement* ce soir.	Non, je la verrai ce soir pour la première fois.
Mon frère est *premièrement* arrivé de Berlin.	Mon frère vient d'arriver, ou, ne fait que d'arver dè Berlin.
J'ai appris sa mort *premièrement* à mon retour de Paris.	Je n'ai appris sa mort qu'à mon retour de Paris.
Eh bien, avez-vous lu le Fils de l'Homme? — Non pas encore. Mon père le lit, et je le lirai *premièrement* quand il l'aura fini.	Non pas encore. Mon père le lit et je ne le lirai que lors qu'il l'aura fini.
Il faut que j'aille chez la reine, mais je veux *premièrement* écrire deux mots à mon frère.	... mais je veux auparavant écrire deux mots à mon frère.
J'ai su de mon père que le rapport du conseil sera *premièrement* soumis au roi demain, et tout le monde est persuadé que Sa Majesté consentira au retour de M. votre frère.	J'ai su de mon père que le rapport du conseil sera soumis au roi demain (ne sera soumis au roi que demain), et tout le monde est persuadé que S. M. consentira au retour de M. votre frère.

TROISIÈME PARTIE.

FOSSILE EXTRAORDINAIRE.

On écrit de New-York: Tandis que les Parisiens contemplent avec étonnement l'un des grands géans de la mer, on admire ici quelques débris d'un animal bien plus extraordinaire, tiré nouvellement du monde fossile. L'Europe en aura, dit-on, la moitié, et l'on souhaite généralement ici que l'acquisition de cet incomparable monument d'histoire naturelle soit faite par la France, et que le savant Cuvier puisse voir ces ossemens et les classer. Une mâchoire de vingt pieds de long, et du poids de douze cents livres! des vertèbres de seize pouces de diamètre, à travers lesquelles la moelle épinière s'ouvrait un passage ovale de neuf pouces sur six! des côtes de neuf pieds de long! Si l'animal dont voilà quelques parties était du genre de l'éléphant, on pourrait dire que ce colosse de l'ancien monde surpassait autant le célèbre mammouth, que l'éléphant moderne surpasse la souris; la proportion serait assez exacte. — Si les hommes d'a-

lors étaient en proportion, quelle devait être la taille mignone d'Adam et d'Eve! — Il paraît que l'Amérique est destinée à révéler les faits les plus extraordinaires et les plus importans pour tout ce qu'il est possible de retrouver de l'histoire du globe terrestre.

Encyc.

LETTRE DE M. W. MACLURE,

citoyen des Etats-Unis.

Nous croyons être agréables à nos lecteurs en rapportant ici textuellement une lettre écrite par M. *W. Maclure,* sur les établissemens philanthropiques dont cet honorable citoyen s'efforce de doter son pays. Les lettres du genre de celle que nous allons transcrire sont du domaine de notre Journal, puisqu'elle traite d'une méthode d'enseignement par laquelle on obtient des résultats aussi sûrs et beaucoup plus accélérés que par les vieilles méthodes, que la routine et la paresse s'obstineront longtems encore à maintenir, quoiqu'au grand détriment d'une jeunesse qui mérite toute notre sollicitude.

Mexico, 28 mars 1829.

Monsieur, j'ai établi à *New-Harmony* une école d'industrie, dans le double but de répandre l'instruction parmi la classe industrieuse, productive, et d'essayer de montrer aux habitans des Etats-Unis que les enfans peu-

vent s'habiller, se nourrir et s'élever eux-mêmes par le produit de leur propre travail; au point où j'en suis déjà, je puis espérer d'accomplir mon intention. Pour mettre sur pied cet établissement (Um diese Einrichtung zu Stande zu bringen), j'ai acheté la moitié de la ville, consistant en cinq grands bâtimens en briques, de soixante à cent pieds carrés, et en vingt à trente maisons plus petites, avec deux cents arpens d'excellentes terres dans le voisinage. J'ai rempli ces bâtimens d'ateliers pour tous les métiers utiles, de laboratoires, d'écoles de dessin, d'un théâtre d'amateurs, etc. J'ai aussi établi une imprimerie, où se publie, deux fois par mois, un cahier de 16 pages, intitulé le *Disséminateur des connaissances utiles*, avec cette devise: *L'ignorance est la cause féconde de la misère humaine.* Il va également y être publié une seconde édition de la *Sylva americana*, de *Michaux*, planches coloriées; et deux autres ouvrages, l'un sur les coquillages, par *T. Say*, l'autre sur les poissons, par *Lesueur*; tous deux avec planches coloriées exécutées par les enfans de l'école. Convaincu que la situation centrale de New-Harmony, dans un cercle de 2,800 milles de navigation par bateaux à vapeur, transportant toutes nos productions avec une promptitude jusqu'ici inconnue, jointe à la modicité du prix avec lequel on peut pourvoir aux besoins de la vie (car nous pouvons nourrir un homme moyennant quatre sous par jour), rendrait cet endroit extrêmement convenable pour toute espèce de manufactures et d'expériences scientifiques. Ces avantages m'ont engagé à un pareil essai, pour une méthode entièrement pratique, enseignant toutes les choses utiles dont on peut tirer parti

quand on est homme, et omettant tout ce qui est d'ornement ou seulement d'agrément.

Nous trouvons qu'au moyen des choses et de leurs représentations, nous pouvons enseigner aux enfans, en un mois, ce qu'ils n'apprenaient que dans des années, par le vieux système des mots; et nous trouvons que cette méthode s'applique à tous les arts utiles, avec un succès tel, qu'en six mois, nous pouvons former un imprimeur, un cordonnier, un charpentier, etc. La bonne volonté est le seul stimulant, tout système de contrainte étant aboli (*comme abusif et contraire au but qu'on se propose, à moins que ce ne soit l'abrutissement*) et les enfans apprennent autant en un mois qu'ils apprendraient en un an par la force et la violence, etc. etc.

Autant que nous pouvons en juger, la méthode employée par M. Maclure se rapproche beaucoup de la méthode universelle de M. Jacotot.

Note du rédacteur.

ESQUISSE SUR CANOVA (fin).

Les arts ont sur la politique et la littérature un avantage immense, celui d'occuper spécialement de l'idéal et non du positif de la beauté dans son essence et de ce qu'il y a de gracieux et de sublime dans les formes matérielles elles-mêmes. De là cette indépendance, cette

audace de pensées, qui rejètent et repoussent tout ce qui dégrade l'homme, le rapétisse ou le flétrit. Les idées vulgaires, la violence, la cupidité, la haine, l'envie, toutes les passions basses et dégradantes se retirent devant Vénus-Uranie, devant la beauté céleste. Le véritable artiste s'entoure d'une sorte de sainteté; il exerce une espèce de sacerdoce: c'est ainsi que vécurent les Raphaël, les Mozart, les Pergolèse et les Corrège. Cette consécration du génie respirait dans la conversation de Canova; une sorte d'exaltation comprimée et suave l'animait; vous auriez cru sentir la présence d'un dieu caché, l'inspiration brûlante, mais adoucie du génie même des arts: sa voix était agréable, sa prononciation pure, élégante, mais sans force. Il s'exprimait habituellement en italien, quelquefois en français, si l'on peut nommer ainsi les périodes inintelligibles qu'il essayait de revêtir d'une forme à-peu-près française, et qui n'appartenaient à aucun idiome. On connait la pantomime animée des Italiens; même en disant des riens, ils gesticulent. Canova, au contraire, se servait à peine de quelques gestes simples et arrondis, qui se trouvaient en harmonie parfaite avec son accent suave et son langage tempéré. La force et la véhémence de Thorwaldtsen, danois et sculpteur célèbre, manquaient à sa personne comme à ses ouvrages; mais en revanche, quelle douceur, quelle élégance, quel charme! — J'obtins facilement de ce grand artiste la permission de visiter le lendemain son atelier.

Je ne manquai pas à ma promesse. Un amas de chapiteaux et de fûts brisés, divers fragmens de bas-re-

liefs antiques, incrustés au-dessus de la porte, indiquent l'habitation de ce moderne Phidias. C'est ainsi que, simple dans toutes les habitudes de sa vie, Canova s'annonce au voyageur curieux.

Sa maison est d'une architecture noble et sans prétention; des chambres élégantes, mais peu spacieuses et peu élevées, se succèdent de plain-pied. (Zimmer in einer Flucht.) Le maître de la maison était occupé au premier étage, quand je me présentai chez lui; son neveu, Este, me servit de guide, et me conduisit à la galerie de son oncle, où se trouvaient rangés sans aucun ordre les modèles en plâtre de toutes les statues de Canova. Des flots de cette lumière ardente et pure qui émane du beau ciel d'Italie traversaient les larges vitraux et embrasaient les contours de toutes ces nobles et brillantes images créées par l'artiste des tems modernes qui a possédé le secret de la grâce la plus idéale, et communiqué au bronze et au marbre la beauté la plus délicate et la plus éthérée. Quelque nombreuses que soient ses créations, on peut s'étonner de leur variété, mais non pas de leur nombre: la division du travail mécanique explique cette fécondité qui eût paru, il y a deux siècles, un inconcevable prodige. La tâche de l'artiste est simplifiée, et le maniement du ciseau n'a plus été qu'une oeuvre secondaire, subordonnée aux directions de la pensée créatrice.

Le groupe de *Thésée et du Centaure* est un des ouvrages les moins remarquables qui soient sortis du ciseau de ce grand maître: Canova n'y a pas empreint son génie et sa vie. Malgré cela ce groupe est beau et suffirait à la réputation de plus d'un bon artiste. Le ciseau

de Canova sait créer la chair, la colorer, pour ainsi dire, et l'animer d'un sang frais et jeune; mais, sous cette touche délicate, molle, voluptueuse, les nerfs deviennent chair, les muscles perdent leur vigueur, le système osseux est sans fermeté. Thorwaldtsen fait des héros de pierre et de fer; Canova prête à ses Alcides et à ses géans la *morbidesse* (die Zartheit und Weichheit des Fleisches) d'Adonis, de Pàris ou d'Antinoüs. On ne peut s'empêcher de se rappeler ces deux peintres grecs, *Euphranor* et *Parrhasius*, qui tous deux sacrifiaient la vérité, l'un à l'énergie; l'autre à la grâce: „Le Thésée de Parrhasius est nourri de roses, disait Euphranor; le mien est nourri de chair." Rien ne caractérise mieux que cette vieille épigramme les deux maîtres de la sculpture moderne. —

Thésée et le Minotaure est un groupe remarquable par la pureté du ciseau, mais l'action impétueuse qu'il est destiné à représenter manque de grandeur, d'énergie et de vraisemblance. Commandé par la république de Venise, ce groupe fait allusion aux anciennes victoires des Vénitiens dans l'île de Crête. Thésée est assis sur le monstre dans cette attitude familière à tous les connaisseurs, et que David a imitée dans son beau Léonidas. On la trouve dans les camées antiques, dictionnaire si souvent et si utilement consulté par les artistes modernes, véritable répertoire du bon goût, du grand style et de l'art.

Ces deux groupes sont des études classiques, nées d'un savant effort, et non du génie de l'artiste; mais celui de *Cupidon* et *Psyché* est ravissant. La passion s'y

mêle à la pudeur, et la volupté à la plus douce mélancolie. Ce n'est pas ici l'amour terrestre, l'*Eros* de l'Anthologie,

„Enfant au vol léger, à la flèche rapide;
„Dont le rire est cruel et la gaité perfide;"

c'est le Cupidon céleste, l'amour de l'âme, l'*Eros ouranios*, symbole de toutes les affections pures et sublimes que Platon a divinisées et que Pétrarque a célébrées dans ses hymnes suaves et immortelles. Le Cupidon de Canova n'est qu'un Adonis plus jeune, un Apollon moins sévère et plus tendre: de la main droite, il enlace mollement le cou de Psyché; de la gauche, il soutient le bras droit de la jeune fille, sur laquelle elle place le papillon celeste, emblême mythologique de l'âme, et cet emblême semble concentrer toute l'attention de ce couple divin. Tout en eux décèle l'alliance de la volupté et de l'innocence, d'une passion entraînante et d'une ignorance naïve. C'est un groupe admirable où rien ne choque, où rien n'est tumultueux et violent, où l'art le plus sévère et le plus positif a réussi à exprimer les idées les plus rêveuses et les plus sublimes. C'est le prestige d'une mélodie lointaine, glissant sur les eaux pendant une belle nuit de printems, c'est le charme qu'on éprouve sur les bords d'un lac tranquile dont les vagues caressent la rive onduleuse et tapissée de gazon.

L'*Hébé* est une statue pleine de beautés et de défauts: la grâce de Canova respire dans cette figure svelte, légère, toute jeune, rayonnante de fraîcheur, d'innocence et de beauté; mais la draperie est compliquée et massive; c'est du marbre et non de l'étoffe, et le nuage

sur lequel la déesse est posée, nuage que les vents n'entraîneront jamais, ressemble bien plus à un rocher qu'à un amas de vapeurs. L'Hébé de Thorwaldtsen est plus sévère, plus antique; celle de Canova n'appartient qu'à lui; c'est, malgré les défauts que j'ai signalés, l'expression de l'âme tendre et rêveuse de ce grand statuaire.

Les *Danseuses*, véritables figures d'opéra, erreurs d'un grand homme, se trouvent auprès de l'Hébé. Rien n'est plus joli, plus élégant, plus maniéré, plus faux, plus digne de tenir place dans un ballet de l'*Académie Royale de Musique*. C'est de la grâce affectée — la grimace de la volupté. *Les Danseuses* si admirées sont les rêves du génie auquel le sommeil a enlevé sa raison, sans le priver de sa puissance.

La *Terpsychore* est plus digne d'éloges: elle a aussi de la vivacité, de la grâce, mais sans excès, et ses formes plus belles, plus développées, sont moins conventionnelles que celles des *Danseuses*. La déesse a cessé de danser; elle rêve dans l'attitude du repos.

Vénus sortant du bain est une statue charmante; mais ce n'est pas Vénus, *cette mère cruelle des Amours*, l'amante d'Adonis et d'Anchise, que les anciens nous montrent *à demi vaincue;* c'est une jeune fille, une vierge timide et craintive qui s'effraie de ses propres pensées, qui se rend à peine compte des mouvemens qui l'agitent, et qui se trouble en y rêvant.

Considérée comme expression de ses sentimens tendres et ingénus; la *Vénus* de Canova est un chef-d'oeuvre. Les coutours en sont peut-être trop arrondis, mais

Canova, le Corrège de la sculpture, tombe souvent dans ce défaut.

La mère de Napoléon et *Marie-Louise* sont deux statues admirables, mais celle de la princesse *Esterhazy* est plus naturelle. Le ciseau de Canova ne fait point de portraits vulgaires: ses statues sont des apothéoses. Voyez son *Washington:* jamais sculpteur n'eut de tâche plus difficile à remplir. Comment reproduire et diviniser ces vertus simples et humbles, cet héroïsme presque bourgeois, cette grandeur morale privée d'éclat, dépouillée de pompe et reposant dans les profondeurs d'une âme pure? Washington n'était pas un héros, il était quelque chose de mieux. La conscience de l'immense devoir qui lui était imposé fesait sa force; c'est ce dévouement sans bornes à la cause de la patrie, c'est ce désintéressement de toutes les actions, ce sacrifie complet de toute vanité personnelle, cette fermeté inébranlable dans l'accomplissement d'une tâche sublime, qui ont immortalisé le général américain. Médiocre comme orateur, comme écrivain, et peut-être même comme général, Washington puisait toutes ses ressources dans la force de sa volonté, dans la bonne foi de sa vertu. Fondateur d'un état libre, oubliant sa propre gloire, étranger à toute pensée de succès individuel, et si exempt d'égoïsme que cette abnégation illimitée de lui-même nous semble fabuleuse, il avait toutes les qualités que la morale admire et que les arts sont impuissans à reproduire. Canova a vaincu toutes les difficultés, il s'est élevé au-dessus de tous les obstacles. Son Washington est inspiré par le

génie austère et paisible de la liberté américaine. Il est ferme, calme, idéal et sublime.

Le portrait du roi de Naples, personnage colossal, d'une joyeuse humeur, bon compagnon, bon vivant, *roi lazzaroni* dans toute la force du terme, offre encore une grande difficulté vaincue. Il est rare de trouver une figure grotesque qui prête plus à la caricature, plus anti-idéale, plus dénuée de grâce et de majesté. Canova, qui, sans doute, ne put s'empêcher de rire en tenant le ciseau, a fait de cette majesté gigantesque, un Mars plus gigantesque encore. Il lui a donné un casque grec, un manteau magnifique, une cuirasse du plus riche travail, le tout sans rien changer à cette physionomie hétéroclite, à ces traits comiques, à cette expression bouffone et sensuelle qui distinguaient le roi Ferdinand. *Pasquin* en a fait ses *gorges chaudes* *).

Mais le portrait le plus remarquable est celui de la princesse Borghèse, soeur de Napoléon, connu sous le titre de *Vénus Victorieuse.* Une draperie légère couvre les formes voluptueuses et suaves de la déesse, et une pomme placée dans sa main gauche justifie le titre mythologique dont on l'a gratifiée. Canova, dans ce bel ouvrage, ne s'est conformé à aucune des nombreuses traditions mythologiques; et, soit qu'il ait embelli son modèle, soit que la fidélité de son imitation n'ait fait que rivaliser avec le chef-d'oeuvre vivant qu'il avait à co-

*) *Faire ses gorges chaudes*, proverbe; se moquer, se railler de quelqu'un, faire sur quelqu'un de grosses plaisanteries.

pier, jamais rien de plus beau n'est sorti de son ciseau.

Les productions de Canova sont si nombreuses, il y a tant de chefs-d'oeuvre dans ces marbres que son génie a animés, que nous nous voyons forcés, quoiqu'à regret, de passer sous silence une foule de statues, de groupes et de monumens funèbres, afin de pouvoir tracer dans cet article les traits les plus saillans de la vie de ce grand artiste.

Michel-Ange, Raphaël et Canova ont commencé de même. Tous trois, ils n'ont pas eu de jeunesse: l'inspiration qu'ils ne cherchaient pas est venue les chercher. A l'âge où le vulgaire des artistes reste en tutelle, ils commençaient à créer. Michel-Ange, à quinze ans, avait terminé son *jeune Faune.* A quinze ans, Canova achevait son premier morceau de sculpture. Né pauvre, il eut à lutter contre tous les obstacles que l'indigence oppose au développement du talent. Des protecteurs généreux, entre autres sir William Hamilton, le soutinrent au commencement de sa carrière; mais un ami plus tendre, Jean Falier, noble vénitien, lui fraya la route, lui prodigua des engouragemens plus utiles que des secours, lui montra la gloire en perspective, et le consola dans ses revers. Plus tard, lorsque Canova eut atteint ce but de ses efforts, il consacra un monument à la reconnaissance, en plaçant une tablette votive dans la chapelle des Saints-Apôtres à Rome.

L'essor de Canova ne s'arrêta plus et chacun de ses ouvrages fait époque dans l'histoire moderne des arts. Les souverains, au milieu des convulsions politiques, se

sont disputé l'honneur de lui devoir l'immortalité. Nouveau Lysippe, il trouva son Alexandre; il fit la statue colossale de *Napoléon*. Ses derniers jours s'écoulèrent dans la paix, la gloire et l'aisance. Les honneurs pleuvaient, pour ainsi dire, sur sa tête; mais que pouvaient ajouter des titres et des cordons à la gloire qu'il ne devait qu'à son sublime talent! Plus heureux que les conquérans, triomphateur pacifique, il n'entendait aucun cri de détresse se mêler aux exclamations que les peuples reconnaissans fesaient retentir à son oreille; sa renommée avait contribué au plaisir de l'Europe et n'avait pas coûté une larme à ses semblables.

Au milieu de sa splendeur, Canova resta modeste et simple jusqu'à la naïveté. Créé membre de la Légion-d'Honneur par Napoléon, marquis d'Ischia par le pape; jamais il ne signa ses lettres que de son nom, *Antonio Canova*. Le misérable orgueil des parvenus était au-dessous de lui. Désintéressé, libéral, magnifique même, il ne fut ni prodigue ni fastueux. Ses profusions étaient des actions généreuses. On le vit ouvrir un concours à ses frais et inviter tous les jeunes sculpteurs italiens à choisir dans l'histoire de leur pays le sujet qui conviendrait à leur talent. C'est cette collection magnifique, dédiée au génie de la patrie, qui est exposée dans le capitole à l'admiration du monde.

Le titre de marquis n'était pas une de ces grâces stériles qui ne coûtent à ceux qui les donnent qu'un morceau de parchemin, car le marquisat d'Ischia produit un revenu annuel de treize cents couronnes; mais à peine Canova l'eut-il reçu du pontife, qu'il fit don de ce

revenu à l'académie de Saint-Luc pour l'éducation et l'encouragement des jeunes artistes.

Cette action généreuse, toute grande qu'elle est, fut regardée à Rome comme simple et naturelle; car faire de son talent un instrument de cupidité, dégrader son art en le considérant comme un moyen de lucre sordide, accumuler, thésauriser, sacrifier à l'avide soif des richesses l'indépendante dignité de l'artiste, sont des vices que les Romains ne conçoivent pas: le génie et la spéculation mercantile leur semblent inconciliables.

Sa vie était frugale; sa dévotion sincère et dénuée d'hypocrisie; sa philosophie pleine d'affection, et sa politesse naturelle. Adoré dans l'intimité, idole des cercles qu'il fréquentait, je n'ai jamais entendu prononcer une parole à son désavantage. L'envie se taisait devant ce vieillard vertueux et bienveillant. Un hommage volontaire, général, rendait justice à cette vie si pure et si belle. Ici les rois meurent sans que personne songe à eux; mais la mort de Canova fut un jour de calamité publique. L'ancienne reine du monde venait de perdre sa dernière gloire.

Canova n'avait pu échapper à toutes les faiblesses, mais la seule qu'on lui ait reconnue, il la partageait avec plusieurs grands artistes. Il aimait à montrer les gravures de ses ouvrages et deux ou trois de ses tableaux, détestables sous tous les rapports, et il se complaisait à en détailler les mérites avec une admirable naïveté d'admiration. Imaginez de raides contours, quelque chose de maigre et de sec dans toutes les figures; une composition symétrique ridicule, un coloris heurté, bizarre et ex-

travagant: voilà les chefs-d'oeuvre dont Canova, insensible aux justes éloges que l'Europe prodigue à sa *Vénus*, à son *Hélène* et à tant d'autres morceaux sublimes, vantait sérieusement la beauté. Mais dans les grands hommes, ces faiblesses innocentes ont quelque chose d'aimable. Elles comblent, en quelque sorte, l'espace qui nous sépare de leur génie. Michel-Ange était fier de sa poésie un peu raboteuse; David mettait plus d'importance à son violon qu'à ses pinceaux, et Girodet lisait à ses amis ses poèmes ébauchés.

Canova n'a réussi ni dans ses tableaux ni dans ses bas-reliefs. Dès qu'il a voulu agencer plusieurs figures, son génie semble l'avoir abandonné; toute une région de l'art était pour lui une terre australe, dont la découverte lui était impossible, et sous ce rapport le célèbre Thorwaldtsen est son maître. Pour l'apprécier comme sculpteur, il faut se souvenir de sa position entre deux âges différens, dans une époque de transition. Il s'agissait de détrôner Bernini et d'accomplir une révolution totale. Avant lui, le caprice régnait dans la sculpture; une fausse théorie avait produit une pratique plus fausse encore. Le mauvais goût avait banni des ateliers l'étude de l'antique, et plus on prouvait d'extravagance, plus on pensait faire preuve de génie. Canova parut et renversa ce déplorable système. Une école étrangère à toute vérité, à toute grâce, se trouva détrônée tout-à-coup. Cependant la nature du génie de Canova, peu virile, peu énergique, étrangère aux émotions de la terreur, manquait de quelques-unes de ces qualités fortes qui assignent à l'artiste le premier rang parmi ses rivaux de tous les

tems. On peut lui appliquer ces paroles de Quintilien sur Polyclète: „La grâce et le fini sont ses mérites, mais quoique la voix publique lui décerne la palme, il est des critiques sévères qui l'accusent de manquer de force. En effet, s'il a donné à la beauté de l'homme un charme presque divin, il a peut-être éteint cette expression de majesté solennelle, dont la divinité s'environne.“ Doué d'un talent voluptueux et féminin, les passions convulsives, l'agonie du désespoir, les visions de la terreur, la sublimité de la pensée ne lui appartenaient pas. Mais son domaine magique et vaste renfermait les passions tendres et voluptueuses, les vagues désirs, les nuances délicates, les rêveries des beautés surhumaines, les formes pleines de grâce, de prestige et de jeunesse, les créations idéales et pures. Le génie de Michel-Ange s'était emparé de l'enfer, il avait laissé l'Eden à Canova.

(New Monthly Magazine.)

EMANCIPATION INTELLECTUELLE.

(Suite.)

Nous avons dit dans le dernier numéro — si vous voyez que l'élève ne s'est pas corrigé avec soin, dites-lui: c'est bien, mais vous pourrez faire mieux encore. — Disons que dans tous les cas on doit dire à un enfant qui a travaillé — *c'est bien*, car en effet dès qu'un enfant a travaillé il a fait plus ou moins bien, s'il a travaillé avec attention; mais on doit ajouter — Tu peux faire

mieux encore : regarde, compare ; si tu as laissé quelque faute, tu la trouveras bien.

Pour habituer un enfant à bien regarder, montrez-lui quelques mots qu'il aura écrit sans faute, et demandez-lui : — Ce mot est-il bien écrit — n'as-tu pas fait quelque faute à ce mot ? — L'enfant regardera, et il ne tardera pas à vous dire avec un petit air d'assurance, ou de joie : — je n'ai point fait de faute ; le mot est bien écrit. — En es-tu bien sûr ? — Oui. — Comment ? — Voyez, il est tout-à-fait comme dans le livre. Montrez-lui ensuite celui qui sera incorrect, et faites-lui la même question ; vous verrez qu'il corrigera la faute, et qu'ainsi, en très-peu de tems, il aura contracté l'habitude de bien voir. Or, l'habitude de bien voir est la plus sure voie de bien apprendre, comme l'habitude de répéter est le seul garant de bien retenir. — Dites à votre élève — *c'est bien*, vous l'encouragez ; dites-lui, *c'est mal*, *fi donc*, *c'est bien mal* — vous faites le contraire, vous le découragez, vous le dégoûtez. — Mais, nous dira-t-on, avec des louanges, on gâte bien vite les enfans, on leur donne de la suffisance ; et à peine sortis de la coque, ils se croient de petits Catons et on ne peut plus en rien faire. — On ferait un in-4° fort volumineux avec des objections et des réponses ; mais ici il faut des faits pour raisonner, car on ne raisonne bien que sur des faits ; et nous nous contentons de répondre : — la méthode *Jacotot* a prouvé le contraire : cette méthode est à votre portée ; faites-en l'épreuve d'une manière consciencieuse, et vous verrez. Quant à nous, nous avons vu les oeuvres du *fondateur*, nous voyons les nô-

tres, et nous pouvons certifier que nous parlons d'après les inspirations de notre conscience.

Une jeune Dame de Dresde, mère de plusieurs jolis enfans, a saisi de prime-abord l'importance de la méthode que nous nous sommes fait un devoir d'importer en Saxe, jaloux que nous sommes de témoigner notre attachement et notre reconnaissance aux habitans d'un pays où nous avons depuis douze ans trouvé asile et protection. Cette intéressante mère ne s'est point amusée à chercher toutes les raisons d'impossibilité, d'absurdité, de charlatanerie, etc., qu'il est si facile de débiter contre la méthode: — elle s'est mise à la besogne, et déja elle jouit du bonheur de voir les premiers succès de son fils aîné — qui n'a pas encore six ans. Cet enfant sait par coeur quelques paragraphes du Télémaque et il les écrit de tête plus ou moins correctement, mais il se corrige seul, et chaque jour ses corrections sont moins nombreuses.

Comme il faut de l'habitude à tout, la tendre mère lui disait souvent: — Oh, mon ami, ceci est mauvais — comme ce mot est mal écrit! — Mais, Maman, lui dit un jour le petit d'un air triste, vous dites toujours ce qui est mauvais, et vous ne dites pas ce qui est bon. — Quelle leçon! La jolie maman en a profité, et elle s'en félicite.

Supposons maintenant que l'élève sache couramment le premier paragraphe du Télémaque, depuis *Calypso ne pouvait se consoler*, jusqu'à *avait disparu à ses yeux.* — Nous supposons que l'élève ait écrit de tête tout le paragraphe et qu'on lui ait fait observer tous les mots, toutes les syllabes, toutes les lettres *(on voit que nous nous y prenons au rebours de la vieille méthode)*; non

en lui indiquant les mots, les syllabes et les lettres, mais bien en lui demandant de vous les montrer, comme: — Où est le mot *Calypso?* où est le mot *pouvait?* où est *douleur?* où est le mot *n'osaient?* où est le mot *Nymphes?* où trouvez-vous *pou?* et *pouv?* montrez-moi *vait* et *vaient*. Maintenant dites-moi où est *leur*, où est *dou*, etc.

Ne pressez point votre élève, surtout gardez-vous de flatter sa paresse en lui indiquant ce que vous lui demandez: point d'explications; mais ne faites que des questions auxquelles l'élève puisse répondre. Quand on s'est assuré que l'élève comprend bien ce qu'il récite, c'est-à-dire qu'il a fait attention à ce qu'il a récité, faites-lui quelques questions, mais qu'elles soient prises dans le paragraphe ou dans les paragraphes qu'il sait bien: — comme: — Qui était Calypso? — Qu'est-ce que Calypso ne pouvait pas? De quoi Calypso ne pouvait-elle pas se consoler? Savez-vous pourquoi Calypso avait de la douleur? Pourquoi se trouvait-elle malheureuse? Pourquoi aurait-elle voulu n'être pas immortelle? Pourquoi aurait-elle voulu pouvoir mourir? Pourquoi Calypso se promenait-elle seule et pourquoi les nymphes n'osaient-elles plus lui parler? — Fesait-il froid dans l'île de Calypso? etc. Il y a mille à parier contre un que l'élève répondra bien ou mal. Cependant il y a des enfans que l'on fait parler difficilement. C'est à vous à lui inspirer de la confiance; mais pour cela pas de verges, aucun épouvantail, aucune menace et surtout point d'épithète abrutissante, trop en usage dans les écoles. Souvenez-vous qu'un enfant est un petit homme, et l'homme ne doit être traité qu'avec des égards.

tres, et nous pouvons certifier qu ... bis., car notre
les inspirations de notre conscien ... ères qui sente
Une jeune Dame de Dr ... beau tit
lis enfans, a saisi de prim
thode que nous nous
en Saxe, jaloux que ... É.
attachement et no
pays où nous av
tection. Cett
chercher t
charlatan
méth ... exemple si beau,
jour ... maison chacun fut sage;
L'enfant, le chien, le chat, l'écureuil et l'oiseau.
Noé, quand il sauva de l'eau
Les restes de l'humaine engence,
Ne vit jamais régner si bonne intelligence
Dans l'enceinte de son bateau.
Or, il advint qu'un jour de fête
Blaise but tant qu'il en perdit la tête.
Devinez-vous ce qu'il fit en rentrant?
Notre ivrogne battit sa femme.
Pour calmer son dépit, le soir, la belle dame
A son tour étrilla l'enfant,
L'enfant pinça le chien, le chien mordit la chatte,
La chatte à l'écureuil riposta de la patte,
Et l'écorcha, je ne sais où;
Enfin d'un coup de dent l'écureuil en colère
Au pauvre oiseau tordit le cou.
Ainsi la faute d'un seul fou
Trouble une République entière,
Et le forfait du coupable puissant
Est toujours expié par le faible innocent.

Hoffman.

ɡularité dans la langue anglaise, où
asculin, tout nom de femelle fé-
utre *); mais leur seul article

NG

rthe Person besorgt. Il ne
enkt nur an seine werthe
voir l'expliquer ici.
nplet de chaque es-
ein einzelnes Ding
roprement par-
ure. Ce sont
genres, les
des agré-
rme en
indi-
sé-
le

PREMIÈRE PARTIE.

GRAMMAIRE.

Du genre et du pluriel des substantifs.

Une langue bien faite aurait trois genres, le masculin, le féminin et le neutre; mais ces genres n'admettraient pas au hasard des noms d'individus que leur nature classerait d'une manière déterminée et invariable. Le genre masculin serait affecté à tous les individus mâles; le genre féminin le serait exclusivement à tous les individus femelles, et le genre neutre renfermerait tous les individus

dont le sexe ne serait point facile à déterminer, de même que tous les êtres qui n'en ont pas.

Ainsi l'homme, les quadrupèdes et les volatiles mâles; ceux des insectes et des reptiles qui portent des signes extérieurs de ce sexe, seraient du genre masculin; la femme, les quadrupèdes, les volatiles, les reptiles et les insectes femelles seraient du genre féminin: les métaux, les élémens, les végétaux, les insectes sans sexe apparent, les substantifs immatériels, etc., seraient, sans exception, du genre neutre.

Ce ne serait pas tout; chaque genre se distinguerait pas des terminaisons exclusives qui suffiraient à le faire connaître. Mais les langues, créées au hasard, ne sauraient présenter la régularité systématique d'une science exacte. Aussi voyons-nous dans toutes des irrégularités plus ou moins choquantes, des caprices plus ou moins bizarres, et des difficultés inextricables qui jètent parfois les meilleurs esprits dans un labyrinthe dont l'analyse et la critique sont souvent impuissantes à les délivrer.

Les langues allemande et anglaise, et plusieurs langues vivantes, ont les trois genres comme le grec et le latin; mais en allemand, la classification est tellement imparfaite, qu'en général, la nature des individus *) ne peut servir de guide pour connaître leur gen-

*) Tout le monde ne connait pas la signification la plus étendue du mot *individu*, et les Allemands surtout qui n'emploient guère ce mot que dans l'acception philosophique; car dans le langage de la vie commune, ils le rendent par Person; comme: Il n'a soin que de son *in-*

re. Il y a plus de régularité dans la langue anglaise, où tout nom de mâle est masculin, tout nom de femelle féminin, et tout le reste neutre *); mais leur seul article

---

dividu. Er ist nur für seine werthe Person besorgt. Il ne pense qu'à son individu. Er denkt nur an seine werthe Person. Ainsi nous pensons devoir l'expliquer ici. L'*Individu* est un être particulier complet de chaque espèce en général. Das Individuum ist ein einzelnes Ding oder Wesen, vollständig in seiner Art. A proprement parler, il n'y a que des individus dans la nature. Ce sont les agrégations d'*individus* qui forment les genres, les espèces, les classes. Les peuples ne sont que des agrégations d'individus. Tout être organisé qui renferme en soi la faculté de reproduire son semblable est un individu. Un arbre, un chou, un grain de lentille, de sénevé, sont des *individus* comme l'homme, le lion, le renard. — Tout corps qui peut être divisé sans cesser d'être, sans changer d'existence, *n'est pas un individu.* Ainsi un morceau d'or, un diamant, une pierre, un morceau de bois, divisés à l'infini, sont encore de l'or, du diamant, de la pierre, et chaque parcelle est un morceau d'or, un diamant, une pierre. L'or, le diament, le bois, etc., ne sont donc pas des individus. Mais un homme divisé cesse d'être homme; une lentille divisée n'est plus lentille, puisqu'elle ne peut plus se reproduire. *Homme* et *lentille* sont dont des *individus.*

Individu n'a point de féminin, ainsi on ne peut pas dire *cette individue* en parlant d'une femme, et le masculin en pareil cas jurerait à l'oreille. Il faut dire: cet *individu* ne me revient pas — gefällt mir nicht. — Cette femme m'est suspecte. — Diese Frau ist mir verdächtig — gefällt mir gar nicht. —

Individue, terme de Théol., n'est plus guère d'usage. On disait jadis — La très-sainte et *individue* Trinité; mais on ne dit plus que — La très-sainte et *indivisible Trinité.*

*) A l'exception d'*un vaisseau de ligne* que les Anglais font du féminin, *she* (elle) et que, par une étrange

ou modificatif *the* détruit en partie l'effet de cette classification si naturelle et si belle.

La langue française n'ayant que deux genres, le *masculin* et le *féminin*, tous les êtres, n'importe leur nature, ont été placés dans ces deux grandes classes; aussi la connaissance du genre, que l'arbitraire a assigné à chaque nom, est-elle une des plus grandes difficultés qui arrêtent les étrangers dans l'étude de cette langue.

Ici l'usage seul est la règle générale; mais l'usage est la règle la plus longue à acquérir, la plus difficile à apprendre. Le tems seul est insuffisant; il faut l'occasion, et l'occasion n'est pas à la portée de tout le monde. En conséquence, nous pensons être bien venus de nos lecteurs, en rassemblant dans le moindre espace possible les moyens qui peuvent faciliter la connaissance des genres. Cependant nous les prévenons que les données que nous allons leur indiquer n'aplanissent pas entièrement la voie; mais c'est toujours quelque chose que d'adoucir les aspérités (Rauhheit) d'une route aussi difficile à parcourir.

C'est dans les *espèces* et dans les *terminaisons* que nous trouverons ces données qui peuvent faciliter aux étrangers, jusqu'à un certain point, la connaissance des genres. Commençons.

Le *genre* comprend plusieurs *espèces*; l'*espèce* rentre nécessairement dans le *genre*. Dans le genre animal

---

bizarrerie, ils appèlent *man of war*, homme de guerre. *I saw a man of war, and she was a very fine vessel.* Je vis *un homme de guerre* (un vaisseau), et *elle* était un très beau vaisseau.

il y a deux grandes *espèces*, celle des hommes et celle des bêtes. Le genre humain se divise en plusieurs *espèces* qu'on appèle *races*. L'espèce des bêtes devient genre quand on n'a en vue que les bêtes, et cette *espèce* ou genre se divise en plusieurs autres *espèces*. Les bêtes se divisent en quadrupèdes, volatiles, poissons, reptiles, insectes, etc. Chacune de ces *espèces* devient *genre* quand on la subdivise en d'autres *espèces*. L'espèce des quadrupèdes se divise en *espèce bovine*, ou du boeuf; *espèce chevaline*, ou du cheval; *espèce léonine*, ou du lion, etc.

En quelque sorte, il en est de même des mots; mais en grammaire, les mots se divisent en classes, comme: le substantif, l'adjectif, le verbe, etc., qui forment des classes de mots. — Ce n'est point sous ce rapport que l'on considère les mots quand on dit: *noms d'espèces;* mais le genre substantif comprend tous les substantifs: les deux grandes divisions du genre substantif sont — les substantifs propres et les substantifs communs. Les premiers se divisent en *noms d'hommes* et de *femmes*, en noms de pays, de villes, de fleuves, de montagnes, etc.; — les seconds se divisent en noms de métaux, de plantes, de vertus, etc. — Ce sont ces subdivisions du genre substantif qu'on appèle *noms d'espèces*.

Nous indiquerons les espèces par des numéros afin d'aider la mémoire.

1) Les noms des jours, des mois et des saisons sont du genre masculin, à l'exception de l'*automne*, qui est des deux genres. On dit un bel automne, mieux qu'une belle automne; mais on dit *une automne pluvieuse* mieux

que *pluvieux*. En poésie, *automne* est généralement au féminin :

„La terre, aussi riche que belle,
„Unissait dans ces heureux tems
„Les fruits d'*une* automne *éternelle*
„Aux fleurs d'un éternel printems."

et en prose, l'usage se prononce également pour le féminin.

2) Les noms des minéraux: l'albâtre, le diamant, l'or, le plomb, le platine, le marbre, etc., sont tous du masculin; excepté le terme générique *pierre*, qui est du féminin.

3) Les noms des arbres, des arbustes, à l'exception d'un très-petit nombre, tels que: l'*aubépine*, la *bourdaine*, l'*épine*, l'*épine-vinette*, la *vigne*, la *yeuse* ou *jeuse*, espèce de petit chêne vert, sont du masculin; comme: le cèdre, le chêne, le pin, le laurier, l'orme, le rosier, le frêne, etc.

4) Les noms des couleurs le sont également; comme: le blanc, le noir, le rouge, l'orangé, l'incarnat, le bleu, le violet, etc.

5) L'abbé Girard dit: „Les noms de villes sont en général masculins. *S'il y en a de féminins*, c'est en petit nombre, et quelques-uns font même très-distinctement connaître leur genre, en ajoutant au nom l'article *la* comme particule inséparable du nom: tels que *la Rochelle*, *la Villette*."

L'abbé de Levizac dit à son tour: „On serait choqué d'entendre ou de lire, *Rome fut fondée* 753 ans

avant J. C." — Il veut qu'on dise: *La ville de Rome fut fondée* .....

Nous osons nous prononcer contre ces deux écrivains célèbres, sans prétendre nous égaler à eux. Nous croyons que le genre du nom des villes se détermine d'une manière positive par la terminaison. En effet, qui ne reconnait de prime-abord le genre dans:

Colonne masculine.	*Colonne féminine.*
Paris.	Marseille.
Lyon.	Toulouse.
Bordeaux.	Bayonne.
Amiens.	Lille.
Reims.	La Ferté.
Madrid.	Limoges.
Cadix.	Salamanque.
Valladolid.	Grenade.
Oporto.	Valence.
Santarem.	Lisbonne.
St-Petersbourg.	Coïmbre.
Moscou.	Varsovie.
Kiow.	Cracovie.
Stockholm.	Copenhague.
Lubec.	Constantinople.
Berlin.	Alexandrie.
Breslau.	Rome.
Leipsic.	Naples.
Presbourg.	Carthage.
Laybach.	Carthagène.
Munich.	Philadelphie.

Colonne masculine.	*Colonne féminine.*
Francfort.	Vienne.
Bristol.	Prague.
Edimbourg.	Dresde.
Nurémberg.	Londres.
Strasbourg.	Bruxelles.
etc. etc. ?	etc. etc. ?

qui pourra censurer, — *Rome fut prise par les Gaulois 390 ans avant J. C.?* Ne diront-on pas fort bien — Paris n'a jamais été plus *brillant* que de nos jours? Rome, *maîtresse* du monde? Madrid *le* mal *situé?* Dans toutes ces phrases, que nous croyons grammaticales et conformes à l'usage, il n'y a point d'ellipse. Il est vrai que l'on peut dire, que l'on dit même fort bien: — Madrid *la* mal *située*, Moscou la *funeste:* mais dans ces manières de parler, l'ellipse du mot ville est sensible; tandis qu'elle est arbitraire dans — Londres *la riche,* Lisbonne *la malheureuse,* Constantinople *la superbe;* parce que le genre féminin est parfaitement déterminé par la terminaison féminine.

Si notre assertion est vraie, comme nous le croyons, l'abbé Girard s'est donc trompé en disant que *les noms de villes sont en général masculins, et que,* s'il y en a de féminins, *ils sont en petit nombre.* Nous ferons remarquer aux étrangers que les noms de villes qui sont précédés de l'article *la,* comme particule inséparable, se réduisent, à-peu-près, aux suivans: — La Ferté, la Fère (il y en a plusieurs), la Rochelle, la Valette, la Villette, la Haye, la Nouvelle-Orléans, et quelques autres

formés d'un nom de ville ancienne et de l'adjectif *Nouvelle*. Dans ces derniers, il y a évidemment ellipse du mot *ville*, car c'est comme si l'on disait : *la nouvelle ville d'Orléans*.

6) Les noms de montagnes et ceux des vents sont également masculins, à l'exception des *Alpes*, des *Cordilières* ou *Andes*, des *Dophrynes*, des *Pyrénées*, des *Vosges*. — La *bise*, vent froid du Nord, et la *tramontane*, vent local sur les côtes de la Méditerranée, sont également du féminin.

7) Tous les mots qui, de leur nature propre, passent accidentellement à la classe des substantifs sont masculins : comme l'*utile*, l'*agréable*, le *pour* et le *contre*, le *boire* et le *manger*, un *si*, un *mais*, un *comment*, un *oui*, un *non*, etc.

8) Les nombres cardinaux, ordinaux, distributifs et proportionnels sont aussi du masculin ; comme : un *un*, un *deux*, un *neuf*, le *premier*, le *second*, le *vingtième*, un *demi*, un *tiers*, un *quart*, un *cinquième*, etc.

Il faut excepter la *moitié* et la *mi*, employé pour demi, comme dans : *la mi-août*, *la mi-mars*, expressions consacrées pour — la moitié du mois d'août, la moitié du mois de mars.

9) Dans la nouvelle épellation, toutes les lettres de l'alphabet sont du genre masculin. Dans l'ancienne, *f*, *h*, *l*, *m*, *n*, *r*, *s*, sont du féminin.

(La suite au prochain numéro.)

Ellipse vicieuse.

On entend dire souvent — *L'histoire ancienne et moderne.* — Ceux qui s'expriment ainsi font une grande faute: ils oublient qu'il s'agit de deux sortes de choses; qu'il y a une histoire ancienne et une histoire moderne, et qu'il faut par conséquent que l'article soit répété devant le second adjectif pour marquer, pour déterminer la seconde substance.

Que l'on dise — *les jeunes et jolies femmes; jolies* ne réclame point la répétition de *les*, parce qu'il n'y a qu'un substantif auquel *jeunes et jolies* coïncident. Mais on dirait fort mal — *les jeunes et vieilles femmes*, parce que les femmes ne sont pas à-la-fois *jeunes* et *vieilles.* Il faudrait dire: *les jeunes et les vieilles femmes ont également droit à nos hommages*, parce qu'il s'agit de deux sortes de femmes, les unes jeunes et les autres vieilles. L'article empêche la coïncidence des deux adjectifs sur le même mot, et nécessite une ellipse. —

Il n'est pas rare de trouver dans les prospestus des professeurs, qu'ils enseignent *les langues française et anglaise,* les langues *française et italienne.* C'est une faute de l'espèce de celles que nous venons de relever, parce que les adjectifs ayant l'air de coïncider sur le même substantif devraient en adopter le nombre, ce qui n'exprimerait pas la pensée de celui qui parle, puisqu'il ne veut pas faire entendre qu'il y a plusieurs langues françaises, plusieurs langues anglaises, plusieurs langues latines, etc. — *La langue française et italienne,* ne serait pas moins incorrecte; car il s'agit de deux langues,

et dès lors il y a deux substances individuelles à exprimer. Or, comme ces deux substances se présentent à l'esprit d'une manière déterminée, il faut se servir deux fois de l'article déterminatif *le, la, les,* et dire: la langue française et la langue anglaise; la langue latine, la française et l'italienne. —

— C'est une faute de dire, comme quelques français et des étrangers qui les imitent, *J'ai déjeuné avec du café au lait;* nous avons dîné *avec* un poulet; l'enfant a goûté *avec* de la confiture, *avec* une poire. — On déjeune, on dîne, on goûte, on soupe *avec* quelqu'un *de* café au lait, *d'une* poire, *d'un* poulet.

Cependant *avec,* qui signifie *dans la compagnie de,* veut dire aussi *par le moyen de,* et en ce sens la raison ne désapprouverait pas — *déjeuner avec du café, goûter avec une poire,* etc.; mais, sur plusieurs expressions que la raison avouerait, souvent une seule a la sanction de l'usage universel, ce suprême législateur des langues; et l'usage défend de dire — *déjeuner avec quelque chose. Je prends du café au lait à mon déjeuner.*

On entend dire souvent — *éviter une peine à quelqu'un, éviter un désagrément à quelqu'un,* et ceux qui le disent ne croient pas s'exprimer incorrectement, parce que Buffon a dit: „Le lapin *évite* par-là à ses petits les inconvéniens du bas âge.“ — Mais l'autorité de Buffon ne peut balancer celle de la raison. Que signifie le verbe *éviter?* — Il signifie *esquiver, fuir.* On peut éviter une peine qu'on ne prend pas, une chose qu'on laisse

de côté; mais on ne peut pas éviter cette peine ou cette chose à quelqu'un, car on évite pour son propre compte et non pour le compte des autres.

Tout complément doit être appelé par le besoin. Quand je préfère une chose, on veut savoir à quoi je la préfère, et je suis obligé de le dire, si je veux être compris; mais quand j'évite une peine, un coup, une perte, mon idée est complète, et tout autre complément est vicieux, parce que nul besoin ne le sollicite.

Dites, *épargner une peine, une chose à quelqu'un.* Je veux lui épargner ce désagrément. Avec un peu plus de prudence et un peu moins de présomption, l'homme s'épargnerait bien des déboires. Verdruß, Unlust, widriger Nachgeschmack. Les plaisirs ont leur *déboire.* Lust gebiert Unlust.

Monsieur le Rédacteur,

Doit-on écrire — *Dieu merci,* ou *Dieu mercie?* Il me semble que dans cette phrase, *Mon père est hors de danger, Dieu merci* — c'est Dieu que je remercie, et par conséquent, il me paraît que c'est *Dieu mercie* qu'il faut écrire. Votre avis, je vous prie.

Un abonné.

Réponse.

La même question nous a été adressée par deux abonnés; mais le premier nous a demandé également ce que signifie cette manière de parler qu'il a trouvée dans

un journal: *les blés, les arbres ont été coupés rez pied, rez terre?* Il croit que c'est une faute, et qu'il faut dire — *au ras de terre.* — Nous allons répondre.

Merci signifie *miséricorde*, *grâce*, *discrétion*. *Crie merci!* ou tu es mort. Demande grâce, crie miséricorde. C'est un homme dur; il ne faut point en espérer *merci*. C'est un homme dont il ne faut espérer aucune pitié. — Dans un gouvernement absolu, on est *à la merci* du prince — à sa *discrétion*. Un roi qui abandonne à ses favoris les intérêts de son peuple est un berger qui laisse son troupeau *à la merci* des loups. (Ici *à la merci* signifie *en butte*.)

Ainsi dans — *Mon père est, Dieu merci, hors de danger* — *Dieu merci* signifie — j'en rends grâce à Dieu. Grâce à Dieu (grâces soient rendues à Dieu), mon père est hors de danger. — *Dieu mercie* serait une faute, car il y aurait transposition du régime *Dieu* et ellipse du nominatif du verbe *mercie*. — On dit dans le style familier, *merci, grand merci* pour *je vous remercie;* mais cela ne fait pas loi.

Rez pied, rez terre, signifie *au ras de terre, tout près de terre*, et cette expression n'est d'usage que dans ce sens. — Les fortifications de Dresde ont été abattues, détruites, *rez pied, rez terre.*

Rez-de-chaussée signifie *niveau du terrain*. Il habite le *rez-de-chaussée*. Er wohnt im unterſten Geſchoſſe — im Parterre. —

SECONDE PARTIE.

POLÉMIQUE GRAMMATICALE ET PHILOSOPHIQUE.

Réponse à la lettre insérée dans notre précédent numéro, pages 87 *à* 91.

„*Adam et Eve ont été crées parfaits, et il ne l'auraient pas été, s'ils n'eussent eu la parole* ...... etc. — Voyez la page 90. —

Si nous pouvions traiter cette importante question en théologiens, nous n'aurions point donné lieu à l'article dont nous nous occupons: Adam et Eve, dont la signification est *père* et *mère*, furent créés, le premier d'une motte de terre, la seconde d'une côte d'Adam. C'est dans l'Eden ou *Hédèn*, mot hébreu qui signifie *lieu de délices* ou Paradis terrestre, que le Créateur plaça le premier homme et la première femme; c'est là qu'il les bénit en disant: — Multipliez-vous, peuplez la terre, assujettissez-là, etc. — Sans doute Adam et Eve comprirent le seigneur, car ils ont peuplé la terre, ils l'ont assujettie, et sans doute ils parlèrent à Dieu dans la même langue. Malheureusement la tradition ne nous a point transmis cette langue-mère, mais peu importe; nous sa-

vons que nos premièrs parens ont parlé: c'est un article de foi sur lequel tout raisonnement est superflu. Nous savons même que le serpent tentateur parla pour séduire notre première mère; c'est encore un article de foi. Mais comment Adam, Eve et le serpent parlèrent-ils aussitôt après leur naissance? — Dieu leur donna la parole par inspiration. C'est encore un article de foi.

Mais quand nous parlons de l'origine du langage en grammairiens, pouvons-nous de bonne foi nous contenter de la foi? Non, nous croyons que parler de révélation, d'articles de foi, de dogmes religieux en fait d'origine des langues, serait divaguer et non raisonner. — Nous avons dit: — L'homme sent et pense; seul, il n'eût point parlé *). — Cette idée n'est pas nouvelle, car nous la croyons trop vraie pour n'avoir pas été sentie et dite depuis des siècles. Et ceci nous semble confirmé par l'objection de nòtre correspondant, qui dit: — Aussi voyons-nous qu'ils ont parlé, etc. — Oui, ils ont parlé à Dieu; mais auraient-ils parlé, s'ils n'avaient pas eu besoin de communiquer leur pensée? si chacun avait été seul? Il est permis de croire que non. — „Adam et Eve ont été créés parfaits, et ils ne l'auraient pas été, s'ils n'eussent eu la parole“, dit encore notre correspondant. — Nous lui disons: — L'enfant en naissant est-il imparfait? Le sourd muet est-il imparfait, même quand il n'a eu aucune instruction artificielle? — Qu'en pensez-vous?

*) *L'abbé de Condillac* a dit: „*L'âme acquiert ses facultés comme ses idées.*“ Cet ecclésiastique est allé bien plus loin que nous, car nous disons et nous croyons que les facultés sont innées, et que les idées s'acquièrent.

Quant à nous, nous ne le croyons pas; car à deux, trois et six mois, l'enfant ne parle pas; c'est-à-dire qu'il n'a point l'usage de la parole; mais cet enfant vous sourit, vous fixe; il témoigne de la curiosité, des désirs, et il tend les mains de préférence vers celui qui peut le mieux le satisfaire. Le sourd-muet, abandonné à lui-même, parle par signes; il travaille même, il réfléchit, car il compare, puisqu'on le voit constamment préférer ce qu'il croit lui convenir à toute autre chose. Enfin nous pouvons supposer *l'Elève de la Nature*, un enfant doué de tous les sens, abandonné à lui-même et loin de tout voisinage humain. Cet enfant, devenu homme, parlera-t-il? Non, sans doute; mais il imitera merveilleusement les cris des animaux, le chant des oiseaux qu'il aura pu entendre: ce sera là son langage. Quelle différence y aura-t-il de cet *Enfant de la Nature* à un animal? L'immensité. Quelle différence y aura-t-il de cet Enfant à l'homme parfait élevé au milieu de ses semblables? Aucune, quant aux facultés; seulement il aura l'organe de la parole inexercé; mais l'exercice d'une faculté ne constitue point la faculté, qui existe indépendamment de l'exercice qui la fait connaître, de même qu'une cause peut exister indépendamment des effets qu'elle produit.

Nous croyons donc que notre pieux correspondant a confondu la faculté de la parole avec la parole qui n'est que la manifestation de cette faculté. — Non, dans nos habitudes, nous ne pouvons point séparer la pensée de la parole; mais le sourd-muet, qui ne sait point parler, pense sans le secours des mots; et nous pensons que ce n'est nullement *la parole qui fait jaillir de l'âme*

les idées, mais bien que ce sont les idées qui forcent la parole à jaillir. — Nous demanderons encore à notre digne correspondant, si le sourd-muet *Massieu* n'a point prouvé d'une manière incontestable que, chez lui, les facultés de l'âme étaient aussi bien développées (*moins la connaissance des sons*) que chez nous?

„Quand il n'y aurait dans le monde naissant que l'expression d'une seule pensée, cela suffirait pour être l'origine du langage", a dit notre correspondant. — Nous croyons au contraire que l'innombrable multitude de pensées nées et à naître, si elles se trouvaient dans la tête d'un individu, et que cet individu fût seul au monde, ne produiraient pas une seule parole, par cela même qu'il n'aurait pas besoin de les manifester. —

Réponse à la lettre consignée aux pages 91—93 *de notre dernier numéro.*

Nous n'avons pas pu parler de Saint-Vincent-de-Paule *plus honnêtement* dans notre second cahier que dans notre premier; mais nous en avons parlé avec vénération, avec admiration, dans l'un comme dans l'autre. Nous avons dit: *Le vertueux Vincent-de-Paule se chargeant des fers d'un galérien pour le rendre à la liberté, et Montesquieu, non moins vertueux, arrachant à l'esclavage un père qu'il rend à sa famille, et se refusant à l'expression de sa reconnaissance, sont deux grands actes de bienfesance.* — Il n'y a là, nous le pensons, rien de malhonnête pour St-Vincent. — Nous convenons sans

peine que son action est plus grande que celle de Montesquieu, mais nous n'avons point comparé les deux actions: nous avons dit seulement qu'elles étaient grandes l'une et l'autre.

„Il me semble qu'on ne dit pas chercher plaies et bosses *à quelqu'un*, mais simplement *chercher plaies et bosses*." Nous convenons que *chercher plaies et bosses* se dit absolument et sans complément: On dit proverbialement qu'un homme ne cherche que *plaie et bosse*, pour dire, qu'il cherche à faire son profit par les malheurs d'autrui. Acad. — Mais madame de Sévigné dit: „L'esprit charitable de vouloir *plaies et bosses à tout le monde* est extrêmement répandu. — Il est possible que notre abonné ait connu cet exemple, et il n'aura pas cru que *chercher*, dans ce cas, ait un autre sens que *vouloir*. Quant à nous, mais sans donner notre sentiment pour règle, nous admettrions volontiers le complément, et c'est sans doute la raison qui nous a empêchés de corriger cette locution.

Notre correspondant critique avec raison l'enjambement qui se trouve aux 5e et 6e vers de la sixième strophe de la traduction en vers que nous avons publiée d'un des plus jolis morceaux de Gray, poète justement estimé des Anglais, — *Ye distant spires*.; et les rimes *peines* — *siennes* qui se trouvent à la dernière strophe. Les enjambemens ôtent aux vers (français) la grâce et l'harmonie, et ne sont point tolérés dans la haute poésie, quoique quelquefois les fables et les poésies légères les admettent et s'en trouvent bien. Voltaire, dans la haute poésie, nous fournit cependant un exemple d'enjambement qui relève beaucoup la beauté de la pensée:

„Ce malheureux combat ne fit *qu'approfondir*
„*L'abîme* dont Valois voulait envain sortir." *Henriade*.

Siennes et *peines* sont deux rimes féminines; et dans les rimes féminines, il faut observer que le son de l'avant-dernière syllabe soit égal à celui de la pénultième du mot de la rime: cette règle n'étant point observée dans ces deux rimes, nous devons accepter le reproche. Toutefois nous nous estimons heureux que notre correspondant n'ait trouvé dans cette traduction que ces deux imperfections à signaler.

„Vous censurez *aller d'un endroit à l'autre*, etc.; voyez page 92. — Notre correspondant craint que nous ne convertissions pas beaucoup de monde; nous le craignons plus que lui, ou plutôt nous ne l'espérons pas. On peut, dit-il, généraliser l'idée présentée par *l'un l'autre.* On le peut, puisqu'on le fait; mais cela ne dédruit point notre observation sur *aller d'un endroit à l'autre:* car *faire lire tantôt l'un tantôt l'autre* ne nous semble point présenter assez d'identité avec *aller* d'un endroit *à* l'autre. Nous demandons seulement si *aller d'un endroit à un autre* ne serait pas rigoureusement plus exact, qu'aller d'un endroit à l'autre. Si on nous l'accorde, et nous ne voyons pas trop qu'on puisse nous refuser cette concession, cela nous suffit. Au reste nous prions notre correspondant d'observer que nous n'avont point donné notre sentiment pour une règle; car nous avons dit: *Il est donc nécessaire de dire*, et non pas: Il faut dire *).

---

*) J'attache une grande importance au choix de mes compagnons de voyage, et je fais en sorte, *en me rendant d'une ville à une autre*, de pouvoir tirer quelque perti de la personne avec qui je me mets en route. — *Jouy*, Er. en Prov.

Nous écrivons *bienfesance* au lieu de *bienfaisance,* et notre correspondant nous dit: „En vérité, si l'Académie laissait la langue à la discrétion de tout le monde, je ne sais pas ce qu'elle deviendrait, etc.....“ L'Académie est la conservatrice et non la créatrice de la langue; elle sanctionne la loi que lui impose l'usage, mais elle ne la donne pas. L'Académie immobiliserait la langue, tandis que les académiciens qui marchent avec tous les écrivains, qui à leur tour marchent avec tout le monde, la font avancer et la mobilisent chaque jour, à mesure que le domaine de la pensée s'agrandit. Notre langue vient du latin, oui; mais elle vient aussi du grec, du celte, etc., et déja nous sommes bien loin de l'orthographe primitive.

On écrivait autrefois: nepveu, nopces, escriptures, roy, royne, abysmer. cholere, treuver, lict, nuict, desia, je veisse, cognoistre, vous prinstes, etc. On écrit aujourd'hui: neveu, noces, écritures, roi, reine, abîmer, colère, trouver, lit, nuit, déja, je vinsse, connaître, vous prîtes. Est-ce l'Académie qui a introduit ces heureux changemens? non, certes; mais l'Académie les a adoptés, et c'est là qu'en effet devait se borner son rôle.

Notre langue vient du latin: Oui, mais notre honorable correspondant écrit:

homme,		homo,
nommer,	quoique ces mots	nominare,
consommer,	viennent du latin,	consumere,
ennemi,	où ils s'écrivent	inimicus,
couronne,		corona,
tonnerre,		tonitra,

chandelle,		candela,
échelle,		scala,
parcelle,		particula,
tutelle,	quoique ces mots	tutela,
étinceler,	viennent du latin,	scintillare,
duel,	où ils s'écrivent	duellum,
plat,		planus,
défunt,		defunctus,
servir,		servire,
savoir,		scire,
avoir,		habere,

où l'on voit que tantôt on a omis des lettres qui se trouvent dans le latin, et tantôt on en a ajouté qui ne s'y trouvent pas. Dès qu'on a cessé de respecter servilement l'étymologie, pourquoi s'arrêter en si beau chemin quand la raison crie à tue-tête: accordez l'orthographe avec la prononciation! Faites cesser des entraves ridicules! Détruisez des difficultés qui obstruent la route de la science, sans rien ajouter au mérite des connaissances utiles au bonheur!

„Changez donc toute notre orthographe", nous crie notre honorable correspondant. Oh, que volontiers nous répondrions à ce cri, si notre influence morale et littéraire était suffisante! Mais ce changement ne saurait être l'oeuvre que du tems, et surtout en France où les résistances sont plus tenaces, plus constantes qu'en tout autre pays, quand il s'agit d'améliorations. Mais là comme partout, une voix commence à se faire entendre, et malgré clameur de haro! solitaire d'abord, elle se grossit insensiblement d'un grand nombre de voix, et la raison publi-

que, éclairée avec le tems, finit par dompter toutes les résistances.

Nous avons une preuve frappante de ce que nous avançons dans l'opposition presque séculaire qui s'est manifestée au sujet de l'adoption de l'orthographe dite de Voltaire. L'Académie s'opposa d'abord au changement de *oi* en *ai*, non qu'elle ne reconnût que *ai* valait mieux que *oi*, mais parce que *ai* ne fesait que remplacer une imperfection par une imperfection moins grande, et qu'il y avait un moyen de la faire disparaître tout-à-fait en adoptant *è*, *é*, *ê*; selon la prononciation et en cela elle avait grandement raison: la majorité des écrivains s'étant peu-à-peu rangée du côté du grand homme, l'Académie a fini par recevoir la loi, et l'orthographe de Voltaire est maintenant sanctionnée par les Quárante. Malgré cela, quelques retardataires, vrais traînards de la routine, écrivent encore comme ont écrit leurs pères. — *Sic fecerunt patres.*

Dumarsais dit: „Quand la prononciation change, on peut assurer que l'orthographe changera, mais de loin en loin." Le mot *air* (fluide) a été écrit, *aer*, *aeir*, *aier*, *aire*, *ar*, *ars*, *ayre:* — le mot *eau* a été représenté par: *aau*, *aie*, *eeue*, *iaue*, *yaue*, *eaue*, *aive*, *aiwe*, *awe*, *eawe*, *ave*, *iawe*, *iave*, *yave*, *yawe.* Il y aurait là de quoi choisir. Le mot *fils*, Sohn, a été écrit de toutes les manières suivantes: — fieu, fex, fieus, fieux, fiex, fil, fius, fiou, ficou, fis, fyls.

Le mot orthographe — qui signifie — *j'écris avec droit ou selon le droit*, n'est qu'un mot de convention qui ne rend aucunement le sens que bien des gens y atta-

chent, et qui devrait s'écrire *chronorthographe*, parce qu'alors il exprimerait à-peu-près ce sens: *J'écris conformément à l'usage du tems.*

L'Académie a sagement admis *je ferai* de *faire;* mais pourquoi n'a-t-elle pas admis *fesant*, *fesons*, je *fesais*, où *fe* ne se prononce pas autrement que dans *ferai*, *feras*, etc.? Si l'Académie ne trouvait pas le sentiment de Voltaire suffisant, ne pouvait-elle pas s'autoriser de celui de Rollin, qui dit: „Il y a une grande différence de prononcer la première syllabe dans les différens tems et les différentes personnes du verbe *faire.* Il serait conforme à la raison d'y en mettre aussi dans la manière d'écrire, et l'usage n'y est pas tout-à-fait opposé: je fais, nous fesons, je fesais, je ferai.“ — Déja cette manière d'écrire devient commune en France, et plus tôt ou plus tard l'Académie la sanctionnera par une adoption forcée. Nous nous croyons donc autorisés à écrire *bienfesance* au lieu de *bienfaisance*, quoique ce mot, qui n'est pas latin, qui n'est pas fort vieux, puisqu'il a été fait par l'abbé de St-Pierre, vienne de *bienfait.* Mais nous écrivons *bienfaiteur*, parce que *fai* se prononce *fè* et non pas *fĕ*, comme dans *fĕsant*, *bienfĕsant*, *bienfĕsance.*

„Ah! mon Dieu! cet enfant s'est blessé: *il saigne à la tête*, dit notre correspondant; et il ajoute: et vous voulez que ces mots aient un sens actif, ou peut-être ne soient pas français!“ — Non, certes, cette manière de parler n'exprime point un sens actif, car le petit bon homme qui s'est ouvert l'épiderme en tombant est bien passif et souffrant. Mais n'est-ce point donner une entorse à l'idée que nous avons émise, et ne serait-

il pas plus raisonnable de dire dans ce cas: — l'enfant s'est blessé, il saigne *de* la tête — ou mieux *la tête lui saigne*, comme on dit: la plaie saigne, le coeur me saigne?

„J'ai toujours entendu dire aux chirurgiens: — J'ai saigné un tel du pied, du bras; et cette expression est bien active, etc. ....." Pour peu que l'on soit grammairien, ou simplement grammatiste, on sait ce que c'est qu'*actif* et *passif*. Ne nous arrêtons point à cela, et fesons qu'une discussion scientifique ne dégénère pas en pure logomachie. L'expression *J'ai saigné Pierre du bras et Paul du pied*, est-elle française? C'est là la question. Or, suffit-il, pour qu'une locution sait française, qu'elle soit usitée par une certaine classe d'hommes et qu'elle soit rapportée par les académiciens qui ont écrit le Dictionnaire de l'Académie? Bien des gens diront, *Il n'y a pas de doute!* Nous disons, nous: *Non;* il faut qu'elle soit *vraie*, c'est-à-dire logique; et celle qui nous occupe ne l'est pas. Il y a dans tous les états un certain jargon de métier, que l'on entend fort bien par convention, de même que l'on devine le sens d'une phrase allemande habillée à la française, *et vice versa*, sans que la phrase soit correcte. Ainsi, dans — *saigner Pierre du pied*, *saigner* est verbe actif, sans doute, car il signifie, comme le dit fort bien notre correspondant, *piquer, pour tirer du sang;* mais outre que la phrase est elliptique, ce qui offre bien quelque difficulté, sait-on, quand on ajoute *du bras* ou *du pied*, si le saigneur a piqué du pied ou du bras telle ou telle partie du corps de quelqu'un pour en faire jaillir du sang? Cependant

quand un chirurgien nous dit: — *J'ai saigné Pierre du pied*, il peut nous sembler que cette phrase offre une analogie parfaite avec celle-ci: — *J'ai frappé Pierre du pied, je l'ai heurté du pied;* et nous pouvons dire: Peste! voilà une drôle de manière de saigner!

Dans — *J'ai frappé Pierre du pied* — *du* est bien certainement employé pour *avec:* s'il l'est dans cette phrase, il doit l'être dans l'autre; ainsi on pourra dire: *J'ai saigné Pierre avec le pied?* — Qu'en pensez-vous? — Vous dites que non, que cela serait barbare — ou ne serait pas français. Eh bien! si à notre tour nous disons que saigner quelqu'un du pied, du bras, de la jugulaire, n'est pas français, malgré les chirurgiens qui le disent, et l'Académie qui le répète, comme l'écho répète les sons du rossignol et les cris du hibou, direz-vous que nous condamnons légèrement?

Nous reconnaissons avec notre correspondant que l'usage est un grand maître; mais nous pensons qu'il y a deux usages, l'un bon, l'autre mauvais: avons-nous besoin de dire celui qu'il faut admettre, celui qu'il faut rejeter?

L'Académie dit: saigner *du bras*, saigner *du pied;* mais elle dit aussi: saigner *à la gorge, à la nuque, à la tempe:* saigner *de la* jugulaire, *à la* jugulaire. Voilà de quoi choisir: c'est de quoi contenter tous les goûts. Mais par cela même que l'Académie dit l'un et l'autre, sans aucune critique, sans aucune explication, elle ne saurait faire autorité, en cela comme en beaucoup de choses; car son dictionnaire, oracle des esprits commodes, renferme une foule de fautes que nous signalerons dans un autre arti-

cle. — Si notre honorable aristarque *aime l'ordre*, nous aimons l'exactitude, et surtout dans l'expression de la pensée. En conséquence nous ne saurions voir, logiquement, un sens actif dans: saigner de la jugulaire, saigner de la bouche, saigner de la tête, du nez, etc.; et nous persistons à le voir dans: saigner au bras, au pied, à la langue, à la jugulaire, à la saphène, etc.; laissant au reste à qui veut la liberté de s'exprimer autrement, jusqu'à ce qu'une saine logique ou le simple bonsens ait fait justice de toutes les manières de parler vicieuses, qui font souvent d'une des plus belles langues, d'une langue dont la clarté est le plus bel attribut, un véritable galimathias.

Il nous reste à répondre aux objections que nous a faites notre correspondant relativement à — *mal de tête* et *mal à la tête;* mais un de nos abonnés nous ayant écrit à ce sujet, nous devons faire part de sa lettre à nos lecteurs, et notre réponse embrassera les objections de l'un et de l'autre. C'est faire d'une pierre deux coups.

Au rédacteur.

Monsieur, Il y a long-tems que je m'occupe de l'étude de la langue française, mais je n'ai jamais trouvé dans mes lectures, et de ma vie je n'ai entendu dire à un français, *avoir mal de tête*, mais toujours — *avoir mal à la tête.*

En condamnant un usage aussi général, vous devez avoir vos raisons: mais quelles sont ces raisons, sur quoi

sont-elles fondées? —. Vous donnez à entendre qu'*avoir mal à la tête* désigne un mal à l'extérieur; cependant je suis bien persuadé que ce n'est pas là le sens que l'usage donne à cette locution, et l'usage me paraît ici fondé en raison. En effet, je sens que lorsque je dis — *j'ai mal,* ce n'est pas précisément un substantif que j'exprime par le mot *mal,* mais un *attribut,* et dans ce cas je me sers de la préposition *à*, dont la destination est incontestablement de marquer un rapport à un terme: *j'ai mal, je sens du mal* — où? *à* (le terme, le siège est) *la tête.* Si, au contraire, je dis, *un mal, le mal, son mal,* c'est un substantif que j'annonce, et alors il s'agit d'expliquer *quel* est ce mal, d'où il vient; ce que je fais par la préposition *de,* qui a la propriété de marquer d'où une chose *vient,* et, par analogie, tout terme d'où une chose commence, d'où elle procède, dérive: — J'ai un mal de tête affreux; le mal de tête est *souvent très-fâcheux.* — Est-ce qu'on ne dit pas, j'ai mal aux dents, aux reins, à la gorge, au coeur? Le mot *mal* désigne donc généralement la *souffrance:* cela me fait mal; vous me faites mal, elle s'est trouvée mal, etc. Il n'est sans doute pas question ici d'un mal extérieur.

Il eût peut-être été à-propos d'expliquer aux étrangers quelle est la différence entre avoir mal à la tête, avoir des maux de tête, et avoir une grande douleur de tête.

Voilà, M., les réflexions que vous m'avez fait naître. Si je suis dans l'erreur, je vous prie de m'éclairer.

Un de vos abonnés.

Réponse.

Si la lettre que nous venons de transcrire presque textuellement est l'oeuvre d'un étranger, nul doute que son auteur ne se soit beaucoup occupé de la langue française et qu'il n'ait fait beaucoup de lectures; c'est un hommage que nous nous plaisons à lui rendre; mais est-il bien vrai que dans ses lectures, il n'ait jamais trouvé, comme il le dit, l'expression *avoir mal de tête?* Nous le prions d'être bien persuadé que nous ne doutons aucunement de sa véracité; mais ne pourrait-il pas un peu douter de sa mémoire? Ce meuble d'habitude est quelquefois infidèle, surtout quand l'esprit est préoccupé. Il se peut que notre abonné n'ait jamais entendu dire à un français, avoir *mal de tête*, mais aurions-nous par hasard le malheur de n'être point français? Ce serait, nous l'avouons, une découverte qui nous serait fort pénible. — Nous ouvrons le dictionnaire de l'Académie, Edit. de 1814 et de 1822, et nous trouvons — avoir le *mal de tête*, grand *mal de tête* et mal à la tête. Dans Boiste, Dictionnaire bien supérieur à celui de l'Académie, nous trouvons — *mal de tête*, et au mot *tête*, l'Académie dit: „*Avoir la tête pesante, la tête embarrassée; mal de tête, douleur de tête; et dans ces phrases,* TETE *signifie le dedans de la tête: on dit la tête me fend, pour, j'ai un très-grand mal de tête.*“ — Le mot *mal*, selon notre abonné, quand il dit — *j'ai mal*, n'est pas *précisément* un substantif, mais bien un *attribut* (adjectif). — Le mot *mal* est ou substantif ou adverbe, et nous ne pensons pas qu'on puisse, en aucun cas, lui faire jouer

le rôle d'un qualificatif. Dans — j'ai faim, j'ai soif, j'ai sommeil, j'ai soin, j'ai peur, etc., *faim*, *soif*, *sommeil*, *soin*, *peur*, sont bien certainement des substantifs; et *mal* n'est-il pas dans le même cas? Quelle différence y a-t-il entre: *j'ai faim*, j'ai grand faim, j'ai *une* faim dévorante? *J'ai faim* exprime un besoin positif d'une manière vague; *j'ai grand faim*, exprime le même besoin d'une manière moins vague; et *j'ai une faim dévorante* exprime ce même besoin à un très-haut degré. Mais *une* — *dévorante*, déterminatifs, qualificatifs l'un et l'autre, ne changent rien à la nature du mot *faim* qui ne cesse point d'être substantif, qu'il soit ou non accompagné de mots attributifs. — En serait-il autrement du substantif *mal?* — Si le mot *mal* n'est pas un attribut, que devient l'explication que donne notre abonné de l'emploi de la préposition *à?* — Oui, lui dirons-nous, la destination de la préposition *à* est de marquer un rapport à un terme; mais le propre de toutes les prépositions est de marquer les rapports que les mots ont entre eux, et les choses entre elles. Notre abonné dit fort bien: „J'ai mal *à* la tête, et c'est par la préposition *à* que j'indique le siège du mal.“ Avons-nous dit le contraire? Mais quand nous disons: J'ai mal *de* tête; j'ai un mal *de* tête affreux; *de* n'exprime-t-il pas aussi le siège du mal? car ce n'est pas au pied qu'on ira alors chercher la douleur. — La préposition *de*, dit notre abonné, a la propriété de marquer d'où une chose vient; c'est vrai; mais la préposition *à*, par opposition, a la propriété *de* marquer *où une chose va;* et quand on dit — j'ai mal *à* la tête, veut-on dire, par hasard, que c'est à

la tête que va le mal? Il me semble qu'il y est déja, et quand on est arrivé, on ne dit pas — *je vais, il va.* La préposition *à* marque, plus ou moins, un mouvement excentrique — je vais du centre à la circonférence, — et la préposition *de* marque, aussi plus ou moins, un mouvement, ou plutôt une tendance de la circonférence au centre: mais tout cela ne prouve rien, quant à l'objet qui nous occupe. — Oui, on dit j'ai mal aux dents, aux reins, à la gorge; mais on dit aussi: — j'ai mal de dents, mal de gorge, mal d'oreilles. Oui, le mot *mal* exprime *souffrance* en général, et on dit fort bien: — vous me faites mal au bras, elle s'est trouvée mal, et on n'entend point un mal extérieur — de la nature d'une plaie. — Mais une pression qui cause de la douleur au bras, causerait de la douleur au pied, à la main, à toute autre partie du corps. Ce n'est point là un mal d'une nature déterminée, comme la *sciatique*, ou mal de reins, la *céphalalgie*, ou douleur de tête, *l'otalgie* ou mal d'oreilles, maladies douloureuses intérieures, bien différentes du mal extérieur.

La langue française est une langue délicate: pauvre de mots, elle est riche en tours de phrases et en précision. Comme l'expression *mal à la tête* s'emploie pour exprimer une chose dégoûtante, que d'ailleurs l'usage et la logique permettent de dire — *j'ai mal de tête* pour exprimer le Kopfweh des Allemands, *j'ai mal d'oreille* pour leur Ohrenweh; nous pensons que c'est ainsi que l'on devrait s'exprimer de préférence.

Notre abonné désirant que nous expliquions aux étrangers quelle est la différence entre: *avoir mal à la*

tète, avoir des maux de tête et avoir une grande douleur de tête, nous lui dirons que — mal de tête et douleur de tête sont synonymes, et que dans nos idées, *mal à la tête* signifie un mal qui paraît à l'extérieur.

Quant à notre aristarque bienveillant (v. p. 93), nous pensons qu'il trouvera, dans ce qui précède, la réponse à ses objections. Cependant il pourra dire à son gré: J'ai mal à la tête, mal à la langue, mal aux oreilles, ou j'ai mal de tête, mal de langue, mal d'oreilles, par cela seul que ses connaissances approfondies de la langue française lui donnent le droit d'être l'arbitre de la manière d'énoncer ses propres idées; mais nous insisterons sur la nécessité de distinguer ce qui n'est qu'une douleur proprement dite de ce qui est un mal apparent; et dans l'hypothèse, nous pensons que cela doit se faire au moyen des prépositions *à* et *de,* employées dans le sens que nous avons indiqué.

La réponse qu'on vient de lire était déja imprimée lors que nous avons reçu la lettre suivante avec invitation de la publier dans notre 4e cahier. Indépendamment du cas que nous fesons de l'invitation qui nous est faite, nous jugeons l'article trop intéressant pour ne pas le porter de suite à la connaissance de nos lecteurs.

Monsieur,

Votre aristarque, puisqu'aristarque il y a, s'engage dans un raisonnement métaphysique dans lequel il fait

jouer à la parole un rôle beaucoup trop important dans l'entendement humain. Un homme a des sensations, des perceptions, des images et des idées, matériaux de la parole par les sens. Le service des signes est de décomposer ces perceptions, de les rendre successives de simultanées qu'elles étaient, d'établir la liaison des idées.

L'inadvertance de n'avoir pas envisagé la parole sous son véritable point de vue induit l'aristarque en erreur au sujet des sourds-muets. Il oublie que par le langage d'action, dont l'abbé de l'Epée a fait un art méthodique qui remplace *le langage des paroles*, on enseigne aux sourds-muets les langues anciennes et les étrangères, les mathématiques et toutes les sciences spéculatives. Il oublie les sublimes définitions de Massieu, Clerc, Berthier dans les matières les plus abstraites; définitions que ne désavoueraient pas les plus beaux esprits *parlans*. Il oublie enfin que s'il faut admettre *l'infériorité de l'intelligence* des sourds-muets, ce n'est pas à la privation de la parole qu'on peut l'attribuer, mais bien à la privation des sensations qui nous sont transmises par l'organe de l'ouie *).

---

*) On peut même avancer que les sourds-muets, conduits du sensible à l'abstrait par une analyse méthodique, acquièrent des idées moins variées, sans doute, mais plus exactes et plus précises que nous qui, réduits à juger de la signification des mots par les circonstances où nous les entendons prononcer, ne la saisissons qu'à-peu près dans notre enfance, et nous contentons de cet *à-peu-près* pour la vie. De là ces grandes disputes faute de s'entendre. Un sourd-muet instruit ne confondra pas, par exemple, la *parole*, action, faculté de parler, avec *langue;* ce qui est pourtant arrivé à votre aristarque en citant Rousseau,

Cette inadvertance de votre aristarque le conduit, à son insu, à une plus grande erreur encore. Que dire en effet de cette série d'assertions: „*Sans la parole, nous n'aurions que des images à-peu-près comme nous supposons que les ont les animaux; sans elle nous n'aurions aucune idée, et l'homme, isolé dès l'enfance, serait la plus bête des bêtes.*“ Ne ferait-on pas bien d'inviter votre aristarque à rentrer à son tour en lui-même, pour qu'il examine s'il n'y trouve pas un point où toutes les perceptions se réunissent, et dont les sens et la parole ne sont que des instrumens? s'ils n'y sont pas une substance qui élabore ces perceptions que les sens transmettent et que la parole développe??

Je m'arrêterai ici pour cette fois, car je veux attendre les objections que votre aristarque fera, je n'en doute pas, aux principes que je viens d'émettre, avant de continuer à traiter une matière féconde et trop bien appréciée dans l'état de nos connaissances pour n'être pas suivie avec intérêt. Je vous prie, monsieur, de garder mon nom par devers vous, etc.

TROISIÈME PARTIE.

LITTÉRATURE.

Tacite traduit par J. L. Burnouf; causes qui ont dû retarder en France l'époque des grands historiens.

L'histoire fut d'abord confiée à la lyre des poètes; les premiers poèmes connus sont des chroniques en vers. Le rhythme, en effet, aide la mémoire, et l'on a dû chercher les moyens de retenir les faits intéressans, à l'époque où, sans doute, on ne les écrivait pas. C'est en les chantant que la renommée proclamait les exploits des héros, l'empire du génie et les bienfaits des législateurs. Mais l'enthousiasme, ou la reconnaissance, ajoutait le merveilleux à la vérité du récit, d'autant plus qu'il n'est pas toujours facile d'être rigoureusement fidèle quand on parle le langage de l'exaltation. Les progrès de la civilisation débarrassèrent enfin l'histoire des fictions allégoriques et religieuses. Cet art prit un caractère distinctif; cultivé avec succès par Hérodote, il fut perfectionné

par Thucydide. On conçoit pourquoi la poésie jeta chez les Grecs un si vif éclat, avant l'histoire dont elle tenait lieu. Chez les Romains, où tous les arts furent introduits presque simultanément, et comme un luxe imité des vaincus, la poésie, l'éloquence, l'histoire brillèrent longtems, sans une prééminence bien marquée; mais il est singulier que ce fut précisément à l'époque où la poésie latine subissait une honteuse décadence, que Tacite s'éleva, comme historien et comme écrivain, à une hauteur où il ne pouvait exister pour lui de rivaux, ni dans le passé, ni dans l'avenir.

Entre tous les modèles de l'antiquité, Tacite obtient la palme; ses vues profondes, son respect pour la vertu, sa haine pour les tyrans, la grandeur et l'effet de ses compositions, sa couleur magique qui prête la vie à tout ce qu'il peint, cette puissance de style qui, d'un seul trait, pénètre dans les replis du coeur humain, n'ajoute jamais un mot superflu, et ne laisse jamais une image imparfaite; cette réunion enfin de qualités qu'il est plus facile de sentir que d'analyser, ont mérité à ce grand historien l'admiration de ses contemporains et de la postérité. Son étude est indispensable non-seulement à l'historien, mais au poète, à l'orateur, au peintre même, et surtout à l'homme-d'Etat.

Avant d'être entièrement traduit en français, Tacite avait fourni à un grand nombre d'écrivains ou d'artistes des modèles imités avec succès. Corneille, Racine, Bossuet, Montesquieu, lui avaient fait d'heureux emprunts. A la fin du siècle de Voltaire, plusieurs écrivains célèbres puisèrent à cette source féconde. Jean-Jacques, qui sem-

blait affectionner la manière de Tacite, s'appropria quelques-unes de ses beautés: toutefois il réussit peu en les traduisant littéralement. Soit que son style ne pût s'assouplir aux formes antiques, soit qu'il n'eût pas préparé ses forces pour une semblable lutte, il ne donna qu'une copie faible et décolorée de l'un des beaux passages du grand historien. Cette infructueuse tentative du plus admirable de nos prosateurs, quoique due peut-être à une cause indépendante de son talent, n'en fit pas moins regarder Tacite comme intraduisible. Cependant Dureau de la Malle osa entreprendre ce qu'on avait déclaré impossible, et quoique ce traducteur soit resté loin de son modèle, on lui sut gré d'avoir donné beaucoup plus qu'on n'avait attendu de lui. Quel que fût le degré de son mérite, on apprécia le service qu'il rendait à la littérature, en prouvant que notre belle langue peut, dans tous les genres, rivaliser avec les idiomes de l'antiquité. Tacite, admiré jusqu'alors par les seuls savans, le fut par les gens du monde: il perdait sans doute beaucoup sous sa nouvelle forme; mais on n'en recherch a pas moins avidement une copie où déja brillaient tant de beautés, et qui en laissait entrevoir tant d'autres. La mine était ouverte, le filon était découvert, on connaissait les ressources; les grands talens pouvaient en profiter. Après avoir fait la part des défauts et des qualités du travail de Dureau de la Malle; après avoir découvert qu'il lui manquait la vigueur sans effort, l'originalité sans affectation, que, bien que prosateur élégant, il ne savait que décrire ce que Tacite savait peindre, on accorda une juste estime et un tribut de reconnaissance au traducteur dont le mérite et

les erreurs devaient être profitables à l'écrivain digne de marcher sur ses traces, et qui, sûr de sa force, aurait le courage de lutter à-la-fois avec Tacite et son traducteur. Cet athlète, qu'on désespérait de trouver peut-être, s'est enfin montré dans M. Burnouf, savant imbu en quelque sorte du génie de l'antiquité et qui est entré dans la carrière, escorté de l'estime publique. Tacite a trouvé un interprête digne de lui: on trouve dans la traduction de M. Burnouf la mâle vigueur, la précision, le coloris brillant et pittoresque du plus profond des historiens et du plus vrai des peintres.

Sans doute Tacite a prêté le charme de son entraînante élocution à la majeure partie des interlocuteurs qu'il met en scène, car général, centurion, empereur, préfet, tous raisonnent dans son histoire avec la logique puissante et la brillante élégance de l'historien; et on serait tenté de regretter que tous ces hommes ne se soient pas voués à la profession d'orateur ou d'avocat; mais quoiqu'à la rigueur, ce luxe de style soit un défaut à lui reprocher, on excuse facilement l'abus d'un talent qui charme; on pardonne à l'imagination qui, sans altérer la vérité, la développe et l'embellit.

Nous citerons ici l'un des discours de l'empereur Galba à son successeur adoptif: il prouvera à quel point M. Burnouf a senti et s'est approprié les différentes beautés du modèle. „Tu as un frère, né avait toi, digne de „ce haut rang, si tu ne l'étais davantage. Son âge a dé-„ja échappé aux passions de la jeunesse: ta vie passée „n'a rien à se faire pardonner. Jusqu'ici, tu n'as soute-„nu que la mauvaise fortune; la bonne a, pour essayer

„les âmes, de plus fortes épreuves; car les misères se „supportent; le bonheur nous corrompt. La bonne foi, „la franchise, l'amitié, ces premiers biens de l'homme, „tu les cultiveras, sans doute, avec une constance inalté- „rable; mais d'autres les étoufferont sous de vains res- „pects. A leur place pénètreront de toutes parts l'adu- „lation, les feintes caresses, et ce mortel ennemi de tout „sentiment vrai, l'intérêt personnel. Aujourd'hui même, „nous nous parlons l'un à l'autre avec simplicité; tout le „reste s'adresse à notre fortune plus volontiers qu'à nous. „Il faut le dire aussi; donner à un prince de bons con- „seils est une tâche pénible; être le servile approbateur „de tous les princes, on le peut sans que le coeur s'en „mêle."

„Si ce corps immense de l'Etat pouvait se soutenir „et garder son équilibre sans un modérateur suprême, j'é- „tais digne de recommencer la république. Mais tel est „depuis long-tems le cours de la destinée, que ma vieil- „lesse ne peut offrir au peuple romain de plus beau pré- „sent qu'un bon successeur, ni ta jeunesse lui donner „rien de plus qu'un bon prince. Sous Tibère, sous „Caïus et sous Claude, Rome fut comme le patrimoine „d'une seule famille. L'élection qui commence en nous „tiendra lieu de liberté. A-présent que la maison des „Jules et des Claudius n'est plus; l'élection ira chercher „le plus digne. Naître du sang des princes est une „chance du hasard, devant laquelle tout examen s'arrête. „Celui qui adopte est juge de ce qu'il fait; s'il veut choi- „sir, la voix publique l'éclaire. Que Néron soit devant „tes yeux: ce superbe héritier de tant de Césars, ce

„n'est pas Vindex à la tête d'une province désarmée, ce „n'est pas moi avec une seule légion; c'est sa barbarie, „ce sont ses débauches qui l'ont renversé de dessus nos „têtes: or, il n'y avait point encore d'exemple d'un prin„ce condamné. Nous que la guerre et l'opinion ont faits „ce que nous sommes, les vertus les plus éminentes ne „nous sauveraient pas de l'envie. Ne t'effraie pas cepen„dant, si deux légions sont encore émues d'une secousse „qui a remué l'univers. Ni moi non plus, je n'ai pas „trouvé l'empire sans orages; et quand on saura ton „adoption, je cesserai de paraître vieux, seul reproche „qu'on me fasse aujourd'hui. Néron sera toujours re„gretté des méchans; c'est à nous de faire en sorte qu'il „ne le soit pas aussi des gens de bien. De plus longs „avis ne sont pas de saison; et l'oeuvre du conseil est „accomplie toute entière, si j'ai fait un bon choix. Le „moyen le plus sûr et le plus court de juger ce qui est „bien ou mal est d'examiner ce que tu as voulu ou con„damné sous un autre prince; car il n'en est pas ici „comme dans les monarchies, où une famille privilégiée „est maîtresse absolue, et tout le reste esclave. Tu com„manderas à des hommes qui ne peuvent souffrir ni une „entière servitude, ni une entière liberté."

Ce passage ressemble moins à une traduction qu'à une composition où d'abondantes et de profondes pensées apparaissent, revêtues de cette couleur vraie donnée par le sentiment qui les inspire et que le travail assidu imite et n'égale pas.

L'ouvrage de M. Burnouf est une bonne fortune pour la langue française, que l'on a tant accusée de ne pouvoir

se plier à rendre la force, la concision et l'énergie des autres langues, quoique sa littérature abondante et variée ait si peu de chose à envier aux littératures étrangères. Toutefois au milieu de ses richesses littéraires, la France a long-tems senti le vide que quelques nations voisines lui reprochent encore, celui d'une histoire bien faite; et si l'on ne peut, sans injustice, refuser à la France quelques supériorités en tel ou tel genre, on ne manque pas de finir par ce refrein: — *vous ne savez pas écrire l'histoire.*

Mais de ce que les grands écrivains du siècle de Louis XIV, disciples fidèles des anciens et leurs émules sous tant de rapports, n'ont pas obtenu, dans le genre historique, les mêmes succès que dans les autres branches de la littérature et des sciences, faut-il en conclure *l'incapabilité* *) nationale? La conclusion serait par trop rigoureuse. Le moule de la nature n'est point encore brisé; rien n'indique que l'esprit humain ait subi quelque altération; mais, soumis aux circonstances, il en reçoit les impressions qui le dirigent à son insu.

L'histoire est la fille de la vérité; mais la vérité historique est fille de l'indépendance. En France, le pouvoir absolu avait envahi les lettres par sa puissante protection, et il ne permettait au talent de suivre que la route tracée selon ses vues: il permettait beaucoup à la fiction, rien à la vérité; sa main de fer enchaînait l'essor du génie. *L'Etat, c'est moi,* disait Louis XIV. Avec cela comment écrire l'histoire!

*) Je supplie mes lecteurs de me passer ce néologisme, qui n'a pas besoin d'explication: Je n'ai pas cru que le mot *impuissance* pût bien rendre ma pensée. (*Le réd.*)

Plus tard, lorsqu'une saine philosophie a pu étendre son influence salutaire, la vérité n'a été proclamée que d'une voix timide; ceux qui étaient capables de la proclamer la redoutaient encore: témoin ce mot odieux de Fontenelle: „*Si j'avais la main pleine de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir.*“ Tel était l'égoïsme, tels étaient les préjugés de l'époque.

Voltaire dont on dit et tant de bien et tant de mal, Voltaire qui suffirait à la gloire littéraire d'une grande nation et même d'une époque, Voltaire, le premier en France, rendit l'histoire à sa noble destination. Dès ce moment l'importance de l'histoire fut comprise et une partie de l'Erope a suivi l'impulsion donnée par ce grand écrivain.

La révolution, sans changer la nouvelle direction donnée aux esprits, jeta dans la société tant d'intérêts divers, donna à tous les Français une impulsion si forte, les força tellement à s'occuper du présent et de l'avenir, qu'il ne fut guère possible de se consacrer exclusivement à l'étude et à la contemplation du passé; aussi jusqu'à la chute de l'empire, la lacune que nous avons signalée ne fut-elle considérée dans la culture des lettres que comme un objet secondaire.

La restauration, en arrachant les Français aux habitudes tumultueuses des armes et à l'ambition des conquêtes, a forcé les esprits de tourner leur activité vers les sciences, les arts et l'industrie. Les études sérieuses et profondes ont remplacé les études frivoles et superficielles d'autrefois, et déja depuis plusieurs années les archives poudreuses ont fourni des trésors ignorés jusqu'ici

et tout fait espérer que l'on en découvrira grand nombre de tout aussi précieux. Déja les Lacretelle, les Barante, les Montgaillard, les Mignet, les Sismondi et tant d'autres travaillent avec succès à placer la France, dans le genre historique, aussi haut qu'elle l'est dans les sciences exactes, la littérature et les belles-lettres. (*Extrait de Pongerville.*)

EMANCIPATION INTELLECTUELLE.

(Suite.)

Votre élève sait par coeur le premier paragraphe du Télémaque, et il apprend le second comme il a appris le premier, peu-à-peu, et il l'écrit de tête à mesure qu'il l'apprend. Lui avez-vous soigneusement fait répéter chaque jour le premier paragraphe? Assurez-vous toujours qu'il ne passe pas un seul mot sans l'examiner, et faites-lui répéter de vive voix les lettres qui le composent; de cette manière vous acquerrez la certitude qu'il sait l'orthographe de tous ces mots. Vérifiez s'il comprend bien le sens de chaque mot, mais ne le lui expliquez pas, car vous mettriez vos idées à la place de celles de votre élève; vous l'empêcheriez de penser par lui-même, et vous l'abrutiriez. Il est homme, votre élève, tout aussi bien que vous; il a donc comme vous la faculté de penser, de réfléchir; mais cette faculté est peut-être chez lui moins exercée que chez vous. Attendez; il a le tems devant lui, et en volant de ses propres aîles, il ne tardera pas à vous atteindre. — Mais, direz-vous peut-être, comment peut-on s'assurer si un enfant comprend bien le sens d'un mot? cet enfant ne me l'expliquera pas. Comment

puis-je savoir, moi, si vous comprenez telle expression précisément de la même manière que je la comprends? Je ne le puis qu'autant que vous l'employez dans une circonstance entièrement analogue à celle où je m'en sers. Donc vous pourrez vérifier si votre élève, petit ou grand, comprend bien l'acception d'un mot en le lui entendant employer dans un cas analogue à celui où il se trouve dans le livre.

Lorsqu'en récitant ce qu'il a appris par coeur, l'élève omet quelque chose, prenez-en note, et demandez-le lui quand il a fini. Si le tems le permet, dès qu'il a remarqué ce qu'il avait omis, faites-lui répéter de nouveau tout le paragraphe. Cela lui donnera l'habitude de l'attention. L'esprit ne s'apprend pas, dit-on; si notre élève en a, il n'a pas besoin du vôtre; s'il n'en a pas, ce serait vainement que vous voudriez lui en donner. Mais la sience s'apprend, et c'est à enrichir l'esprit de son élève qu'un maître doit donner tous ses soins. Le fondateur a dit: „*Ayez confiance dans l'esprit de vos élèves; mais vous ne sauriez jamais trop vous défier de leur mémoire.*“ Or, la mémoire est un meuble d'habitude qui se fortifie à mesure qu'on l'exerce davantage. Engagez-donc votre élève à apprendre par coeur le plus qu'il pourra, mais ne lui imposez point une tâche que lui seul doit mesurer. Bornez-vous à lui faire tirer de ce qu'il aura appris le plus grand parti possible, en lui fesant de nombreuses questions, mais n'oubliez pas que ces questions ne doivent pas forcer l'élève à sortir du domaine de son petit savoir. Aussi long-tems que vos questions ne doivent être résolues que par les paragraphes qu'il aura appris, il est pro-

bable qu'il répondra plus ou moins bien; mais si, pour vous répondre, il est obligé de recourir à son imagination, il dira des sottises, lors même que par hasard il répondra bien; car il faut qu'il puisse justifier ce qu'il dit par un analogue puisé dans son épitome, et tout raisonnement qu'il ne saurait justifier ne ferait que fausser son esprit.

Habituez graduellement votre élève à la réflexion, mais ne lui donnez pas des réflexions toutes faites; sa paresse naturelle s'en accommoderait trop au dépens du développement de son esprit. Vous manqueriez votre but, bien loin de l'atteindre plus vite.

Quelque jeune que soit votre élève, il peut réfléchir sur *la douleur de Calypso.* Dites-lui de vous faire une phrase analogue. Demandez-lui pourquoi Calypso éprouvait de la douleur, pourquoi elle se promenait seule, pourquoi elle ne fesait plus résonner sa grotte de son chant. Il est probable qu'il répondra — *parce qu'elle était triste.* Demandez-lui si l'on chante quand on est triste. — Sans doute il répondra que *non*, s'il fait attention. S'il répondait — *oui*, ce qui serait possible, par étourderie, dites-lui: Quand ton papa te gronde, es-tu content? — *La réponse n'est pas douteuse.* — Chante-tu alors? — Il dira, *non.* — Eh bien! crois-tu que dans le même cas quelqu'un s'avise de chanter? — Non. — Pourquoi donc, m'as-tu dit que *oui?* — Je me suis trompé. — Pourquoi t'es-tu trompé? — Je n'ai pas fait attention. — Tu veux dire que tu n'as pas réfléchi, que tu as été étourdi. — Oui. — Est-il bon de se tromper? — Que faut-il faire pour ne pas se tromper? (Rappelez-vous que c'est l'élève qui doit répondre et non pas vous. Vous pouvez

bien le diriger de manière à ce que la réponse lui devienne facile, mais là se borne votre rôle; ne le dépassez jamais.»

Bien des gens, sans doute, gens fort consciencieux du reste, trouveront ce raisonnement bien enfantin, bien puéril, et ne manqueront pas de dire qu'il est ridicule de faire perdre à un enfant une demi-heure à lui faire trouver ces mots: — *je me suis trompé* — *je n'ai pas été attentif* — *j'ai été étourdi*, tandis qu'on peut les lui dire de suite et passer à d'autres choses plus importantes. — Nous répondrons que la réponse trouvée par l'élève est une conquête que rien ne peut lui enlever, tandis que la réponse qui lui serait suggérée ne prouverait point qu'il a pensé, réfléchi; et dans la méthode de l'Enseignement universel, c'est à faire penser et réfléchir que l'on s'attache.

Rappelez-vous, ou plutôt observez qu'il n'y a point de petit objet pour celui qui voit pour la première fois, point de petite conquête, point de petite découverte, quand c'est la première que l'on fait.

En réfléchissant sur les plus petites choses, l'élève s'exerce à réfléchir sur les plus grandes, mais il ne peut arriver à celles-ci que par gradation et à force de réfléchir sur les intermédiaires. — Cette marche éprouvée depuis dix ans par le fondateur, et maintenant adoptée en France et en Angleterre dans un grand nombre de maisons d'éducation, a donné des résultats constans si satisfesans, que la supériorité de la méthode est incontestable. Mais pour obtenir ces résultats, il faut suivre la méthode consciencieusement, et nous l'indiquons d'après les ouvrages du fondateur et selon que nous la pratiquons

nous-mêmes avec quelque succès. Allez lentement, pas à pas, dans les commencemens. Ne vous lassez point de faire répéter chaque jour ce que l'élève sait par coeur. Interrogez-le sur l'orthographe de chaque mot et exigez qu'il écrive de tête tout ce qu'il sait par coeur et qu'il se rende compte à lui-même de l'exactitude de ce qu'il a écrit. Pour cela il peut consulter son livre jusqu'à ce qu'il puisse s'en passer en raisonnant les fautes qu'il aurait faites.

A V I S.

Déja bien des personnes se montrent curieuses de connaître la méthode de l'Enseignement universel, et quelques-unes pensent avoir besoin de renseignemens particuliers à ce sujet. J'imiterai le philanthrope de Louvain et je dirai avec lui: —

Je n'appèle personne; je reçois tout le monde. Ainsi j'ai l'honneur de prévenir le public que je m'impose le devoir de répondre à quiconque croit avoir besoin de me consulter, pourvu que ce ne soit pas aux heures où mes occupations habituelles me forcent à sortir. Je prie les personnes qui désireront me parler de vouloir bien se faire informer d'avance des heures où je pourrai les recevoir. — Ce sera avec un vrai plaisir que je leur consacrerai tous mes loisirs.

Laforgue.

ANNONCE LITTÉRAIRE.

P R O S P E C T U S.

LE SECRÉTAIRE FRANÇAIS

OU

NOUVEAUX MODÈLES DE LETTRES DANS TOUS LES GENRES;

Ouvrage précédé d'un traité sur le style épistolaire, avec l'indication des formes usitées de nos jours dans tout ce qui concerne la correspondance française, les titres, qualifications, etc. etc. etc. —

par une société de Littérateurs.

Cet ouvrage, élaboré avec soin, présentera, outre les règles qu'il est indispensable de bien connaître pour écrire purement une lettre quelle qu'elle soit, les exemples les mieux choisis pour tout ce qui peut avoir rapport à la rédation des lettres, des pétitions, des rapports militaires, lettres de service, diplomatiques, de commerce; modèles de contrats, assignations, quittances, lettres de change, de crédit; billets de faire part, certificats, etc. *)

*) Afin de rendre l'usage de ce livre plus facile et plus profitable aux Allemands, un homme de lettres également versé dans la connaissance des deux langues, l'enrichira de notes explicatives en allemand, partout où il jugera utile d'éclairer le texte par la traduction.

Ce livre paraîtra vers la fin de mai prochain en 4 livraisons formant chacune un petit volume in-8° d'environ 300 pages, à 8 gros la livraison. — On s'abonne au bureau de la rédaction du Journal de Langue et de Littérature françaises, et chez tous les libraires, ainsi qu'au Cabinet de lecture de M. Reichel, ville-neuve à Dresde.

Nous avons sous les yeux le manuscrit de la première livraison de l'ouvrage que nous annonçons, et nous nous sommes assurés qu'il est écrit avec pureté, naturel et une grande connaissance du monde et des diverses matières qui y sont traitées. La connaissance qu'une longue expérience de l'enseignement nous a mis à portée d'acquérir des besoins de presque toutes les classes de la société et plus particulièrement de la jeunesse allemande, nous fait juger qu'un ouvrage aussi indispensable, offert d'ailleurs à un prix très-modéré, ne pourra qu'être bien accueilli en Allemagne, où la langue française étend de plus en plus sa sphère d'utilité, et où les personnes qui se livrent à son étude éprouvent surtout le besoin de se former au style et aux formes de la correspondance, objets si différens dans les deux langues et qui sont d'un si grand usage dans les rapports habituels de la vie.

NB. Pour être abonné, il suffit d'inscrire sur la liste *son nom et sa demeure;* les livraisons ne se paient qu'à mesure qu'elles paraissent.

JOURNAL

DE

LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES.

Miscuit utile dulci.

PREMIÈRE PARTIE.

GRAMMAIRE.

Suite du genre et du pluriel des Substantifs.

10) Les noms de vertus et de vices, et en général ceux de qualité sont du genre féminin, tels que: *la modestie, la sagesse, la probité, la valeur, la bienveillance, la morosité, la gourmandise, la médisance, la hardiesse, la douceur*, etc. Il faut excepter les trois substantifs suivans: — *le vice, le courage, le mérite.*

NB. La langue française a peu de diminutifs, mais ils sont, sans exception, du genre du mot dont ils dérivent; comme: — le *ventricule*, un *corpuscule*, un *globule*, un *animalcule*, un *lobule*, le *monticule*, l'*opuscule;* de ventre, corps, globe, animal, lobe, mont, opus (ouvrage), qui sont masculins; et la *pélicule*, la *particule*, la *vésicule;* de peau, part, vessie, qui sont féminins.

On remarquera peut-être que tous les mots que nous avons choisis affectent la terminaison en *ule* pour le masculin comme pour le féminin, et de là on pourra conclure que tous les diminutifs de la langue française affectent cette terminaison. Ce serait une erreur; car *et* et *ette*, qui répondent aux terminaisons *ino* et *ina* des Italiens, et au lein et chen des Allemands, sont, à proprement parler, les véritables finales diminutives, comme dans: fille *fillette*, brun *brunet*, brune *brunette*, femme *femmelette*, jolie *joliette*, gentille *gentillette*, douce *doucerette*, aigre *aigrelet* et *aigrelette*, agneau *agnelet*, archet *archelet*, baril *barillet*, bourrique (anesse) *bourriquet* (ânon - petit âne), coffre *coffret*, coussin *coussinet*, manteau *mantelet*, marteau *martelet*, moulin *moulinet*, os *osselet*, rossignol *rossignolet*, bachelier *bachelette*, boule *boulette*, chaîne *chaînette*, chambre *chambrette*, folle *follette*, histoire *historiette*, etc. Mais les diminutifs, employés fréquemment par les auteurs qui ont précédé le beau siècle de la littérature française, tels que Racan, Rabelais, Montaigne et même La Fontaine, sont, en grande partie, relégués dans le vieux langage, presque hors d'usage aujourd'hui; et ceux des substantifs qui nous sont restés, à très-peu près, ne peuvent plus être considérés comme des diminutifs; car *lancette* vient

de *lance*, mais la lancette n'exprime point une petite lance, non plus que *ariette*, qui vient d'*air*, n'exprime un petit air, etc.

11) Les noms d'états, de provinces, de fleuves et de rivières prennent, comme ceux de villes, (voyez N° 5) le genre de leur terminaison, comme: la France, la Saxe, la Prusse, la Russie, la Turquie, le Portugal, le Danemarc, le Pérou; la Bretagne, la Provence, le Languedoc, l'Angoumois, la Lusace, la Carniole, la Servie, le Rhin, le Pô, l'Oder, la Seine, l'Arno, etc.

Il y a des exceptions à cette règle, telles que — le Tage, l'Elbe, le Rhône, le Danube, le Tibre, le Mexique, le Perche, le Maine, et autres; mais ces exceptions se trouvent dans les articles suivans qui indiquent le genre par la terminaison.

Indication du genre des Substantifs par leur terminaison.

1) Tous les noms dont la terminaison orale a le son de l'*A*, comme; — un *a*, un *as*, un *sac*, un *almanach*, le *schah* ou *shah* de Perse, un *bât*, un *mât* de vaisseau, un *mas* (monnaie), un *lacs*, un *bac*, un *art*, un *arc*, le *dard*, le *départ*, etc., sont tous du masculin, à l'exception de la *part*, la *hart*. *)

Quoiqu'en dise Aristote et sa docte cabale,
Le *tabac* est divin et n'a rien qui l'égale.

*) Les désinences en *A*, quelles que soient les consonnes finales qui suivent cette voyelle, n'ont jamais que le son de l'*A*, à l'exception de la consonne *r* qui se fait sentir,

NB. On sent que cette règle n'a aucun rapport aux noms étrangers, tels que la *Neva*, la *Dwina*, la *Beresina*, etc.

2) Sur environ 400 mots que la langue française possède en *able*, il n'y a que les suivans qui soient substantifs: Un érable, le câble, le diable, un rable, du sable, un hable — une étable, une fable, une table. Tous les autres sont des adjectifs des deux genres.

3) Tous les mots en *age*, tels que *bocage*, *feuillage*, *servage*, *voyage*, *visage*, *abattage*, etc. sont du genre masculin, à l'exception des 6 suivans: — la *cage*, l'*image* — une belle image, la *nage*, la *page* (d'un livre), la *plage*, la *rage*. — Les mots de cette désinence sont au nombre d'environ 450.

Nota. De tous les mots terminés en *age*, le substantif *âge*, Alter, est le seul qui prenne l'accent circonflexe sur *a*. — L'*âge* amène la vieillesse, la vieillesse amène la mort, et la mort l'abandon forcé de toutes les vanités terrestres, si futiles quand on ne les voit pas à travers le prisme de la vanité.

4) Tous les mots en *an*, *en*, *ant*, *ent*, *em*, *en*, désinence très-nombreuse, tels que — la peine du *dam*, un

---

mais sans altérer le son de l'*A*. Le *s* dans *as*, un *as de coeur*, se prononce aussi, comme dans *hélas!* dans le style soutenu — mais sans altération de la voyelle. *Ac*, *at*, *ach*, *ah*, *as*, *ard*, *art*. *acs*, dans: hamac, estomac, art, mât, éclat, almanach, du lard, des lacs d'amour, des appas, etc., ne se prononcent pas autrement que — *hama*, *estoma*, un *ar*, un *ma*, *écla*, *almana*, du *lar*, des *la* d'amour, des *appa*. — Ainsi quoique ces terminaisons soient diverses pour les yeux, elles sont identiques pour l'oreille, seul organe qu'il faille consulter dans ce cas.

an, un *ban*, le grand *océan*, le *tan*, le *bilan*, un *quidam*, un *van*, un *vétéran*, le *blanc*, le *hareng*, le *rang*, le *sang*, le *champ*, le *chant*, le *firmament*, le *talent*, l'*évènement*, etc. sont du masculin, à l'exception de la *dent*, la *jument*. — Remarquez qu'il n'y a que les mots *hem!* exclamation, *item*, adverbe, un *requiem*, substantif, et *Harlem*, nom de ville, qui se terminent par *em*; et dans ces quatre mots, cette désinence se prononce avec le son naturel de *è*, comme dans *examen*.

5) Les mots terminés en *âtre*, comme: l'*âtre* est chaud, le *plâtre* est blanc, un *amphithéâtre* spacieux, etc. sont tous du genre masculin, à l'exception du mot *marâtre*. — Une marâtre n'est jamais une mère. — La nature semble avoir traité les Esquimaux en *marâtre cruelle*.

6) Sont également du genre masculin, sans exception, tous les mots terminés en *c*, et en *q* lorsque ces lettres se prononcent. — Le *bec* sert de main à la plupart des volatiles. — Le *froc* ne fait pas le saint. — Le *coq* matinal est l'horloge du campagnard. — Il a pendu son épée au *croc* avant de l'avoir dégainée. *(Il a quitté le métier des armes avant d'avoir fait la guerre.)* Un *escroc* de bonne société est pire qu'un brigand. Un grand *salamalec* — révérence profonde — se dit en plaisantant. Un *alambic*, un *suc* doucereux, un *cinq* de coeur, un heureux *pronostic*, un bel *aqueduc*, un *Grec* n'est pas un *Turc*. Le *tic* douloureux. L'Angleterre est riche en beaux *parcs*. L'*arc* de Nembrod est trop pesant pour le bras d'un Sibarite. Le plus bel *arc-de-triomphe* devrait être élevé à la plus belle vertu. Le *lac* de Genève est un des plus beaux de l'Europe.

7) Les mots termines en *ier* sont très-nombreux, (nous n'y comprenons pas les verbes) et sont tous du masculin; mais c'est dans les mots de cette désinence que se trouvent les noms de la majeure partie des professions; comme: — Armurier, ânier, arquebusier, banquier, barbier, boîtier, caissier, cavalier, chifonnier, cordier, douanier, écuyer, éperonnier, facturier, financier, flibustier, menuisier passementier, charpentier, cordonnier, serrurier, tonnelier, etc.; et la plupart des métiers pouvant être exercés par des femmes, ces noms peuvent devenir féminins par l'addition d'un *e* muet; comme: — Le coutelier, la coutelière; le fripier, la fripière; le bouquetier, la bouquetière, etc.

8) Tous les mots en *ir*, comme: le plaisir, le désir, un soupir, un zéphir, le visir, un saphir, le loisir, un élixir. Il y a loin du *zénith* au *nadir* etc. sont du masculin. *)

9) Il en est de même de tous les mots dont le son final est en *i*, comme: *i*, *ic*, *id*, *is*, *it*, *ict*, *ui*, *uid*, *uis*, *uit*, etc. — Nul n'est à l'*abri* de la souffrance; ne soyons donc pas insensibles aux maux d'*autrui*. On perd rarement le *pli* que l'on prend dans la jeunesse. Un *étui* d'or. Le *bui* est plus dur que le chêne. Chaque *pays* a ses usages et ses moeurs comme son climat. Chaque religion a son *paradis* et son enfer. Que de *soucis* l'homme se *crée* pour des riens. Le sombre *ennui* est d'ordinaire le partage de *celui* qui peut tout avoir. L'*édit* de Nantes fut revoqué par Louis XIV. Dans ce monde, cha-

*) *Remarquons* ici que dans tous les mots terminés en *ir*, substantifs ou verbes, le *r* final doit être prononcé.

cun cherche son *profit*. L'homme est trop faible pour résister toujours au *conflit* de ses passions, etc.

Il y a peu d'exceptions à cette règle; ce sont — la *nuit*, la *fourmi*, la *perdrix*, la *merci* (miséricorde), la *souris*, la *vis*, et la *gagui*, expression populaire; c'est une *gagui*, grosse femme réjouie.

NB. Lorsque le mot *merci* signifie remercîment, comme dans — *Grand merci*, expression adverbiale, il est du genre masculin.

10) Les mots terminés en *if* sont nombreux, mais ils sont presque tous adjectifs: quoiqu'il en soit, ils sont, sans exception, du genre masculin.

Substantifs en if. Un if, un canif, le nominatif, le génitif, le datif, l'accusatif, le vocatif et l'ablatif sont les noms des six cas des langues dont les noms sont déclinables: l'infinitif, l'indicatif, le conditionnel, le conjonctif ou subjonctif, et l'impératif sont les cinq modes des verbes; la langue grecque a de plus l'optatif. On écrivait autrefois — *baillif*, *apprentif*; on n'écrit plus que *bailli* et *apprenti*; mais comme si la bizarrerie imposait la loi aux faiseurs de langues, on écrit toujours *baillive*, quoiqu'on n'écrive plus qu'*apprentie* au féminin. — Un captif, chérif, un esquif, gérondif, juif, le motif, suif, un vomitif.

Un chiffre, un fiffre, et un piffre (mot bas et injurieux) homme très-gros, très-replet, qui fait *piffresse* au féminin, sont les seuls mots en *iffre*.

11) Les mots terminés en *in*, classe nombreuse, et ceux dont la désinence orale est semblable, comme *ein*, *eing*, *eint*, *ain*, *aint*, *aim*, *ym*, *inct*, et ceux en *oin*, *ouin*,

oing, sont du masculin, à l'exception de — la *faim*, la *fin*, la *main*, la *Toussaint*, et un autre.

Le butin, le burin, le devin, le vin, le thym, le lin, le lien, l'instinct, le gain, l'oint du Seigneur (le Christ), du vieux oing, le bien, le soin, le poing, un baragouin etc.

12) Les mots terminés en *isme*, quoiqu'assez nombreux, sont tous du genre masculin. — Le népotisme, le civisme, l'euphémisme, le despotisme.

„Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
„Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme."

Critique grammaticale.

Les questions suivantes nous ont été adressées par plusieurs personnes: *) 1° Est-il indifférent de dire *donnez-le moi* ou *donnez-moi le*, — *donnez-nous en* ou *donnez-en nous*, et ainsi de toutes les phrases semblables? On désire savoir la raison de l'usage. 2° On a lu dans un journal imprimé à Paris les phrases ci-après: — Malgré les vérifications et les liquidations *qui se sont succédées* depuis cinq ans, etc. — 3° Un hiver de Russie dans nos climats ne suspendrait pas plus de travaux que les ministres *n'en ont interrompus*. — 4° *Tout* ce qui intéresse l'humanité ne peut être étranger à la religion. —

*) Au nombre des lettres qu'on nous adresse, il s'en trouve beaucoup qui ne sont ni datées ni signées, et nous en avons reçu qui n'étaient point affranchies. Nous déclarons donc ici que nous ne nous croirons obligés dorénavant a répondre qu'aux lettres signées et affranchies; mais nous promettons de ne mentionner le nom de qui que ce soit, qu'autant qu'on nous y autorisera.

5° Ils n'ont pas fait de coups-d'état, mais leurs amis ne leur *en ont-ils* pas *demandés?*

Réponse.

1) On doit dire invariablement — *donnez-le moi, donnez-la moi, envoyez-les nous, envoyez-la nous, procurez-le leur, procurez-la leur.* — C'est une faute de dire — *donnez-moi le, donnez-moi la, envoyez-nous le, envoyez-nous la,* procurez-*leur les,* procurez-*leur la;* et cette construction nous semble dériver de ce principe, qu'en général il faut énoncer les premiers les complémens qui appartiennent de plus près à l'attribut combiné, ou, si l'on veut, au verbe. Or, les complémens directs ont évidemment le pas sur les complémens obliques, ou indirects. Voilà pourquoi, dans les phrases ci-dessus, *le, la, les,* vers lesquels l'attribut combiné se porte directement, doivent être placés avant *moi, nous, leur,* auxquels on n'arrive que par une voie détournée.

Il y a des phrases où il n'y a que des complémens indirects; telles sont celles-ci: — *Donnez-nous en, envoyez-m'en, parlez-lui en.* Donnez, à qui? *à nous.* — Une partie de quoi? — *de cela.* — Parlez, à qui? — *à lui.* — Dequoi? — *de cela.* *A* et *de* sont des signes caractéristiques du complément oblique, ou *régime indirect.* Dans ce cas, à quel principe recourir? — Voici notre opinion.

Le principe général est qu'il faut énoncer les premiers les complémens qui appartiennent de plus près à l'attribut combiné; mais cette loi plie devant la loi suprême de l'harmonie. Or, cette loi veut que le complément le plus court, direct ou indirect, soit placé le premier.

Ainsi nous dirons : — Je préfère à la fortune l'estime de mes concitoyens. *A la fortune,* complément indirect, est placé le premier, parce qu'il est plus court que le complément direct — *l'estime de mes concitoyens.* L'oreille serait blessée, si nous disions : — Je préfère l'estime de mes concitoyens à la fortune. — D'après cette modification apportée au principe général, l'esprit métaphysique qui a présidé à la formation des langues, comme l'esprit d'ordre à celui de l'univers, a voulu qu'on dit : — *donnez-nous en, envoyez-m'en, parlez-lui en,* parce que *en* signifiant une partie de cela, est intrinsèquement un complément plus long que *nous, me* et *lui* qui signifient *à nous, à moi, à lui.* L'usage est constant, et il serait peut-être difficile de trouver de cet usage d'autres raisons que celles que nous venons de donner.

2) Pour résoudre la seconde question, il ne s'agit que de déterminer la nature du verbe *se succéder ;* or, *succéder* étant un verbe à complément prépositif, *verbe actif impropre,* véritable intransitif dont l'action ne sort pas du sujet, il ne saurait avoir un complément direct. On dit *succéder à quelqu'un,* se succéder, *succéder l'un à l'autre.* Dans la phrase dont nous nous occupons, le pronom personnel relatif *se*, qui précède le participe *succédées*, est employé pour *à soi, à elles,* ou pour les *uns aux autres ;* or, la préposition est le signe du complément oblique, *du régime indirect,* et *ce régime n'a aucune influence sur le participe.* — La troisième règle du participe passé ou passif dit : Que le participe soit conjugué avec l'auxiliaire avoir ou avec l'auxiliaire être, *le participe doit s'accorder avec le régime direct qui le précède.* Mais

il n'y a que les verbes transitifs, les verbes *actifs propres* qui puissent avoir un régime direct (accusatif). De tout cela il résulte que le participe *succédé* doit rester indéclinable, et que la phrase citée, pour être correcte, doit s'écrire ainsi: — „Malgré les vérifications et les liquidations qui *se sont succédé* depuis cinq ans."

3) La troisième question étant semblable à la cinquième, nous allons répondre ici à l'une et à l'autre. — Pour qu'un participe uni au verbe avoir soit déclinable, il faut qu'il soit précédé de son régime direct, nom ou pronom. — Analysons l'une des deux phrases en question, et voyons si nous pourrons y découvrir ce régime. — *Un hiver,* nominatif ou sujet du verbe *ne suspendrait.* — *De Russie dans nos climats,* attributif du sujet *hiver.* — *Plus de travaux,* complément ou *régime direct* de *suspendrait.* *Que,* conjonction, second terme du rapport de la comparaison amené par *plus.* — *Les ministres,* nominatif du *parfait du verbe interrompre: n'*mis pour *ne*, troisième terme du rapport de comparaison, *plus, que, ne. Ne,* adverbe de négation. *En,* pronom relatif, mis pour *de cela,* singulier masculin, *régime indirect* du participe *interrompus.*

Dans cette analyse, comme on le voit, il n'y a pas un seul mot qui puisse être considéré comme régime direct; or un régime indirect ne saurait imprimer d'inflexion au participe; mais quand bien même cela serait, dans l'espèce, le participe *interrompu* n'en demeurerait pas moins au singulier masculin, puisqu'il est impossible d'attribuer un autre nombre, et sur tout un autre genre, au pronom relatif *en.* — Ainsi dans la phrase N°. 3, *en* est mis pour *de cela,* de cette chose-là qu'on nomme travaux; et dans

celle N°. 5, *en* est employé pour *de cela,* de cette chose-là qu'on appèle coups-d'état. Par conséquent dans les deux phrases, le participe n'étant point précédé d'un *régime direct* doit être au singulier et au masculin: *interrompu, demandé.*

4) *Tout ce qui intéresse l'humanité ne peut être étranger à la religion* présente nécessairement un sens opposé à l'idée qu'a voulu exprimer l'écrivain; car il a évidemment eu l'intention de dire que *tout ou chaque chose qui intéresse l'humanité, intéresse la religion,* et non que *chaque chose* ou *tout ce qui intéresse l'humanité,* moins quelque chose, *est étranger à la religion.* Or, c'est pourtant ce sens que rend la construction qui nous occupe. — *Tout* et *ne* sont en contradiction. L'idée que nous devons raisonnablement supposer à l'auteur est: *Rien* de ce qui intéresse l'humanité *ne* peut être étranger à la religion, — ou *Tout ce qui intéresse l'humanité doit être* (est) *du domaine de la religion;* et nous pensons que c'est l'une de ces deux constructions qu'il faut nécessairement employer; mais de préférence la première, dans l'idée que nous supposons à l'auteur. —

On nous demande également si la construction suivante est française: — „*Rien n'est plus certain que l'homme ne saurait être heureux sans la vertu.*“ — Nous ne le croyons pas, mais étayons notre opinion.

Cette construction est vicieuse, et la raison en est simple. Dans toute phrase comparative, il y a trois choses essentielles, le sujet, l'attribut et l'objet de la comparaison. — *Rien, aucune chose;* voilà le sujet de la phrase proposée. *N'est plus certain,* voilà l'attribut: *que* annonce

l'objet de la comparaison; mais cet objet où est-il? Nulle part, l'esprit qui l'attend est deçu. Il faut absolument dire : — *Rien n'est plus certain que cette proposition, que cette maxime : l'homme ne saureit être heureux sans la vertu.* Pour mieux se convaincre du manque de l'objet de la comparaison, on n'a qu'à construire la phrase logiquement, c'est-à-dire suivant la marche naturelle des idées : — *L'homme ne saurait être heureux est plus certain qu'aucune autre chose.* Alors ce n'est plus l'objet qu'on désire, c'est le sujet. Mais qu'on dise : — *Cette maxime, l'homme ne saurait être heureux sans la vertu, est plus certaine qu'aucune autre chose*, la phrase est pleine et l'esprit satisfait; mais le goût exige un peu plus d'élégance, et veut souvent la suppression de l'objet grammatical, pourvu qu'on en supprime l'annonce, et que l'objet logique soit clairement indiqué : il prescrit de dire en cette circonstance : — *Rien n'est plus certain ; l'homme ne saurait être heureux sans la vertu.*

Demande. Doit-on dira en parlant de gens oisifs, désoeuvrés : *manger, boire* et *dormir est leur unique affaire,* ou bien *sont leur unique affaire?*

Réponse. Nous trouvons défectueuses les deux manières de construire l'attribut de la proposition dans la phrase qui nous est soumise. *Est* et *sont* nous paraissent également répréhensibles ; *est*, parce que le sujet étant composé de trois unités, qui sont *manger, boire* et *dormir*, veut l'attribut au pluriel : — *sont*, parce que les trois unités étant trois infinitifs et n'ayant point par conséquent

la propriété du nombre, ne peuvent communiquer le pluriel à l'attribut. Ainsi nous croyons que, dans la circonstance, on ferait bien de dire : — *Manger, boire* et *dormir, c'est leur unique affaire.* Dans cette construction, les trois infinitifs sont le sujet logique de la proposition, avec lequel l'attribut peut fort bien ne pas s'accorder, et *ce*, c'est-à-dire *cela*, est le sujet grammatical avec lequel l'accord est de rigueur.

SECONDE PARTIE.

Lettre de M. Nauwerck sur quelques articles des deux premiers numéros de ce journal. Réflexions sur les synonymes *aimer* et *chérir*. Citations.

Monsieur,

Je viens de lire le 3e numéro de votre journal qui contient beaucoup de choses fort intéressantes et je prends la liberté de vous adresser sur les deux premiers numéros quelques observations que je crois devoir faire dans votre propre intérêt comme dans celui du public.

Vous dites, page 22: Le propre de la terminaison adverbiale est de marquer, de distinguer, d'expliquer l*a manière,* la façon particulière d'être ou d'agir du verbe.

C'est énoncer la fonction de l'adverbe lui-même, ou bien de cette sorte d'adverbes; car — Il prononce fort bien le français. — Il a mal agi avec moi, veut dire: *Il prononce le français d'une très-bonne manière; il m'a traité de mauvaise manière.* Donc, ce n'est pas le propre de la *terminaison* adverbiale de désigner la façon *particulière* de l'état ou de l'action marquée par le verbe; pour

cela il faut encore y ajouter l'idée secondaire (ici la principale) d'un adjectif.

D'après ce que vous dites sur la différence entre adjectif et épithète, je trouve que le mot *lents*, marqué à la page 78 comme épithète, est plutôt adjectif: — retranchez ce mot, le sens sera-t-il complet? — Il est donc nécessaire pour conserver la phrase adverbiale: — s'avancer *à pas lents*, ou lentement; mais le verbe peut-il recevoir une épithète?

Permettez, Monsieur, que je corrige ici la traduction allemande que vous avez donnée à la page 32. „La religion ne nous prescrit ni la libéralité, ni la générosité, mais elle nous fait une loi de la bienfesance.“ Die Religion schreibt uns weder Freigebigkeit, noch Großmuth vor, sie macht uns aber Wohlthätigkeit zur Pflicht. —

Je vous prie également de vouloir bien indiquer dans vos errata la faute d'impression qui s'est glissée à la page 33 — *félicitons celui qui reçût de la nature un coeur bienfesant, E T* lui prépara des jouissances .... — N°. 2. page 45. Quoiqu'il faille tomber d'accord que l'admission du genre neutre ne lève point la difficulté pour reconnaître le genre qui a été adapté à tel ou tel mot de la langue allemande, les deux mots das Mädchen, das Pferd ne sont pas bien choisis pour prouver le *ridicule* de les avoir neutralisés.

Aussi bien qu'il y a dans la langue française des terminaisons qui affectent, avec plus ou moins d'exceptions, un genre déterminé, et d'autres qui servent à former le diminutif, les terminaisons lein et chen en allemand marquent le diminutif, et *sont toujours neutres*, quel que soit

le mot qui s'y attache. Il est à regretter que le mot Maid féminin (fille) racine de Mädchen, ne soit plus d'usage; mais il en reste bien d'autres pour échapper au *ridicule*. — Il me semble au reste qu'on a bien fait de dire das Pferd, *nom de genre*, qui en effet ne saurait être ni masculin ni féminin; il convient aussi bien à l'étalon qu'à la jument, et l'on dira bien en français: — Je pense avec plaisir à ma jument; *c'était un beau cheval.* — Où est donc le *ridicule?* *)

Encore une remarque. Si je comprends bien le mot de *pléonasme*, j'en ai trouvé un à la page 72. Le voici: — „*Etre mis comme un fagot;* être habillé sans goût, sans ordre *dans les vêtemens.*

Ces trois derniers mots n'ajoutent ni clarté ni énergie au sens de l'explication donnée; ôtez-les, il reste (le sens) dans son intégrité. Ce sont donc, à mon avis, des mots superflus qui forment une vraie périssologie.

Enfin, permettez-moi de vous adresser encore une question grammaticale (qui n'a point trait à votre journal). Trouvez-vous la phrase suivante parfaitement correcte et claire?

.... plusieurs passèrent dans la Norique et d'autres en Italie, préférant *s'expatrier à subir la loi du vainqueur.*

Pardon, si j'ai usé trop rigoureusement de la permission que vous avez bien voulu accorder à tous vos lec-

---

*) M. Nauwerck appuie sur le mot *ridicule* qu'il répète jusqu'à trois fois; mais nous espérons qu'il nous fera la grâce de croire que, quelque ridicule que nous paraisse une forme, il ne saurait entrer dans nos intentions de la déverser sur ceux qui en font usage.

teurs de vous adresser leurs observations; faites des miennes ce qu'il vous plaira; elles n'ont pas été dictées par un esprit de controverse, mais simplement par l'amour du vrai.

Je suis etc.

Ch. Guil. Nauwerck.

Réponse.

M. Nauwerck fait une étude approfondie de la langue française qu'il enseigne avec succès, ainsi que l'allemand, sa langue maternelle. C'est donc avec plaisir que nous avons reçu ses observations et que nous allons y répondre.

D'abord nous pensons ne pas nous être trompés, en disant, page 22, que le propre de la terminaison adverbiale est de marquer, de distinguer, d'expliquer *la manière*, la façon particulière d'être ou d'agir du verbe; mais ceci ne doit s'entendre, *comme l'explique la fin de l'article, auquel nous renvoyons,* que de la terminaison *ment* qui s'ajoute à l'adjectif pour former les adverbes de manière. — Nous ne croyons pas que — „Il prononce fort bien le français" signifie: „Il prononce le français *d'une très-bonne manière;* non plus que — „Il en a mal agi avec moi, puisse se rendre par — *Il m'a traité de mauvaise manière.* Il faut dire: Il prononce le français comme il faut, ou il le prononce d'une manière convenable. — Il en a agi avec moi, ou envers moi, ou à mon égard, d'une manière tout-à-fait inconvenante. Mais d'ailleurs *bien* et *mal,* adverbes, l'un d'approbation et l'autre d'improbation, *quoique adverbes de manière,* ne sauraient être pris à partie pour détruire notre assertion, car ils n'affectent point *une*

terminaison adverbiale. Dans ceux qui se forment de l'adjectif et de la terminaison *ment,* nous le répétons, c'est bien, à notre avis, la terminaison adverbiale qui désigne la façon particulière de l'action ou de l'état marqué par le verbe; mais la terminaison ne detruit pas l'idée, soit *secondaire*, soit *principale*, de l'adjectif; et en cela nous espérons nous trouver à l'unisson avec M. Nauwerck.

Quant à l'article *lents*, page 28, nous reconnaissons avec plaisir que M. Nauwerck a parfaitement raison; mais en consultant notre manuscrit, nous voyons avec peine que c'est encore là une de ces nombreuses erreurs typographiques qu'il nous sera bien difficile de faire entièrement disparaître.

Remercions notre correspondant de la traduction élégante et correcte qu'il nous a donnée d'une phrase de notre premier cahier; mais qu'il nous permettre de lui faire observer que n'ayant traduit qu'un mot, sa traduction ne saurait être une correction.

M. Nauwerck nous signale comme faute d'impression la conjonction *et* qui se trouve à la ligne 14 de la page 33; mais nous y voyons autrement que lui. S'il nous avait signalé une construction vicieuse, nous nous serions empressés de le satisfaire en reconstruisant la phrase.

Admettons que les deux mots Mädchen et Pferd soient mal choisis pour l'objet que nous nous sommes proposé d'indiquer, notre remarque n'en subsistera pas moins, et M. Nauwerck aurait bien pu nous indiquer d'autres mots, par exemple der Knabe, nom de genre comme das Mädchen: mais le jeu n'en vaut pas la chandelle. — Nous lui observerons en passant qu'un français ne dira pas — Je

pense avec plaisir à ma jument — *c'était un beau cheval;* à moins qu'il ne veuille imiter le flamand qui disait: — qui vous a fait *ta* queue? — mais il dira: *c'était une belle bête,* ou *un bel animal.*

Nous sommes loin de croire, comme M. Nauwerck, que les mots *dans les vêtemens* forment une périssologie, car nous les considérons, après les mots — *sans ordre,* comme très-nécessaires à la clarté de l'explication. Un militaire ne se mettra point, par exemple, en grand uniforme sans ordre; ainsi *s'habiller sans ordre,* peut signifier sans en avoir reçu l'ordre. — Si nous disions à M. Nauwerck: Votre lettre, Monsieur, est remplie d'une foule d'observations très-judicieuses. Vous n'aurez seulement qu'à m'indiquer les fautes, et je les corrigerai; ces mots *une foule* et *seulement* seraient de vrais pléonasmes; car *une foule* et *remplie* s'excluent mutuellement; et *ne ... que* étant l'équivalent de *seulement*, ce dernier mot est superflu.

Nous donnerons à M. Nauwerck dans le prochain numéro l'explication de la phrase qu'il nous a soumise.

Réflexions sur les synonymes aimer *et* chérir.

Dans une société, où je me trouvais naguère, on mit en question lequel des deux mots *aimer* ou *chérir* est le plus fort. Toutes les opinions se réunirent pour celui d'*aimer* et je fus seul de l'avis contraire. Les dames qui, par la sensibilité de leur coeur, la délicatesse de leur esprit et leur expérience, peut-être, étaient les meilleurs juges dans cette cause ne me furent pas plus favorables que

les hommes. Le rapport d'*aimer* avec *amour* les séduisit sans doute, et elles furent dupes du mot en cette circonstance comme elles le sont de la chose en beaucoup d'autres.

Rentré chez moi, peu content du rôle que j'avais joué dans ce cercle, d'autant plus que certain quidam avait semblé rire sous cape de ma mésaventure, je n'eus rien de plus pressé que de consulter le traité des synonymes de l'abbé Girard qui a toujours su allier avec sagesse au goût le plus épuré les raisonnemens d'une saine logique et les fleurs d'une imagination sans écarts. Mais malheureusement il est des mots que la sévérité de son caractère ne lui a point permis de considérer sous tous leurs rapports ou de présenter avec toutes leurs acceptions. Tels sont entre autres *aimer* et *chérir*. Ministre fidèle d'une religion rigoureuse, il ne les a expliqués que d'après la loi plutôt que d'après la nature; il ne les a vus que comme objets de prohibition ou de précepte. Cependant la manière dont il a fait connaître leur valeur et fait sentir les différences qui les distinguent m'a paru autoriser l'opinion que j'avais émise. *Chérir*, dit-il, exprime plus d'attachement, de tendresse et d'attention. Deux exemples suffisent pour en fournir la preuve. L'évangile commande d'*aimer* son prochain; mais certes cet attachement n'est pas le même que celui que la nature, le devoir et la reconnaissance inspirent pour un père; aussi l'enfant bon chrétien *aime* son prochain, mais il *chérit* l'auteur de ses jours.

Les dévotes *aiment* leur prochain, dit l'abbé Girard; mais elles *chérissent* leur Directeur. Or, peut-on mettre en parallèle cet amour d'obligation pour un être souvent

inconnu, avec cette tendresse, ces attentions, ces petits soins qu'elles consacrent au dépositaire de leurs faiblesses, à l'homme de Dieu qui, se pliant à leurs goûts, sait leur faire trouver des plaisirs dans la retraite et des adoucissemens dans la pénitence.

Une observation qui a échappé à l'abbé Girard, et que je crois décisive, c'est que le mot *chérir* annonce un amour de préférence. Prouvons-le par quelques exemples.

Que de familles où les enfans tendrement *aimés* de leurs père et mère ne voient cependent qu'avec une jalousie bien naturelle qu'il en est un que l'on *chérit!*

Quoique la jeune bergère *aime* le troupeau confié à ses soins, cela ne l'empêche pas d'avoir sa brebis *chérie.*

L'ouvrage que le public *aime* le plus n'est pas toujours celui que l'auteur *chérit* davantage.

Une bonne mère *aime* tous ses enfans, mais il n'est pas rare de lui voir *chérir* (ou préférer) celui qui lui a le plus coûté.

Il est facile d'appliquer à ces exemples la définition que l'abbé Girard donne du mot *chérir.* Suivant ce savant synonymyste, nous ne chérissons que les personnes, ou ce qui fait en quelque façon partie de la nôtre, comme nos idées, nos préjugés, même nos erreurs, nos illusions, etc.

Que de pères, comme Jacob, ne trouvent dans leur Benjamin d'autre mérite que celui d'être le fruit de leur vieillesse et de flatter leur vanité!

Le timide agneau ne doit les caresses de sa naïve bergère qu'au sentiment qu'il lui fait éprouver et que développera bientôt le Colin du village.

A l'égard des auteurs, s'ils *chérissaient* moins leurs productions, et *aimaient* un peu plus la critique; ils pourraient perfectionner des ouvrages qui flatteraient alors, avec plus de raison, leur amour-propre.

Je prie monsieur le rédacteur du Journal de langue et de littérature françaises de vouloir bien me faire connaître son avis dans l'un de ses plus prochains numéros, et de ne point me nommer.

Je suis etc.

Il nous paraît que la question, quoique bien sentie, n'a pas été résolue par le spirituel rédacteur de l'article qu'on vient de lire, et qu'elle ne peut l'être telle qu'elle a été posée. Le mot *aimer* est semblable à un tronc d'oû partent un grand nombre de branches qui, elles-mêmes, se divisent en une infinité de petits rameaux. L'amour de Dieu, la tendresse paternelle, la piété filiale, l'amour du prochain, l'amour de la patrie, celui de la gloire, de la vertu, de la vérité, l'amour du gain, des richesses, l'amour sexuel, l'amitié, l'amour de prédilection, etc. Toutes ces affections particulières peuvent être comparées entr'elles, mais non pas tel *amour* avec l'*amour* en général: l'un des membres de la comparaison aurait trop d'étendue. Les personnes qui ont agité cette question ont simplement, sans doute, voulu savoir si le mot *chérir* qui exprime un amour de prédilection, est plus fort que le mot *aimer* exprimant l'amour d'un sexe pour l'autre. Tâchons de donner des définitions justes, et le problème présenté sous le nouveau point de vue se résoudra de lui-même.

Aimer, éprouver la passion de l'amour, c'est s'élancer de toutes les facultés de son être vers l'objet dont on est épris.

Chérir, éprouver un sentiment de prédilection, c'est prodiguer à l'objet qu'on distingue les complaisances, les attentions, les petits soins qui peuvent, dans nos idées, contribuer à son bonheur ou l'augmenter.

Or, peut-on comparer, pour l'énergie, les transports impétueux de la personne qui *aime*, avec les procédés calmes de celle qui chérit? non.

Nous convenons cependant que, hors le cas des passions violentes, *chérir* dit plus qu'*aimer*, parce que, outre l'affection, commune aux deux mots, *chérir* emporte avec lui l'idée de soins, de caresses, de mille attentions délicates; aussi les exemples cités nous paraissent-ils très-bien choisis, et peuvent être pris pour modèles.

L'homme serait heureux d'être aimé de l'objet qu'il désire; il doit désirer d'être chéri de celui qu'il aime.

Citations diverses.

Qu'est-ce qu'un philosophe? — C'est un homme qui oppose la nature à la loi, la raison à l'usage, sa conscience à l'opinion, et son jugement à l'erreur.

J'ai vu dans le monde qu'on sacrifiait sans cesse l'estime des honnêtes gens à la considération, et le repos à la célébrité.

Notre raison nous rend quelquefois aussi malheureux que nos passions, et l'on peut dire de l'homme, quand

il est dans ce cas, que c'est un malade empoisonné par son médecin.

Dans les grandes choses, les hommes se montrent comme il leur convient, dans les petites, ils se montrent comme ils sont.

L'importance sans mérite, chose fort commune, obtient des égards sans estime.

Il y a dans l'état social une foule d'hommes qui ne sont quelque chose que par l'habit qu'ils portent.

On fausse son esprit, sa conscience, sa raison, comme on gâte son estomac.

Ne tenir dans la main de personne, être l'homme de son coeur, de ses principes, de ses sentimens, c'est ce que j'ai vu de plus rare.

(Chamfort.)

Il y a des hommes si jaloux et si occupés du mérite de leurs aïeux qu'ils n'ont jamais le tems de penser à s'en créer un.

Celui qui ne brille que de l'éclat de ses ancêtres, ne ressemble pas mal au laquais qui s'enorgueillit d'une riche livrée.

On ne doit être fier de sa naissance que lors qu'on a la conscience d'ajouter à la gloire de ses aïeux.

(anonyme.)

L'amour-propre irrité souffre de peu de chose!
C'est un voluptueux que blesse un pli de rose.

(Delile-imag.)

Ces deux vers sont une allusion à ce Sybarite qui ne put dormir de toute la nuit, parce qu'il y avait dans son lit une feuille de rose pliée en deux.

„L'homme à créé l'honneur; Dieu créa la vertu.

(*Raynouard.*)

La valeur et le génie descendent du ciel, et ceux qui en sont doués n'ont pas besoin d'autres ancêtres.

Mme de Stael.

Si celui qui nous a donné la raison nous a condamnés à l'ignorance, il ne nous a pas condamnés à l'erreur.

Condillac.

Le front chargé d'ennuis, l'étude prit naissance,
Et *l'erreur* à sa voix détrôna l'ignorance.

(*C. Delavigne.*)

Triste condition des hommes! quoi! avant d'arriver à la science, l'ignorant doit passer par l'erreur? est-ce une nécessité? Cela vaudrait bien la peine d'être approfondi.

TROISIÈME PARTIE.

Notice rapide du mouvement philosophique actuel en France. Notice sur la Tasmanie. Découvertes importantes. Enseignement universel.

De tous les travaux philosophiques actuels en France, aucun n'attire autant la foule que le Cours public de *Victor Cousin* — (histoire de la philosophie moderne). M. Cousin peut compter de 1000 à 1500 personnes à chacune de ses séances, mais ce nombreux auditoire est dû beaucoup plus au talent oratoire du professeur qu'à son mérite philosophique proprement dit. Toutefois il y a une distinction essentielle à faire, pour ne pas être injuste envers Cousin. Sa première année 1828), *Introduction à l'histoire de la philosophie,* fut mauvaise. La seconde, (1829) où il arrive réellement à l'histoire de la philosophie, fut bien meilleure, parce qu'il n'avait à exposer que les idées d'autrui; or, je ne crois pas qu'on puisse lui refuser un grand talent d'exposition. Ce cours de 1829 a dû être profitable à la jeunesse des écoles de Paris.

Th. Jouffroy, traducteur de Reid, de Dug. Stewart, et que l'on peut ranger comme Cousin dans l'école de Royer-Collard, Jouffroy, distingué par la netteté et l'exactitude de son esprit, a commencé en 1828—29 un Cours public sous le litre de: *Histoire de la philosophie ancienne,* mais qui n'est en réalité qu'un *Cours de psychologie.*

Moins brillant que Cousin, Jouffroy a moins d'auditeurs, mais il a probablement plus de partisans, au nombre desquels sont, en première ligne, les Rédacteurs du Globe et les doctrinaires de la Chambre des Pairs (de Broglie, Barante, etc.). Le caractère philosophique de Jouffroy est sans doute plus estimé que celui de Cousin; cependant la *physiologie matérialiste* domine tellement aujourd'hui à Paris, que *le Cours de Psychologie* de ce professeur ne paraît pas devoir amener des résultats remarquables.

Les travaux les plus notables dans la physiologie matérialiste sont, de notre tems, ceux de *Gall* continués par *Spürzheim*, et ceux du Dr. *Broussais.* (Ce dernier est auteur d'une Doctrine médicale diversement appréciée, mais qui a produit en France une révolution dans la science.) M. Broussais professe la physiologie à l'hôpital du Val-de-Grâce: son cours est public. La tendance philosophique de ce cours est nettement indiquée dans son livre de l'*Irritation et de la Folie*, un volume in 8° publié en 1828.

Il y a cependant, dans l'Ecole de Médecine de Paris, un parti *anti-matérialiste* qui fait cause commune avec Jouffroy et Cousin contre Broussais. Ce parti s'attaque plus particulièrement à ce dernier professeur qu'aux *Phré-*

nelogistes *); parce que cette dernière étude, bien qu'elle ne soit pas négligée, n'a pas en ce moment d'organe public, ni aucun organe privé aussi véhément que Broussais.

Selon moi, les plus importans des travaux philosophiques actuels en France sont, jusqu'à présent, les moins généralement connus. Je veux parler *de l'Ecole de Saint-Simon:* je ne dirai rien de la doctrine de cette Ecole, car le discours d'ouverture *du Cours de philosophie positive* d'Auguste Comte à l'Athénée, consigné au cahier de novembre dernier dans la Revue Encyclopédique, en donne une idée plus exacte que je ne saurais le faire. **)

M. Bazard a inséré un excellent article sur St-Simon dans la *Biographie moderne* en un vol. compacte: celui qui se trouve dans le même ouvrage en 3 vol. in 8°, publié à Paris en 1816, est mauvais ainsi que tout l'ouvrage.

St-Simon a beaucoup écrit, ou plutôt il a beaucoup fait écrire; mais les parties les plus essentielles de son système sont nettement développées dans le 1°) un vol. in 8°, publié en 1824 ou 1825 chez Bossange père, intitulé *Opinions philosophiques, littéraires et industrielles;* 2°) *le Catéchisme des industriels,* surtout dans le 3e cahier intitulé *Système de politique positive,* par Auguste Comte élève de St-Simon; 3°) *Le nouveau Catéchisme,* brochure in 8° et enfin, 4°) dans *Le Producteur*, Journal des Sciences, des

---

*) La *Phrénologie* est une science qui fait partie de la métaphysique et qui a pour objet spécial *l'étude des facultés intellectuelles.*

**) Nous nous proposons de donner dans un de nos prochains numéros la substance de ce discours.

Beaux-Arts et de l'Industrie, 1825—26, en 5 vol. in 8°, ouvrage très-rare.

La publication de ce dernier ouvrage eut lieu après la mort de Saint-Simon. Les collaborateurs principaux étaient: — *A. Comte*, ancien élève de l'Ecole polytechnique, prof. de mathématiques, élève de St-Simon. — *Antoine Cerclet*, avocat, traducteur de l'Histoire du Droit romain au moyen âge, *de Savigny*. — *Jos. Allier*, avocat, traducteur de *Vico* (aujourd'hui à Saint-Pétersbourg). — (Ces deux derniers ne sont pas élèves de St-Simon.) *Olinde Rodrigue*, de l'Ecole polytechnique, élève de St-Simon et mathématicien distingué. — *Prosper Enfantin*, ancien élève de l'Ecole pol. et de St-Simon. Il a traité dans le Producteur la partie de *l'Economie politique* d'une manière très-remarquable et plus philosophique qu'aucun autre Economiste. — *St. Amand Bazard, etc.*

Depuis 1826, il y a eu scission dans l'Ecole du *Producteur:* Comte, Allier et Cerclet d'une part; de l'autre O. Rodrigue, Enfantin, Bazard, Eugène Rodrigue, E. Laurent, etc., et de nouveaux adeptes, tels que *Carnot* fils et autres, avocats, médecins, professeurs, etc.

Cette seconde fraction de l'Ecole de St-Simon, qui se considère comme continuant immédiatement *le Maître*, a établi en 1828 et 1829 des conférences publiques qui commencèrent par l'exposition de la Doctrine. Elle a pris une tendance entièrement *spiritualiste* et *théologique*, notamment depuis la publication de son Journal qui a commencé de paraître l'année dernière sous le litre de *L'Organisateur:* il en paraît un cahier chaque mois.

Quant aux dissidens, Aug. Comte a fait, en 1828 et 1829, un Cours particulier de *Philosophie positive;* et ce Cours a été recommencé, pour 1829 — 30, à l'Athénée. Aug. Comte ne prend plus le titre *d'Elève de St-Simon;* il paraît même s'efforcer d'isoler sa réputation de celle de cette Ecole. Il est en opposition ouverte avec les Rédacteurs de *l'Organisateur*, sur les questions de *Dieu* et de l'*Ame*, et il a soin de l'indiquer à la fin de sa première leçon à l'Athénée. (V. Rev. Enc. nov. 1829, fol. 306 à 308.) Un autre passage du discours d'ouverture du Cours de Philosophie positive (v. même cahier, f. 294, dernière ligne jusqu'au bas de la page 297), est dirigé contre la tendance des *Cours de Jouffroy* et de *Cousin.*

Plusieurs savans distingués, de Blainville, Fourier, Broussais, et même l'illustre Cuvier dans son *Cours de l'Histoire des Sciences naturelles,* se sont rapprochés, plus ou moins, de la philosophie de Comte, qui est certainement une des plus fortes têtes que nous ayons aujourd'hui en France.

Les autres anciens collaborateurs du *Producteur*, qui se sont séparés de l'Ecole avec Comte (Allier et Cerclet) ne se proposent de publier leurs travaux que plus tard.

Quelques anciens élèves de St-Simon ne se sont attachés ni à l'une ni à l'autre des deux fractions de l'Ecole; entr'autres Aug. Thierry, auteur de l'*Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands,* et de *Lettres sur l'Histoire de France*, ouvrages justement estimés; *Léon Halevy,* poète dramatique et littérateur, etc.

De tous les écrivains actuels qui ont puisé dans les idées de St-Simon, sans appartenir à son école, le plus

distingué, sans contredit, c'est Guizot, professeur d'Histoire à la Faculté des Lettres de Paris. Il a surtout profité des vues historiques de St-Simon dans ses *Essais sur l'Histoire de France,* le meilleur de ses ouvrages. St-Simon, loin de s'en plaindre, l'encouragea hautement à continuer. On peut voir à ce sujet: Du système industriel, par St-Simon, 1 vol. in 8° Paris, chez Renouard, 1824. — Guizot fait ses leçons historiques d'histoire à-peu-près dans les mêmes principes, mais en se rapprochant beaucoup de la méthode allemande.

Un écrivain philosophique très-distingué et très-peu connu, même en France, c'est *Ballanche,* auteur des *Essais de Palingénésie sociale,* *) d'Antigone, d'Orphée, etc. C'est un mystique souvent sublime, presque toujours admirable de style, mais ayant peu cherché à faire école. Quoiqu'il n'ait jamais eu de point de contact avec St-Simon, ni avec ses élèves jusqu'en 1818, il y a une grande conformité entre ses vues philosophiques et la doctrine de l'Organisateur (fraction de l'école de St-Simon). *Ballanche* fait autorité parmi les adeptes de cette cotterie.

Je ne ferai que citer Azaïs, connu par son système de l'attraction et de la répulsion stellaire, son Cours de Philosophie générale, son Précis du système universel, et par d'autres ouvrages, où l'on trouve des choses profondément pensées et des assertions extrêmement hasardées:

*) La palingénésie est la régénération, la réproduction (prétendue) d'un corps détruit, par la réunion de ses premiers élémens. Doncla Palingénésie sociale est la régénération de la société ou du corps social.

le baron d'Eckstein, auteur du journal philosophique Le Cotholique (v. ce journal mensuel).

Enfin je crois devoir mentionner la réunion formée par *Coeslin,* sous le nom de *Maison des Enfans de Dieu*, espèce de couvent philosophique, dont a fait partie pendant quelque tems un jeune avocat nommé *Rouen,* ancien collaborateur du Producteur. Il paraît qu'il s'y fait de la philosophie catholique fortement mêlée de mysticisme. Coeslin a publié un premier Bulletin de la Maison des Enfans de Dieu, mais ne l'ayant point lu, je ne puis en porter aucun jugement.

Voilà tout ce que je puis vous dire pour le moment sur le mouvement philosophique actuel en France. J'ajouterai, comme note que je crois utile, que Garat, ancien ministre de la justice, et Destutt-Tracy, pairs de France, continuateurs de Condillac, sont classiques comme *Idéologistes.* Le premier est connu par ses travaux sur l'*Analyse de l'Entendement humain*, le second par ses *Elémens d'Idéologie:* mais fort avancés en âge l'un et l'autre, ils ne prennent part au mouvement que comme spectateurs. Il en est de même de *Laromiguière*, de *Kératry*, de *Royer-Collard:* ces deux derniers sont absorbés par la vie politique.

4 février 1830. *A. P.*

Efficacité du Gaz oxigène pour rappeler les noyés à la vie.

Le fait suivant est arrivé chez M. Muse, habitant de Cambridge, dans l'état de Maryland. Un jeune basset que M. Muse aimait beaucoup, tomba dans une cave pleine

d'eau peu éloignée de la maison de son maître. On entendit assez long-tems les cris de ce pauvre animal, mais comme on ne soupçonnait pas qu'il fût sorti, on n'alla point à son secours, et il fut noyé. Il y avait plus d'une heure que ses gémissemens avaient cessé, lorsqu'un nègre, l'ayant aperçu par hasard, le retira de l'eau. L'animal était froid, raide, comparable, dit M. Muse, à un bloc dans lequel on aurait planté quatre chevilles.

Heureusement M. Muse est médecin; et comme il s'occupait alors d'expériences sur l'axphyxie, il avait une provision d'oxigène très-pur. Il essaya d'en faire une infusion dans les poumons de l'animal, le plus copieusement qu'il lui fut possible, et à sa grande surprise, le noyé fit entendre un glapissement court et convulsif, mais enfin c'était la voix du chien. L'action de l'oxigène fut continuée jusqu'à ce que la provision fût épuisée: alors on réchauffa l'animal en le plaçant près du feu et en l'enveloppant de couvertures bien chaudes. Pendant tout cela, on fit des frictions continuelles, et on parvint à faire arriver dans l'estomac une assez forte dose de dissolution ammoniacale. La raideur des membres avait disparu; la respiration était courte, accélérée; des mouvemens convulsifs indiquaient l'état de souffrance du ressuscité. Les secours lui furent administrés avec persévérance pendant dix heures consécutives; on le vit enfin se mettre sur ses quatre pattes et faire quelques pas en chancelant. Un peu plus tard, il s'achemina seul vers la cuisine, et fit une visite à son chenil; mais il ne prenait point encore d'alimens, et restait extrêmement faible. Son maître lui administra une médecine qui produisit un bon effet; le qua-

trième jour, il prit un peu de nourriture, et au bout de six jours, M. Muse eut la satisfaction de voir que sa tentative avait eu le succès le plus complet. Il ne fallut pas plus de dix jours pour que son chien reprît son appétit, son embonpoint et toute sa vivacité. Sa voix avait éprouvé une singulière altération; car de grêle et aigüe qu'elle était, elle avait pris une force extraordinaire, et baissé de plusieurs octaves.

Une expérience aussi heureuse ne doit pas être perdue pour l'humanité, et sans-doute que nos doctes Esculapes ne manqueront pas de multiplier leurs expériences, qui, il faut l'espérer, n'auront pas moins de succès sur les hommes, que celle de M. Muse n'en a eu sur son chien favori.

Lettre sur la Méthode de l'enseignement universel.

Vous avez commencé, Madame, l'application de la Méthode de l'enseignement universel, et vous n'avez eu, me dites-vous, d'autre guide que les quatre petits articles qui se trouvent sur cette méthode dans les quatre premiers numéros de mon journal. Ces articles très-concis vous paraissent insuffisans; vous me demandez de plus amples informations, et dans votre tendre sollicitude maternelle, vous voudriez voir vos enfans courir à pas de géant dans la carrière du savoir. Cependant vous me dites que votre fils aîné sait par coeur le premier livre du Télémaque, qu'il sait vous nommer toutes les lettres de chaque mot, et qu'il collationne chaque paragraphe qu'il écrit aussi bien que pourrait le faire le scribe le plus exer-

cé, c'est-à-dire avec la plus grande attention; pourtant votre fils n'a pas encore sept ans, et il y a un an qu'il ne savait pas un mot de français.

Ce succès, Madame, dans un enfant de cet âge, dans un enfant qui n'est pas français, me semble très-satisfesant et doit vous encourager à continuer, au moins jusqu'à ce qu'il sache les trois premiers livres. Je suppose que vous vous attachez à vérifier s'il connait bien la valeur de chaque mot, comme il en connait l'orthographe; vous savez que c'est une chose essentielle, car ce n'est pas à faire des perroquets que l'on s'attache dans l'enseignement universel: ce serait se fourvoyer dans les vieilles méthodes.

Cependant, si vous croyez votre enfant assez avancé, vous ferez bien de passer à l'imitation, d'abord d'une phrase, puis d'un seul paragraphe, et ainsi de suite.

Vous ne serez pas plus embarrassée que votre enfant de faire une imitation, puisque toute la vie, nous ne fesons que cela. L'homme imite la nature ou les actions de ses semblables.

Supposons votre fils en train de travailler. Il vient de vous répéter le premier livre de son Télémaque. Il vous a dit que Calypso était triste, parce qu'Ulysse était parti. — Dites-lui de rapporter ce sentiment à un autre objet. S'il fait attention, il vous dira quelque chose d'approchant, et pourvu que ce ne soit pas quelque chose d'absolument contraire, vous savez que nous sommes convenus de dire — *c'est bien;* mais, si tu veux, tu feras mieux. Voyons encore une autre imitation! — Vous pouvez adroitement lui faire naître une idée; ce sera fort

bien, pourvu qu'il ne s'aperçoive pas que son idée est votre ouvrage.

Je vais, Madame, faire une imitation telle qu'un élève de l'âge de votre enfant peut la faire. — *Calypso ne pouvait,* etc. — „Mon frère ne pouvait se consoler du départ de papa. — Moi, j'étais triste de son départ. — Maman, vous ne pouviez pas vous consoler de voir papa malade. — L'autre jour, Maman, quand vous ne m'avez pas laissé sortir avec vous, je ne pouvais me consoler. J'étais toujours tourné vers la porte par où je vous avais vue disparaître à mes yeux. Je pleurais toujours et j'arrosais mon papier de mes larmes."

Vous savez bien que votre fils, tout jeune qu'il est, vous fera des phrases semblables, et peut-être beaucoup moins enfantines, comme, par exemple, lorsque dernièrement il disait à son frère: — *Venez, Edouard, dans ce joli coin; je vous recevrai comme mon fils.* — Cette imitation spontanée du 5e paragraphe était bien mieux faite que celles que j'ai faites moi-même; c'est que votre fils était dans la nature, dans la chose, dans une situation naturelle, et que moi j'ai dû me supposer dans un état qui n'est pas le mien.

Je crois avec le fondateur qu'il ne faut point trop presser les enfans; mais comme lui je pense que la tendresse maternelle est le guide le plus éclairé pour bien conduire l'instruction de son fils. Voyez, jugez ses forces, et marchez avec lui. A mesure que l'imitation lui deviendra facile, passez aux récits. Il sait le premier livre, dites-lui d'abord de vous réciter le premier paragraphe, ou tel autre paragraphe du livre; ensuite dites-lui: —

Raconte-moi maintenant ce paragraphe, sans me le dire comme il est dans le livre. — Ulysse avait vécu long-tems auprès de Calypso, mais il quitta la déesse et cela la rendit si triste qu'elle se croyait malheureuse de ne pouvoir pas mourir. Comme elle était très-triste, elle ne chantait plus, elle ne parlait plus aux Nymphes qui la servaient, et sa belle île augmentait sa tristesse. Elle allait toujours pleurer au bord de la mer en regardant du côté ou elle avait vu partir le vaisseau d'Ulysse, et c'est là qu'elle vit Télémaque.

L'enfant racontera ainsi, ou à-peu-près; vous ne manquerez pas de le récompenser par vos caresses; car c'est là la seule récompense en usage dans l'enseignement universel. Cela suffira pour exciter l'élève à recommencer quand vous le voudrez. Engagez votre enfant à vous raconter cela par écrit; il fera mieux ou plus mal, mais il fera différemment. — Quand il sera exercé à raconter un paragraphe, il vous en recontera deux, trois, et enfin tout un livre. — Nous reviendrons là-dessus.

En outre vous pouvez et vous devez, l'exercer par la vérification des phrases comme vous l'exercez par la vérification des mots pour l'orthographe.

Pour cela, il faut que votre fils sache parfaitement ce qu'il sait, et vous devez vous en assurer de toutes les manières. Dans une autre lettre, je vous indiquerai comment le fondateur s'y est pris pour cela, et comment ses disciples s'y prennent.

Enfin vous voulez savoir s'il serait bon de parler grammaire à vos enfans. Non, Madame, dans le langage habituel des grammairiens; car vos enfans sont encore trop

peu exercés, et les expressions techniques les abrutiraient, parce qu'il leur serait impossible de les comprendre. Quel sens voulez-vous que vos enfans de cinq et de six ans et demi ajoutent à ces mots — *imparfait*, *défini*, *prétérit*, *gérondif*, etc.? S'ils comprennent la perfection, le mot *imparfait* leur donnera-t-il l'idée d'un tems passé, surtout s'ils comprennent la valeur de la particule *in* (im) qui semble devoir marquer ici l'opposé de *parfait?* — Mais *oui*, à la manière du *fondateur*, et voici comment.

Il y a dans le premier livre du Télémaque des signes de personnes et des signes de choses. Signes ou mots c'est la même chose dans ce sens, et votre enfant vous comprendra soit que vous vous serviez de l'une ou de l'autre de ces deux expressions.

Les signes de personnes sont *Calypso, Ulysse, Télémaque, Mentor, Atalante, Hippomème, Leucothoé, Orphée, Eurydice, Enée, Aceste, Nestor, Ménélas*, etc. Les signes de choses sont, l'*île*, la *grotte*, la *mer*, le *vaisseau*, les *peupliers*, les *montagnes*, les *tableaux*, la *tunique*, la *robe de pourpre*, etc.

Vos enfans connaissent ces signes, parce que tout le monde les connait; mais assurez-vous par de fréquentes questions que ces objets, ces faits, ont une existence distincte dans leur esprit.

A mesure que vos enfans avanceront, vous aurez soin d'attirer leur attention sur d'autres signes: ils connaissent déja des villes, des villages, des champs, des jardins, des rivières, des pièces d'eau, miniatures des lacs et des mers; enfin ils connaissent les signes ou quelques signes de qualités; des cheveux *tressés*, des habits *blancs*, des bains

clairs, des eaux *limpides*, des tilleuls *fleuris*, des branches *épaisses :* faites-leur observer ces modificatifs de signes de choses, mais toujours en les leur fesant trouver à eux-mêmes. N'oubliez jamais que chaque nouvelle notion doit être pour eux une conquête.

Enfin il y a des signes d'actions, d'autres qui expriment une succession de faits, un ensemble de circonstances et de rapports, un tableau ou représentation complète de nos pensées, ou d'une seule pensée.

Ceci est important à bien connaître et j'y reviendrai avec détail dans une autre lettre.

Vous voulez finalement que je vous dise si, dans tous les cas, il faut laisser à un élève la liberté de se donner sa tâche, ou s'il serait mieux de la lui prescrire. — Dans les principes du vénérable fondateur, non, il ne faut rien prescrire, parce qu'il ne faut jamais attenter à la liberté intérieure de l'homme, et qu'un enfant est un être libre, dans son for intérieur, aussi bien qu'un homme fait. Mais le fondateur dit: j'ai fait ainsi, telle est mon opinion; je ne vous prescris rien, faites mieux, si vous le pouvez. Ainsi je pense qu'il faut éviter de prescrire, qu'il ne faut jamais prescrire dans un âge où l'on doit avoir une volonté raisonnée; car d'ailleurs toute prescription serait inutile pour l'homme qui ne voudrait pas; mais une mère sage et éclairée, doit, je pense, étudier son enfant, un maître son élève, et voir dans leur sagesse s'il convient mieux au caractère de l'élève d'avoir une tâche déterminée par eux que de les abandonner, sous ce rapport, à leur bonne volonté. Dans tous les cas, si l'élève ne sait pas bien sa tâche, qu'on ne se fâche point, crainte de le rebuter, mais qu'on l'exhorte à mieux faire.

NB. Le défaut d'espace nous a fait omettre la notice sur la Tasmanie *et quelques découvertes.*

JOURNAL

DE

LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES.

Miscuit utile dulci.

PREMIÈRE PARTIE.

GRAMMAIRE.

Suite du genre des Substantifs.

13) Tous les mots terminés par la consonne L, n'importe la voyelle, ou les voyelles, dont cette lettre se trouve précédée, sont du genre masculin *),

*) Les personnes qui n'ont pas étudié foncièrement la langue française confondent souvent quelques substantifs en L avec les verbes correspondans au présent de l'indicatif. Nous pensons que cette note pourra leur être utile. — L'*accueil*

Le *soleil* est l'*oeil* de la nature. — La nuit porte *conseil.* — La raison est le *fanal* de l'esprit. — Le philosophisme est un *fanal* qui couvre de son ombre l'*écueil* sur lequel il est élevé; mais la philosophie est le flambeau qui dévoile le *péril* que cache le philosophisme. — Quelque grand que soit l'*orgueil* de la naissance, il ne saurait préserver du *cercueil.* — Voulez-vous connaître le coeur d'un homme, observez l'*accueil* que lui font ses égaux. — Un *accueil* gracieux et bienveillant est un billet payable au porteur qui n'a jamais à craindre les chances du protêt. — Le *travail* est le père du plaisir et la source du bien-être. —

„La plaiutive élégie en longs habits de *deuil*
„Sait, les cheveux épars, gémir sur un *cercueil.*
(*Boileau.*)

„On voit les maux d'autrui d'un autre *oeil* que les siens.
(*Corneille.*)

14) **Sont également masculins tous les mots dont la syllabe finale a le son de l'o.**

Qui ne connaît le *pot* au lait et la laitière! — Un grand nom sans fortune est un *fardeau* difficile à porter. — On fait un *cadeau* à son ami, un don à son inférieur.

(der Empfang), l'*appareil* (die Zubereitung, die Zurüstung, die Pracht, der Verband), l'*appel* (der Appel, die Berufung auf ein höheres Gericht), le *conseil* (der Rath, der Rathschlag), le *détail* (der Verkauf im Kleinen, die umständliche Erzählung, die genaue Beschreibung einer Sache), l'*émail* (der Schmelz, die Email), l'*éveil* (der Wink, der Aufruf — *donner l'éveil à quelqu'un,* Jemand aufmerksam machen), le *recueil* (die Sammlung), le *réveil* (das Erwachen), le *sommeil* (der Schlaf). Les verbes qui dérivent de ces substantifs font: J'accueille, j'appareille, j'appèle (ou j'appelle), je conseille, je détaille, j'émaille, j'éveille, je recueille, je réveille, je sommeille. —

L'homme comme le ciron n'est qu'un des *anneaux* de la grande chaîne des êtres. — Le sage se défie du vent qui souffle tour-à-tour le froid et le *chaud*. — Le *tonneau* de Diogène renfermait plus de morgue que de sagesse. — La possession est le *tombeau* du désir. La folie des *sots* est de se croire capables. — En général les hommes se tourmentent pendant leur vie dans l'espérance de se procurer du *repos*; mais d'ordinaire le repos ne vient que lorsque l'activité est impossible.

Les mots suivans font exception: — *une eau* limpide et jaillissante; de la *chaux*; *la faux* du tems ne respecte que les vertus et les grands vices. Une *peau blanche et douce* couvre souvent un coeur acariâtre et un esprit de travers. — Tel faquin n'est prudent que parce qu'il craint pour sa *peau*. — La *dot*, somme ou bien apporté par la femme en mariage. Une riche *dot* est souvent le prix de la liberté d'un homme.

Nota. Ce dernier mot, à la rigueur, pourrait ne pas appartenir à la désinence en *o* ou *au*, puisque le *T* se prononce, cependant nous avons répugné à le placer dans les mots où le *t* se prononce à cause d'une voyelle finale, comme dans *côte*, *botte*, *hôte* etc.

15) Les mots en *ogue*, désinence peu nombreuse, sont du genre masculin, a l'exception de: La *drogue*, ingrédien pour teindre ou purger; chose très-mauvaise. L'*églogue*, poème champêtre: les églogues de Virgile sont les plus *belles* que nous possédions, mais *celles* de Gesner et de Gresset ont aussi de grandes beautés. La *synagogue* est l'église des Juifs. — La *vogue* n'est pas le garant du mérite. La *vogue* est une espèce d'engouement qui fait le bonheur de celui qui sait en tirer parti.

16) Il y a à-peu-près soixante-dix mots dont le son final est en *oi* et la désinence graphique en *oi*, *oid*, *oigt*, *oids*, *oie*, *oix*, *oit*: ils sont masculins, comme: les *exploits* les plus *brillans* ne constituent pas toujours un *droit* à la gloire. — L'*emploi* le plus *lucratif* n'est pas toujours le plus honorable. —

„Après quinze ans d'ennuis retrouver mes enfans,
„Les revoir et mourir dans leurs embrassemens,
„C'est le plus grand des biens pour mon âme attendrie;
„Mais s'il faut à ton culte asservir ma patrie,
„Ou de ma propre main les immoler tous deux....
„Connais-moi, Mahomet; mon *choix* n'est pas *douteux*.
(*Voltaire.*)

S'il est un *effroi* salutaire, c'est celui que l'honnête homme éprouve à l'idée d'une action criminelle ou simplement injuste.

Il faut excepter la *foi*, la *loi*, la *fois*, la *poix*, la *croix*, la *joie*, la *proie*, la *soie*, la *voix*, la *noix*, la *voie*, la *courroie*, la *paroi*, une *oie*, une *lamproie*: Avec un peu d'expérience des hommes, on ne tarde pas à reconnaître qu'il y a beaucoup de *mauvaise foi* dans le monde. La *loi* doit être *égale* pour tous, soit qu'*elle* protège, soit qu'*elle* punisse. Il est bon de réfléchir plusieurs *fois* à ce qu'on ne peut faire qu'*une fois*. La *poix* minérale se nomme pissasphalte. Dans ce monde, chacun a *sa croix*. La jeune personne qui se croit une divinité, doit s'attendre à plus *d'une croix*. *La joie* la plus *pure* ne peut venir que d'une bonne action ou de l'accomplissement d'un devoir. L'Italie et Rome même ont été saccagées à *diverses fois* et devinrent la proie des barbares. L'homme

avide de richesses ou d'honneurs trouve *bonnes toutes les voies* qui peuvent le conduire au but.

„Heureux qui, dans ses vers, sait, *d'une* voix *légère*,
„Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

17) Les mots en *oil*, tels que *poil*, *contrepoil (seuls)*, ceux en *oir* (environ 170) tels que, abattoir, abreuvoir, lavoir, miroir, plioir, arrosoir, le soir, etc.; le *cloître*, le *goître* (seuls de cette désinence), le *poivre* (seul), sont tous, sans exception, du genre masculin.

18) Les mots en *ome* et *aume* sont peu nombreux, mais ils sont du masculin, à l'exception des cinq suivans: la *gomme* arabique, une grande *somme*, une *pomme* cuite, la sainte *baume*, jouer à la *paume*, la *paume* de la main; la *Somme* est une rivière de France qui se jète dans la Manche et qui donne son nom au département dont Amiens est le chef-lieu.

19) Les noms dont la terminaison est en *ton*, *non*, *bon*, *ond*, *ont*, *omb*, sont du genre masculin, à l'exception de — *la guenon*. — Le *hanneton* est un insecte coléoptère. Les petits-maîtres sont comme des hannetons qui bourdonnent et étourdissent. Le *thon* est le *poltron* des mers; sa chair, assez semblable à celle du veau, est très-nourrissante. — Le bon *ton* a ses enthousiastes et ses fanatiques comme toutes les sectes. — Le mauvais *ton* rend insupportable la société de beaucoup de gens d'esprit. — Trop de prétention au *bon ton* est d'ordinaire de fort mauvais *ton*. — Il est essentiel de se faire un *fond* d'idées saines propres à régler notre jugement sur les hommes et sur les choses. — Un *sermon*, pour être instructif, ne doit pas être ennuyeux. — Après le

mercure, le *plomb* est le moins solide des métaux. — A force de mettre du *plomb* dans la tête, on finit par donner de l'*aplomb*. — Les *Gascons* sont fiers et *fanfarons;* mais qu'il y a de gascons dans le monde!

La *guenon* est la femelle du singe, mais *toutes* les guenons ne vont pas à quatre pattes.

On peut aussi admettre comme exceptions — une *grosse dondon*, une *vilaine souillon*, et *une laideron*, mots bas et peu usités.

20) Les mots en *or*, en *ort*, en *ord* et en *orts* classe peu nombreuse, sont tous du masculin, excepté — *la mort*. — La mort n'est que la dernière nuance de la vie. La mort, quelque *triviale* qu'*elle* soit, nous étonne toujours. Je ne crois pas qu'*une belle* mort, à moins d'être de repentir, puisse effacer les horreurs d'une vie criminelle.

Si la raison réglait nos sentimens et la justice nos actions, nous vivrions toujours dans un *accord parfait.* — L'homme qui est en proie à de *cruels remords* peut être criminel, mais il n'est point pervers: la perversité est le partage de celui sur qui le remords a pertu tout empire. Il n'est *tort* si *grand* qui ne s'efface par le désir sincère de le réparer. Un *abord* bienveillant nous rend toujours agréables. Il est rare qu'une volonté ferme et raisonnable ne voie pas ses *efforts couronnés* de succès.

21) La désinence en *ore*, *aure*, *ores* ne contient que peu de mots d'un usage habituel et facile, tels que l'*aurore matinale;* l'*ellébore blanc* est bon, dit-on, contre la folie; mais contre laquelle? — Les îles *Açores* appartiennent aux Portugais: Terceira, ou Tercère, est la plus

considérable de ces îles, et Angra en est la capitale. — La *métaphore* est une figure de rhétorique qui fait passer un ou plusieurs mots du sens naturel au sens figuré: — Nos éloges sont toujours des *métaphores*. — Un *matamore* est un faux brave. — Une *matamore* est une prison souterraine, où l'on enferme des esclaves. Le *Bosphore* de Thrace, canal naturel qui joint la mer de Marmara à la mer Noire, est bordé de superbes maisons de campagne. Constantinople est sur le *Bosphore*. Le *minotaure*, monstre fabuleux, était dans le Labyrinthe de l'île de Crête. *Pécore*, de *pecus*, sot, bête; La *chétive pécore* s'enfla si bien qu'elle creva. Le *phosphore:* Le ver-luisant (la luciole) est un *phosphore animé*. Un *fumivore* est un instrument qui absorbe la fumée. Une *amphore* (vase antique). Un *sycomore* est un arbre vigoureux de l'espèce de l'érable. Les *pores* sont répandus sur tous les corps et même sur le diamant. La *plétore* est une abondance de sang et d'humeurs. Sous Louis XIV, on portait la *roquelaure* comme on porte aujourd'hui le carrick ou le manteau. — Baissez le *store*. Un *météore* aqueux, un *météore* aérien.

Les autres mots de cette désinence sont fort peu usités et sont tous du masculin.

Critique grammaticale.

Réponse à la question qui nous a été adressée par M. Nauwerck (v. page 185).

....., plusieurs passèrent dans la Norique et d'autres en Italie, préférant *s'expatrier à subir la loi du vainqueur.*

Cette phrase est elliptique, et ce qu'elle peut avoir d'obscur ne provient que de l'ellipse.

Préférer est un verbe actif-propre ou à complément immédiat — préférer *une chose;* mais un verbe actif propre, qui ne peut avoir qu'un seul complément direct, peut avoir plusieurs complémens obliques ou prépositifs, et le verbe *préférer* exige que le complément oblique soit amené par la préposition *à:* préférer une chose *à une autre.*

Mais un verbe, à proprement parler, ne peut pas être complément d'un autre verbe, et *s'expatrier*, *à subir* ne sont point les complémens de *préférer.*

Rétablissons la phrase telle qu'elle devrait être logiquement: — préférant *le malheur* de s'expatrier *au malheur plus grand* de subir la loi du vainqueur. — Ce sens complet ne laisse rien à désirer; mais si la phrase gagne en clarté, elle perd en rapidité et par conséquent en énergie. L'ellipse est de toutes les langues ainsi que l'inversion, et comme ces deux choses donnent de l'énergie et de la rondeur à la pensée, on en fait grand usage dans le style soutenu. Mais pour que l'ellipse soit bonne, il faut que l'esprit puisse suppléer facilement les mots supprimés. Dans la phrase qui nous est proposée, il nous semble que cette opération de l'esprit se fait sans difficulté, et par conséquent la phrase a notre entière approbation.

Nous recevons la lettre suivante.

M. J'ai lu avec beaucoup d'intérêt le dernier cahier de votre Journal, mais parmi les réponses aux différentes questions qui vous ont été adressées, il y a un article sur

l'arrangement des pronoms qui m'a laissé quelque doute sur lequel je vous prie de vouloir bien me donner des éclaircissemens.

D'après la règle que vous avez établie, il faut toujours énoncer le premier celui des deux pronoms qui appartient le plus près à l'attribut combiné ou au verbe.

Vous-même, Monsieur, vous indiquez des exceptions à cette règle, mais on n'y trouve pas d'exemples qui, sans troubler l'harmonie, blessent également cette loi.

Pourquoi dit-on: — *Je me le cache, tu te le caches, il se le cache, nous nous le cachons, vous vous le cachez, ils se le cachent*, tandis qu'on dit: *je le lui cache, je le leur cache?*

Il me reste encore à vous faire une question sur une particularité de la langue française qui m'a toujours frappé, sans que j'aie pu m'en rendre compte. Au lieu de faire dépendre, par l'intermédiaire de la préposition *de*, deux mots d'un même substantif, comme: — *l'enthousiasme des guerriers de combattre*, vous choisissez toujours une autre tournure, pour éviter ces deux *génitifs* dépendans du même mot. — Pour la même raison, vous dites: — *Les raisons que j'ai de vouloir cela*, au lieu de dire: — *mes raisons de vouloir cela*, quoique le pronom possessif tienne toujours lieu d'un génitif.

Je vous serai obligé de m'expliquer tout cela, et j'ai l'honneur, etc.

Carl Schier.

Réponse. M. Schier, que nous avons l'honneur de connaître particulièrement, est, quoique jeune encore, un *linguiste*

consommé; car les langes anciennes, plusieurs langues modernes et même la langue arabe lui sont familières. Il aurait donc pu résoudre lui-même la difficulté, et nous lui en aurions su gré. Nous ne doutons point que ses savantes investigations n'eussent offert un grand intérêt. Toutefois la matière n'est pas assez ardue pour nous rebuter, et nous espérons venir à bout d'éclarcir les doutes de M. Schier.

Nous avons dit (page 177) qu'*en général* et non pas toujours, comme le dit M. Schier, *il faut énoncer les premiers les complémens qui appartiennent de plus près à l'attribut combiné, ou, si l'on vent au verbe.* Cette règle est générale, mais nous avons dit un peu plus loin: — *cette loi plie devant la loi suprême de l'harmonie.* — Nous avons là de quoi répondre à la première partie de la lettre de M. Schier. On dit — *je me le* cache, *tu te l'*imagines, *il se le* dissimule, etc.; mais on dit — *je le lui* promets, *nous le leur* donnons. — D'où vient cette irrégularité, ou plutôt cette divergence de construction? Voici ce qu'il nous en semble.

Je me, tu te, il se, ils se, sont, par couple, des pronoms personnels de la même personne, et la logique et l'usage veulent que, dans les phrases positives, ils marchent ensemble. Le pronom *le* qui les suit, n'étant n'y plus long ni plus court, se place, comme de lui même, tout auprès du verbe dont il est le complément direct; et les lois de l'harmonie ne sont point troublées. — Dans *je le lui, je le leur, nous la lui, nous la leur,* nous trouvons trois pronoms de trois personnes différentes; rien ne peut leur imposer la loi d'aller plutôt unis que séparés;

mais comme on pourrait nous objecter que rien ne leur impose celle d'aller plutôt séparés qu'unis, nous invoquerons la loi suprême de l'harmonie. Deux brèves et une longue produisent une harmonie qui ne se trouve point dans deux brèves coupées par une longue; et puis *leur-le, lui-le* ...., cela ressemblerait trop à *hurle* et *l'huile* — les oreilles françaises n'y tiendraient pas.

Quoiqu'il en soit, voici la règle: — Pour la première et la seconde personnes du singulier et du pluriel, les pronoms personnels absolu et relatif se suivent immédiatement, et le relatif de chose se place après et immédiatement avant le verbe; comme: *je me le, je te le, je vous le;* et viceversa, *tu me le, vous me le, nous vous le,* etc.: — pour les deux troisièmes personnes, le pronom relatif de chose *le, la,* coupe les deux pronoms personnels; comme: *je le lui, tu le lui, nous le leur, vous le leur, je le leur,* etc.

Quant à la seconde partie de la lettre de M. Schier, nous lui ferons observer qu'on ne dirait point „*l'enthousiasme de combattre,*" que cette association de mots est mal choisie pour établir la non-succession de *deux génitifs;* que nous disons fort bien, par exemple, — „Les enthousiastes *d'*un ordre *de* choses établi ont l'avantage de se croire dans le meilleur des mondes possibles." — Les admirateurs *de la gloire d'un grand homme* sont plus près de son mérite que ses détracteurs. — Enfin dans cette association de mots — *l'enthousiasme des guerrieurs de combattre,* qui se rend en allemand par der Enthusiasmus der Krieger zu streiten, et qui signifie en français — l'enthousiasme avec lequel les guerriers com-

battent, ou l'ardeur qu'ont les guerriers de combattre — nous ne saurions voir *deux génitifs*, mais seulement la répétition de la préposition *de* qui est bien le signe du génitif et de l'ablatif, mais qui souvent n'exprime ni l'un ni l'autre de ces deux cas.

Chaque langue a son génie particulier; ce génie se manifeste de mille manières et surtout dans la construction des phrases. La langue qui peut rendre un compte logique des toutes ses constructions est une langue parfaite, mais cette langue, qui la connait? Les Allemands, par exemple, peuvent-ils expliquer pourquoi ils divisent un mot en deux portions et qu'ils mettent la première à la fin, la seconde au commencement d'une phrase? Ils répondront sans doute *sic voluerunt patres*, et chaque peuple répondra comme eux à certaines questions qu'on pourrait leur faire. Ainsi les Français ne disent pas — *mes raisons de vouloir cela sont* — ou *telles sont mes raisons de vouloir cela*, quoique cette construction soit logique; mais ils disent — *Les raisons que j'ai de vouloir cela*, sans doute parce que cette construction est un peu plus claire que l'autre; or la langue française sacrifie tout à la clarté, et c'est de là qu'est venue cette manière de parler: *cela n'est pas français*, pour dire — *cela n'est pas clair*.

Si ce que nous venons de dire ne satisfait point M. Schier, nous reviendrons sur ce sujet.

On nous écrit: Monsieur, je lis avec intérêt votre Journal et j'ai vu avec plaisir votre réponse à celui qui

croit à la révélation des langues. Il y aurait un grand volume à écrire là-dessus, mais ces disputes, presque scolastiques, sentent le ridicule et deviennent oiseuses à mesure que les peuples s'attachent au positif des choses. Il m'a semblé que dans cet article vous avez fait une faute, non une faute de grammaire ni de logique, mais une faute de français. Vous dites: l'enfant vous sourit, vous *fixe*. Le mot *fixer*, quoiqu'employé par les meilleurs écrivains, n'est pas encore, je crois, reçu dans le sens de *regarder fixément*. Au reste tant pis; car je pense qu'il serait bon et même nécessaire de l'admettre dans ce sens, parce qu'il est beaucoup plus énergique et même plus élégant que *regarder fixément*.

Nous n'avons rien à répondre à cette observation que nous trouvons fort judicieuse.

La même lettre contient les deux questions suivantes: 1) Quelle différence y a-t-il entre amasser et ramasser? — 2) Peut-on employer indifféremment *un de* et *l'un de?*

Les verbes *amasser* et *ramasser* sont synonymes en ce qu'ils signifient recueillir, mettre ensemble, en masse. Ils sont dérivés de la langue celtique, selon *Court de Gébelin*. La racine de ces deux mots est *mad* (prononcé mat) qui signifie élévation. De là se forme *masse, amas*, tout ce qui est gros et lourd: de là les verbes *amasser* et *ramasser*.

Voici la différence qui distingue ces deux verbes. On *amasse* pour mettre en tas, pour faire un *amas;* on *ramasse* pour rassembler ce qui est épars. Un avare *amasse* des richesses, il entasse des trésors; un bon éco-

nomme *ramasse* les sommes qui lui sont dues en plusieurs endroits, de plusieurs individus. Le cultivateur *ramasse* des récoltes éparses dans divers champs; et il *amasse* du blé dans ses greniers pour ses besoins. Un propriétaire *ramasse* le produit de ses fermes, et en le conservant avec soin, il *amasse* du bien. — Il semble qu'on ne *ramasse* que ce qui est épars, et qu'on ne veut pas laisser perdre, et qu'on *amasse* pour conserver. — Ainsi l'Académie nous apprend qu'on a dit autrefois *amasser* dans le sens de relever de terre ce qui est tombé, locution qui s'est conservée dans quelques provinces; mais elle ajoute que, dans cette signification, l'expression vieillit, et qu'on dit plus ordinairement *ramasser*, parce qu'on le relève, non pour en faire un amas, mais pour empêcher qu'il ne se perde. Le premier *a* est bref et fermé, et le second, qui a sa racine dans *amas* et non dans *masse*, est long et ouvert.

— *Un de* et *l'un de* ne sauraient être employés l'un pour l'autre, et pour le prouver nous allons marquer la couleur commune à ces deux expressions et la nuance délicate qui les distingue.

Un de et *l'un de* expriment l'un et l'autre une unité extraite de plusieurs unités; mais *un de*, sans article, présente une unité indéterminée, ou déterminée d'une manière incomplète: *un de nos plus grands plaisirs serait de voir nos lecteurs satisfaits de nos solutions grammaticales. Un*, dans cette phrase, n'est déterminé ni par un substantif qui précède ni par un nombre précis qui suive. *Virgile est un des meilleurs poètes qui aient jamais paru. Un*, déterminé par le substantif. Virgile, ne l'est point

par *meilleurs poètes*, dont le nombre est indéfini. La détermination est incomplète: il ne faut pas l'article.

Un des quarante de l'Académie française vient de publier un ouvrage qui honore son cœur et son talent. Ici il y a nombre précis, mais *un* ne se rapporte à aucun substantif déterminé: la détermination est encore incomplète.

M. de Chateaubriand, l'un des quarante de l'Académie française, est un homme de génie. Ici la détermination est complète; l'unité est doublement déterminée: il y a tout-à-la-fois un substantif qui précède (Chateaubriand) et un nombre précis qui suit (les quarante). Par la même raison on doit dire: Virgile est *un des* grands poètes qui ont illustré le beau siècle d'Auguste, et Virgile est *l'un des* trois grands poètes qui ont illustré le beau siècle d'Auguste, et qui furent les favoris et les flatteurs de cet empereur.

On nous demande d'indiquer d'une manière précise la différence entre *deux fois* et *doublement.*

Le voici. *Deux fois* signifie qu'une même chose est réitérée; l'esprit ne considère que le nombre.

Doublement signifie pour deux raisons, en deux manières; l'esprit a pour objet, non la réitération d'une même chose, mais la diversité des points de vue. Quand on dit: — *Ce général a été deux fois le sauveur de sa patrie*, on fait entendre qu'après l'avoir sauvée une fois, il l'a sauvée une seconde; et quand on dit: — *Ce général a été doublement le sauveur de sa patrie*, on fait entendre qu'il a opéré son salut une seule fois, mais pour

deux raisons, en deux manières, qui sont ordinairement spécifiées, comme lorsqu'on ajoute : *Il l'a sauvée doublement,* car sa victoire, en expulsant de son sol les armées étrangères, a fait cesser la guerre civile.

Doit-on dire : *J'ai médité les avantages* que la France pourrait retirer d'un système de douanes mieux adapté à l'état actuel de l'industrie et à ses progrès probables que ne l'est celui de presque prohibition actuellement existant — ou *J'ai médité sur ?*

Nous croyons que l'on peut dire l'un et l'autre, quoique ces deux formes n'expriment pas absolument la même chose. — *Méditer* est un verbe actif propre, il a donc un complément direct ; mais il est aussi actif impropre, et alors il a un complément oblique ou prépositif.

Dans la première acception, on dit : — *méditer un projet, une entreprise, un plan, une trahison,* etc. ; c'est-à-dire mûrir un plan et réfléchir aux moyens de le rendre exécutable, de le faire réussir.

Dans la seconde acception, *méditer sur un plan, sur un projet, sur l'histoire,* etc., c'est considérer si un projet déja conçu, si un plan déja fait est exécutable, s'il sera avantageux, si son exécution sera profitable.

Ainsi Mignet a médité l'histoire de la Révolution. Napoléon avait médité la ruine du commerce anglais. Nous méditons sur l'Histoire de la Révolution. Je médite sur les projets qu'avait conçus Napoléon. Nous méditons, je médite sur cela, sur une chose existente ou

qui a existé, afin d'en tirer des inductions, afin d'y puiser des leçons.

Madame de Sévigné s'est fort bien exprimée en disant: Je me suis extrêmement divertie à méditer sur les caprices de l'amour; mais l'Amour dirait: — Je me divertis à méditer mes caprices, mes malices.

Supposons cette proposition: — *Le sage se plait à méditer sur des ruines;* — ne présente-t-elle pas deux idées bien différentes?

Volney méditait, sur les ruines de Thèbes, sur les révolutions des empires, ou, pour ôter à la construction ce qu'elle a de dur et d'obscur, — Volney, sur les ruine de Thèbes, méditait sur les révolutions des empires. Mais si, au lieu de méditer sur les révolutions des empires, ce philosophe avait pris les ruines de Thèbes ou de Palmyre pour objet de ses méditations, il faudrait dire: — Volney, sur les ruines de Palmyre, méditait sur ces ruines *). Volney méditait *sur une chose existente;* et assurément on ne parlerait pas français en disant: — Volney, sur les ruines de cette cité célèbre, *méditait les ruines.* — Mais on dirait fort bien: — Napoléon, sur les ruines de Thèbes, *méditait la ruine* d'Albion. Napoléon méditait sur les ruines de Thèbes, et sa pensée créait des empires.

*) On dira, peut-être, que, dans ce cas, il faudrait employer une autre tournure, avoir recours à la périphrase; mais je répondrai qu'il ne sagit point ici d'éluder, de tourner la difficulté, mais aucontraire de l'aborder franchement et de l'expliquer.

Méditer est employé dans le sens d'*approfondir*, de *peser*, d'*analyser*, et c'est dans ce sens que l'on dit: Je *médite*, j'*approfondis*, j'*analyse* une pensée, une vérité, un problème, pour en déduire les conséquences; et c'est dans ce sens, croyons-nous, que l'on doit dire: *Je médite* ou *je pèse* les avantages qui pourront résulter de cette entreprise, ou d'un nouveau système de douanes, etc.

Méditer une chose et *méditer sur une chose* sont donc deux expressions correctes, mais non identiques.

Dans une lettre que vient de nous adresser un de nos correspondans de la société grammaticale de Paris, nous trouvons le passage suivant: — Je pense, Monsieur, que c'est par inadvertance ou par négligence, peut-être, que vous avez fait à M. Nauwerck une concession aussi fausse que son objection. Permettez-moi de vous remettre l'un et l'autre sur la voie, et souvenez-vous que vous devez au public clarté et vérité, fût-ce même au dépens de quelques égards de position qui, dans les rapports ordinaires de la vie, peuvent exiger une condescendance de politesse.

L'épithète ne se forme jamais d'un assemblage de mots, comme la périphrase que votre censeur confond avec elle. Ainsi *à pas lents* ne peut être une épithète, mais *lents* tout seul en est une, de même que *étincelans* en est une aussi dans ces vers de Racine:

„Figure-toi Pyrrhus, les yeux *étincelans*,
„Entrant à la lueur de nos palais brûlans.

Et pourquoi ces mots sont-ils des épithètes et non des

adjectifs? Parce qu'ils ne sont pas des complémens nécessaires d'une proposition, car chacun d'eux est appelé dans celle où il figure uniquement pour la rendre plus agréable ou plus énergique, et il peut y être remplacé, sans que l'idée principale qu'elle exprime cesse d'être la même. En effet, quelle est celle qui est exprimée dans le vers de Thomas?.... *Que des spectres s'avancent;* et celle qui est exprimée dans le vers de Racine?.... *Que Pyrrhus entre à la lueur des palais.* Or, que ces spectres s'avancent à pas *lents* ou à pas *précipités*, que Pyrrhus entre les yeux *étincelans* ou les yeux *sombres*, n'est-il pas évident qu'une différence, si grande et si peu heureuse, dans l'accessoire, ne changera rien au fond. Mais il n'en serait pas ainsi, dans le cas où l'on ferait subir la même épreuve au mot *lents*, s'il était adjectif, comme dans ce vers:

„Les pas lents d'un recteur marquent la gravité.

Pourquoi? parce que *lents* est rigoureusement nécessaire pour compléter le sens de la proposition, et que tout autre mot, mis à sa place, la dénaturerait.

On voit par-là que le même terme peut être adjectif ou épithète, selon qu'il est appelé par le goût pour embellir, colorer, ennoblir, agrandir, etc., l'idée principale, ou selon qu'il est réclamé par le besoin pour l'expliquer, l'éclairer, la décider, la circonscrire, etc. — Je n'ai pas besoin d'en dire davantage, car je pense que ce qui précède prouve assez que les objections qu'on vous a faites n'ont aucun fondement.

Puisque et *Parce que.*

On nous a priés d'indiquer de notre mieux la différence qu'il y a entre les conjonctions *puisque* et *parce que*, vu que les Allemands les emploient souvent l'une pour l'autre, ce qui fait qu'ils n'expriment pas toujours bien exactement leur pensée.

Nous dirons d'abord que si les Allemands le voulaient, l'emploi de ces deux mots leur serait très-facile, car ils ont précisément dans leur langue les deux mots dont le sens rigoureusement exact répond à *puisque* et à *parce que*. Ces deux mots sont da et weil. A la vérité da et weil sont souvent pris l'un pour l'autre, même dans la bonne société allemande; mais à tort, car ces mots expriment deux idées différentes, ainsi que wenn et wann, *si* et *quand*, dont la confusion produit tant de mauvais germanismes.

Meine Liebe, da Sie kein Appetit haben, essen Sie nicht. — Ma chère, *puisque* vous n'avez point d'appétit, ne mangez pas.

Warum essen Sie denn? Ich esse weil ich hungerig bin. — Pourquoi mangez-vous donc? Je mange *parce que* j'ai faim.

Da mein Vater nicht zu Hause ist, so darf ich nicht ausgehen. — *Puisque* mon père n'est pas à la maison, je n'ose pas sortir.

Warum dürfen Sie nicht ausgehen? — Weil mein Vater nicht zu Hause ist. — Pourquoi n'osez-vous pas sortir? — *Parce que* mon père n'est pas à la maison.

Nous ne multiplions point les exemples, car ils se ressemblent tous; mais nous ferons observer que *puisque* peut être remplacé par un participe actif, et que *parce que* ne le peut pas; qu'à son tour *parce que* répond tou-

jours à la question *pourquoi?* ce qui n'est point le cas pour *puisque*.

Mon père n'*étant* pas à la maison, je n'oserais sortir. — Ma chère, n'*ayant* point d'appétit, vous ne devriez pas manger.

Pourquoi sortez-vous? — *Parce que* j'ai affaire en ville. Pourquoi madame Marchand est-elle si fière? — *Parce qu'*elle est sotte.

Au reste nous pensons que nos lecteurs verront avec plaisir les deux morceaux qui suivent sur la nuance qui distingue ces deux conjonctions. Ils ont été faits *ad hoc* par deux élèves de l'Enseignement universel, le premier âgé de 14 ans et le second de 15.

1) *Puisque* et *parce que* s'emploient pour lier deux membres de phrase, dont l'un explique et justifie l'autre. — Vous avez gagné à souffrir, *puisque* vous avez acquis la sagesse. — Le mal ne coûte rien au méchant, *parce qu'*aucun sentiment d'honneur ne le retient. Mais il existe entre ces deux conjonctions cette grande différence, que la seconde sert à confirmer ce qui a été dit, tandis que la première établit une sorte de comparaison entre les deux membres de la phrase.

Cette remarque justifie la place qui convient à chacun de ces mots: *parce que*, entraînant avec lui l'idée de preuve, n'occupe jamais la première partie de la phrase, ne pouvant précéder la proposition qu'il sert à confirmer; *puisque*, au contraire, en vertu de son sens propre, peut indifféremment se trouver dans le premier ou dans le second membre.

Parce que est positif, *puisque* est conditionnel: l'un affirme, exprime l'assurance; l'autre est moins exclusif. L'un apporte des preuves, l'autre tire des conclusions. *Parce que* peut également se rapporter à un fait présent, passé ou futur: tout ce qui sera un moyen de conviction pourra être amené par ce mot. *Puisque* ne s'applique qu'à des faits passés ou présens seuls dont on puisse tirer une conclusion. De là provient une nouvelle différence dans l'emploi de ces mots, lors même qu'ils ont le même sens justificatif. *Parce que* avance les raisons, *puisque* les rappèle. Celui-ci peut être remplacé par *en considérant que*, et celui-là par *à cause que;* ce qui met encore dans un plus grand jour leur différence caractéristique. — *En considérant que* vous avez acquis de la sagesse, vous avez gagné à souffrir. — Le mal ne lui coûte rien *à cause que* nul sentiment d'honneur ne le retient. — *Parce que* exprime la démonstration, — *puisque* suggère l'idée de considération.

Les applications de *puisque* sont plus variées que celles de *parce que*, car ce mot est à-la-fois signe de comparaison, de conséquence et de preuve. C'est dans ce dernier cas qu'il peut quelquefois être substitué à *parce que;* mais ce dernier qui conserve toujours ce même sens, en est une expression plus forte. Le premier semble être analytique et le second synthétique, si on peut leur appliquer ces dénominations; c'est-à-dire que l'un est un terme de recherche et marque un doute éclairci, tandis que l'autre tend à démontrer ce qui a été avancé, et représente une conviction prononcée. C'est sous ce dernier rapport qu'ils peuvent être tous

deux employés dans la même phrase: *puisque* indiquera la conséquence directe; *parce que* en sera la justification.

Puisque vous voulez tenir ferme, il faut que votre droit soit reconnu, *parce que* vous en serez plus fort.

Puisque vous voulez vous instruire, il faut que vous consacriez beaucoup de tems à la lecture et à la réflexion, *parce que* sans cela vous n'en viendrez pas à bout.

Dans ces sortes de cas, *parce que* peut fort bien être remplacé par *car*. —

2) *Puisque* et *parce que*.

Le premier de ces deux mots semble annoncer une condition non encore remplie, un fait non accompli, et il s'emploie pour marquer qu'on doit se conformer ou non à telle ou telle manière d'être ou d'agir qui vient d'être examinée. Le second se rapporte plutôt à l'explication d'une proposition: il indique un développement et sert à donner la raison d'un fait. *Puisque* entraîne nécessairement avec lui deux pensées différentes; celle à laquelle il se lie particulièrement précède d'ordinaire l'autre qui, placée avant ou après, n'en paraît pas moins une conséquence immédiate. *Parce que* est une forme adoptée pour annoncer un motif donné à une pensée ou à une action. Le premier suppose comme une circonstance qui doit servir de base à une réflexion subséquente, le second fait pressentir une justification quelconque.

Puisque trouve quelquefois son application dans une prière; il montre que si l'on n'espère pas obtenir l'objet de sa demande, du moins on s'attend à une espèce de compensation: — „Puisque nous avons perdu l'espoir de vous conserver, du moins laissez-nous un gage de votre amitié.“

Le sens de *parce que* se rapproche quelquefois de celui de *puisque;* c'est lors qu'on allègue un motif à une action. Cependant *parce que* semble indiquer que la raison donnée n'est pas la seule qui puisse l'être, tandis que *puisque* désigne dans le même cas la preuve sentie et immédiate de l'assertion établie.

Un autre caractère distinctif de chacun d'eux, c'est que le second ne se met jamais au commencement d'une phrase. Le premier, au contraire, s'y place quelquefois, particulièrement quand il s'agit d'une prière.

Parce que se lie à quelque chose de moins pressant; c'est simplement comme moyen de preuve qu'on le voit employé, lorsqu'on s'attache à préciser le pourquoi de tel ou tel évènement. *Puisque* se remarque souvent dans des paroles vives et animées, lorsqu'on fait un appel aux sentimens, par exemple; il montre que l'on sent véritablement ce qu'on énonce: *parce que*, au contraire, n'est pas toujours la marque d'une attestation véridique. En se servant du premier, on paraît ne pas se douter de la réalité de ce qu'on avance, tandis que le second peut accompagner un faux prétexte. *Puisque* marque la conviction; *parce que* marque qu'on veut se borner à persuader.

„*Puisque* le suppliant veut se concilier la bienveillance, il faut qu'il cherche dès l'abord à émouvoir celui qui l'écoute, parce qu'en présentant dès le commencement les considérations propres à faire impression, il attirera sur lui l'intérêt dont il a besoin."

Les personnes qui s'intéressent aux progrès de l'instruction ne verront pas sans plaisir les deux morceaux ci-dessus et la manière analytique et sure avec laquelle ils sont traités, surtout le premier. C'est ainsi que l'on apprend à penser par la méthode de M. J. Jacotot.

SECONDE PARTIE.

Le bonheur d'aimer, ode de L. Belmontet. Citations. Les derniers conseils d'un père à son fils. Notice sur la Tasmanie (Terre de Van-Diemen). Découverte importante. Enseignement universel.

LE BONHEUR D'AIMER.

ODE.

Aussi pur qu'une belle aurore,
Plus doux qu'une eau limpide aux lèvres du faneur,
Dans un coeur tout vivant quand l'amour vient d'éclore,
D'espérance et de feu l'univers se colore,
L'air étincelle de bonheur.

Ainsi, quand le printems se lève,
Les coteaux sont voilés d'un soleil vaporeux;
Le monde est enchanté comme dans un beau rêve,
Les fleurs ont plus d'éclat, le coeur a plus de sève.
Et l'homme a besoin d'être heureux.

Au bord du nid de sa compagne,
Pourquoi l'oiseau poète, Anacréon des champs,
Quand le calme des nuits rafraîchit la campagne,
Module-t-il des airs que le coeur accompagne?
C'est que l'amour est dans ses chants.

D'un vol, que le zéphir seconde,
Où vont les fleurs de mai, voyageuses d'un jour?
Elles vont apporter leur poussière féconde
A leur époux éclos sur l'autre bord de l'onde:
Les fleurs ont aussi leur amour.

De quoi se plaint la tourterelle,
Quand des premiers parfums le bois est embaumé?
Pourquoi, seule, au sommet d'une antique tourelle,
Apprend-elle aux échos à soupirer pour elle?
C'est qu'elle attend son bien-aimé.

Tout aime. En passant sur la terre,
Qui n'a pas savouré ce fruit délicieux,
Ce long enivrement d'un amour solitaire,
Qui de l'âme aux humains enseigne le mystère,
Comme s'ils entraient dans les cieux?

Rien ici-bas ne le remplace:
Il console de tout, même des vains honneurs;
Des frivoles plaisirs c'est lui qui nous délasse,
De tout ce qu'on n'a pas lui qui nous tient la place,
Lui qui donne tous les bonheurs.

Aimons. Aimer c'est tout connaître;
Aimer pour tous les maux est un baume vainqueur:
Aimer, c'est réunir deux âmes dans un être;
C'est vivre à chaque instant, à chaque instant renaître;
Toute l'existence est au coeur.

Aimons. Le balancier de l'heure
Nous dit: Aimez, aimez; la mort hâte ses pas.
Son aile tous les jours en passant nous effleure;
Aimons, la tombe est là sous le saule qui pleure:
Ne pas aimer c'est n'être pas.

Le mortel dont l'âme ravie
S'attache aux pas secrets d'un objet adoré,
Qui s'abreuve de joie aux sources de la vie,
Et de tous ces faux biens que le vulgaire envie
Croit peu le mensonge doré;

Qui sent fleurir son existence
Comme un lis frais et pur que Dieu vient de former,
Qui se fait un bonheur même de sa constance,
Et connait ces élans qui n'ont point de distance
Quand on est deux à s'entr'aimer,

Dans son voluptueux délire,
La vie est un parfum qu'il respire en tout lieu!
Plus fier qu'un jeune roi que son camp vient d'élire,
Marchant d'un pas léger comme aux sons d'une lyre,
Qui dira s'il est moins qu'un dieu?

Des hauteurs d'où plane sa vue
Il voit la foule en bas s'agiter dans les fers:
Des misères de l'homme il passe la revue,
Comme un ange frappé d'une horreur imprévue
Qui jette un coup d'oeil aux enfers.

Vers la beauté qui le fait vivre
Où son coeur ranimé retrouve un doux réveil,
Il ramène et retient son regard qui s'enivre,
Semblable aux tendres fleurs qui toujours pour le suivre
Vont se tournant vers le soleil.

Si jamais il s'éloigne d'elle,
Absent, celle qu'il aime est partout à la fois.
Il revient plus heureux puisqu'il revient fidèle :
Avec moins de transport la joyeuse hirondelle
Retrouve son nid d'autrefois.

L'enthousiasme qu'elle inspire
Verse une autre existence en ses sens agités :
Le charme en est si grand que lui-même en soupire ;
Et d'extase en extase il semble qu'il expire
Dans toutes ses félicités.

La flamme qu'on ne peut éteindre,
Le ruisseau du vallon qu'on ne voit point tarir,
L'azur brillant des cieux dont l'onde aime à se teindre,
Sont comme ce bonheur que rien ne peut atteindre,
Jusqu'à l'heure où l'on doit mourir.

L. Belmontet.

CITATIONS.

Un frère est un ami donné par la nature, a dit Legouvé dans la mort d'Abel; mais Abel fut tué par son frère.

Le sort fait les parens, le choix fait les amis, a dit Delille; mais le choix est souvent aussi aveugle que le sort.

Galilée est né le jour de la mort de Michel-Ange et il est mort le jour de la naissance de Newton.

Croire tout découvert est une erreur profonde ;
C'est prendre l'horizon pour les bornes du monde.

(*Lemière.*)

La fortune et le rang ne font pas le bonheur,
Et la félicité s'éloigne plus du trône
Que du chaume modeste où la vertu la donne.

(*L... e.*)

La véritable clémence ne se borne pas à pardonner; elle oublie; car il y a des pardons plus humilians que ne le serait un châtiment rigoureux, en ce qu'une offense punie n'impose aucun devoir à celui qui a souffert la punition; au lieu qu'un pardon force à la reconnaissance, et qu'on tue cette vertu quand on paraît l'exiger.

Il faut que le bienfait soit indépendant, pour que la reconnaissance puisse être parfaite.

Montaigne disait: — Je hais les morceaux que la nécessité me taille.

La reconnaissance est susceptible, parce qu'elle est délicate; elle ne répond qu'à l'estime: jamais une bienfesance banale, exercée au hasard, et sans choix, ne peut éveiller ce noble sentiment.

Telle est la misérable condition des hommes qu'il leur faut chercher dans la société des consolations aux maux de la nature, et dans la nature, des consolations aux maux de

la société. Combien d'hommes n'ont trouvé ni dans l'une ni dans l'autre, des distractions à leurs peines!

Les personnes qui ne se trouvent bien que là où elles ne sont pas, se comptent par douzaines; et ceci est encore plus vrai au figuré qu'au positif; car voyez ce petit bourgeois devenu gentilhomme au moyen d'un morceau de parchemin barbouillé de quelques lignes écrites en style barbare de chancellerie, et qu'avec raison on lui a délivré à beaux deniers comptans; est-il long-tems satisfait du brillant qu'il a cru se donner? Non, le dédain lui fait trop sentir dans le monde qu'il n'est décrassé que de la veille. Et cet autre qui compte trois, quatre, cinq cents ans de noblesse et fort peu d'argent, est-il plus content que lui? Non, il changerait souvent son illustration contre l'or que le premier de ses ancêtres a sacrifié pour sortir de la roture.

En général l'homme est bien plus malheureux par ses illusions que par les réalités. Le secret d'être le moins malheureux possible est de savoir se trouver bien dans l'état où l'on est, sans en être humilié, et sans en tirer vanité.

Derniers conseils d'un père à son fils.

Mon fils, tu vas bientôt atteindre ta quinzième année. Le printems de tes jours n'est qu'à son aurore, et moi, moins usé par l'âge que par les travaux d'une lon-

gue vie, je sens que je rendrai bientôt à la terre la poussière dont j'ai été formé.

Je descendrai dans la tombe, ô mon cher fils, sans inquiétude, sans remords et sans trouble; j'y descendrai avec la persuasion d'avoir, dans le cours de ma longue carrière, honoré Dieu et servi mes semblables.

Je t'ai inspiré de bonne-heure la crainte de Dieu et l'amour du devoir. Après ce que la religion nous prescrit, notre devoir se compose de ce que nous devons à autrui. Si l'homme ne peut jamais assez reconnaître les bienfaits du Créateur, jamais il ne peut trop faire pour ses semblables; et souviens-toi que sous cette dénomination tu dois comprendre tous les hommes; car quelque rang que le mérite, la naissance ou la fortune nous donnent dans la société, nous ne devons jamais oublier que nous sommes tous enfans du même père, que la nuit du tombeau est aussi profonde pour le potentat que pour le simple berger, que la chute de la vie à la mort est une chute inévitable, et que, du plus au moins, l'intervalle n'est que d'un instant.

Garde-toi surtout, mon cher fils, de prétendre à l'estime autrement que par les vertus, et d'attendre d'autrui plus que tu n'accordes toi-même. Envain une grande charge, un emploi éminent, des insignes d'honneurs forcent le public aux égards! ces témoignages extérieurs ne sont jamais sincères, si celui qui les obtient ne les mérite par des actions louables, par une conduite sans réproche.

Tu portes un nom que tes ancêtres ont rendu respectable et que je me suis efforcé de te transmettre sans

tache. Profite des avantages que la naissance donne dans notre ordre politique, mais pénètre-toi bien de cette vérité, que l'homme qui n'ajoute pas à l'illustration de ses aïeux ne reçoit d'eux qu'un éclat factice et peu solide; car autant il y a de gloire à mériter par de nobles actions d'être distingué de la foule, autant il y a de honte à n'être paré que d'un éclat qui nous est étranger, puisqu'il ne rejaillit sur nous que par l'action d'autrui.

Jouis également de la fortune que j'ai reçue des auteurs de mes jours et que bientôt je vais te transmettre; mais songe que tout ce qui excède les besoins réels et les jouissances licites appartient de droit à l'état, s'il en a besoin, et que les pauvres ont un droit incontestable au superflu du riche. Mais dans tous les cas, en appréciant la fortune autant que la sagesse le permet, souviens-toi qu'il est avilissant d'en devenir l'esclave. C'est presque toujours au moment où elle paraît le mieux établie, qu'un évènement contraire vient en détruire la source, surtout lorsqu'elle n'est fondée que sur les grandeurs, que le caprice du sort précipite dans le néant, au moment même où l'être qui en est l'objet est le plus aveuglé par leur éclat. Songe aussi, mon fils, que, dans l'état actuel de la société, nous devons nous considérer bien heureux, en nous reportant par la réflexion aux tems passés, aux siècles d'ignorance, aux jours où l'espèce humaine, encore au berceau, luttait avec si peu de succès contre les besoins de la vie. Pense avec reconnaissance aux travaux des générations passées, travaux dont ces générations ont peu goûté les fruits, que leur généreuse prévoyance nous a transmis et qui nous sont

d'un si grand avantage. Mais ne crois pas que notre devoir se borne à transmettre aux générations à venir les connaissances que nous devons à la succession des travaux de nos prédécesseurs; non, nous devons ajouter à ces connaissances, afin de mériter à notre tour la reconnaissance de nos neveux. Cependant, mon fils, ce n'est point l'espoir de la reconnaissance qui seule doit nous guider dans l'accomplissement de ce grand devoir; c'est encore l'impulsion morale que nous devons suivre, impulsion que nul homme ne peut méconnaître, qui nous fait sentir que, pour seconder la nature, nous devons contribuer au développement des facultés intellectuelles qui distinguent si éminemment l'homme de la brute.

Nous sommes convaincus, mon fils, que tout homme a un droit égal au bonheur, que nul n'a le droit de porter atteinte à celui d'un autre, et que chacun doit s'attacher à s'en assurer la plus grande somme possible. L'expérience nous montre tous les jours que le rang, les grandeurs, l'opulence ne sont pas ce qui le donne, quoique la plupart des hommes, éblouis par un éclat sans consistance, ne cessent de courir après toutes ces choses dans l'espoir de l'y saisir. Mais où faut-il donc le chercher cet objet de tous les voeux? est-ce la pauvreté, l'obscurité qui le donnent? Non, la pauvreté surtout ne saurait le donner dans l'ordre social où trop de besoins assiégent l'homme; et l'homme qui ne peut subvenir à ses besoins qu'avec des peines nombreuses et constantes n'est pas l'homme du bonheur. Faut-il donc conclure que le bonheur n'est qu'une chimère?

À Dieu ne plaise, mon fils; disons seulement que le bonheur est indépendant des circonstances extérieures, et que c'est au-dedans de nous-mêmes que nous devons le chercher. Nous ne pouvons manquer de l'y trouver si nous sommes vertueux. N'aie jamais une injustice à te reprocher, et dans quelque état que la fortune te place, agis de manière à pouvoir te dire après l'action: tout honnête homme à ma place aurait agi comme je l'ai fait. Ne t'attends pas cependant à ce que, lorsqu'en toute conscience tu pourras te rendre ce témoignage, tout le monde soit content de toi. Ce serait exiger trop de perfection dans les hommes pris en masse. Qu'il te suffise de captiver l'approbation d'un petit nombre de personnes distinguées par la pureté de leur morale et par l'impartialité de leur jugement; et s'il le faut enfin, borne-toi au témoignage de ta conscience, qui ne te trompera jamais, si tu lui laisses son action libre; je veux dire, si tu ne te refuses pas à l'écouter.

Evite, mon cher fils, de faire un seul pas dans la carrière de la séduction; le sentier en est si glissant, que dès qu'on y est entré, la pente irrésistable entraîne, et ce n'est que du fond du précipice que l'on s'aperçoit de sa chute. Habitue-toi de bonne heure à distinguer la louange de la flatterie. Elles ont un caractère très-prononcé qui rend leur distinction facile pour l'homme consciencieux qui en est l'objet. La louange est la récompense que l'homme de bien peut attendre d'une bonne action; la flatterie est le piège que l'astuce et la bassesse tendent à la vanité crédule.

La louange méritée est une impulsion que la justice donne au mérite et à la vertu; la flatterie est un ridicule dont l'égoïsme couvre le sot qui l'écoute; enfin la louange a toujours pour objet le sujet auquel on l'adresse, tandis que la flatterie n'a d'objet que le flatteur impudent qui ose la mettre en jeu au dépens de l'insensé qui la souffre.

A ton âge l'éducation n'est point achevée, ou plutôt, mon cher fils, elle ne l'est jamais, au moins sous le rapport de l'instruction. Si, pour ton malheur, je paie bientôt à la nature le tribut dont nul mortel n'est exempt, souviens-toi de redoubler d'ardeur pour acquérir sans cesse de nouvelles connaissances solides; mais embrasse peu à la fois, et ne cesse de poursuivre un objet qu'après t'en être rendu le maître. Evite deux travers qui déparent une foule de gens qui pourraient prétendre à l'estime générale, s'ils avaient su s'en préserver: ne cherche jamais à briller d'un éclat emprunté, et n'affecte point de faire parade de tes connaissances. Quelque instruit que l'on puisse être, on ne sait jamais tout, et le tems que l'on perd à se produire sans nécessité, pourrait toujours être mieux employé, soit à perfectionner un talent, soit à étendre une connaissance, soit enfin à acquérir celles que l'on n'a pas. Enfin, mon fils, accoutume-toi à utiliser chacun de tes instans, car la perte du tems est une perte irréparable. —

NOTICE SUR LA TASMANIE OU TERRE DE VAN-DIEMEN.

L'Ile connue sous le nom de Terre de Diemen, séparée de la Nouvelle-Hollande par le détroit de Bass, est située entre le 144e et le 145° degrés de longitude, et entre le 43e et le 44e de latitude méridionale.

Les colons anglais qui y sont établis ne la nomment que *Tasmanie*, d'Abel Jansen Tasman, qui la découvrit le 1er décembre 1643.

Cette colonie est dans un état de prospérité croissante. Elle a sur un territoire de 23 à 24000 milles carrés (15,000,000 d'acres) une population de 20,000 âmes (étrangers) et d'à-peu-près 600 aborigènes (naturels) qui vivent dans les bois. Hobart's Town, capitale de l'île, renferme 5 à 6 mille individus.

Sur les 15,000,000 d'acres de terre qui forment la surface de l'île, 6 millions et demi sont en paturage, un million et demi en terres arables, et le reste consiste en coteaux rocailleux ou boisés.

Déja plus de 30 mille acres sont en pleine culture, dont 23000, à-peu-près, sont semées en froment, orge, avoine, poids, fêves ; mais surtout en froment. Plus de 3000 le sont en pommes-de-terre et autres légumes, et 4000 en graminées anglaises.

On y comptait en 1828 : 2,100 chevaux, 70,000 bêtes à cornes, 500,000 moutons, 2,000 chèvres, 10,000 porcs et 20,000 poules. Tout ce qui est transporté d'Eu-

rope y prospère au point que de 1821 à 1828 la population et le bétail y ont quadruplé.

Les Anglais ont donné aux localités des noms fort étonnés de se trouver si près les uns des autres. On y trouve, par exemple, le district de *Bagdad*; mais il n'est point arrosé par le *Tigre* et il se termine au *Constitution hill* (nom d'une petite montée dans la cité de Londres). *Jericho* est auprès de Richemond, de Brighton. Si du Constitution hill on s'enfonce dans l'intérieur, on trouve les rivières de l'Ecosse à côté du *Nil* et du *Tamar*. De la ville de *Hamillon* sur la *Clyde*, on passe en Abyssinie, vaste canton de pâturage; bientôt après on trouve le *Styx*, rivière rapide et grande que l'on traverse, non pas dans la barque de Caron, mais bien sur un pont de bois. Après avoir traversé la *Clyde* (fleuve d'Ecosse), on arrive sur le *Shannon* (fleuve d'Irlande) qui reçoit l'*Ouse* (rivière du nord de l'Angleterre). Enfin on trouve la *Tamise* (petit ruisseau), et on entre ...., en *Transylvanie*, et le *Méandre* n'est pas très-éloigné des plaines du — *Simplon*. Cette fantasmagorie ridicule se prolonge tout le long de l'île, car les coteaux du *Surrey* et du *Hampshire*, contigus les uns aux autres, sont dans le comté de *Cornouailles*, près des plaines du *Norfolk*, où sont les ruines de l'ancienne ville d'*York*, où l'on voit de grands arbres croissant sur les débris des édifices. Cette antique cité doit avoir été fondée vers l'an 1804 de l'ère chrétienne.

L'île est généralement coupée de belles montagnes plus ou moins hautes, plus ou moins escarpées, les unes boisées et les autres nues; et de belles plaines riches de

bons pâturages et arrosées de nombreux ruisseaux; et si la crue de certains fleuves occasionne souvent des dégats, c'est que presque nulle part la main de l'homme n'a rien fait pour les empêcher.

On y trouve de très-beau marbre noir superbement veiné, et en général les matériaux de construction s'y trouvent sous la main.

Cette île, quoique située au Sud de la Nouvelle-Hollande, dont elle n'est séparée que par le détroit de Bass, est cependant plus froide que cette dernière; malgré cela, le froment peut se cultiver partout avec succès, à l'exception peut-être des plaines du Middlesex, canton très-froid à cause de sa grande élévation, et des coteaux du Hampshire, contrée qui ne convient pas non plus aux moutons.

La végétation y est si belle et si vigoureuse que les myrtes y viennent aussi gros que les ormes en Europe, et les fougères arborescentes s'y élèvent à trente pieds. On trouve de superbes basaltes en plusieurs endroits et notamment à l'extrémité occidentale de la baie Emu. Une route superbe, construite à grands frais, conduit de Wersbury jusqu'à la baie Emu qui est à sept journées de marche du point de départ.

Nous ajouterons à cette esquisse rapide d'une île si peu connue en Europe la lettre suivante qui n'est pas sans intérêt.

Hobart'stown, le 26 mars 1829.

La terre Van-Diémen est un pays ravissant; le climat de l'Italie, le pittoresque des montagnes du pays de Galles, la fertilité de l'Angleterre, combinés ensemble, vous donneront une idée de la contrée que j'habite. Toutes les productions de la terre viennent mieux dans cette île superbe et ont plus de saveur qu'en Europe: les fruits et les légumes se succèdent sans interruption pendant tout le cours de l'année, car il n'y a point d'hiver ici, à moins qu'on ne donne ce nom aux mois de Juin et Juillet, pendant lesquels il y a du vent et de la pluie. Les animaux apportés par les premiers planteurs ont beaucoup multiplié et se sont répandus dans tout le pays. Les sommités des montagnes et une partie de leurs versans sont couverts de podocarpus, de casuarina, d'eucalyptus, d'azedurac, de bois de rose et de beaucoup d'autres arbres. Ce serait une jouissance délicieuse que de se promener dans les bois, si elle n'était troublée par la crainte d'être atteint par la lance d'un indigène, ou de voir un serpent s'entrelacer dans vos jambes. Parmi les quadrupèdes indigènes, il n'y en a aucun qui soit dangereux; j'y ai rencontré une petite espèce de pantère, mais elle est fort timide et d'un caractère inoffensif.

Il n'en est pas de même des reptiles et des insectes qui détruisent les arbres avec une rapidité inconcevable; mais ils n'attaquent heureusement ni les fruits ni les légumes. J'ai eu occasion de détruire un grand nombre de tarentules dans l'intérieur des appartemens. Cette tarentule dont le corps est aussi gros qu'une noix, est très-vénimeuse, ainsi que l'affreux myriapode qui pullule

également dans cette île. Sans doute que ces hideux animaux disparaîtront à mesure que la culture prendra de l'accroissement. Il en sera de même d'une vermine dégoûtante qui s'attache aux habits et qui les ronge même sur les épaules. Dans une petite île de la baie de Ralph, non loin de la ville, on voit un grand nombre d'ânes sauvages qui marchent en troupes et qui fuient à l'approche de quelqu'un avec la rapidité de l'éclair. Le gros bétail s'y est extrêmement multiplié; aussi le prix en est-il de beaucoup inférieur à celui de Londres. Quant aux *Kangarous*, ils ne coûtent que la peine de les tirer, et la saveur de leur chair n'est pas inférieure à celle du meilleur chevreuil. En cinq minutes on peut se procurer un boisseau d'huîtres et d'autres coquillages d'une excellente qualité. En général, le poisson de mer est très-abondant, d'un goût exquis et à très-bas prix. Toutes les espèces, à très-peu d'exceptions près, se trouvent dans les mers qui baignent nos côtes, depuis le minnow jusqu'à l'énorme baleine. La viande de boucherie est très-supérieure à celle d'Angleterre (supérieure elle-même à celle du reste de l'Europe); ce qui sans doute provient des herbes odoriférantes dont les pâturages abondent. Les céréales et les pommes-de-terre se vendent à bien meilleur marché que dans les contrées les plus fertiles de l'Europe. Des pêches excellentes y coûtent un penny (deux sous — 8 pfenning) la douzaine, et les pommes y sont en telle profusion, que le propriétaire prend rarement la peine de les cueillir: il en laisse le soin aux promeneurs. — Il n'existe point ici de règlement sur la chasse; quiconque a un fusil peut se livrer

à cet exercice tant que cela lui convient. Nous possédons presque toutes les espèces d'oiseaux. Les canards sauvages y sont si abondans, que j'ai vu un chasseur en abattre ving-quatre d'un seul coup de fusil. Nos volailles sont délicieuses, et les dindons et les pigeons offrent dans les teintes de leur plumage une richesse et une variété qui excitent la surprise. Dans les bois, les perroquets sont presque apprivoisés; j'en ai vu quelquefois une cinquantaine voler autour de moi.

Il y a ici deux espèces d'hommes: l'une blanche, l'autre d'un noir de jais. La première est à-peu-près la même qu'en Angleterre; un peu moins sociable cependant, et tout aussi malfaisante quand elle est irritée. Cette espèce se divise en deux classes; celle des planteurs libres qui y sont venus parce qu'ils ne pouvaient plus trouver dans la mère-patrie l'aisance qui leur est nécessaire; la seconde se compose des déportés. Ceux-ci sont bien nourris, bien vétus; mais pour la plupart ils sont très-paresseux et très-misérables, menteurs, trompeurs, joueurs, buveurs; au lieu d'être heureux et vertueux, ce qui leur serait si facile de devenir dans cette terre promise. On ne voit pas dans toute la colonie de nécessiteux; il ne saurait y en avoir. On n'y voit pas de ces visages pâles, soucieux, qui s'offrent sans cesse aux regards dans les grandes capitales de l'Europe. Il n'y a d'autre misère que celle qui résulte de l'oisiveté et de la débauche. Quant à l'espèce noire, elle est peu nombreuse, et elle ignore entièrement les bienfaits de la civilisation. Dans un pays où la douce température rend les vêtemens inutiles, elle ne veut pas emprisonner ses

membres dans les tissus de laine qu'on lui offre en échange de sa liberté; il préfère son indépendance à la servitude et au travail. Les blancs irrités de les trouver indomptables, se sont souvent portés à des excès contre eux, et ont voulu leur faire entendre raison en pointant sur eux le canon de leurs fusils; les noirs répondent à ces argumens d'une logique si persuasive, en perçant les blancs de leurs lances qu'ils lancent avec beaucoup d'adresse à de grandes distances; et cette manière d'argumenter n'est pas propre à opérer de long-tems un rapprochement heureux. Aussi cette controverse animée promet de n'avoir de fin que par la destruction totale de l'une des deux couleurs. Les noirs ont une grande vigueur de muscles, mais leurs traits sont hideux. Ils marchent en troupes, et ne paraissent avoir ni chefs ni aucune idée de gouvernement. On a élevé plusieurs de leurs enfans dans les écoles de la ville; mais à l'âge de puberté, rien n'a pu arrêter la force de l'instinct qui les rappèle à la vie sauvage de leurs parens.

N'ajoutez aucune foi à ce que l'on vous dit en Angleterre de l'amélioration des moeurs et des habitudes des déportés: ils sont toujours aussi dérangés, aussi paresseux que peuvent l'être les filous et les vagabonds du royaume uni. Seulement la tentation au crime est diminuée par l'absence comparative du besoin, et il leur est plus difficile de le commettre parce qu'ils sont assujettis à une police plus sévère. Ce sont là les uniques raisons qui empêchent que les vols et les délits ne soient aussi nombreux qu'en Angleterre. En dernière analyse, ceux qui n'ont pas besoin pour vivre agréablement de beaucoup

de société, ou qui ne sont pas très-délicats sur le choix de leur connaissances, ne peuvent mieux faire que de se transporter ici. C'est la terre promise pour les agriculteurs et les artisans, et même sans avoir une industrie spéciale, quiconque aime le travail trouvera ici des moyens d'existence.

DÉCOUVERTE IMPORTANTE.

Action de l'ammoniaque sur les piqûres des guêpes et des abeilles, et contre le venin des serpens.

Pour que ce remède opère avec célérité et produise tout l'effet dont il est capable, il est essentiel que l'ammoniaque soit très-caustique.

On a vu fréquemment que des enfans piqués par des guêpes et auxquels la douleur arrachait des cris de désespoir ont été apaisés sur-le-champ par une application d'ammoniaque. Un jeune garçon qui avait renversé une ruche, et dont la tête, les bras, la poitrine et les jambes enflaient à vue d'oeil par l'effet des nombreuses piqûres de ces insectes, fut guéri comme par enchantement; il était évanoui lorsqu'on l'apporta dans la boutique de l'apothicaire, qui lava ses plaies avec une dissolution d'ammoniaque: quelques momens après cette opération, le blessé ne souffrait plus, et il raconta son aventure.

Le *Journal des sciences médicales et chirurgicales*, publié à Philadelphie, rapporte plusieurs exemples de

l'heureux emploi de cette même dissolution pour guérir les personnes mordues par des serpens vénimeux, et surtout les nombreuses observations du docteur Moore, dans l'état d'Alabama, où ces accidens sont regardés aujourd'hui comme très-légers, depuis que l'on a sous la main un moyen sûr d'en écarter non seulement le danger, mais encore la douleur et les incommodités d'un traitement ou d'un régime. Quelques lavages avec l'ammoniaque font disparaître toutes les traces, et ne laissent aucune crainte pour les suites.

SECONDE LETTRE SUR L'ENSEIGNEMENT UNIVERSEL.

Je pense, Madame, que, depuis la réception de mon dernier cahier, vous avez exercé votre enfant à vous raconter plusieurs paragraphes, sans négliger de faire récitrr chaque jour ce qu'il savait déja et ce qu'il a appris depuis. Vous avez continué la vérification, c'est-à-dire que, par vos questions, vous vous êtes assurée que votre enfant sait comment s'écrivent tous les mots et ce que signifie chacun des mots qu'il sait. Vous savez que cela se fait en lui fournissant l'occasion de les employer dans des circonstances semblables.

Permettez-moi de supposer maintenant que votre enfant sait les six premiers livres du Télémaque d'une manière imperturbable, comme dit le fondateur; et M. Jacotot entend par cela que de quelque manière que vous

prenniez un mot, pourvu qu'il se trouve dans les six premiers livres, l'élève puisse de suite indiquer où il est, dire les mots qui suivent, et réciter sans faute et sans hésitation tel paragraphe qu'on lui demande.

Je vous ai conseillé, Madame, d'après le fondateur, d'exercer votre élève à l'imitation; je vous engage à continuer. Exigez de votre enfant qu'il recommence sur nouveaux frais de nouvelles imitations sur les mêmes sujets ou sur des sujets nouveaux. Il fera toujours du nouveau, quelquefois mieux, quelquefois moins bien; mais n'importe, il fera, et à mesure qu'il s'habituera à faire, il s'habituera à comparer, à juger et le travail lui deviendra chaque jour plus facile, sans le rebuter, bien le contraire; car il verra bientôt qu'un même *fait* peut être vu d'une infinité de manières et offrir des rapports à l'infini.

Voici un exercice extrait de l'ouvrage du fondateur.

Le maître. *Qu'est-ce qu'une déesse?*

L'élève. *C'est un être immortel servi par des nymphes.*

Le maître. *Est-ce que toutes les déesses sont servies par des nymphes?*

L'élève. *Je ne sais pas.*

Le maître. *Pourquoi l'avez-vous dit?*

L'élève. *Pour répondre.*

Le maître. Il ne faut jamais répondre sans savoir si ce qu'on dit est vrai. Il fallait dire: *Calypso était servie par des nymphes; mais j'igno-*

re si toutes les déesses avaient des nymphes pour les servir.

J'ai trouvé des élèves qui m'ont répondu: *Non*, car Minesve était une déesse et elle n'avait pas de nymphes pour la servir.

Il faut, je vous l'ai dit, ne faire que les questions dont les réponses peuvent être justifiées par ce que votre élève a appris, parce que l'élève doit rendre raison de tout.

Ne passez ni une faute de distraction ni une faute d'orthographe, mais obligez votre fils à réfléchir, et en lui fesant observer qu'il a été distrait, il raisonnera aussi bien que vous.

Voici un autre exercice.

Le maître. *Qu'est-ce qu'une déesse?*

L'élève. *C'est une femme qui ne peut pas mourir.*

Le maître. *Pourquoi dites-vous une femme qui ne peut pas mourir?*

L'élève. *J'ai lu — que Calypso dans sa douleur se trouvait malheureuse d'être immortelle.*

Le maître. *Pourquoi dites-vous que c'est une femme?*

L'élève. *Parce que Télémaque a dit cette mortelle ou cette déesse.*

Le maître. *Où habitait Calypso?*

L'élève. *Dans une grotte.*

Le maître. *Qu'est-ce qu'une grotte?*

L'élève. *C'est une demeure taillée dans le roc.*

Le maître. *Pourquoi dites-vous une demeure?*

L'élève. *Calypso a dit à Télémaque — venez dans ma demeure.*

Le maître. *Où était la grotte de Calypso?*

L'élève. *Dans une île.*

Le maître. *Y avait-il des hommes dans cette île?*

L'élève. *Non.*

Le maître. *Comment le savez-vous?*

L'élève. *Calypso a dit — Nul mortel ne peut entrer dans cette île sans être puni de sa témérité.*

Vous voyez comment les questions peuvent se multiplier, sans sortir du sujet. Ceci, Madame, pourra vous suffire jusqu'au prochain numéro, où j'aurai soin de continuer dans l'espoir de vous être utile, ainsi qu'à toutes les mères qui, comme vous, s'imposeront l'agréable devoir de former le coeur et l'esprit de leurs enfans.

P. S. Ceci était déja sous presse quand on nous a demandé comment il faut enseigner à écrire. — Quand un élève connait toute la première ligne du Télémaque, *Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse:* il faut lui donner un modèle d'écriture en fin, *l'alphabet*, par exemple, lui dire de chercher un *C*, un *a*, un *l*, enfin toutes les lettres de cette phrase, et de les imiter. C'est l'opération la plus facile. D'abord l'élève fera mal; mais attirez son attention sur la formation des lettres, faites-lui recommencer la besogne avec douceur, sans impatience, et vous ne tarderez pas à le voir écrire correctement.

JOURNAL

DE

LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES.

Miscuit utile dulci.

PREMIÈRE PARTIE.

GRAMMAIRE.

Suite du genre des Substantifs.

22) La désinence en *osme* n'a que ces deux mots: — Le *microcosme* (le petit monde, le monde en petit) est un ouvrage de mécanique qui représente le monde en abrégé. — Le *macrocosme* est le monde en grand, l'apposé de microcosme: il est peu usité.

23) Il n'y a que dix mots en *oste*, et ils sont du masculin, à l'exception de: La *poste* et la *riposte*. C'est

en 1464 que les postes furent *établies* en France, sous le règne de Louis XI. Un officier d'état-major doit être expert à placer *un poste* (une garde). On a établi *un poste* de cavalerie sur la place-d'armes. Les railleurs s'attaquent rarement à celui qui est prompt à la *riposte* (répartie prompte, vive, spirituelle). Une grossièreté n'est pas *une riposte*. — Le *périoste*, l'*holocauste*. Les autres mots en *oste* ou *auste* sont peu en usage.

24) Les mots en *otre*, *ôtre*, *autre* sont peu nombreux et sont du genre masculin, excepté la *patenôtre*, mot formé de *pater noster* et dont on se sert généralement par ironie. On dit de quelqu'un qui gronde et murmure entre ses dents (d'une manière confuse): Il dit la *patenôtre* de singe. — Cette bonne vielle débite *sa patenôtre* comme elle file sa quenouille. — *Cet épeautre* est bien *petit*. L'épeautre est une espèce de froment que l'on cultive dans les endroits rudes et montagneux de la Grèce, de la Sicile et de l'Egypte. On fait de la bière et même du pain avec l'épeautre, mais le pain est noir et d'un goût désagréable.

25) Les mots en *ou*, *ouc*, *oug*, *oup*, *ous*, *oût*, *oux* et *ouls* sont du masculin, à l'exception d'*une toux sèche*, *suffocante*.

Le meilleur amadou est celui qui a été passé dans une dissolution de salpètre. L'amadou est fait de l'agaric de chêne, de hêtre, d'orme, de charme et de bouleau; mais celui de chêne est le meilleur. Le *houx* est un arbuste *épineux* dont la seconde écorce sert à faire la glu pour prendre les oiseaux. Les révolutions ne font souvent que substituer des *loups* maigres à des *loups*

gras. Les rois qui admettent dans leurs états les disciples de Loyola ne ressemblent pas mal au berger imprudent qui livrerait son troupeau à la garde des loups affamés.

Tous les goûts sont dans la nature;
Le meilleur est *celui* qu'on a.

Un ministre habile tâte *le poulx* de ses voisins et de ses alliés comme un médecin tâte *celui* de ses malades. — *Le joug* des passions est à-la-fois le plus *doux* et le plus *cruel*. — La liberté est *le bouc* émissaire des absolutistes.

26) Les mots en *ouble*, peu nombreux, ceux en *oude*, moins nombreux encore, et ceux en *oufre*, peu nombreux également, sont du masculin; comme: *Le rouble* est une monnaie de Russie. Il ne faut point payer une chose *le double* de ce qu'elle vaut (deux fois ce qu'elle vaut). Je rentre *au trouble affreux* dont à peine je sors. (Racine.) Si de *nouveaux troubles* éclataient en France, à qui la faute? *Le coude* est la partie extérieure de la jointure du bras. On doit construire un fort éperon à l'endroit où la rivière forme (ou fait) *un coude* (un angle). *Le soufre* est une substance minérale et inflammable. La passion du jeu est *un gouffre profond* qui absorbe à-la-fois le superflu et le nécessaire; elle fait le malheur de mille et rarement le bonheur d'un seul.

Il faut en excepter les mots suivans: — La *trouble* ou *truble*, sorte de filet pour pêcher. La trouble à la forme d'un cône renversé. *La soude* est une plante dont on retire un sel alkali qui sert à blanchir le linge et à

faire le verre. *La consoude* est une plante médicale de l'espèce de la bourache et vulnéraire; elle tire son nom de la propriété qu'elle a de consolider les plaies.

27) Les mots dont la désinence est en *our*, classe peu nombreuse, sont du masculin, à l'exception de *cour* et *tour*. — *La tour-de-Babel*, grande confusion de paroles, d'opinions. Les assemblées où chacun parle à volonté sont comme la tour-de-Babel où personne ne s'entend. *La tour de Babylone* est un terme d'histoire naturelle; c'est un limaçon dont la coquille, d'une seule couleur, est en spirale. L'homonyme de *tour* est masculin; le féminin signifie un batiment, une pièce de maçonnerie ronde ou à pans (carrée, hexagone, octogone, etc.), plus haute que large. Les églises, en général, ont *une tour* qui sert de clocher: Le masculin, *le tour*, exprime un mouvement en rond: — fesons *le tour* de la ville — allons nous promener tout au tour. C'est encore une action prompte, adroite: *un tour* d'adresse, de subtilité, de finesse, de souplesse. — Les plus *grands tours* de force ne se font point sur les tréteaux, mais bien dans les cabinets des ministres. — *La cour* n'a point de masculin. C'est dans *les cours* qu'on trouve le bon ton et les mauvaises moeurs. La cour est une ligue perpétuelle entre de mauvais citoyens. Ce n'est pas à *la cour* que sont les amis du prince. — Un homme *de la* cour peut être un fort honnête homme; mais alors il n'est pas homme *de* cour.

Le mot *amour* appartient à cette désinence; mais l'Amour est un être capricieux, et nous allons le prouver. Ce sujet intarissable qui a fourni tant de belles pa-

ges aux poètes, tant de sujets de blâme aux moralistes moroses; l'Amour qui fait répandre de si douces larmes et des pleurs si amers; l'Amour qui a fait verser tant de sang, allumé tant de guerres, excité tant de nobles transports et qui produit tant d'actions généreuses; l'Amour doit trouver ici une place. — L'*amour*, sentiment tendre qui nous porte vers un individu que nous désirons posséder, est masculin au singulier et féminin au pluriel, en prose comme en vers.

Nous trouvons cependant dans les auteurs du beau siècle de notre littérature des exemples qui contrarient ce principe, et notamment Racine, cet interprête des sentimens tendres, qui a dit: —

„Il me jurait *une amour éternelle.*"
„Avant que dans mon coeur *cette amour* fut *formée.*"
(*Racine.*)

„Adieu. Servons tous trois d'exemple à l'univers
„De l'amour *la plus tendre et la plus malheureuse*
„Dont il puisse garder l'histoire douloureuse."
(*Bérénice.*)

Malgré l'autorité de ce grand écrivain, on ne voit aujourd'hui dans cet *amour féminin* qu'une licence qu'on ne doit point imiter. D'ailleurs Racine a souvent employé ce mot au masculin:

„Je n'attendais pas moins de *cet* amour de gloire."
(*Bérénice.*)

„L'*amour* n'est pas *un fou* qu'on renferme en son ame:
„Tout vous trahit, la voix, le silence et les yeux:
„Et les feux mal couverts, n'en éclatent que mieux."

ce qui prouve qu'il ne l'a fait du féminin que pour la rime ou pour la mesure.

Voltaire l'a aussi fait quelquefois du féminin, comme dans ces vers du 3e acte du Duc de Foix:

„Oui, depuis deux années,
„L'amour *la plus secrète* a joint nos destinées.“

Rousseau a dit pareillement:

„Dans ce moment plus d'amour *paternelle.*“

Nous pourrions multiplier ces exemples en les prenant dans la plupart des poètes du beau siècle; mais tout ce qu'on pourrait en déduire, c'est qu'on se permettait cette licence autrefois, et qu'aujourd'hui il faudrait l'autorité du plus grand mérite poétique pour se la faire pardonner.

Nous avons dit qu'au pluriel l'*amour* sentiment est toujours au féminin: —

„Le passé n'a point vu *d'éternelles amours*,
„Et les siècles futurs n'en doivent point attendre.“

Avec plaisir on se souvient toujours
Du tems heureux des *premières amours.*

On trouve quelquefois *amours* au masculin; par exemple dans ces vers: —

Et l'on revient toujours
A ses *premiers* amours.

Voltaire a dit: —

„Et mes *premiers* amours et mes prèmiers sermens.“

et certes il serait difficile de critiquer un si beau vers; mais enfin ce ne sont là que des licences qui ne détruisent point la règle.

Les amours personnifiés sont toujours masculins: Les *amours légers* voltigent autour du char de Vénus. — Ces amours sont bien *peints; ils* sont *pleins* de vie.

28) La finale en *oxe* n'a que quatre mots — *équinoxe* (prononcez — *é c u i*), *paradoxe*, *hétérodoxe* et *orthodoxe;* ils sont tous du genre masculin, et les deux derniers sont plus souvent adjectifs que substantifs: comme adjectifs, ils sont des deux genres.

29) Les mots dont la désinence est en *ple* sont du masculin. Cette classe est très-peu nombreuse. La plupart des lexicographes et des grammairiens, leurs échos, veulent que le mot *exemple* soit masculin dans — *un exemple* de courage — *un grand exemple* de vertu; mais ils prétendent qu'il est féminin dans: — *une belle exemple d'écriture.* Mais sur quoi cette bizarrerie est-elle basée? l'est-elle sur la raison? Il s'agit bien de raison dans les bizarreries! Quelque écolier novice, sans doute, aura trouvé joli d'allonger la syllabe de *bel,* il en aura fait *belle,* et sa mère aussi savante que lui aura répété, *une belle exemple;* puis le maître à écrire aura répété *une belle exemple* comme son écolier, et voilà cette sotte exception devenue bourgeoise. Le célèbre grammairien Domergue, embarrassé sans doute de l'hermaphroditisme de ce mot, au lieu de châtier la sottise, motiva cette locution par l'ellipse qu'il dit exister dans *une belle exemple d'écriture.* Mais Domergue n'était pas infaillible, et ici, il se trompa. En effet, si dans *une belle exemple d'écriture* on veut que l'esprit sous-entende *une page pour servir d'exemple*, pourquoi dans — *un bel exemple de modération* ne sous-entendraient-on pas aussi — *une mo-*

dération pour servir d'exemple, et dans ce cas, pourquoi *exemple* ne serait-il pas aussi au féminin? — En attendant qu'on nous dise pourquoi, nous dirons qu'*exemple* est masculin dans tous les cas, et qu'il est ridicule d'admettre une exception arbitraire qui contrarie la raison et même le simple bonsens.

Au reste l'Académie dit: *Un bel exemple* de lettres bâtardes, de lettres financières: L'exemple qu'il a *fait* est mal *écrit;* mais elle ajoute: *on le fait aussi féminin en ce sens.* On sait que c'est là l'esprit de critique de l'Académie; choisisse qui voudra et comme on voudra.

Couple appartient à cette désinence, et ce mot est réellement tantôt masculin et tantôt féminin. Il est masculin quand il se dit de deux personnes unies par l'amour, l'hymen, ou l'amitié; comme: Jamais couple ne fut mieux *assorti.*

> Philèmon et Baucis, *ce couple vertueux*,
> Vivait pauvre, ignoré, mais il vivait heureux.

„Jamais couple ne fût si bien *assorti* qu'eux.“

(*La Fontaine.*)

L'histoire cite peu d'exemples d'*un couple* d'amis tels qu'Oreste et Pilade, ou tels que Damon et Phidias. — „*Pour les coeurs corrompus l'amitié n'est point faite.*“

Vol.

Couple, masculin, est aussi un instrument de pêche: c'est un fil de fer courbé auquel sont attachés les hameçons.

En terme de marine, *les couples* sont les deux côtés d'un navire: les couples sont doublés (recouverts) en cuivre.

Couple, au féminin, signifie la réunion, l'assemblage accidentel de deux choses de même espèce. *Une couple* d'oeufs; *une bonne couple* de pigeons.

Il ne faut pas confondre *couple* et *paire*, quoique ces deux mots expriment la réunion de deux choses. *Une couple* n'exprime que le nombre de deux, tandis que *la paire* exprime l'association, l'union de deux choses qui vont nécessairement ensemble. Ainsi on dit — *une paire de souliers*, une paire de bottes; mais on doit dire une couple de chapeaux, une couple d'habits. On peut dire — une couple de paires, mais le contraire n'a pas lieu.

Une paire de chevaux, une paire de boeufs, supposent parité de taille, même de couleur, et surtout de race dans les chevaux. Ainsi un char attelé d'un cheval blanc et d'un autre noir n'est point attelé d'un *paire*, mais bien d'une *couple* de chevaux. Un boucher achète *une couple* de boeufs, et un laboureur en achète *une paire*.

30) Les mots terminés en *u*, *us*, *ut*, *ux* sont peu nombreux, mais ils sont du masculin à l'exception de — *la vertu*, *la glu*, *la tribu*. — Si *la* vertu est une disposition habituelle de l'âme à faire le bien et à fuir le mal, comment se fait-il que l'on puisse trouver de *grandes* vertus à côté de grands vices? Une femme coupable peut encore aimer *la* vertu, mais il ne lui est plus permis de la prêcher. (*Mme de Staël.*) Les douze fils de Jacob furent les chefs des douze tribus du peuple d'Israël. Les tribus *principales* étaient celles de Juda et de Lévi; *la première* eut long-tems l'autorité royale et *la seconde*

fournissait les sacrificateurs et les ministres de la religion. *La glu* est une composition végétale.

Bernardin de Saint-Pierre croyait que la fonte des glaces polaires était la cause *du flux* et *du reflux;* ce qui prouve qu'avec beaucoup d'esprit on peut enfanter de grandes absurdités. — Le talent paie d'ordinaire *un cruel* tribut à la médiocrité et à l'envie.

31) Les mots en *ube, ucre, ud, ut, uf, uge, ulcre*, sont masculins, comme: — *Le tube meurtrier* porte au loin le ravage. Le Danube *profond*. *Un cube* est un corps à six côtés égaux. Où sont aujourd'hui les esprits simples qui tremblent à l'idée *d'un incube malin?* — *Le sucre* n'est plus aujourd'hui qu'un objet de première nécessité. L'honnête homme travaille moins pour *le lucre* que pour l'honneur ou les besoins de la vie. *Un lucre honteux*. *Un début heureux*. Les productions *du sud* sont plus variées que celles du nord. *Un juge vertueux* rend des arrêts et non pas des services. *Un transfuge* est toujours *déshonoré*, n'importe les honneurs dont on paie son action honteuse. Dieu est *le meilleur refuge*. Le coeur de l'égoïste est comme *un tuf* sec et aride où rien ne croît. La terre est *un grand* sépulcre qui nous dévore après nous avoir nourris. — *La jujube*, exception unique. *La* jujube, fruit du jujubier, est *apéritive, adoucissante* et *pectorale*.

32) Les mots en *un*, en *ur*, en *urne*, en *uste* et *ustre* sont du masculin, à l'exception de *urne* qui est du féminin. *Une* urne *sépulcrale*. Il suffit d'*une petite* urne pour contenir les cendres d'un grand homme. — „Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible.“ *(Racine.)*

Les anciens avaient des urnes *lacrymales*. — *Un importun* est toujours *fâcheux*. Les flatteries sont *un parfum* délicieux dont les vaniteux s'enivrent. — *Le sens commun* est moins *commun* qu'on ne pense. — Un sybarite ne doit pas chausser *le cothurne* d'Hercule. — „Mais quoi? je chausse ici *le cothurne* tragique!" *(Boileau.) Un beau* buste. *Un* arbuste *odoriférant*. — Il faut excepter *Locuste*, empoisonneuse romaine; *la locuste*, fruit du locustier. *La locuste* est *bonne* contre la peste. Il y a aussi un insecte orthoptère de ce nom. — Les Romains comptaient par *lustres* comme les Grecs par *olympiades*. *Un* lustre était un espace de tems de cinq années. *Lustre* signifie aussi éclat. Un grand nom est *un lustre* peu *brillant* s'il n'est uni à de grandes vertus. *Un balustre* d'argent *massif*.

Le mot *luxe* est le seul de cette désinence. *Un* luxe *ruineux*. La misère se cache souvent sous les apparences du luxe qui la produit.

CRITIQUE GRAMMATICALE ET CORRESPONDANCE.

A M. le Rédacteur, etc.

Monsieur,

La manière [illegible]e et précise dont vous répondez à ceux qui vous font des questions me fait espérer que vous voudrez bien dissiper mes doutes sur les mots *emboire* et *s'imbiber* omis par les auteurs qui ont traité des syno-

nymes français. Le dictionnaire de l'Académie donne à ces deux verbes la même signification. Cependant Dumarsais a très-bien dit que s'il y avait des synonymes parfaits, il y aurait deux langues dans une même langue. Comme je sens que votre langue ne souffre point de médiocrité et qu'elle devient chaque jour plus indispensable, je vous serai bien obligé, si vous daignez m'instruire sur ce point.

J'ai l'honneur, etc.

Réponse.

Ce sera toujours avec plaisir que nous nous empresserons de répondre aux questions qu'on nous fera; et nous nous estimerons heureux de pouvoir, en éclaircissant les doutes, êtres utiles aux personnes qui sentent le besoin de connaître foncièrement la langue française.

Emboire et *s'imbiber* ont ceci de commun, qu'ils se disent l'un et l'autre d'un liquide qui ne s'arrête pas à la surface, mais qui pénètre dans la profondeur. Notre langue avait autrefois *imboire* *), d'où nous est venu le mot

---

*) *Imboire* signifiait, recevoir par goût des idèes, des opinions, etc., et se les rendre propres par la force de l'habitude. Montaigne a dit: „Il faut qu'il *imboive* leurs humeurs, non qu'il apprenne leurs préceptes." S'*imboire* se disait aussi, et c'est grand dommage que ces deux verbes soient tombés en désuétude, car dans notre langue, il n'y a point de mot qui exprime exactement l'idée qu'ils présentent. J. J. Rousseau aimait beaucoup le dernier, et il l'a employé dans cette phrase: „Celui qui vit peu avec les hommes a moins d'occasions de s'*imboire* de leurs préjugés."

imbu, qui, par l'idée commune de pénétration, a une sorte de synonymie avec *embu* et *imbibé;* mais ces derniers se disent au physique et *imbu* se dit au moral. *Embu* est un terme de peinture. Une couleur est *embue* lorsque l'huile a pénétré la toile. Une terre, un linge *imbibé* est une terre, un linge pénétré d'eau, de vin, d'un liquide quelconque. Un esprit *imbu* d'une opinion est celui qui a tellement donné entrée à cette opinion, qu'il ne soumet rien à l'examen. On rétablit facilement le *mat*, le *terne* des couleurs *embues* (défaut produit par un fond encore frais) en y passant un blanc d'oeuf ou du vernis; on guérit sans peine les contusions en y appliquant un linge *imbibé* d'eau d'arquebusade, ou tout autre liquide convenable; mais rien n'est plus difficile que de ramener au vrai un esprit *imbu* de préjugés. — Quoiqu'*imbu* signifie *instruit*, *pénétré*, et qu'on l'emploie quelquefois dans le sens laudatif, en bonne part, comme: *Imbu* des plus sages principes, ses ouvrages respirent à-la-fois la tolérance et la charité: — cependant l'usage contraire prévaut, et selon nous, avec raison; car nous croyons qu'*imbu* n'est bien employé qu'en mauvaise part. Ainsi nous pensons qu'on s'exprime bien en disant: — Le ministre des saints autels, lorsqu'il est *pénétré* de la sainteté de son ministère, ne sépare jamais la tolérance de la charité, et — L'homme *imbu* de prégujés observe moins les principes d'une religion toute sainte qu'il méconnait, que les pratiques minutieuses du culte, qui n'en sont que les accessoires.

A Lyon et en quelques autres villes de France, on appèle *papier à emboire* un papier sans colle, un papier

que l'encre pénètre (Löschpapier). Le mot français est *papier brouillard*, c'est-à-dire papier où les caractères se brouillent. On ne dit point *le papier emboit*, mais *ce papier boit*. C'est ainsi que Racine a dit:

. . . . . et la terre humectée
But à regret le sang des neveux d'Erecthée.

C'est encore ainsi que Lamothe a dit dans cette énigme dont le mot n'est pas difficile à deviner: —

A la candeur qui brille en moi
Se joint le plus noir caractère;
Il n'est rien que je ne tolère,
Et je suis méchant quand je *boi*.

A. M. le Rédacteur.

Me prévalant du droit que vous avez donné à vos abonnés, je prends la liberté, Monsieur, de vous prier de vouloir bien me faire savoir par la voie de votre intéressant Journal, s'il n'y a point une faute dans cette phrase que j'ai trouvée dans un ouvrage qui passe pour bien écrit: — *On ne peut être plus avili qu'ils le sont?* Ne faudrait-il pas dire: *plus avilis qu'ils ne le sont?*

J'ai l'honneur d'être, etc.

Réponse.

Nous ferons observer à notre abonné qui n'a point signé sa lettre, que quand on use d'*un droit* on ne prend pas *une liberté*. Nous avons permis, non-seulement à

nos abonnés, mais à tout le monde, de nous adresser des questions et des observations; mais nous désirons que les lettres soient signées.

En bonne logique grammaticale, tout mot doit être l'image d'une idée: les mots qui ne portent aucune idée à l'esprit sont des superfétations qu'il rejète. La parole n'aurait jamais été inventée *(ou inspirée, si on l'aime mieux)*, si la pensée n'avait pas eu besoin d'elle pour être transmise. L'usage ne s'est jamais permis de violer cette loi qu'en faveur de l'oreille qui a exigé quelquefois le sacrifice de la raison pour le plaisir d'être flattée. Or le *ne* qu'on voudrait ajouter à la phrase en question, ou ne peindrait rien, ou peindrait une idée contraire à celle qu'avait dans l'esprit celui qui a parlé. Qu'a voulu dire l'auteur? Que certaines personnes, telles que les transfuges, sont plus avilies que toutes les autres. Il n'y a là aucune idée négative, et *ne* exprimerait la négation. Ce mot serait donc tout-à-fait inutile à la phrase et contraire à la pensée. Nos bons écrivains, dans cette circonstance, l'ont toujours rejeté. Nous pourrions en citer mille exemples, mais nous nous bornerons au suivant que nous extrayons du 12e livre des Aventures de Télémaque: „Les rochers de Thrace et de Thessalie ne sont pas plus sourds, plus insensibles aux plaintes des amans désespérés que Télémaque *l'était* à ces offres.“ Que notre correspondant imite cette phrase qu'avouent le goût et la raison, quoiqu'en disent certains grammairiens qui voudraient qu'il y eût *une négation qui ne nierait pas.*

REMARQUES GRAMMATICALES.

„Dès que l'astre du jour a fini sa carrière
„C'est pour y rentrer de nouveau.“

Ces deux vers offrent un solécisme. Pour que la phrase fût exacte, il aurait fallu dire: — Dès que l'astre du jour a fini sa carrière, *il y rentre de nouveau*, ou *c'est pour rentrer de nouveau dans la carrière que l'astre du jour la finit.*

C'est et *dès que*, qu'on met ici en regard, ne peuvent se prêter au rapport grammatical; ils sont incompatibles par leur nature: *ce*, nom neutre, qui est le *hoc* des latins, rejète *dès que*, qui est une conjonction. Les conjonctions impriment un caractère aux propositions, et jamais aux noms.

„Tu connais bien la jeune Stéphanie!
„Son *coeur*, ses traits sont *plus beaux* que le jour....

Nous ne croyons pas qu'on puisse dire *d'un coeur* qu'il est *beau*, et encore moins qu'*il est plus beau que le jour*. Il n'y a là aucune analogie, et par conséquent aucune comparaison à faire. En outre, quoi qu'on dise *ses traits sont beaux*, il y aurait de la disconvenance à dire: *ses traits sont plus beaux que le jour*. C'est comparer une partie à un tout, ou tout au moins des détails à un ensemble, ce qui ne se peut pas; mais la disconvenance disparaîtra si l'on dit: Stéphanie est plus belle que le jour.

Baigné de larmes.

Cet hémistiche contient une faute contre la propriété des termes; c'est une faute fort commune parmi nos poètes, et surtout parmi nos feseurs de romances: — *Une jeune bergère, les yeux baignés de pleurs*...... C'est *mouillé* qu'il fallait. Baigné signifie *mouillé entièrement*, et dans ce sens *des yeux baignés de pleurs* peut se dire; mais on ne peut pas être *mouillé entièrement* par quelques larmes.

L'étendue se déploie, expression pittoresque, très-usitée et très-fausse. Pour se déployer il faut avoir des plis; or l'étendue qui, par sa nature, présente toujours une surface, n'en a pas. Comment donc concilier ces deux idées inconciliables *déployer, étendue?* Il en est de même de — *L'étendue se déroule à nos yeux*, et pourtant ce cliquetis de mots plait à l'oreille en dépit du bonsens.

Au figuré on déploie son savoir, son éloquence, son caractère, l'appareil de la puissance, etc., parce que le savoir, l'éloquence ne sont pas toujours, nécessairement en montre: sans être enveloppés dans des plis physiques, ils peuvent être soustraits aux sens et renfermés comme s'ils avaient des plis. C'est une métaphore dont l'analogie a dû enrichir la langue; mais du figuré, par une action retrograde, elle a passé au propre.

M. le Rédacteur du Journal de langue et de littérature françaises est prié de décider lequel vaut mieux de

jusques à ou *jusqu'à*. Plusieurs grammairiens laissent la liberté de se servir de l'un et de l'autre: mais je pense qu'il doit y avoir une différence entre ces deux manières de s'exprimer, etc.

Réponse.

Jusqu'à et *jusques à* portent à l'esprit précisément la même idée; mais *jusqu'à* vaut mieux, d'abord parce que l'expression est plus courte, ensuite parce que l'étymologie ne présente pas le *s* final. *Jusque* vient évidemment de *usque*, toujours, continuellement. *Jusques à* ne nous paraît pas être autorisé par une raison d'harmonie. Il est certain que l'on dira plutôt *jusqu'à Rome*, *jusqu'ici*, que *jusques à Rome*, *jusques ici*; cependant on ne saurait blâmer *jusques* dans le vers suivant:

„Jusques à quand, seigneur, enchaînant la colère...

nous pensons même qu'en prose, *jusques à quand* est appelé par l'oreille, afin d'éviter la cacophonie qui résulte de *qu'à quand*, et nous aimerions mieux commencer la première Catilinaire par — *Jusques à quand, Catalina, abuseras-tu de notre patience*, que par *jusqu'à quand, Catilina*, etc. Le *s* euphonique de *jusques* empêcherait le mauvais effet qui résulte des trois syllabes dures qui se suivent: *ca*, *quand*, *ca*.

Fuyez des mauvais sons le concours odieux.

SECONDE PARTIE.

SYNONYMIE ENTRE LE *TON* ET LES *AIRS*.

Le *ton*, les *airs*, les *modes*, les *moeurs* sont choses très-différentes et que pourtant on confond assez souvent. Persuadé qu'une investigation critique sur la synonymie de ces mots pourra intéresser vos lecteurs, je vous engage, M. le Rédacteur, à lui accorder une place dans votre Journal, si toutefois vous jugez le sujet digne de cet honneur.

Les moeurs sont des habitudes constances, les modes des usages passagers; le ton et les airs ne sont que des apparences, des démonstrations. Les habitudes communes à toute une nation sont des moeurs; les usages particuliers à telle ou telle année sont des modes; les manières affectées par certaines coteries ou par certaines personnes sont des tons ou des airs.

Ton se dit plus particulièrement de ce qui concerne le discours. Un *ton* assuré, un *ton* timide, sur quel *ton* le prenez-vous? Baissez le *ton*, jeune homme.

Airs se rapporte exclusivement aux manières. Se donner des *airs* de grandeur. Avoir l'*air* modeste. Un *air* de bonté prévient en sa faveur. Un *air* avantageux annonce la fatuité, comme la fatuité annonce la sottise.

Grandval me regardait d'un air de prince ... dit le Pauvre Diable, en parlant d'un comédien qui fesait le grand seigneur, même hors du théâtre.

On peut avoir le plus mauvais ton et l'air le plus distingué, comme avec l'air le plus commun, on peut avoir un ton excellent.

Parler sa langue avec pureté, mais sans affectation, sans pédanterie; s'énoncer avec grâce, plaisanter sans licence, raisonner sans dogmatiser, discuter sans emportement, être également sobre de fades complimens et d'offensantes épigrammes, voilà, ce me semble, ce qui constitue *le véritable bon ton.*

Bien porter sa tête, n'avoir ni trop de raideur, ni trop d'abandon dans le maintien; avoir une démarche aisée, n'aller ni le nez au vent comme un petit-maître, ni les yeux en terre comme un ignorantin; se montrer dans sa toilette également éloigné de la négligence et de la recherche, voilà, je pense, ce qu'on peut appeler *le bon air.*

Bon air, *bon ton* n'ont cependant pas toujours un sens aussi absolu. Par ces mots, chacun désigne le plus habituellement *le ton* et *les airs* de la société ou de l'homme offert par la mode comme objet d'imitation à l'admiration publique.

Dans ce sens, on a *bon* ou *mauvais ton*, *bon* ou *mauvais air*, suivant qu'on se rapproche ou qu'on s'éloi-

gne davantage des airs et du ton des modèles, des manières *de l'homme* ou *de la société qui donne le ton.*

En se composant sur l'homme à la mode, ce n'est pas toujours des perfections qu'on imite, car souvent on ne se fatigue que pour contracter des défauts, que pour échanger des grâces naturelles contre des grimaces. Les courtisans d'Alexandre se tordaient le cou pour habituer leur tête à se pencher sur l'épaule gauche, à l'instar du maître du monde qui ne cédait qu'à la raideur de ses muscles. Mais les imitateurs ne vont pas toujours si haut pour chercher leur modèle. N'avons-nous pas vu de nos jours les serviles complaisans du prince de Bénévent, de ce grand *clocheur* politique, clocher à l'envi autour de leur patron. Ne pouvant modéler leurs talens sur les siens, les Laborie, les Esmenard imitaient ses défauts et auraient eu honte de marcher droit sous un tel maître: c'eût été chez cette altesse le plus sûr moyen de tomber.

„Lorsque le Grand-Louis brûlait d'un tendre amour,
„Paris devint Cythère et tout suivit sa cour;
„Quand il se fit dévot, ardent à la prière,
„Le lâche courtisan marmotta son bréviaire.

(*Frédéric.*)

Qu'une femme à la mode, Aspasie moderne, juge à propos de ne plus faire résonner le *r*, vous voyez aussitôt cette lettre bannie de l'alphabet du bon ton. Le langage affecté des *Précieuses ridicules*, les airs impertinens du marquis du *Cercle* ont été *le bon ton*, *les grands airs* à l'hôtel de Rambouillet sous Louis XIV, à l'Oeil-de-Boeuf sous Louis XV, et c'était pour ne pas paraître ridicule que chacun s'efforçait de l'être.

Encore si cette manie du *bon ton* se renfermait dans les bornes du ridicule! passe; on pourrait en rire comme d'une folie; mais que de fois n'entraîne-t-elle pas au vice! Que de fois, par suite de cette sotte ambition, des hommes honnêtes ont eu honte de se montrer tels qu'ils étaient! Si des gens sans principes et de moeurs plus que douteuses affectaient sous le règne de madame de Maintenon le ton et les airs de la dévotion, sous le Régent des gens honnêtes n'affectaient-ils pas les airs et le ton des *roués!*

„Nella chiesa
„Coi santi, e in taverna coi ghiottoni.“

— A l'église avec les saints, à la taverne avec les ivrognes — a dit Le Dante dans sa Divine Comédie; maxime que l'on peut rendre en français par ce proverbe: *Il faut hurler avec les loups.*

Il ne faut pas plus conclure du ton et des airs en fait de moeurs, que des bourdonnemens ou discours en fait d'opinions. Il y a souvent de l'esprit, des vertus même dans la tête et dans le coeur de tel homme qui, par ton, par air, vient de dire ou de faire une sottise et même une atrocité. La révolution a prouvé cette vérité et la contre-révolution la prouve encore. Cet homme n'en est pas moins sous l'empire de ses moeurs, sous la tyrannie de sa conscience. Sa raison, altérée par une sorte d'ivresse, ne l'a pas abandonné pour toujours. Elle lui reviendra, et le moment n'est pas loin où il aura honte précisément des choses mêmes dont aujourd'hui il tire vanité. Que d'auteurs, de députés, voire même des ministres et de très-grands seigneurs désavouent aujour-

d'hui certaines opinions qu'ils ont ou proclamées ou affectées en 93! L'anglais Henri V qui régna en France, tout comme un autre, avait figuré parmi des bandits avant de figurer parmi des héros. Il ne faut désespérer de rien. *Le ton*, *les airs* ne sont pas l'homme; ils n'en sont que des modifications superficielles et passagères. Ce sont des masques, des habits taillés par la mode et qui voilent aussi souvent les perfections que les difformités de celui qui les revêt.

Suivant le tems, on voit des hommes affecter un ton dur, pour ne pas paraître faibles, et faire l'aumône en secret, parce qu'ils sont bons: ils semblent, dans ces aparté de bienfesance, vouloir se dédommager de la contrainte qu'ils se sont imposée de paraître méchants, et se créer un motif de se pardonner à eux-mêmes. Suivant le tems, on en voit d'autres affecter la sensibilité la plus profonde, signer toutes les proscriptions, s'inscrire sur toutes les listes philantropiques, provoquer toutes les mesures de rigueur, donner à toutes les quêtes, et ne payer ni leurs domestiques, ni les ouvriers qu'ils occupent.

„On ne sait ce que c'est que de payer ses dettes,
„Et de sa bienfesance on remplit les gazettes.“

(*Colin d'Harleville.*)

Le ton, les airs s'empruntent souvent dans les intérêts les plus contradictoires; ici c'est pour être distingué de la foule; là c'est pour être confondu avec la société. Voyez ce jeune novice débuter dans le monde; ses habitudes, ses principes se taisent en présence du ton. Perdant le sentiment du bien et du mal, il n'a plus que ce-

lui du ridicule, et le ridicule n'existe pour lui que dans la différence de ses manières à celles des gens du bon ton, auxquels il brûle de ressembler. C'est ainsi que souvent un jeune homme irréprochable sourit à l'escroc de bon ton dont il est la dupe; c'est ainsi qu'il s'étudie à s'approprier le ton et les airs d'un homme aux moeurs dépravées et dont les principes lui feraient horreur, s'il avait le bonheur de les connaître. C'est ainsi qu'une jeune femme dont le coeur reste chaste, revêt ses charmes modestes des modes inventées par la coquetterie, dans un but dont elle rougirait, si elle savait le deviner. Pour paraître de bon ton, sa vertu prend ici les airs et le ton du vice. C'est l'histoire de Vert-Vert qui, au milieu des juremens des bateliers, eut honte de parler le langage modeste des Visitandines. La honte de ne pas avoir le ton de l'assemblée a seule compromis en ces circonstances l'innocence du perroquet de Nevers. Il faut plus de caractère qu'on ne pense pour savoir garder son ton, pour être constamment soi, quand on n'est pas comme tout le monde.

Que de gens sans caractère se sont calomniés par le ton qu'ils ont pris! Mettons en tête

„Ce bon Régent qui gâta tout en France.“

ce neveu de Louis XIV, que son oncle appelait si judicieusement — un fanfaron de crime.

Le *bon ton* que trop de gens prennent pour le *bon goût*, en diffère beaucoup à mon sens. Le bon goût a la raison pour base. Il est la faculté qui perfectionne ce qui est bien, et qui, parmi les bonnes choses, nous fait

discerner la meilleure. C'est ce sentiment exquis par lequel on concilie toutes les convenances, et dont les opinions comme les inventions sont confirmées par tous les siècles, parce qu'elles ne sont jamais en opposition avec la nature, que le bon goût orne sans la contrarier. *Le bon gout* peut rendre au *bonsens* compte de toutes ses préférences.

Quant au *bon ton*, c'est autre chose. Demandez un peu aux arbitres suprêmes *en fait de ton et d'airs*, pourquoi telle locution ou telle manière qu'ils affectionnent ou qu'ils évitent, est ou n'est pas de bon ton? Ils vous répondent — Parce que c'est de bonne compagnie — parce que ce n'est pas de bonne compagnie. — Si vous leur demandez le *pourquoi* de ce *pourquoi*, vous n'en tirez plus rien; ils sont au bout de leur latin; et en effet, cette phrase contient tout, tranche tout, puisque pour la plupart des gens, en matière de *ton* le motif n'est rien, le fait est tout. Eh! qu'importe, pourvu que l'on passe pour être de la société qui donne *le ton!* Ils savent bien que pour atteindre ce but, rien n'est plus efficace que d'en prendre le jargon et les simagrées. Qu'ont de commun la logique et le bonsens avec ces affaires-là.

Ce jargon, ces simagrées, ce ton, ces airs sont pour les gens de la coterie à laquelle ils appartiennent, ce que sont pour les francs-maçons les démonstrations extérieures, à l'aide desquelles ils se font connaître, à l'aide desquelles, au milieu du vulgaire, ils se font honorer comme adeptes d'une société choisie. Qu'importe la signification des signes et les paroles qu'ils emploient, pourvu

qu'ils annoncent ce que sont les gens qui s'en servent, pourvu qu'ils donnent d'eux l'idée qu'il leur importe qu'on en prenne ?

C'est en parlant des gens qui veulent passer pour ce qu'ils ne sont pas qu'on dit *prendre des airs*, *prendre des tons*, *donner des tons*, *des airs;* cela se dit aussi des gens qui s'arrogent des droits qu'ils n'ont pas. Dans ces locutions *tons* et *airs* sont synonymes.

Avoir l'air, *avoir le ton* n'a pas tout-à-fait le même sens. Cela signifie seulement que tel homme ressemble à tel autre, à telle chose, sans dire que cette ressemblance soit l'effet de sa volonté.

„Le beau-père a, ma foi, tout l'air d'un chat-huant.
(*Scarron.*)

Louis XI avait l'air d'un bon homme; cela ne signifie pas qu'il eût la prétention de passer pour l'être; car si ce tyran fut cruel et superstitieux, au moins ne fut-il pas hypocrite.

Tel a tout l'air d'un sot qui pourtant n'est pas bête.

Air se dit tantôt de l'expression de la figure; *il a l'air inspiré*, *il a l'air de bonne*, *de mauvaise humeur;* et tantôt l'habitude tranquille de toute la personne. Il a l'air d'un honnête homme; il a l'air d'un coquin; il a l'air d'un homme comme il faut. *Air* peut ici être remplacé par *mine.* — Il a bonne, il a mauvaise mine.

„Vous avez bien la *mine*
„D'aller un jour rechauffer la cuisine
„De Lucifer; et moi, prédestiné,
„Je rirai bien quand vous serez damné.“
(*Voltaire.*)

M. de Malesherbes qui était bien certainement un homme comme il faut, n'en avait pas du tout l'air, quoiqu'il en eût le ton autant que personne. Un jour qu'il était allé voir un officier général, le factionnaire le força de déposer à la porte la canne sur laquelle il s'appuyait, et qu'indépendamment de son âge, la goutte lui rendait nécessaire. Le général qui le voit arriver en boîtant, court à sa rencontre, lui offre le bras et demande à la sentinelle pourquoi il en a usé ainsi avec un homme aussi recommandable: „Ma consigne, dit le soldat, est de désarmer tous les gens de mauvaise mine.“ — Il a fait son devoir, dit ce grand homme; je paie ici pour ma mauvaise mine.

Un grand seigneur qui se promenait à pied, fut évité dans son chemin par un humble marchand dont la figure lui déplut. Cet homme a tout l'air d'un fripon, dit-il tout haut aux personnes qui l'accompagnaient. Ce monsieur, répliqua le marchand, a tout l'air d'un honnête homme, mais nous pourrions bien nous tromper tous les deux.

Rien de plus trompeur que la mine, et le bon La Fontaine a bien dit: —

„Garde-toi, tant que tu vivras,
„Des juger des gens sur la mine.“

(Par un abonné.)

SUR LA RÉCEPTION DE M. DE LAMARTINE À L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

On nous écrit de Paris: — A l'occasion de l'admission de M. de Lamartine parmi les 40 immortels, les plaisans de la capitale ont fait leurs *gorges-chaudes;* mille colibets ont plu et sur le récipiendaire et sur les recevans, et malheureusement la plupart sont arrivés à leur adresse. Je n'ai pas la mémoire heureuse, et je n'ai retenu que ceux-ci: — Pirron disait que les 40 avaient de l'esprit comme 4; à-présent on peut dire que, par la dernière recrue, le 4 est devenu 40 (4 + 0).

„D'un genre tout nouveau Lamartine est l'apôtre;
„Il dit *l'une après l'une*, et non *l'une après l'autre.*
„Il faudra, si ce style un jour devient commun,
„Au Pinde recevoir les fous *l'un après l'un.*"

Quoiqu'on en dise, M. de Lamartine est bien audessus des Quélen, des Frayssinous, des Feletz, des Montesquiou, qu'il ne faut pas confondre avec *Montesquieu*, des Bonald, et de plusieurs autres qui ne sont ni savans ni hommes de lettres, à moins qu'il ne suffise pour l'être de corriger un catéchisme et le bréviaire de son diocèse, d'écrire un réquisitoire, de prononcer un mince discours à la tribune comme on prèche un sermon de village, et autres gentillesses de cette importance. Ah! si Boileau revenait des sombres bords, qu'il aurait de Cotins à fustiger! On ne doute pas dans le monde qu'après l'admission de M. de Lamartine, l'Académie, *ce sénat conservateur* de la pureté de la langue française,

ne réserve la première place à Victor Hugo, le Ronsard de notre âge, à côté duquel ira s'asseoir un peu plus tard l'illustre Marcellus *), voire même le *conséquent* Syries-de-Mairenhac.

Jamais institution ne se détourna de sa destination autant que l'Académie française: elle devait être la conservatrice de la langue, et elle en devient la corruptrice, en recevant, dans son sein, des individus qui prennent comme à tâche de souiller, par leurs plates et absurdes productions, la pureté et la clarté qui distinguent le langage des Racine et des Voltaire.

ORIGINE DE QUELQUES LOCUTIONS PROVERBIALES.

Faire une brioche.

Faire une brioche, c'est faire une faute en musique, et par extension en quelque matière que ce soit.

Les musiciens de l'opéra ont donné lieu, dit-on, à cette locution familière et proverbiale. Ils avaient imaginé, lors de la création de ce théâtre, de condamner à une petite amende pécuniaire celui d'entre eux qui manquerait aux règles de l'harmonie, en exécutant sa partition, et cette amende était destinée à l'achat d'une brio-

---

*) V. Hugo a fait une ode à l'Ante-Christ, et Marcellus une ode à l'ail. —

che qu'ils devaient manger ensemble. Mais une pareille punition ne fut pas long-tems jugée suffisante à les rendre moins fautifs dans leur art, et le grand nombre de repas qu'elle amena ne fit pas concevoir une haute idée de leur talent.

L'amour-propre l'emporta sur la friandise, et ils décidèrent qu'ils pourraient désormais faire autant de brioches qu'ils voudraient sans être obligés d'en acheter aucune, et Dieu sait s'ils usèrent de la licence! Cependant, pour qu'il restât un monument d'une coutume qui leur était chère, ils voulurent avoir une image en tôle du dernier gâteau qu'ils se partagèrent, et cette image a été soigneusement conservée au café de l'Académie royale de musique où on la présente encore aux joueurs qui ont fait quelque bévue dans une partie .... *de dominos.*

Tourner autour du pot.

C'était autrefois l'usage d'écrire sur le coutour d'un pot de belles inscriptions grecques ou latines, et quand il arrivait que quelqu'un était obligé de les relire plusieurs fois, avant de pouvoir les expliquer, on lui reprochait *de tourner trop long-tems autour du pot,* expression alors prise au propre, et aujourd'hui employée au figuré, à l'égard des personnes qui se servent de circonlocutions oiseuses aulieu de s'énoncer nettement, ou qui perdent leur tems en vains préparatifs pour une affaire qui devrait être traitée sans retard.

Les Latins avaient à ce sujet un proverbe semblable qu'Horace a placé dans le vers suivant de son art poétique:

Nec circa vilem potulumque moraberis orbem.

Legouvé ayant voulu exprimer, dans sa tragédie de la mort d'Henri IV, le mot naïf et touchant de ce bon roi, *Je veux que chaque paysan mette la poule au pot le dimanche*, eut recours à cette périphrase:

„Je veux enfin qu'au jour marqué pour le repos,
„L'hôte laborieux des modestes hameaux
„Sur sa table moins humble ait, par ma bienfesance,
„Quelques-uns de ces mets réservés à l'aisance."

les plaisans reprochèrent au poète *d'avoir tourné autour du pot.*

C'est une cruche.

C'est une cruche se dit d'un idiot, d'un homme stupide.

On mettait autrefois, comme je viens de le dire, de belles inscriptions sur les vases précieux, mais on n'écrivait rien sur les cruches destinées au service du ménage. De là l'usage d'appeler un homme docte *vas scientiae, urna litterata,* et de là aussi celui d'appeler *cruche* un ignorant.

On dit d'un sot difficile à manier et sur lequel la raison n'a point de prise, *c'est une cruche sans anse.*

A propos de bottes.

Un seigneur de la cour de Francois I[er] venait de perdre un procès considérable: le Roi lui demanda quel arrêt avait été rendu dans cette affaire? J'étais venu en poste, répondit-il, pour assister au jugement, et à peine

étais-je arrivé, que votre Cour de justice m'a *débotté*. — Vous a débotté? — Oui, Sire. J'ai bien compris ces mots: *dicta curia debotavit et debotat dictum actorem* ... — Ah! je vous entends, reprit le monarque; vous me signalez un abus auquel je veux remédier. Quelques jours après fut rendue l'ordonnance de Villers-Coterets, dont un article prescrivait que dorénavant tous les arrêts judiciaires seraient prononcés, enregistrés et délivrés aux parties *en langage maternel français, non autrement*. Cette ordonnance qui favorisa les progrès de notre langue, excita le mécontentement des gens de pratique (gens de routine) dont elle bouleversait le protocole. Ils crurent en faire une amère critique en disant qu'elle était venue *à propos de bottes*, et cette locution resta pour désigner ce que les Italiens appèlent *un sproposito*, substantif qui manque à notre vocabulaire, et qui exprime très-bien une chose faite ou dite hors de propos. — Les Anglais rendent le *sproposito* des Italiens par *a nonsense*, absurdité, sottise, et que l'on pourrait exprimer en français par — *non-sens*.

Un jeune officier de chevau-légers fit de cette locution une application assez heureuse. Un général qui passait la revue de son régiment lui ayant reproché de n'avoir pas mis les bottes d'ordonnance, et ayant ajouté: — „Que diriez-vous si, pour vous punir, je vous envoyais aux arrets?" Il répondit: „Mon général, je dirais que vous m'y envoyez *à propos de bottes*." L'inspecteur se mordit les lèvres et passa outre. —

TROISIÈME PARTIE.

LITTÉRATURE.

Poésies du roi de Bavière.

Le Pinde compte peu de têtes couronnées; les rois conquérans, les rois législateurs, les rois qui mettent avant tout le bonheur de leurs sujets, ont bien autre chose à faire qu'à caresser les muses. Les devoirs que la royauté impose sont si nombreux, si compliqués, que l'imagination s'effraie quand l'esprit considère l'énorme fardeau qui pèse sur la tête d'un roi jaloux de mériter le rang suprême, en ne négligeant aucune des obligations qui y sont attachées. Mais un roi est homme, et au moral comme au physique, il est sous la double dépendance du tems et de l'espace, et l'espace et le tems sont si limités pour un mortel!

Cependant de tems à autre, la nature semble faire un effort pour produire un phénomène, et mettre, si l'on peut se permettre l'expression, deux hommes dans un corps. Avant Denys, Néron et Charles IX, tous trois d'affreuse mémoire, David avait cultivé les muses avec un succès immortel comme l'objet de ses vers; plus tard, et

plus près de nos tems, François Ier, Frédéric-le-Grand et même l'immortel auteur de la Charte, Louis XVIII, dont la France conservera toujours la mémoire avec reconnaissance et amour, ont cultivé la poésie; et les oeuvres littéraires de Frédéric assurent à ce grand homme l'immortalité bien mieux que l'influence qu'il exerça sur son siècle par ses talens de roi et par ceux de grand capitaine.

Le roi Louis de Bavière, qui à déja signalé son règne par tant de nobles actions, vient d'inscrire son nom parmi les enfans d'Apollon: le front orné du diadème qui le place si haut dans l'ordre social, il aspire à la couronne de l'Arioste et du Dante dans une langue qu'ont illustrée les Klopstock, les Wieland, les Schiller, les Goethe; et si le poète roi n'a pas encore atteint à la hauteur de ces grands écrivains, ses premiers essais, que toute l'Allemagne connait déja et que William Duckett a traduits en vers français, lui assignent un rang honorable dans la république des lettres. Ces essais nous font espérer de nouvelles productions où le goût perfectionné du poète lui fera éviter tout ce qu'une saine critique lui a signalé comme faible et superficiel.

Présentons à nos lecteurs un extrait rapide de la critique que M. Servan de Sugny a faite des poésies de ce roi. „La critique qui a le privilège de régenter les rois, en rendant justice aux beautés de son ouvrage, n'en a pas dissimulé les défauts. Elle a cru reconnaître dans l'illustre auteur plus d'élégance que de force, plus de coloris que d'invention. Accoutumée à regarder les grands poètes de l'Allemagne comme les *mineurs de la pensée*, elle a paru regretter que le nouveau poète n'eût pas as-

sez creusé ses sujets pour en tirer des trésors inconnus. Elle aurait voulu qu'un prince qui professe souvent dans ses vers des sentimens généreux, et qui en a fait une si belle application en faveur de la sainte cause de la Grèce, les eût toujours exprimés avec bonheur; qu'en un mot son style eût toujours été à la hauteur de ses pensées."

Ici viennent malheureusement des reproches plus graves, et que nous croyons mérités. — „L'esprit philosophique avait aussi quelques voeux à former dans la publication des oeuvres poétiques du roi Louis; et, malheureusement, ces voeux sont en partie remplacés par des regrets. On aimait à croire qu'un monarque qui avait secouru les Grecs, et qui chantait dignement leurs héroïques infortunes, ne parlerait des autres peuples qu'avec cette impartialité qui est plus particulièrement un devoir de ceux dont les paroles partent de si haut et retentissent au loin. Ainsi, l'on éprouve une impression pénible, lorsqu'en parcourant les poésies du roi Louis, on rencontre certains passages pleins de fiel, dirigés contre les Français. D'autres expressions virulentes contre un homme justement célèbre, étonnent peut-être encore davantage. Il semble que personne, moins que le roi de Bavière, n'avait le droit d'employer un tel langage, en parlant d'un tel homme..... Il y a certainement ici une véritable inconvenance; et dans les diatribes contre la France, il y a une injustice que rien ne saurait excuser. „Mais, dira peut-être le poète, l'Allemagne a été subjuguée, écrasée par les Français: il nous est bien permis de parler avec amertume de nos oppresseurs." — Prince, lui dirons-nous, consultez vos souvenirs. Qui en 1792 a

ouvert la route de l'invasion? l'Allemagne n'a-t-elle pas envahi la France? n'est-ce pas l'Allemagne qui a provoqué de trop longues, de trop douloureuses représailles? Finalement la fin qui a couronné l'oeuvre n'a-t-elle pas fait de tous les peuples des oppresseurs et des opprimés, des sacrificateurs et des victimes? Dites, qui maintenant a le droit de se plaindre? et une couronne est-elle donc sans prix *pour celui qui la porte!*"

„Que le poète nous permette encore de lui demander qui peut l'autoriser à écrire: — „*Moyen infaillible: Voulez-vous avoir une mauvaise opinion des hommes? Allez en France, et vous aurez atteint votre but?*" Si c'est là vraiment l'opinion que vous avez des Français, de grâce, Sire, dites-nous sur quels faits généraux vous la basez. Nourrisson des Muses, votre court séjour en France, dans cette France que votre auguste père appréciait bien autrement, dans cette France qui a donné la vie au vertueux père de vos neveux, dans cette France qui fut long-tems l'asile de l'auteur de vos jours, votre court séjour, disons-nous, vous a-t-il fourni tant d'exemples de perversité, si peu d'exemples de hautes vertus, que vous vous soyez cru suffisamment instruit du caractère moral de tout un peuple pour déverser sur lui le blâme à pleines mains? *Et n'est-ce pas pour avoir une bonne opinion des hommes que vous allez si souvent à Rome, à Naples?* Enfin, Sire, chacun a son goût, mais qu'il nous soit permis de croire que votre jugement, par trop sévère, ne sera point partagé par la grande majorité des étrangers. Quant aux Français, Sire, nous osons vous les garantir sans rancune. Retournez en France, et peut-être leur politesse,

leur urbanité, leur promptitude à oublier de graves offenses vous forceront-elles à rétracter un jugement qui ne saurait vous servir d'échelon pour arriver à l'immortalité.

Voici deux morceaux cités dans la Revue encyclopédique; le premier est extrait de l'Elégie adressée aux artistes: ce morceau est rempli de beautés d'un ordre supérieur; le second est une Epître du prince à son fils Maximilien, encore au berceau. Ces deux morceaux suffiront pour donner une idée du talent du poète et de celui du traducteur.

Artistes! votre main, prodiguant les trésors,
Sait fixer la pensée et lui donner un corps;
De vos talens divers on garde la mémoire,
Et vos travaux d'un jour sont des siècles de gloire.
Lorsque de vils humains *), courbés sous les douleurs,
Suivent d'obscurs sentiers qu'ils arrosent de pleurs,
Vous seuls, aigles vainqueurs, familles immortelles,
Dans l'Olympe charmé vous reposez vos ailes.
Ainsi, les froids brouillards, comme un nuage épais,
Pressent de leurs réseaux les humides marais;
L'ombre suit les vallons, et des Alpes sublimes
L'Aurore en s'éveillant aime à dorer les cimes.

Dors, mon enfant: ton âge est celui du sommeil:
Tu n'as point éprouvé les peines de la vie;
Mais hélas! le tems fuit, et d'un triste réveil
Ton enfance sera suivie!

Tu verras que la vie est un breuvage amer;
Tyran de l'univers, le malheur nous accable:
Les heures du bonheur passent comme un éclair,
Et le malheur seul est durable.

---

*) Il n'y a de *vils humains* que ceux qui sont dégradés par le crime ou l'immoralité. (*Note du Rédacteur.*)

Tes yeux sur l'avenir s'ouvrent avec amour;
De tout ce que tu vois ton regard est avide;
Ce monde est séduisant .... *), mais tu sauras un jour
Combien son sourire est perfide **).

Ton matin est brillant; mais tu dois être roi:
Que les mâles vertus deviennent ton asile;
Sois homme, et les chagrins, sans s'éloigner de toi,
Laisseront ton sommeil tranquile.

LE LOUP ET LE TROUPEAU.

Fable.

Paix à tout le bétail de bonne volonté:
C'est ainsi que parlait un loup bien endenté
A des troupeaux errant dans un gras pâturage;
Eux soudain de trembler. — Votre frayeur m'outrage:
Supposez-vous, amis, que je veux vous manger?
Je n'ai pas, grâce au ciel! d'appétits sanguinaires;
Je suis un loup très-sobre, et viens vous protéger
Contre les méchans loups qui vivent en corsaires:
Il faut m'attendre à l'oeuvre, avant de me juger.
A l'oeuvre! s'écria toute la gent bêlante:
Où pourrons-nous trouver un remède à nos maux,
Quand l'humide toison de nos tendres agneaux
Dégouttera de ta gueule sanglante?
De vos cornes, taureaux, prêtez-nous le secours,
Et venez défendre nos jours.

---

*) Même en France? —
**) Même en Bavière? —

Contre le loup les taureaux se liguèrent,
Et dans le bois soudain le rejetèrent.
C'était agir avec habileté,
Avec courage, avec prudence,
Car il est certaine *engeance*
Pleine de perversité,
De qui la seule présence
Est une calamité.

LE DÉCOURAGEMENT.

Tout me fatigue, tout me blesse;
Le dégoût a flétri mon coeur,
Et les tempêtes du malheur
Ont battu ma triste jeunesse.

Le front pâle et chargé de deuil,
En proie à d'amères souffrances,
J'ai vu toutes mes espérances
Se briser contre un faible écueil.

Aussi, de mes peines mortelles,
Tout conspire à m'entretenir,
Et mon âme vers l'avenir
N'osa plus étendre ses aîles.

Je l'enivre envain chaque jour
D'illusions et de mensonges;
L'amour n'enchante plus mes songes!
Que sont les songes sans l'amour!

Oh! dites-moi sous quel ombrage,
Au bord de quel fleuve ignoré
Fleurit le beaume désiré
Qui doit ranimer mon courage!

Mon cœur affranchi pour jamais
De ses longues inquiétudes,
A ces tranquiles solitudes
Demanderait leur douce paix.

De la muse que j'ai choisie,
Suivant le lumineux essor,
Je pourrais m'abreuver encor
Aux sources de la poésie.

Je pourrais ... rêves mensongers !...
Je dois vivre au sein de l'orage,
Et, comme l'oiseau de passage,
Mourir sur des bords étrangers !

Mon âme n'est plus consolée
Par le beau soleil du printems :
Ainsi que les eaux des torrens,
Ma jeunesse s'est écoulée.

Mes regards n'ont fait qu'entrevoir
Du bonheur la trompeuse image,
Et, fatigué de mon voyage,
J'aspire au long repos du soir.

A. de Sigoyer.

Nota. Le défaut d'espace nous oblige à renvoyer au prochain numéro notre article sur l'Enseignement universel.

JOURNAL

DE

LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES.

Miscuit utile dulci.

PREMIÈRE PARTIE.

GRAMMAIRE.

Lettre au Rédacteur sur la division de ce journal.

C'est une tâche laborieuse, Monsieur le Rédacteur, que votre société d'hommes de lettres s'est imposée! elle n'est pas, je le crois, au-dessus de vos forces, car plusieurs solutions pleines de clarté et fortes de logique prouvent que vos collaborateurs sont nourris des saines doctrines de Port-Royal, de Condillac, de Domergue et

de Dumarsais, et qu'ils ont bien digéré les vues investigatrices et philosophiques de Rivarol et d'autres écrivains qui les ont précédés dans la recherche des beautés et du génie de la langue française ou qui ont marché sur leurs traces avec succès. Cependant, Monsieur, votre journal, tout bien rédigé qu'il est, présente un vide, une sorte d'imperfection que je ne sais pas bien définir, mais qui réside, je crois, dans la division même de vos numéros, division qui vous force à morceler un sujet qui semble exiger de l'unité; et pour m'arrêter sur quelque chose de positif, permettez-moi de vous citer l'article interminable *du genre des substantifs par les terminaisons.* Je n'entends point dire, Monsieur, que cette partie soit oiseuse, inutile, bien loin de là; je sais que nous autres étrangers, après dix ans d'études, nous péchons encore par le faux emploi des genres; mais je suis sûr que la plupart de vos abonnés auraient désiré de trouver dans un seul cahier tout ce qu'on peut dire sur cette matière, et ainsi de suite pour chaque partie de la grammaire. Il faudra attendre des années avant que vous ayez complété un Cours de langue! et il y a tant de lecteurs impatiens de voir la fin d'une étude ennuyeuse de sa nature! — Je vous livre ces réflexions avec bienveillance, car je ne suis point de ceux qui s'évertuent à se jeter au travers des entreprises qui peuvent contribuer, d'une manière quelconque, à l'amélioration de la société; et je considère comme une amélioration sociale la propagation d'une langue déja reconnue comme le lien vocal qui réunit de plus en plus toutes les nations de l'Europe en un seul peuple. Le bien qu'a fait votre langue à la civilisation européenne

est incontestable, et ce bien ne peut que s'accroître à mesure que la langue des transactions diplomatiques et commerciales, aussi bien que des communications littéraires et scientifiques pénètrera davantage dans les classes laborieuses de la société. C'est pourquoi, Monsieur, je me plais à vous encourager de mon suffrage dans la poursuite de la noble et utile tâche que vous vous êtes imposée; mais je m'estimerais heureux, si je voyais que mes observations vous ont engagé à augmenter le degré d'utilité directe d'un ouvrage dont le public sentira tôt ou tard le mérite, si, comme je l'espère, vous avez la noble persistance de le continuer long-tems.

Je vous prie, Monsieur, d'agréer les assurances de ma parfaite estime.

Fl., Instituteur à Breslau.

Réponse.

La lettre que M. *Fl.* nous écrit, quoique critique, est trop flatteuse pour que nous n'y répondions pas avec franchise et reconnaissance. Nous lui dirons donc que nous sommes bien aises de voir qu'un homme de mérite et qui s'est consacré à l'instruction de la jeunesse, juge notre modeste travail digne de son suffrage et de ses judicieuses remarques; mais nous le prierons de réfléchir à ce que nous allons dire. — Si nous suivions de tout point les conseils qu'il nous donne, nous écririons une grammaire, et non pas un journal grammatical et littéraire; que d'ailleurs un cahier de 40 pages serait loin de suffire à l'article des verbes, à celui des pronoms, non

plus qu'à celui du participe, et en général à aucun des articles qui doivent composer une bonne grammaire raisonnée; qu'ainsi, lors même que nous nous astreindrions à ne traiter que la grammaire, nous ne pourrions en aucune manière combler les voeux de ceux qui partagent l'opinion de M. *Fl.*

Quant à l'article qu'a cité particulièrement M. *Fl.* nous avons senti combien la matière était aride, et c'est pour cela que nous nous sommes attachés à dissimuler sa sècheresse, autant qu'il est, croyons-nous, possible de le faire, en présentant d'assez nombreuses applications des mots dans une phraséologie bien faite. Nous avons pensé, et notre sentiment est justifié par le témoignage de quelques-uns de nos abonnés, que la plupart de ces ar-articles pouvaient servir de leçon de syntaxe, et tenir, sous plus d'un rapport, lieu de ces dialogues sans sel que l'on trouve si abondamment dans toutes les grammaires et qui sont un sujet d'ennui et de dégoût pour la plupart des jeunes étudians.

Pour cette fois donc, il ne nous est pas possible de suivre l'inspiration de notre respectable abonné; mais nous le prions de vouloir bien nous continuer ses bienveillantes observations, et nous lui promettons d'en profiter de notre mieux pour donner à notre Journal toute la perfection désirable. Nous avons constamment en vue l'utilité publique, et nous n'oublierons point notre épigraphe, — *miscuit utile dulci.* —

Suite du genre des Substantifs.

(*Substantifs féminins.*)

1) Les noms dont la désinence est en *ace* ou *asse* sont du genre féminin, comme: — *la* menace *imprudente*, *une* place *prise* d'assaut, nous eûmes une bonace *désespérante*, des rosaces *dorées*, *une* populace *irritée* est difficile à calmer; quand on est en *bonne* passe, il faut savoir en profiter; une face *enluminée;* une préface bien écrite.

Il faut excepter l'*espace*, le *Parnasse* et l'*impasse* qui sont du masculin.

> Durant les premiers ans *du* Parnasse *français*,
> Le caprice tout seul fesait toutes les lois.
>
> (*Boileau.*)

L'espace se conçoit; *il* ne se détermine pas. — L'espace du philosophe et *celui* du mathématicien sont deux espaces bien *différens: celui*-ci est *fini*, l'autre est incommensurable. — L'impasse est un mot inventé par Voltaire pour remplacer l'indécent Cul-de-Sac (eine Gasse, welche keinen Ausgang hat). *Un* impasse *étroit* et *obscur*. — Ce mot est masculin, quoique *la passe* dont il est composé soit féminin.

Il faut encore observer qu'*espace*, terme d'imprimeur, est féminin: — vos espaces sont trop *serrées;* il faut mettre de plus *fortes* espaces.

2) Les mots en *ade* sont tous du féminin, à l'exception de deux — *le grade*, *le stade.*

On sait qu'au champ d'honneur Bourmont
A fait jadis une *escapade*
Qui le rend digne du bâton
Bien moins que de la *bastonnade*.

La belle façade du Louvre est un des plus beaux morceaux d'architecture que l'on connaisse.

Le grade modeste de Sous-Lieutenant, quand *il* est *obtenu* sur un champ de bataille, laisse une impression de bonheur qui ne s'efface jamais.

Le Stade *grec* était une mesure itinéraire de 125 pieds géométriques.

3) Les mots terminés en *afe* ou *affe*, classe peu nombreuse, sont tous du féminin. *) *La* girafe ou giraffe est plus *curieuse* que *belle:* c'est le même animal que plusieurs auteurs appèlent le *Caméléopard*. — *Une belle* carafe de cristal de Bohème. *Une brillante* agrafe ou agraffe.

4) *Afle* et *afre* ou *affre* sont deux désinences qui ne comprennent ensemble que six mots tous féminins. — Les affres sont *produites* par l'aspect d'un objet affreux. — Il porte sur la joue *une vilaine* balafre. Les brouillards ont fait couler la vigne; il n'est resté que la rafle (la grape dépouillée de ses grains).

---

*) Il ne faut pas confondre avec la désinence *afe* la terminaison grecque *aphe* qui, sur 32 mots, n'a de féminins que l'*épitaphe* et l'*épigraphe*. Une épitaphe *pompeuse* n'annonce pas toujours les restes d'un homme de bien. *Une* épigraphe *prétentieuse* est rarement justifiée par le contenu de l'ouvrage. — Les autres mots en *aphe* sont presque tous des termes de sciences ou d'arts. —

5) Les mots en *agne*, peu nombreux, sont du féminin, à l'exception de deux: l'*alpagne* et le *bagne*. — L'aragne *hideuse*. (On dit mieux l'araignée.) *L'aragne* cependant se campe en un lambris. (*La Fontaine*.) *La* modestie est *la compagne* du vrai mérite. *Une* campagne agréablement *située*. *La* campagne d'Alger pourra être *glorieuse*, mais elle sera difficile. Les Alpes sont les plus *hautes* montagnes de l'Europe. La musarágne ou musaraigne *volante* est une espèce de chauve-souris. *La* fertile Allemagne — la Champagne *pouilleuse*. *Une chétive* pagne est souvent toute la fortune d'un pauvre nègre. — L'alpagne est *précieux* par la superbe laine qu'*il* fournit. — *Le* bagne de Toulon et *celui* de Rochefort sont très-*grands* et fort bien *tenus*.

6) Les Substantifs en *ague*, peu nombreux, sont du féminin, excepté le *carague* et l'*ossifrague*. Le carague est l'*ennemi* des volatiles; c'est une espèce de renard qui a la propriété de porter ses petits dans une poche comme la sarigue ou kangaroo. L'ossifrague est grand, rapace et *plongeur*; c'est le grand aigle de mer. — Il faut ajouter à ces deux exceptions le Substantif *vague*, grand espace vide, le milieu de l'air. A force de vouloir être profond, on se perd dans *le* vague. La méditation et le talent d'écrire délivrent l'esprit *du* vague *fatigant* des images et des idées.

Une bague *enrichie* de diamans. La bague *nuptiale*. Le hobereau menaçait de *sa* dague notre vilain courbé sous le fardeau.

> *La courte* dague au poing ou la lance en arrêt,
> Ayant auprès de lui son fidèle varlet,

Notre seigneur allait, parcourant la campagne,
Détrousser le paysan ou ravir sa compagne.

La vague *écumante* se brise contre le roc immobile. *La* cague et la cargaison furent *englouties* dans les ondes. — *La* madrague est un immense filet à compartimens dont on se sert pour la pêche du thon.

7) La désinence en *aille* n'a que des noms féminins. Les semailles sont *belles*. Les accordailles précédaient autrefois les fiançailles, mais aujourd'hui *elles* en tiennent lieu. — En Allemagne on dit de deux amans qui doivent devenir époux, qu'ils sont promis; mais en France on dit qu'ils sont fiancés. Rien n'empêche les Allemands de parler comme les Français — c'est *ma fiancée;* elle est avec *son fiancé.* — *Sa* taille était *haute* et *majestueuse.* La bataille fut *longue* et *meurtrière.*

8) Les mots en *ale*, classe assez nombreuse, sont féminins, à l'exception de six, qui sont: — *Un* astragale, *un grand* dédale, *un court* intervalle, *un long* ovale. — *Le* scandale est toujours *fâcheux* pour ceux même qui lui ont donné le moins d'occasion. *Un* Stale *élevé.* (Ce dernier mot est aussi feminin, surtout au singulier — *La* Stale *supérieure, la première* Stale. Au pluriel on le fait parfois féminin, mais le plus souvent il est au masculin.) Il faut ajouter à ces exceptions *le fameux* Bucéphale, cheval d'Alexandre-le-Grand; et le mâle — *Un beau* mâle.

La cigale ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort *dépourvue*
Quand la bise fut venue.

Une grande salle, *une* riche succursale, *une* balle *meurtrière.*

9) On doit placer aussi dans la classe des féminins les mots dont la désinence est en *ame* ou *amme,* quoique les exceptions soient assez nombreuses.

Aux âmes bien *nées*
La valeur n'attend par le nombre des années.

La vengeance est la volupté d'une âme *petite* et *basse.* En amour comme en politique, il suffit d'une étincelle pour allumer *une grande flamme.* — L'oriflamme des anciens rois de France était *bénie* par les mains d'un prêtre. — Il ne faut pas *une* trame bien *ourdie* pour faire tomber dans le piége les princes faibles ou trop confians. — *Une fade* épigramme ne saurait blesser que le sot qui se la permet.

Amalgame est un mot dont l'hermaphroditisme est constaté par les autorités les plus respectables. Catineau et le Dictionnaire des sciences médicales le font du féminin; l'Académie, Boiste, Wailly, le Dictionnaire classique de la langue française, et Catel le font du masculin; tandis qu'il est au féminin dans le Traité de l'orthographe française publié en 1785 par Félix Faulcon. Richelet, dont on ne parle plus guère quoiqu'il n'ait rien perdu de son mérite, dit: *Cet* amalgame *bon* et bien *lavé* s'étendra fort bien sur l'ouvrage des doreurs. — Quant à nous, si notre avis était de quelque poids en pareille matière, nous conseillerions volontiers le genre masculin. — Les exceptions sont: le calme, l'épithalame, le gramme, l'hippopotame, le Kilogramme et tous les multiples du gramme, le poly-

gramme, le programme, le trigame, le bigame, le vidame, le blâme et le dictame.

10) La désinence en *ampe* n'a que huit mots; ils sont tous du féminin: la crampe est *douloureuse*, *la détrempe* est une couleur délayée, *une belle* estampe, la lance d'un cosaque n'est qu'*une longue* hampe armée d'un fer acéré, *une* lampe *astrale*, *une* rampe *dorée*, *la* tempe est la partie de la tête qui s'étend depuis le front jusqu'à l'oreille. *La* trempe de l'acier anglais est *supérieure* à toutes les autres. Les âmes d'*une certaine* trempe ne jouissent jamais si bien d'elles-mêmes que lorsqu'elles sont exposées à quelque grand danger.

11) La désinence en *ance, ence, anse, ense* est des plus nombreuses, et tous les mots sont du féminin, à l'exception *du Silence.*

> Quelqu'un a dit que *le Silence*,
> Répugnant d'être féminin,
> Obtint, malgré sa désinence,
> D'être du genre masculin.

Il n'y a pas d'homme qui n'ait dans la tête une idée dominante qui est comme le fond de ses pensées; c'est un projet, un désir, un regret, une crainte, *une espérance*, un souvenir, un remords. L'opinion est *la* puissance contre *laquelle* la puissance du pouvoir ne peut rien.

12) La désinence en *ane* et *anne* est peu nombreuse, mais elle est féminine, excepté dans: Le *crâne*, l'*âne*, le *Brachmane*, le *péricrâne*, le *platane* et les *mânes*, mot qui ne s'emploie qu'au pluriel. Le platane est un bel arbre de la famille des amentacées. Les plus *beaux* platanes se trouvent dans la Morée.

Apaisons d'un héros les mânes *irrités*,
Et rendons à son nom les honneurs mérités.

De crânes *bosselés* consultant la structure,
Et de nos passions recherchant la nature,
Gall a pendant ses jours consacré ses efforts
A savoir nous juger dès que nous serons morts.

Les brachmanes, bracmanes ou bramines *superstitieux* croyaient à la métempsycose ou transmigration des âmes; ils prétendaient que *Brachman* ou Brahma leur fondateur avait, après sa mort, passé successivement dans quatre-vingt mille corps différens, et qu'il finit ses courses vagabondes en se fixant dans le corps d'un éléphant blanc.

L'âne est sobre et *patient*, mais il est *têtu*: sous ce rapport tous les ânes ne sont pas des quadrupèdes.

CRITIQUE ET CORRESPONDANCE GRAMMATICALES.

Une lettre que nous avons reçue d'un de nos abonnés de Ratisbonne contient la question suivante:

„Dissipez mes doutes sur un participe employé dans cette phrase: — „*Voilà trois problèmes que j'ai résolus.*“ Il me semble que résolu signifiant *déterminé, décidé*, n'est pas le mot propre, et qu'il faut *résous*, qui signifie *réduit*, changé en une autre chose, et que ce dernier est du nombre des participes invariables.

Réponse.

Résous, comme le dit notre abonné, s'applique aux choses qui se *changent*, se *convertissent* en d'autres.

C'est précisément pour cela que *résous* ne peut se dire d'un problème. En effet, qu'est-ce qu'un problème? Une difficulté qu'il s'agit de lever, un noeud qu'on se propose de délier. Aussi le mot français qui exprime cette opération vient-il du mot latin *resolvere, resolvo, resolvi, resolutum,* qui signifie délier, et c'est de *resolutus* qu'on a formé *résolu.* On dit: un nuage *résous* en pluie, c'est-à-dire un nuage dont les parties se délient, se détachent et se changent en pluie. Les deux mots ont la même origine, mais l'usage leur a donné une signification différente. Le premier marque seulement qu'une chose est déliée, qu'il n'y a plus de noeud; le second signifie que les parties se détachent les unes des autres, de manière qu'il en résulte une nouvelle forme. Notre abonné verra, d'après ce que nous venons de dire, que cette seconde acception n'est point applicable aux problèmes qui cessent seulement de présenter un noeud, une difficulté dès qu'on les a *résolus.*

C'est pour mourir que les Dieux nous font naître.

Ce vers présente une faute qui est assez commune. Plusieurs auteurs croient pouvoir se la permettre dans l'idée que le lecteur ne sera pas dupe de l'amphibiologie au point de préférer un sens déraisonnable à un sens raisonnable; mais ils ont tort, car il ne suffit pas qu'on entende un écrivain, il faut encore qu'on ne puisse pas l'entendre autrement qu'il doit être entendu. D'ailleurs rien

ne peut faire excuser un vice de construction aussi choquant que celui dont il est question. Nous allons développer notre opinion à ce sujet.

L'infinitif qui n'est pas nécessaire à la confection de la phrase grammaticale, doit avoir un rapport direct avec le sujet de la proposition. C'est ce sujet qui fixe l'attention de l'esprit; tout autre rapport le fait aller à lui par une voie oblique et déplait à son activité.

Les dieux, voila le sujet de la phrase que nous critiquons; *nous font naître*, voilà l'attribut; la phrase grammaticale est entière; mais l'esprit a à former un second jugement qui se lie au premier: il peut le rendre ou par une proposition déterminée, et dire: — *Les dieux nous ont fait naître afin que nous mourions;* ou par une proposition indéfinie, et dire: — *Les dieux nous ont fait naître pour nous livrer à la mort.*

Dans la première manière, l'attribut *mourions* a son sujet indépendant du sujet de la proposition principale, et cela est exact: dans la seconde, *livrer* est un attribut indéfini qui se rapporte nécessairement au sujet de la proposition déterminée. Incertain et vague, il a besoin de s'attacher à quelque chose de fixe, et l'esprit le dirige vers le sujet de la proposition. C'est donc manquer à la clarté, c'est tromper l'attente de l'esprit que de lui présenter une attribution indéfinie qu'il ne peut porter où il tend lui-même.

Les dieux nous font naître pour mourir. Les mots attribuent la mort *aux dieux* et le sens l'attribue *à nous*. Dans ce combat de la pensée et de l'expression, l'esprit ne saurait être satisfait.

On nous demande de déterminer la différence qu'il y a entre —

tous deux et *tous les deux*.

La question est embarrassante. Le silence de l'Académie, l'usage contradictoire des auteurs entre eux et de tel auteur avec lui-même, la synonymie presque parfaite que ces deux expressions semblent offrir à l'esprit, tout contribue à augmenter les doutes et de l'écrivain jaloux d'observer les nuances, et du grammairien qui veut les marquer. Cependant nous croyons que *tous les deux* emporte seulement l'idée du nombre, et que *tous deux* y joint celle de simultanéité. *Tous les deux* a le sens *de l'un et de l'autre*, et *Tous deux* celui de *l'un avec l'autre*. Le premier est l'*uterque* des Latins, le second en est l'*ambo*. *Tous les deux* est le beide des Allemands; *tous deux* est leur miteinander. *)

Si cette observation est juste, *vous viendrez tous les deux* signifie simplement que vous viendrez au nombre de deux, sans faire entendre que l'un viendra en même tems que l'autre; et *vous viendrez tous deux* signifie, non-seulement que vous viendrez au nombre de deux, mais encore que vous viendrez ensemble.

Deux chasseurs qui doivent chasser ensemble diront: *demain nous chasserons tous deux*; s'ils doivent chasser séparément, ils diront: *demain nous chasserons tous les deux*.

---

*) Les Italiens rendent l'expression *tous deux* par *ambe due*, *tous les deux* par *tutti due*; et les Anglais rendent la première par *with another*, et la seconde par *both*.

Vous direz en parlant de deux époux bien unis, de deux amis inséparables: On les voit *tous deux* partout, à la promenade, au spectacle; ils cherchent *tous les deux* les moyens de plaire l'un au l'autre. Dans la première partie de cette phrase, il y a un sens collectif, et dans la seconde, une idée de séparation.

Avez-vous vu mes soeurs? — Oui, je les ai rencontrées *toutes deux* à la promenade: c'est-à-dire qu'elles se promenaient ensemble quand je les ai rencontrées. — Avez-vous vu mes frères? — Je les ai vus *tous les deux* aujourd'hui. — Dans la première phrase, nul doute que mes soeurs ne fussent ensemble, il y a simultanéité; dans la seconde, je puis avoir vu l'un le matin, l'autre le soir et à de grandes distances. — Nous dirons, en parlant d'Antoine et d'Octave, *tous les deux* étaient à Actium: ils n'étaient pas ensemble, puisqu'ils combattaient l'un contre l'autre, Nous dirons, en parlant d'Antoine et de Cléopâtre, *tous deux* étaient sur le même vaisseau; ils étaient ensemble.

D'après ces principes, il y a une faute dans cette phrase d'un auteur moderne: „Auguste, dit-on, voulut abdiquer; Mécène l'en détourna; il fit bien pour le prince et pour lui-même. Que seraient-ils devenus *tous deux* au milieux d'un peuple libre, l'un avec son caractère artificieux, et n'ayant plus de satellites à ses ordres, et l'autre avec sa vaine urbanité? — Il faudrait *tous les deux*, c'est-à-dire *l'un et l'autre.*

La Fontaine qui avait exprimé l'idée de simultanéité dans sa fable de la Rivière et du Torrent, se sert à bon droit de *tous deux.* Un homme poursuivi par des voleurs,

après avoir franchi un torrent sans accident facheux, croit qu'à plus forte raison il traversera une rivière:

„Il entre, et son cheval le met
„A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire:
„*Tous deux* au Styx allèrent boire."

La Motte a également exprimé la simultanéité par *tous deux.*

„*Tous deux* à l'ordinaire allant de compagnie
„Dans un piège se trouvent pris."

Ce n'est pas le besoin de faire le vers qui l'a guidé dans le choix de cette expression, car il aurait pu dire:

Tous les deux d'ordinaire allant de compagnie,

s'il n'avait pas jugé cette dernière expression défectueuse.

Finissons par la réflexion qui est à la tête de cette réponse. Rien de plus rare que de voir les deux expressions que nous venons d'examiner employées avec discernement. En général l'oreille guide les prosateurs, et la mesure les poètes. Cependant, puisque les deux locutions sont françaises, l'une ne doit pas avoir précisément la signification de l'autre. Deux termes parfaitement synonymes pour une seule idée seraient une bouffissure qu'on ne peut soupçonner dans une langue bien constituée.

On nous demande encore ce que c'est que le mot *près*, dont on se sert, en français, pour marquer exception, comme dans cette phrase: *J'ai tout payé à un franc près.*

Nous répondons: C'est le même mot que *après*, dont on fait une sorte de *Tmèse. J'ai tout payé à un franc*

près, signifie: j'ai payé toute la somme, un franc restant après; j'ai acquitté ma dette à une quotité qui laisse un franc en arrière; ou qui a précédé un franc que je paierai dans une autre.

La *tmèse*, du grec τμῆσις (tmésis) *coupure*, est une figure de diction par laquelle on coupe un mot formé de deux racines élémentaires pour insérer entre deux un autre mot, comme dans les phrases *à cela près*, *à peu près*; *cela* et *peu* sont insérés entre les deux syllabes *à* et *près* qui composent la préposition *après*.

LOCUTIONS PROVERBIALES.

Jeter des pierres dans le jardin de quelqu'un.

Cette espression, fréquemment employée pour désigner des quolibets et des sarcasmes qu'on lance indirectement contre une personne, est une allusion au *Scopélisme*, *) crime de ceux qui jetaient des pierres ou semaient du sable dans le champ d'un ennemi pour l'empêcher de le cultiver. Ces pierres étaient une menace tacite qui causait un grand effroi; aussi ce crime était-il capital.

Etre l'âme damnée de quelqu'un.

Etre l'âme damnée de quelqu'un, c'est être dévoué à toutes ses volontés, à tous ses désirs.

*) Scopélisme, en latin Scopelismus, est un mot fait de Scopulus, en grec σκοπέλος, pierre, rocher.

Cette façon de parler familière est dérivée de l'esprit familier, démon ou âme damnée qu'un sorcier est supposé avoir toujours à ses ordres.

Tenir ou avoir quelqu'un dans sa manche.

Tenir quelqu'un, avoir quelqu'un dans sa manche, c'est en être assuré, l'avoir toujours à sa disposition, pouvoir compter sur lui avec certitude.

Les manches étaient autrefois des livrées que deux futurs époux se donnaient réciproquement dans la cérémonie de leurs fiançailles, et qu'ils devaient porter, en témoignage de l'engagement qu'ils avaient contracté. C'est de là que vient notre expression, qui, comme on voit, était alors littérale; de là vient aussi, par opposition, le dicton: *c'est une autre paire de manches*, expression qui signifie — c'est autre chose; c'est bien différent.

Il faut attendre le boiteux.

Cette locution signifie qu'il faut attendre la confirmation d'une nouvelle avant d'y croire.

Cette façon de parler, dit Voltaire, signifie le Tems, que les anciens figuraient sous l'emblême d'un vieillard boiteux qui avait des aîles, pour faire voir que le mal arrive trop vite et le bien trop lentement.

> Trop souvent le mal a des ailes,
> Tandis que le bien est boiteux.

Synonymie entre primauté, priorité, antériorité.

Primauté a rapport au rang et présente une idée purement ordinale: la primauté du pape marque le premier rang dans la hiérarchie ecclésiastique. La primauté d'un joueur est le droit qu'il a de jouer le premier. Le pape doit à sa primauté des honneurs dont ne jouissent pas les autres successeurs des apôtres. Le joueur, dans certains jeux, doit à sa primauté l'avantage de gagner la partie. Avoir en toutes choses des prétentions à la primauté est le signe d'un esprit et d'un mérite médiocres.

La priorité est une primauté de préférence. Trois motions sont faites dans une assemblée délibérante; la première par A, la deuxième par B, et la troisième par C. La primauté ordinale appartient à celle d'A; mais laquelle des trois obtiendra la primauté pour la discussion? laquelle des trois obtiendra la préférence, c'est-à-dire obtiendra la priorité? La deuxième ou la troisième peut avoir la priorité, parce qu'il y a un choix à faire, une préférence à donner. Mais celle d'A a nécessairement la primauté, par cela seul qu'il a fait sa motion avant les deux autres.

Antériorité n'est ni une primauté de rang, ni d'ordre, ni de préférence, mais seulement une primauté de date. Je dois le gain de mon procès à l'antériorité de mon titre.

Les mots latins *primo*, *prius*, *ante*, autorisent la distinction que nous venons de faire. *Primo* signifie premièrement avec un rapport ordinal; de là *primauté*. *Prius* signifie *avant*, *plutôt*, avec un rapport de préfé-

rence; de là *priorité*, primauté de préférence. *Ante* signifie *avant*, dans l'ordre du tems; de là *antériorité*, primauté de date.

Synonymie entre Abandon, Abandonnement.

Quoique l'Académie, dans son Dictionnaire, distingue clairement la nature de ces deux mots, rien cependant n'est plus ordinaire que d'entendre employer le mot *abandon* pour le mot *abandonnement*. On dit indifféremment qu'un failli a fait *l'abandonnement* ou *l'abandon* de ses biens à ses créanciers.

L'abandonnement est un acte pas lequel on cède, on transporte à un autre la propriété qu'on a d'une chose, ou simplement le droit qu'on peut y avoir. *L'abandon* n'est point un acte, c'est un simple état, une simple situation d'une chose délaissée. On peut dire de *l'abandonnement* qu'il est actif, et de l'*abandon* qu'il est purement passif. On dira donc qu'un débiteur a fait un *abandonnement*, et non un abandon, de ses biens, droits et actions à ses créanciers; et en parlant d'un homme livré à la solitude, aux infirmités, à la douleur, à la misère, qu'il est *dans l'abandon;* et des bien dont le propriétaire ne prend aucun soin, qu'ils sont *à l'abandon*.

L'abandon des personnes est ordinairement l'effet de l'ingratitude ou de l'indifférence de ceux qui devraient ou pourraient les assister de leurs soins, de leur bourse, de leurs conseils; celui des biens l'est de l'insouciance, de la négligence ou de l'impuissance du propriétaire.

L'abandonnement, au contraire, est un acte de justice, par lequel la propriété des biens abandonnés est transférée du débiteur aux créanciers; tandis que l'*abandon* ne dépouille pas légalement le maître de la propriété de ses biens pour la transférer à ceux qui l'usurpent. On dit d'un abandonnement qu'il est volontaire ou forcé, juste, entier, sans réserve, etc., et de l'abandon, qu'il est triste, cruel, coupable etc.

Abandon a encore une signification qu'a omise l'Académie. On dit *l'abandon d'une amante, d'une actrice*, pour exprimer cet état où une amante, une actrice, extrèmement sensibles, obéissent aux divers mouvement du sentiment qui les maîtrise. L'abandon dans l'une est le sublime de l'amour, et dans l'autre le sublime du jeu théâtral.

Lettre au Rédacteur.

Hambourg le 10 mai 1830.

Et moi aussi, Monsieur, j'ai l'humeur *critiquante*, et je veux la satisfaire en prouvant à ceux qui, comme vous, soutiennent qu'il n'y a point de synonymes parfaits dans la langue française, qu'ils sont complètement dans l'erreur, et qu'ils soutiennent une chose fausse. Il me suffit, pour cela, de citer les mots *milliard* et *billion* entre lesquels il n'y a pas la plus petite différence, soit dans le sens qu'on leur attribue, soit dans l'emploi qu'on en fait. Si des substantifs on passe aux adjectifs, quelle moisson de synonymes parfaits ne pourrait-on pas y faire! mais je me borne aujourd'hui à vous jeter le gant; si

vous le ramassez, nous pourrons nous voir en champ-clos. — J'ai l'honneur etc. *L. Marin.*

Réponse.

L'humeur *critiquante* de M. L. Marin, l'a induit en erreur. S'il s'était tenu en garde contre elle, comme il l'aurait dû, il aurait, sans doute, aperçu que les mots *milliard* et *billion*, quoiqu'exprimant le même nombre, celui de *mille millions*, ne sont pas absolument identiques. Les financiers disent *milliard*, et les arithméticiens *billion*. Voici, selon nous, la raison de cette différence. La terminaison *ard*, *art*, *ar* désigne la hauteur, l'excès: *arduus* signifie élevé; un *vieillard* est un homme parvenu à un grand âge, à un âge élevé; un *bavard* parle trop, un *milliard* est une somme excessive; mais seulement pour le financier qui compte des sommes *réelles*. L'arithméticien compte à l'infini des sommes *imaginaires*, et l'énormité du résultat ne saurait l'effrayer. Il a dit *million*, il dit, par analogie, *billion*, comme il dira *trillion*, *centillion* avec le même sang-froid. Cette nuance délicate n'a pas encore été marquée, mais elle doit être sentie par ceux qui, dans l'étude de notre langue, aiment mieux se livrer à la réflexion qu'à l'humeur *critiquante*.

Nous avons ramassé le gant, et voilà pour la synonymie, *soi-disant parfaite*, des deux mots *millard* et *billion;* nous attendons en champ clos M. L. Marin, si toutefois ce nom n'est pas un nom de guerre; et nous lui portons le défi de nous démontrer qu'il existe, dans la langue française, deux adjectifs qui désignent précisément la même nuance d'une qualité.

SECONDE PARTIE.

KOSCIUSZKO ET LAFAYETTE.

Les tems modernes ne transmettront pas à la postérité le souvenir de deux plus beaux caractères que ceux de ces illustres citoyens. C'est pendant la lutte glorieuse des Etats-Unis contre l'Angleterre, c'est sur les champs de bataille où l'immortel Washington fonda la liberté de sa patrie que ces deux grands hommes cimentèrent leur longue amitié. Elle devait exister la douce sympathie entre deux coeurs qui brûlaient du plus noble feu! aussi est-ce avec une convenance parfaite que la plupart des Polonais qui se trouvent à Paris et qui s'y occupent de la culture des Arts, des Sciences et des Lettres, ont, pour célébrer le 84e anniversaire de la naissance de leur *grand compatriote,* offert au général *Lafayette* le portrait de son ami, de son frère d'armes, le vertueux *Thadée Kosciuszko.*

Avides de conserver les glorieux souvenirs d'une patrie toujours plus chère et dont l'existence est réelle au fond de leurs coeurs, les Polonais ont saisi le jour anni-

versaire de la naissance de Kosciuszko, le 12 février, pour offrir au Général Lafayette le portrait de ce grand homme; et un hommage semblable fut offert le même jour à M. Jullien, de Paris, auteur d'une Vie de Kosciuszko.

M. le Général Lafayette, accompagné de plusieurs personnes distinguées, Français, Suisses, Anglais et Américains, tous amis sincères de la Pologne, s'étant rendu chez M. Chodzko, où il fut reçu par les Polonais, M. Michel Podczaskzinski, littérateur distingué, lui présenta le portrait de son illustre ami, et M. Chodzko lui adressa cette allocution.

Général, votre présence fait réjaillir sur nous un véritable honneur; il sera apprécié par tous les amis de la liberté et surtout par les Polonais; car notre patrie, juste envers les illustrations vivantes, place votre nom parmi les plus beaux que le patriotisme ait consacrés. —

Dans nos foyers, on ne le prononce jamais sans une émotion religieuse. La Pologne, amie éternelle de la France, s'honorera toujours des liens qui ont uni si intimément les deux peuples dans une communauté de gloire et de malheurs. Plus heureuse ou plus redoutable, la France ne succomba point, tandis que la Pologne fut partagée et disparut. Sa chute cependant n'a pas été sans gloire, et l'héroïque Kosciuszko, le compagnon des périls de votre jeunesse, a couvert ses premières chaînes de lauriers impérissables. Sous la république, le consulat et l'empire, les Polonais unirent leurs efforts désintéressés aux grandes destinées de la France. Aujourd'hui, condamnés à ne vivre que de souvenirs, nous saisissons avec joie l'occasion du retour d'une époque qui nous est si

chère, celle du 84e anniversaire de la naissance de Kosciuszko pour vous faire hommage du portrait de votre illustre ami. Veuillez l'agréer, Monsieur le Général, et croire que je suis heureux de vous l'offrir au nom de mes compatriotes, d'autant plus qu'il est dû au burin polonais. —

Le Général Lafayette, profondément ému, a répondu, avec l'accent de conviction qui lui est propre: —

„C'est avec une vive satisfaction et une profonde reconnaissance que je reçois le portrait de mon ancien frère d'armes, l'illustre Kosciuszko, ce parfait type du courage, de l'honneur et du patriotisme polonais. Notre amitié date de cinquante-trois ans, lorsque, dans la révolution américaine, nous avons eu l'honneur de combattre sous le drapeau républicain des Etats-Unis. L'histoire a consacré l'époque où la Pologne, à la voix de Kosciuszko, se souleva pour reconquérir son indépendance, où il voulait l'unir tout entière dans une défense commune, et où la glorieuse, mais malheureuse journée de sa captivité fit échouer cette noble entreprise. On l'a vu, depuis, dédaigner tour à tour les avances, les cajoleries de deux puissans empereurs, qui, au faîte de leur prospérité, mettaient plus de prix à l'appui de son nom auprès de vous, qu'à la magie de leurs triomphes et à la force de leurs armes, et qui lui offraient tout, excepté les deux choses qu'il voulait, l'indépendance et la liberté de son pays.... Vous venez de dire, Monsieur, que les Polonais vivent de souvenirs; mais il leur appartient de vivre encore d'espérances. Je me sens uni de tout mon coeur à leurs voeux, et je vous remercie d'un présent d'autant plus

agréable pour moi, qu'il est l'ouvrage d'un talent polonais, et qu'il m'est offert par une main qui a retracé avec tant de chaleur et d'esprit la gloire des légions polonaises, pendant des annéees si honorables pour elles, et qui ont servi à maintenir cet esprit de nationalité que vous avez su conserver dans toutes les vicissitudes .... il deviendra un jour le salut de votre patrie." —

Le Général Lafayette a examiné le tableau et a trouvé la ressemblance frappante. Ce tableau, gravé sur acier et d'une exécution parfaite, a été achevé par M. Antoine Oleszczynski, le prémier artiste polonais en ce genre, par son admirable talent. Cet artiste, dont le mérite ajoute à la gloire de sa patrie, a déja été honoré de plusieurs médailles en or et en argent: il a été depuis peu nommé membre de la société philotechnique de Paris et professeur de la première classe de l'Académie impériale et royale des beaux-arts, à Florence.

Le salon de M. Chodzko offrait une sorte d'exposition nationale de productions remarquables du burin, du ciseau, de la plume ou du pinceau d'artistes polonais anciens ou modernes.

On y remarquait le magnifique portrait de Jean Sobieski, peint d'après nature à Willanow; puis de belles peintures exécutées par Fabien Sarnecki et par *Joseph Malinski*, jeune artiste de la plus belle espérance, plein de modestie, et qui est si digne d'être encouragé par ses généreux compatriotes: une foule de belles gravures de Falk, de Plonski, de Podolinski, de Théophile Kisling et d'Antoine Oleszczynski, artiste qui a consacré tous ses travaux à la gloire de sa patrie.

Au nombre des portraits gravés ou lithographiés avec une rare perfection, on distinguait celui du *brave et vénérable général Kniaziewicz* dont la Saxe s'honore de posséder l'original depuis que son bras a cessé d'être utile à sa chère patrie; ceux de Dombrowski, de Jablonowski, de Joseph Poniatowski; mais on y aurait vainement cherché celui de Krasinski....

On y admirait une belle statue de *Trepka*, le Scévola de la Pologne, faite par M. *Wladislaw Oleszczynski*, élève de David, statuaire, et de Tiolier, directeur-général des monnaies. Le même artiste qui est occupé a frapper une médaille de Kopernik, pour la Société royale des amis des sciences de Varsovie, suit les traces de son frère, en rapportant tous ses travaux à la gloire de son pays,

M. Jullien *de Paris*, invité par les Polonais à leur servir d'interprête, a adressé au général Lafayette les vers suivans, qui ont été vivement applaudis, parce qu'ils ont paru retracer avec fidélité la vie honorable et le caractère indépendant de ce grand citoyen. —

A Mr LAFAYETTE.

Illustre citoyen, dont l'honorable vie
Fut toujours consacrée au bien de la patrie!
Lafayette! ton nom, en tous lieux respecté
Appartient désormais à la postérité.

Ce prix de tes vertus, cette noble conquête
Du civique laurier qui couronne ta tête,
La gloire est le produit toujours tardif du tems.
Elle vint te sourire aux jours de ton printems;

Dans les champs fortunés de la jeune Amérique,
Où ton bras défendait la liberté publique,
Sur l'airain, sur le marbre, elle inscrivit ton nom,
Près des noms immortels d'Adams, de Washington.

Dans ces mêmes climats qu'illustraient la victoire,
Un guerrier citoyen, compagnon de ta gloire,
Le grand *Kosciuszko* déposa dans ton sein
D'affranchir son pays le généreux dessein;
Et toi, tu nourrissais la sublime espérance
De fonder sur les lois le bonheur de la France,
Et d'unir à jamais, par un sage traité,
L'antique monarchie avec la liberté.

Tes voeux furent trahis. La France infortunée
Aux fureurs des partis bientôt abandonnée,
Vit traîner tour à tour, aux mêmes échafauds
Ses plus fermes soutiens, ses vengeurs, ses bourreaux;
Et de tes proscripteurs lorsqu'il parut complice,
Dans ces tems de terreur, le Ciel te fut propice:
Dans les cachots d'Olmütz il conserva tes jours.

Puis, d'un grand citoyen espérant le secours,
Quand de Napoléon l'éclatant météore
Fit place au jour nouveau qui pour nous vient d'éclore,
La France reconnut ton éloquente voix,
Jadis accoutumée à défendre ses droits;
Et de la liberté soldat toujours fidèle,
Aux députés français tu servis de modèle.

Mais, au-delà des mers, heureux de son fardeau,
Favorisé des vents, un superbe vaisseau
T'a conduit sur le sol où brilla ton courage.
Un peuple tout entier inonde le rivage,
S'empresse autour de toi, d'unanimes transports
Ont déja salué ton retour sur ses bords;
Et cet élan public de la reconnaissance
Est encore un hommage, un tribut à la France.

L'hôte national, cher aux Américains,
Voit d'un oeil satisfait ces fiers républicains
Qui brisèrent le jong d'un honteux esclavage.
Mais plein du souvenir de son pays natal,
Il déplore en secret le contraste fatal
Des tristes factions qui troublent sa patrie,
Et du tableau touchant de la douce harmonie
Qui, chez les citoyens de ces états naissans,
Unit dans un seul voeu les coeurs reconnaissans.
La France, qui te suit dans ta course lointaine,
Contemple avec orgueil cette mobile scène,
Et ton char triomphal, et le joyeux concours
De ce peuple innombrable: elle entend ces discours,
Monumens précieux, recueillis par l'histoire,
Où chacun, à l'envi rajeunissant ta gloire,
Se plait à retracer tes exploits, tes vertus,
Fait revivre pour nous les jours qui ne sont plus,
Et déploie aux regards de l'Europe étonnée
De ce peuple nouveau l'heureuse destinée.

Nos voeux te rappelaient; tu reviens parmi nous;
Ton coeur, long-tems ouvert aux penchans les plus doux,
Gémit de retrouver, dans ta belle patrie,
Ce parti malfesant, incorrigible, impie,
Fabricateur obscur de criminels complots,
Avide de pouvoir, sans pitié, sans repos,
Qui, toujours proscripteur, se dit toujours victime,
Se dit sauveur du trône, et lui creuse un abîme.
Fidèle à tes devoirs, tu défends à la fois
Les libertés du peuple et le trône des rois;
De tes vils ennemis dédaignant les outrages,
Tu ne recherches point de frivoles hommages;
Tu sais que des partis le pouvoir passager
Fait briller trop souvent d'un éclat mensonger
Des réputations que flétrira l'histoire,
Et qu'un juste avenir protège la mémoire

Des mortels vertueux qui servent leur pays:
De tes nobles travaux tel est le digne prix.

Vainement, des partis l'opinion mobile
Voulut de leur faveur t'offrir l'appui fragile:
Ton coeur indépendant, ton esprit indompté
Ne fléchirent jamais sous leur autorité,
Et ta seule vertu, ton âme libre et pure
Te font jouir vivant de ta gloire future.

M. A. Jullien.

LE SACRILÉGE.

Fable.

Au tribunal de l'Eléphant,
Magistrat prudent et sceptique,
Dont la seule raison dicte le jugement,
Par une foule fanatique
Furent un jour déférés à la fois,
Un Tigre, un Porc, un Renard, sous le poids
D'une accusation terrible,
Ils étaient prévenus d'un sacrilége horrible.
Sur la rive du Gange, auprès de Bénarès,
Le Tigre avait fait sa pâture,
D'une génisse, image de Cérès,
Type sacré de la nature.
Le Porc, d'un serpent monstrueux,
Auprès du temple d'Epidaure,
Avait fait un repas dont s'indignaient les Dieux:
Et le Renard, d'Ibis, aux plaines de l'aurore
Avait fait un carnage affreux.
Un ours, chargé du public ministère,
Soutenait l'accusation.

La justice jamais n'a, dans son sanctuaire,
De tels forfaits, dit-il, vu la réunion.
Le Tigre a dévoré notre commune mère:
Sous la dent d'un vil Porc Esculape a péri,
Et la divine Isis, que l'Egypte révère,
D'un Renard subissant la fureur sanguinaire
Aux champs qu'elle féconde a vu son sein tari.
Qué le fer aux flammes s'unisse,
Pour désarmer les Dieux par leur crime outragés;
Ils ne peuvent être vengés
Que par le plus affreux supplice...
Les accusés étaient glacés d'effroi...
Rassurez-vous, leur dit le magistrat auguste,
Ma seule passion est celle d'être juste:
Etes-vous innocens? espérez tout de moi.
A quels Dieux portez-vous votre encens, votre hommage?
Vous, Tigre, répondez. — Seigneur, l'astre du jour
Est le Dieu tout puissant, objet de mon amour:
Car je dois à ses feux ma force et mon courage.
— Vous, dont le front semble s'humilier,
Quel est le vôtre? — C'est la terre;
Aux reptiles je fais la guerre
Pour payer ses bienfaits et les justifier.
—Et vous, Renard? — Seigneur! le seul Dieu que j'encense
Est le champ immense des airs;
Ses légers habitans, par lui me sont offerts,
J'accepte ce qu'il me dispense.
— C'en est assez, dit l'Eléphant,
Et s'inclinant vers l'Orient:
Dieu! de ta sagesse éternelle
Fais sur moi descendre un rayon,
A-t-il dit, et du feu sacré de ta raison
Viens animer ma voix mortelle!..
Son front s'est relevé serein et radieux,
Siège auguste de la prudence:

L'espérance, la crainte imposent le silence;
Et cet arrêt, à tous, semble l'arrêt des Cieux:
„Rien n'est Dieu que Dieu même.
La Génisse, l'Ibis, le Serpent, comme nous;
Sont sortis du néant par sa bonté suprême,
A sa voix nous y rentrons tous.
Si, des cultes divers tolérant l'exercice,
Il permet aux mortels de déserter le sien;
Pouvons-nous, sans blesser la céleste justice,
A croire à tous vos Dieux condamner le prochain?
Non, le Dieu de chacun est dans sa conscience.
Les vôtres ne sont point les Dieux des accusés,
Ils ont vécu dans l'ignorance
Du culte que vous professez,
Et du vrai Dieu, que vous méconnaissez,
En détachant leurs fers, j'imite la clémence."

TROISIÈME PARTIE.

DIDACTIQUE.

Direction qu'il convient de donner à l'éducation des femmes, par Madame S***, petit-fille de Mirabeau.

Sans discuter la question de savoir si l'homme a été fait à l'image de Dieu, on peut avancer que les femmes semblent avoir reçu du Créateur une mission particulière de charité. Si cette pensée était profondément empreinte dans l'âme des femmes, leurs plus dangereuses facultés, la sensibilité et l'imagination, trouveraient un aliment salutaire; elles ne souffriraient plus par le vide du coeur, par le manque d'activité. L'enthousiasme, c'est à dire le culte du beau et du vrai, remplacerait la funeste exaltation; et, loin de se plaindre de leur sort, elles respecteraient en elles la dignité d'un mandataire divin.

Si, une fois, la destinée des femmes était ainsi comprise, combien cette mission de faire aimer le bien, de consoler, de secourir tous les genres de malheurs, leur donnerait de courage pour supporter les adversités per-

sonnelles! Placées au sein de la famille pour concilier, bénir, cultiver le bonheur domestique, elles exciteraient leurs maris à la pratique des vertus mâles, qui en feraient des citoyens utiles: elles seraient mères d'enfans élevés dans la pratique du devoir et l'amour de l'humanité. N'étant plus occupées de futilités, leur esprit s'éclaircirait, et l'exercice de la bienfesance, ajoutant sa céleste expression aux charmes qu'elles reçurent de la nature, elles obtiendraient l'affection et le respect dont elles sont avides; car nul n'oserait contester l'utilité et l'importance d'une existence consacrée à manifester la bonté de Dieu sur la terre!

La plupart des maux que souffrent les femmes *et de ceux qu'elles font souffrir*, proviennent de méprises commises sur leur destinée et de l'ignorance où elles vivent des prérogatives et des devoirs qui en résultent.

Timides et inertes avec des tyrans, fantasques et hautaines avec des esclaves, elles ont subi le joug ou l'ont fait subir à des êtres également dégradés par l'abus ou l'abdication de leurs forces. La nature a créé la femme pour être *la compagne de l'homme*, mais elle ne l'a voulue *ni dominatrice, ni asservie*. La galanterie qui les déifie dans les tems d'ignorance et de corruption, nuit presque autant à leur moralité, et peut-être à leur bonheur, que l'abus de la puissance physique qui les fait descendre au rang des animaux, chez les peuples et dans les siècles où la force décide de tout. Elles ne doivent être placées ni si haut, ni si bas. Dieu les a voulues près du coeur, et non près de la tête de leur mari; car les regards de l'homme, en s'élevant, ne doivent voir que

le ciel; en se baissant, ils trouvent d'ordinaire le malheur! Où se reposeront-ils donc, si ce n'est sur une digne compagne? Que la femme pense sans cesse aux nombreuses obligations que la nature et la société imposent à l'homme autant pour le bonheur de sa compagne que pour le sien propre, elle sentira combien ses obligations particulières, qui se renferment dans le cercle étroit de sa famille, de son époux, de ses enfans. sont moins gênantes, moins difficiles et plus douces que celles de l'homme qu'elle a choisi pour son protecteur, pour son soutien et son guide dans la vie.

La femme, n'étant pas appelée aux mêmes fonctions que l'homme, fut créée au moral ainsi qu'au physique, autre que lui, mais non pas inférieure. Placée à ses côtés pour l'adoucir, l'aider, le reproduire, ses pensées et ses devoirs ne sont et ne doivent être que des actes successifs d'amour; et puisque la nature a compensé sa faiblesse et ses douleurs physiques par de telles prérogatives, ne pourrait-elle pas, au contraire, se croire, sans trop d'orgueil, l'être privilégié de la Divinité?

L'amour est un épisode de la vie des hommes; il est l'histoire de la vie des femmes, a dit, avec raison, la femme la plus célèbre de notre époque; et par privilège spécial, leur premier mérite, leur plus puissant attrait, consiste à aimer, à beaucoup aimer! et personne, mieux que l'admirable auteur dont je cite les paroles, ne savait que l'histoire de son sexe se compose de l'amour de la famille réuni à celui de la patrie, et de l'amour de nos semblables, confondu avec l'amour divin, qui purifie tous les autres amours. Ces chapitres-là valent bien ceux de

la conquête, de la domination, et même de la gloire dont se compose l'histoire des plus illustres parmi les hommes.

Le sexe qui reçut en partage le nom sacré de mère n'a point été déshérité par la nature: son coeur, la dernière oeuvre de la création, parce qu'elle en est la plus parfaite, est un présent, digne de la munificence de Dieu!

Séduisante par ses attraits, touchante, lorsqu'elle soulage la douleur, belle, lorsque, jeune épouse, elle purifie le plaisir par le devoir; capable par sa bonté, forte par son dévouement, la femme ne paraît faible, déshéritée et vraiment inférieure, que lorsque, sortant du cercle d'amour où la nature a renfermé toute sa destinée, elle essaie d'usurper l'existence, les droits, le génie producteur de l'homme.

Les femmes sont capables du courage passif qui supporte l'humeur, l'injustice, les vices de leurs entours, et les chagrins domestiques les plus âpres; elles savent, par une ingénieuse tromperie, attirer sur elles la faute d'un être chéri. Les dédains de l'opulence, l'ironie de la frivolité, le dégoût inspiré par l'aspect des maux physiques, les miasmes pestilentiels, rien ne les rebute pour soulager ceux qui ont droit à leur tendresse, ou qui sollicitent leur compassion: elles sont capables de tous ces sacrifices sans gloire, dit Bernardin de Saint-Pierre, sans avoir de témoins que leur conscience, et de récompense que dans leur coeur.

La femme est également protectrice de l'enfance et de la décrépitude; c'est sur son sein et dans ses bras, qu'à toutes les époques de sa vie, l'homme trouve soins, délices, encouragemens, consolations; et, osons le dire, si,

fécondée par l'amour de son époux, la femme devient mère, les inspirations d'une noble amie développent, chez l'homme, les sentimens généreux, les résolutions héroïques; cela est si vrai que, lorsque l'on voit un être, dont l'adolescence promettait beaucoup, s'annuler ou se pervertir dans la jeunesse, on peut en conclure qu'il n'a pas aimé ou qu'il est malheureux dans le choix de ses premières affections.

L'homme peut gouverner le monde, a-t-on dit, par l'empire du génie et de la force; mais la femme peut subjuguer le héros par l'ascendant de la vertu et du sentiment. Si la nature a accordé plus d'ardeur, plus d'audace au sexe fort, et plus de tendresse et d'enthousiasme au sexe faible, c'est que l'homme n'avait à donner que *la protection et la vie,* et que la femme devait lui rendre, en échange, *le bonheur* et *la moralité,* qui seuls en font le charme et le prix.

Il est à remarquer que le sort des femmes est le thermomètre qui indique le plus surement le degré de civilisation des peuples. Chez les Sauvages, épouses maltraitées, compagnes asservies, mères avilies, elles ne peuvent employer, de tous les dons qu'elles reçurent pour l'adoucissement et la félicité de l'homme, que le *courage de patience,* qui leur fait supporter, sans trop de murmures, les travaux et les douleurs auxquels on les a condamnées.

En Orient, parquées et soignées comme des animaux domestiques, uniquement destinées au maintien de l'espèce et aux plaisirs de leur maître, il semble qu'on leur fait grâce en permettant qu'elles survivent à la perte de

leur beauté, et végètent jusqu'à la fin d'une existence aussi dépourvue de vraie jouissance que de mérite. On peut attribuer à cette dégradation des femmes l'état stagnant de ces peuples, chez lesquels, depuis tant de siècles, la civilisation n'a fait aucun progrès. L'amour privé d'espoir, d'estime, de récompense, ne peut plus y être l'entrepreneur des grandes choses. Membres inspirateurs de la famille, comme filles, épouses et mères, les femmes restant étrangères aux vertus de leur sexe, à la charité, et condamnées à l'inertie, à la souffrance, la routine s'établit avec la satiété, le corps social languit et se paralyse. Livrés à un despotisme féroce et superstitieux, ces peuples se perpétueraient dans la barbarie, si une révolution n'y ramenait les institutions qui, en donnant aux femmes une existence civile et morale, leur permettraient d'exercer l'influence qui leur est accordée pour le bonheur et l'amélioration de l'espèce humaine.

Le christianisme eut la plus heureuse influence sur le sort des femmes : une religion qui élève au rang de vertu *l'offre d'un verre d'eau et d'une obole*, en leur fesant un mérite des actes quotidiens de la plus simple obligeance, ennoblit leur destinée. La nouvelle doctrine, en prescrivant les vertus dont la nature leur a fait un besoin presqu'autant qu'un devoir, se trouvait en harmonie avec elles. La pitié, changée en piété, les rendit, en quelque sorte, les intermédiaires entre l'homme et le Ciel ; elles se trouvèrent ainsi relevées aux yeux de leurs époux ; et lorsque le régime féodal isola les familles, les dames châtelaines, régentes en l'absence du seigneur, bannirent la licence des festins, soignèrent les blessés, et, s'insinuant

par la bienveillance et la charité, dans tous les intérêts de la vie, contribuèrent à faire succéder la sociabilité à la rudesse des moeurs.

Les femmes ont un tel instinct de souffrances, qu'elles s'associent aux maux de leurs semblables, au point d'être obligées de les soulager pour cesser de souffrir. Outre cette disposition tendre et nerveuse, elles ont encore, quand leur jugement n'est pas altéré par une émotion personnelle, un tact sûr pour discerner l'agresseur ou l'oppresseur de l'opprimé, et leur bonté courageuse n'abandonne jamais la cause du malheur. C'est ainsi qu'elles obtinrent, dans les tems de la chevalerie, des honneurs et un ascendant dont elles *abusèrent* quelquefois.

Ce qui prouve l'influence des institutions sur les moeurs et la vertu, c'est qu'en France, chaque époque et, pour ainsi dire, chaque règne se distingue non-seulement par des vices et des ridicules différens, mais aussi par la manière de vouloir et de pratiquer le bien. Cette diversité se remarque jusque dans le cours d'une même vie. Des hommes, encore pleins de force, peuvent se souvenir des incroyables prodigalités, (source de tant de misères) de la galanterie licencieuse, de l'aridité du coeur, qui se firent remarquer à la fin du règne de Louis XV, et dont les suites furent si funestes à son infortuné successeur.

L'essor donné à l'esprit humain par l'assemblée constituante, l'anarchie qui le suivit presqu'immédiatement, en excitant toutes les passions, portèrent au plus haut degré les facultés humaines pour le bien et le mal.

Alors on vit des femmes, se livrant au fanatisme politique, distribuer des quenouilles, et par la force de l'opinion et du ridicule, armes si puissantes en France, forcer la noblesse des provinces et de paisibles propriétaires, d'abandonner leurs familles, leur pays et leur roi, à la fureur d'une faction, pour devenir auxiliaires parricides des armées étrangères, porter, sans succès, le fer et le feu jusque dans leurs foyers; tandis que dans l'autre parti, des êtres, jusqu'alors doux et compatissans, pillaient, incendiaient, égorgeaient aux noms chers et sacrés de la liberté et de la patrie! Et dans ce tems de terrible mémoire, les femmes marchèrent en avant de tous les excès, et se montrèrent aussi effrénées en barbarie, que d'autres (s'il est permis de parler ainsi) le furent en noble dévouement.

On vit les compagnes des Marseillais et des Septembriseurs, épouvantables Bacchantes, affreuses Euménides, ivres de sang humain, rassasiées de chairs palpitantes, couchées sur des cadavres, fatiguées, non calmées, exciter encore de la voix et du geste, au meurtre et au pillage!

France, chère patrie! tu fus consolée de tant d'horreurs par l'énergie du dévoûment que l'aspect de tant de crimes développa spontanément chez tous les êtres vertueux des divers partis, et jusque dans les plus basses classes du peuple! mais les femmes, toujours extrêmes, dira-t-on, devancèrent encore les hommes en abnégation et en générosité: celles qui occupaient des places à la cour, celles qui touchaient aux sommités de la société, gâtées, adulées (qu'on pouvait croire dépourvues de sensibilité et de principes, puisque la plupart d'entre elles,

affichaient l'incrédulité et tiraient vanité de se montrer perverties), furent, comme par enchantement, rendues à la nature, au devoir, par le malheur sur la terre de l'exil, comme sur l'arène sanglante; aux prises avec les privations, la misère, la mort, elles redevinrent filles, épouses et mères!

Ces femmes, jadis oisives et frivoles, attentives aux leçons de l'adversité, trouvèrent dans leur travail d'honorables ressources contre la pauvreté! Elles soignèrent et consolèrent leur famille, et pour sauver les jours de ceux qu'elles chérissaient, elles surent braver la mort comme des héros et la supporter comme des sages. Anges tutélaires de l'époux qui, souvent, les avait trahies, du père qui les avait délaissées, elles sollicitèrent le partage de leur captivité, celui même de leur supplice; et, par un prodige, dont le génie du Tasse semble avoir eu la prévision, comme Sophronisme, elles prodiguèrent, aux objets de leur tendresse, les secours et les consolations religieuses, jusque sur les marches de l'échafaud où elles périssaient avec eux!

Soeurs, filles, épouses, mères, amies, amantes, toutes bravaient les insultes, les dangers et la mort, pour sauver ceuxqu'elles aimaient, ou porter quelque adoucissement aux rigueurs de leur sort; d'autres, plus généreuses, et il s'en est trouvé beaucoup, s'exposaient à périr en sauvant une victime inconnue! La jeune fille mourait avec ou pour sa mère, sans se douter que mourir ainsi était un sacrifice. La soeur acceptait la méprise qui la conduisait au supplice, à la place de la jeune compagne de son enfance. La fille soutenait, avec une tendre sollicitude,

les pas d'un père octogénaire qu'elle accompagnait au tombeau. De jeunes couples se trouvaient aussi sur la fatale charrette, et la physionomie de l'épouse exprimait la joie d'avoir obtenu de mourir avec son bien-aimé; et, chose digne de remarque, ces dévouemens paraissaient alors si simples, l'héroïsme était une situation d'âme si habituelle, que les noms de ces innombrables victimes se sont perdus dans le tumulte de l'anarchie, et que l'histoire, ne pouvant conserver que ceux des martyrs les plus illustres, dira seulement que toutes les femmes qui périrent à cette époque, montèrent sur l'échafaud avec calme et dignité. Une seule fit exception, *) mais celle-là, par ses moeurs, n'appartenait plus à aucun sexe: le vice avait flétri son âme, et son coeur, blasé par la corruption, n'était plus susceptible de cette noble sensibilité qui rachète tant de défauts! La plupart d'entr'elles firent plus que de mourir, elles se dévouèrent. Athènes n'a compté qu'un Codrus, Rome n'eut qu'un Décius, et la France ne peut nombrer les femmes qui périrent victimes volontaires de l'amour, du devoir et de la charité.

L'attendrissement et l'admiration excités par les vertus heroïques dont les femmes donnèrent l'exemple, réveillèrent l'amour du beau et du bien, la reconnaissance renoua ou resserra les liens de famille; la morale et les sentimens religieux reprirent de l'influence; et c'est ainsi que les femmes préparèrent, secondèrent du moins la régénération qui commença à s'opérer dans les moeurs des Français, et qui achèverait de s'accomplir par l'adoption

*) La du Barri.

d'une bonne méthode d'éducation, et d'un système de charité universelle mis à la portée des deux sexes, et des différentes classes de la société.

Dieu permit, sans doute, que le développement des facultés des femmes, pour le mal et le bien, fût poussé à ce degré d'intensité, pour qu'elles apprissent par ces exemples, jusqu'où elles peuvent atteindre en perversité, en cruauté, lorsqu'elles abdiquent les sentimens, les vertus de leur sexe, et de quel heroïsme elles sont capables, lorsqu'elles se soumettent à leur destinée, et remplissent leur coeur de sentimens tendres et charitables.

Il faut l'avouer, dans les momens de calme qui suivirent ces terribles orages, on vit reparaître quelques symptômes de l'insouciance et de la légèreté tant reprochés jadis aux Français des deux sexes.

Le faible et oscillant directoire fut un empêchement aux grandes choses: pendant ce règne éphémère, les individus de toutes les classes n'eurent, pour ainsi dire, d'autres affaires que le soin de se divertir.

Sous l'empire, les femmes eurent peu d'influence, et Napoléon, dont le génie régularisa, comprima, domina les hommes et les choses, ne s'occupa guère de la véritable destinée d'un sexe, dont il redoutait l'ascendant. Les récompenses qu'il accorda à la valeur militaire, *idéealisèrent* en quelque sorte, les facultés humaines par l'amour de la patrie et par le malheur pendant les crises révolutionnaires. Aux prodiges du courage désintéressé, succédèrent les prodiges d'un courage insatiable de triomphes, de richesses, de célébrité; et le conquérant qui voulait conduire, à son gré, ses cohortes, du Cap Finistère aux

bords glacés du Borystène, comprit combien l'influence de femmes pieuses, instruites et charitables pourrait nuire à ses projets. Ennemi du scandale, ce Grand-homme compta cependant pour peu de chose le bonheur domestique: ce fut une de ses erreurs. Les dames les plus distinguées par la beauté, les talens et les vertus, ne furent, selon lui, que l'ornement de sa cour, ou tout simplement le moule des braves. La question banale qu'il leur adressait: *Avez-vous des enfans?* la réponse qu'il fit, dit-on, à madame de Stael, que la femme la plus distinguée à ses yeux était la mère du plus grand nombre d'enfans; *) les rigueurs dont il l'accabla, **) et une foule d'autres faits, prouvent combien il craignait que ce sexe ne joignit à l'empire des attraits, celui de la raison et du sentiment. L'éducation que l'on recevait dans les maisons formées sous ses auspices, devait donc se borner, d'après ses injonctions, à donner aux jeunes personnes de la grâce, des *talens*, quelques notions de religion, de géographie, d'histoire, et *de soins de ménage*; ***) mais l'étude

*) Qui pourrait ne pas convenir de la vérité de ce sentiment, lorsqu'au bonheur d'être mère, une femme ajoute le mérite facile d'être bonne mère?

**) On n'a pas encore établi d'une manière incontestable si le traitement que Napoléon fit éprouver à Mad^e^ de Stael, ne fut pas le fruit de la conduite politique, ou plutôt des intrigues de cette dame.

***) Nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire qu'une femme fasse un cours de théologie. Quant à *quelques notions de géographie et d'histoire*, lorsqu'on connait le plan d'études que l'on suivait à Ecouen, sous la direction de Mad^e^ Campan, il est difficile de ne pas convenir que les élèves y recevaient toute l'instruction nécessaire pour

de la morale pratique, l'habitude de la réflexion, le devoir mis à la place de la règle et de l'instruction religieuse qui, en élevant l'âme, les eût rendues vertueuses et influentes, leur étaient soigneusement interdits.*) En effet, c'eût été un contre-sens que de donner une éducation philosophique aux compagnes de ses chefs militaires, dont les broderies, les cordons et même les lauriers ne pouvaient cacher les chaînes.**)

Napoléon voulait des femmes belles et fortes au physique, et dont l'âme fût passive;***) il se trompa dans

---

mettre, celles d'entr'elles qui se sentaient du goût pour ces Sciences, en état d'y acquérir, par elles-mêmes, des connaissances étendues. Pour ce qui est *de soins de ménage*, nous pensons que Napoléon avait en vue le bonheur des femmes, et celui de leurs époux et de leurs enfans. Ceci n'a pas besoin de commentaires, car on convient assez généralement que le bonheur domestique dépend, en très-grande partie, d'une femme bonne ménagère.

*) Voilà une énumération d'interdits qui suffiraient à la honte de quiconque pourrait les promulguer. On ne saurait trouver rien de semblable dans les établissemens d'instruction fondés par Napoléon; et pour ce qui est de l'influence des femmes, nous pensons que la seule que les femmes puissent exercer pour le bien de la société, est l'influence des bonnes moeurs au sein de la famille?

**) Napoléon n'avait-il donc que des esclaves à son service? Il est difficile de croire que tant d'illustres capitaines, sortis des rangs de l'armée et dont les grades, les cordons, les titres mêmes, furent, en général, tous est chacun, la récompense d'une action d'éclat, aient pu allier l'avilissement des esclaves au courage, aux talens et aux vertus dont ils ont fait preuve.

***) *Belles et fortes au physique*, c'était assurément fort bien; mais qui a pu révéler à l'auteur que Napoléon voulait,

cet espoir, comme en bien d'autres choses. Une éducation futile ne fait que des femmes légères, fantasques, *insubordonnées;* il ignorait, lui dont la compréhension était si vaste, que plus les jeunes filles seraient instruites, plus leurs pensées auraient d'élévation, et mieux elles deviendraient dignes de s'unir à des héros.

Il est possible qu'une seule chose ait manqué à Napoléon pour être, parmi les hommes, le premier en vertu, comme il l'a été en génie et en capacité; ce fut le contact, l'inspiration, l'amour d'une mère ou d'une femme, dont l'âme tendre et vertueuse se confondît avec la sienne pour le calmer, l'adoucir, lui faire aimer le bien et honorer les hommes qu'il commandait. Sa première amie, Madame de C., beaucoup plus âgée que lui, ne lui inspirait qu'une affection filiale: elle eut cependant, en l'encourageant, une grande influence sur le développement de ses facultés intellectuelles. Laetitia, cupide et ambitieuse, ne lui avait donné, avec le lait, qu'une grande force physique et morale. Joséphine, charmante de bonté et de grâce, n'avait pas reçu une éducation, ni vécu d'une manière propre à élever ces précieuses qualités jusqu'au rang des vertus; il s'y méprit. Madame de Beauharnais lui inspira une passion très-vive, lorsqu'elle n'était plus jeune, parce que la nature l'avait faite bonne et généreuse, et qu'un instinct secret révélait au grand-homme

---

dans les femmes, *des âmes passives?* Ces accusations devraient s'appuyer sur autre chose que sur des suppositions; et l'auteur ne nous met pas à portée de juger de la vérité de l'imputation.

(*Notes du Rédacteur.*)

qu'il lui manquait un complément digne de lui; mais cette douce compagne ne put lui inspirer le respect sans lequel il n'est point de véritable ascendant. Elle était *son reposoir*, mais non sa seconde conscience, et ce qu'elle obtenait avec ses prières, était accordé par complaisance, plus que par conviction. Pourtant les facultés aimantes de Napoléon étaient peut-être aussi vastes que les autres; car il aimait fort, quand il aimait, et ce qui prouve qu'il méritait aussi d'être aimé, c'est qu'après ses désastres, il trouva de vrais amis. Mais sa bonté, sa bienfesance, restées sans culture, furent étouffées par l'orgueil de la domination. Il trouva plus expéditif de se faire obéir que d'améliorer. D'ailleurs, entouré d'égoïsme, de bassesse et de servilité, malheur commun, plus ou moins, à tous les souverains, il ne comprit pas ce qu'il y a de noble dans le coeur des hommes, et ne les crut pas dignes de la liberté qu'il pouvait leur donner et de tout le bien qu'il pouvait leur faire. Les monumens, les codes que la France lui doit, prouvent cependant que, sous beaucoup de rapports, il s'était profondément occupé de bien public. Ses méprises comme ses malheurs, vinrent de ce qu'il ignora l'amour de l'humanité, la véritable charité, qui ne se développe dans le coeur de l'homme que par l'influence d'une femme vertueuse; enfin Napoléon était trop homme, pour n'avoir pas des défauts. Jean-Jacques Rousseau, Mirabeau, Byron et tant d'autres, dont les facultés eurent un essor si brillant ou gigantesque, s'ils manquèrent à eux-mêmes et à leur noble destinée, c'est parce qu'ils ne furent point compris, excités, consolés, aimés par une femme digne de leur amour.

LETTRE À UN JEUNE MÉTROMANE.

MONSIEUR,

Votre jeunesse, l'aménité de vos moeurs et la tournure agréable de votre esprit, m'inspirent le plus vif intérêt; votre confiance, d'ailleurs, appèle la mienne: je vous dois donc la vérité, et les éloges que vous me donnez, en m'imposant l'obligation de les mériter, vous acquièrent un droit de plus à ma franchise.

Vous avez dix-huit ans, et vous aimez passionnément les vers; c'est bien naturel, mais ce n'est point assez. Vous en faites qui peuvent honorer un esprit de votre âge; mais quelque mérite qu'on y découvre, ils ne portent point l'empreinte de ces talens impérieux qui tourmentent celui qui les possède, jètent un jeune homme hors de la sphère commune, et déterminent sa vocation en dépit de tous les obstacles. Je sais qu'il faut céder à l'ascendant supérieur, irrésistible d'un pareil talent, comme il faut plier sous la loi de la nécessité; car on n'échappe point à la nature:

Chassez le naturel, il revient au galop.

Mais les signes qui ne sont point équivoques pour le lecteur, trompent et abusent souvent les versificateurs maniaques, parce qu'ils prennent pour le talent même une fureur *rimaillante*, et une certaine effervescence de tête, assez ordinairement provoquée par la vanité.

N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer,
Ni prendre pour génie un amour de rimer.

Et quels sont, Monsieur, les fruits d'une illusion semblable? Il faut oser le dire: *la nullité et le mépris.* Aujourd'hui tout le monde fait des vers. La société fourmille de rimeurs importuns dont le bourdonnement fatigue toujours la société sans jamais les fatiguer eux-mêmes; que leur imagination officieuse berce et enivre de toutes les espérances, et qui, réduits au sort d'Ixion, finissent enfin par n'embrasser qu'une vapeur frivole.

Qui n'a point fait de vers dans sa jeunesse? et dans cet âge des prestiges, qui n'a trouvé des auditeurs indulgens, des admirateurs bénévoles, et même des louangeurs d'habitude? Lorsqu'un jeune homme dont l'éducation a été soignée, qui a le goût de la lecture et du loisir, atteint cet âge heureux où tout, dans la nature, se montre à ses yeux paré des brillantes couleurs que réfléchit le prisme de ses jeunes passions, le langage des hommes lui paraît trop faible pour exprimer ce qu'il sent; il a recours au langage des dieux, et si un goût naturel et sûr ne le dirige à son insu, il fait du phébus, et à force de s'élever, il tombe dans le ridicule. Tout cela est supportable jusqu'à vingt ans, et aussi long-tems que ses élucubrations ne sortent point d'un petit cercle d'amis ou de bonnes connaissances; ce sont les gentillesses de l'enfance, qu'à bon droit on trouve fort déplacées dans l'âge mûr. Malheureusement l'amour-propre, la trop bonne opinion de soi, l'ignorance où l'on est du jugement sévère que l'on porte de nous à notre insu, empêchent le retour à la raison, et l'on se trouve au bord du précipice sans avoir la force de rompre avec la fatale habitude qui nous entraîne.

Qu'arrive-t-il alors? Un exemple entre mille va vous l'expliquer. J'ai connu un jeune homme possédé de la passion ou plutôt de la manie de rimer. Ses parens le destinaient à l'étude de la jurisprudence, et lui avaient fait donner une éducation conforme à ce but; mais au lieu de s'occuper de Bartole et de Cujas, il consacrait tout son tems à lire des vers, à les imiter; et comme il n'était pas doué d'un discernement exact, d'un goût sûr qu'il n'avait pas été à portée d'épurer, Dorat, Beaumarchais, l'Almanach des Muses, le Chansonnier des Grâces, et autres recueils de ce genre, fesaient ses plus chères délices. Ses petites chansons, ses petits vers de circonstances ayant du succès parmi ses connaissances, sa tête se monta, et croyant que la Fortune et la Gloire l'attendaient aux barrières de la capitale, un beau matin il quitte la maison paternelle et le voilà à Paris. Mais là son beau rêve ne fut pas de longue durée; et son réveil fut cruel. Au lieu de la Fortune, il ne trouva que la Pauvreté, et à la place des lauriers, il rencontra cette espèce d'opprobre qui s'attache à la misère, quand elle est le fruit de l'inconduite. Par malheur, toujours entiché de la rime, il n'eut point le courage de tourner l'activité de son esprit vers une autre genre d'études qui, en lui donnant une autre direction, l'aurait rendu habile à gérer un emploi qui l'aurait fait exister honorablement dans la société.

Au reste, je pense qu'il est aussi utile qu'agréable de connaître les beaux vers, autant ceux de l'antiquité que ceux des tems modernes; j'approuve même un exercice modéré de la poésie. Ce goût embellit tous les âges,

et surtout la jeunesse; mais hors ces talens privilégiés que la nature semble avoir affectés d'une honorable exception, je pense qu'un jeune homme ne doit pas faire son état de la poésie.

Je vous invite donc, Monsieur, à réfléchir sur votre position. Si votre fortune vous rend indépendant, vous avez une grande latitude dans votre choix; mais si vous devez attendre votre existence, ou simplement une amélioration d'un état, je pense qu'un goût exclusif pour la poésie vous nuira essentiellement. Les chefs d'administration ne veulent point voir l'élève de Clio *sedentem in telonio*, et ils préféreront toujours un copiste non lettré, mais assidu, à un bel esprit qui est toujours dans les espaces et jamais à son bureau. Si chez vous il faut seize quartiers de noblesse pour pouvoir espérer une place distinguée dans la diplomatie ou l'administration, on commence cependant à exiger les connaissances rendues indispensables par la force croissante de la civilisation, en attendant que le mérite suffise seul pour représenter le souverain ou pour gérer les affaires de l'état. Il est donc fort douteux que le talent de rimer vous serve jamais pour vous captiver les bonnes grâces d'un premier ministre. D'un autre côté, dans l'instruction publique, on voudra qu'un jeune débutant étudie les langues savantes, qu'il se familiarise avec les classiques anciens comme avec la bonne littérature moderne; et si l'on s'aperçoit que la poésie est son unique élément, que l'Almanach des Muses occupe tous ses loisirs, on l'éconduira poliment, ou bien *on le laissera languir dans les honneurs obscurs* des classes inférieures.

Voilà, Monsieur, ce que m'a dicté et l'intérêt que vous m'inspirez et le désir de répondre à votre confiance. J'espère que vous ne le prendrez pas en mauvaise part, et que vous n'y verrez qu'un vif désir de vous être utile et de contribuer à votre bonheur, en vous indiquant les écueils d'une carrière où vous alliez imprudemment vous engager. — Je suis, etc.

ANECDOTE.

Sous le règne de Charles II, une compagnie hollandaise offrit de rendre le Mançanarès (petit torrent) navigable depuis Madrid jusqu'au Tage, et le Tage jusqu'à Lisbonne; sous la condition d'un péage imposé à son profit, sur toutes les marchandises qui seraient transportées par cette voie. Le conseil de Castille délibéra long-tems sur cette proposition et rendit enfin cette *sage* décision: „Si Dieu avait voulu que le Mançanarès et le Tage fussent navigables, son bras n'aurait pas eu besoin du secours des hommes pour opérer un tel ouvrage. Puisqu'il ne l'a pas fait, il est évident qu'il ne voulait point que ce fût ainsi; il y aurait donc témérité à violer les décrets de sa providence, en corrigeant ce qui nous paraît imparfait dans l'ordre qu'il a établi.“

DÉCOUVERTE IMPORTANTE.

On lit dans le Nº 130 du Constitutionnel (1830): „Une découverte due au hasard vient d'être faite aux en-

virons de Dijon. (Chef-lieu du D[t] de la Côte-d'Or.) Un meunier avait fait remettre à neuf des meules à blé. Avant de les faire servir, et à défaut d'une quantité suffisante de son pour les nettoyer et en enlever le sable qui y reste ordinairement attaché après cette opération, *) on y jeta de la paille hachée, qui, après quelques tours de meule, sortit du blutoir en farine bise, d'un goût approchant de la farine de blé. On en a donné aux chevaux qui l'ont mangée avec appétit; on en a fait une bouillie que les cochons ont dévorée; enfin, lui ayant reconnu une partie muqueuse, on en a fait du pain qu'on a mangé sans dégoût. De nouvelles expériences constateront les avantages qu'on peut retirer de cette découverte."

Les expériences sont à la portée de tout possesseur de moulin; la chose est assez importante pour qu'on s'en occupe, et comme l'expérience indiquera les améliorations dont cette découverte est susceptible, on ne saurait trop s'en occuper pour le soulagement des pauvres.

---

*) La *retaille* ou le *retail*; mots employés dans quelques provinces, et raisonnablement, pour exprimer cette opération.

QUATRIÈME PARTIE.

PHILOLOGIE.

(Extrait de notre correspondance.)

„Je vous envoie un petit article sur l'écriture égyptienne qui sera suivi de plusieurs autres, si vous croyez qu'ils méritent d'être insérés dans votre journal. J'ai de nombreux matériaux relatifs à l'Egypte, à sa langue, à ses antiquités, et beaucoup d'observations critiques sur les Lettres que M. Champollion a adressées à son frère et qui ont paru dans le Bulletin de Férussac. Je crois que ce savant, d'ailleurs très-estimable, s'est trompé sur plusieurs points, ou plutôt qu'il n'a pas réfléchi assez profondément sur une foule de choses. Par exemple, en parlant d'un peuple asiatique vaincu par Sésostris ou Rhamsès VI, il en traduit le nom, qui se trouve écrit sur les monumens *la plaie* ou *le fléau de Scheto.* Or ce peuple qui est en effet, comme le pense M. Champollion, et comme le nom l'indique, la nation des Scythes (ou des Gètes) porte un nom composé, dans les monumens, dont

le sens, selon moi, est bien différent, et le mot même *scheto* ou *sketo* me semble composé de deux radicaux égyptiens. — L'expression entière est *schar-n-scheto*, que je traduis — *couverts de*, ou *habillés en peaux de cheval*. *Schar* peau, cuir; *n* de, ou contracté de *chen* dans, et *echto* cheval, précédé de côk (cωk ou cok) qui signifie *sac*, enveloppe. M. Champollion avoue lui-même que le dernier mot peut se lire *sketo, skheto, scheto*. Je pense qu'il est le radical du mot grec σκύθης, et qu'il signifie *abondance de chevaux* ou peaux de cheval, *sac, enveloppe de cheval* (cωk). Il me semble aussi que le mot grec σκύτως, qui signifie *peau*, *cuir*, pourrait bien venir des mêmes radicaux égyptiens çok et *ekhtho* ou *ekhtò*, car le τ et le θ se substituent l'un a l'autre en grec comme en égyptien.

Je pense donc que *Scythe* est un mot égyptien et qu'il signifie quelque chose de relatif au cheval; je n'ai nul doute sur le second radical qui termine ce mot; mais le premier peut être *ça* région, pays; cωk *sak*, peau; *cal* abondance; schaï naître, naissance, et même cϭk (sek) *traîner*, *conduire*. Suivant la première racine, ce serait *pays de chevaux;* dans la seconde, *peaux de cheval;* d'après la troisième, *abondance de chevaux;* d'après la quatrième, *origine des chevaux;* et suivant la cinquième, *qui conduisent des chevaux*. Quant au mot *schar*, il est vrai qu'en copte *schari* signifie *plaie*, et aussi *rouge;* mais rien ne prouve que ce soit là le mot, car les voyelles brèves manquent dans la légende, et on n'y lit que *schar* qui signifie *cuir*, *peau*.

De l'Ecriture phonétique des Egyptiens.

Depuis les travaux récens du Dr Joung. de Akerblad et surtout de M. Champollion le jeune, tout ce qui a rapport à l'antique Egypte a acquis un haut degré d'intérêt. Ce peuple dont les monumens, et les légendes dont ils sont couvert, attestent une antiquité antérieure à celle de toutes les nations connues, est le seul qui, dans des temps très-reculés (1800 ou 2000 ans, pour le moins, avant l'Erè vulgaire) ait employé simultanément plusieurs systêmes d'écriture, les uns offrant l'image des objets ou le sens symbolique de ces images, et les autres représentant les élémens des mots, c'est à dire les sons de la langue parlée. Seuls parmi les peuples connus ils ont eu une véritable série de signes phonétiques qui semble avoir servi de types aux alphabets des peuples les plus anciens. Le petit nombre de lettres, qui ne vont guère au-delà de 12, leurs formes, qui sont évidemment l'esquisse très-simplifiée des caractères hiéroglyphiques cursifs ou écrits à la main, et l'usage de cet alphabet à des époques très-antérieures à l'adoption ou invention de l'alphabet phénicien, type du chaldaïque, de l'hébreu, de l'arabe et du grec, ne permettent pas de douter de l'ancienneté et de l'originalité des caractères phonétiques cursifs des Egyptiens.

Grâce aux découvertes de M. Champollion le jeune, nous pouvons maintenant poursuivre nos recherches sur un sujet sur lequel les auteurs grecs et romains ne nous ont rien laissé de clair et de positif. Hérodote parle de l'écriture démotique, sans s'expliquer sur la nature des caractères qui y étaient employés; Diodore regarde les

Egyptiens comme les inventeurs des lettres ou de l'écriture démotique; mais dans un passage assez étendu sur les hiéroglyphes, il semble croire que toute l'écriture chez les Egyptiens était idéographique et emblématique. Hermias nous apprend que l'ibis était chez les Egyptiens la première lettre de l'alphabet. Clément d'Alexandrie qui était assez versé dans tout ce qui avait rapport à l'Egypte, nous a laissé un passage relatif aux différens genres d'écriture de ce peuple, passage qui a donné lieu à de nombreuses discussions entre les philologues et dont le sens n'est pas encore fixé. La difficulté principale porte sur les mots πρώτων στοιχείων. Sir W. Drummond, dans ses Origines (Vol. 11. pag. 284.) traduit: — „les premiers élémens ou caractères de l'alphabet;“ M. Letronne avait d'abord traduit: — „les premières lettres de l'alphabet“ et ensuite: — „l'alphabet primitif“ ou „les lettres de l'alphabet primitif“ ou „les sons primitifs“ en général. M. Brown, dans son Aperçu sur les Hiéroglyphes, rejète ces interprétations, et traduit: — „initiales des mots,“ ou „premiers sons des mots de la langue.“ Il soutient, et avec raison, que στοιχεῖα signifie dans un sens grammatical, élémens des syllabes et non lettres. Cela me semble incontestable, et d'autant plus que dans cette phrase il est question de l'emploi des caractères hiéroglyphiques comme lettres; ce sont ces caractères qui sont devenus les premières lettres alphabétiques; mais par cette même raison ce n'est point pour représenter des lettres qu'ils furent choisis, car cela était antérieur à l'existence de l'alphabet, c'est pour représenter les sons de la langue parlée qu'ils furent détournés de leur fonction primitive.

Quant au mot πρώτων il signifie précédence de position, de rang, aussi bien qu'antériorité de temps, et il exprime également la prééminence. Dans cette phrase il signifie, selon M. Brown, *premier* ou *initial*, relativement aux sons dont se composent les mots. Une observation qui a échappé, je crois, aux savans qui ont traité cette question, c'est que Clément d'Alexandrie, en parlant de l'écriture démotique qu'il désigne sous le nom d'épistolographique, et qui était sans contredit celle où l'on fesait le plus d'usage des caractères alphabétiques, ne dit rien qui puisse faire croire que c'était au moyen d'un alphabet que les Egyptiens avaient coutume de correspondre. Cette écriture épistolographique était précisément celle qui aurait mérité d'être nommée τὰ πρῶτα στοιχεῖα si ces deux mots signifiaient en effet *l'alphabet primitif*. Ecoutons Clément: „Ceux qui," dit il, „parmi les Egyptiens reçoivent de l'instruction, apprennent d'abord la manière d'écrire nommée épistolographique." C'était donc la plus simple, celle qui ne traçait que les signes des sons, et la preuve de cela c'est qu'il ajoute; — „secondement (ils apprennent) la hiératique, employée par les hiérogrammatistes; enfin l'hiéroglyphique, qui est la plus complète de toutes. — Cette dernière est de deux sortes: l'une kuriologique διὰ τῶν πρώτων στοιχείων; l'autre est la symbolique." Il s'ensuit 1° que la première n'était point une écriture symbolique; 2° qu'elle était rigoureusement l'alphabétique. Si le terme στοιχεῖα eût signifié *lettres*, dans ces cas l'auteur aurait dit que les caractères symboliques en *devenant des lettres ont représenté des lettres*, c'est à dire qu'ils auraient été des images de ce qui n'existait point encore, car

il est hors le doute que cette sorte d'alphabet a dû précéder celui qui n'en est qu'une simplification. D'après ce passage de Clément d'Alexandrie, on voit que la jeunesse commençait par apprendre l'écriture alphabétique cursive, ensuite l'écriture hiéroglyphique phonétique cursive, puis l'hiéroglyphique phonétique et enfin la symbolique; et comme ces deux sortes de valeurs se trouvent constamment mêlées dans chaque texte, les élèves sans doute apprenaient à distinguer par certaines indications les hiéroglyphes ayant le sens propre ou figuré et énigmatique, des menus signes employés comme de simples lettres. Si l'on cherche bien, on trouvera un jour ces indications dans les textes égyptiens, et on nous a assuré que M. Champollion le jeune a cru déjà en avoir trouvé la clé.

L'opinion que nous venons d'exposer est au fond d'accord avec le *Précis du système hiéroglyphique* de cet auteur, mais il nous semble que dans son tableau des sons qui correspondent aux caractères phonétiques, il a commis quelques inexactitudes qu'il importe de relever.

D'abord il assigne plusieurs caractères aux lettres ou aux sons *á* ou *ó*; d'autres à l'*i* et aux voyelles brèves *a*, *e* et même *o*, et reconnaît que les signes des voyelles brèves sont souvent supprimés dans le corps des mots et même au commencement, et que les signes de toutes les voyelles sont continuellement substitués les uns aux autres. Cependant si l'on consulte le tableau, on trouvera que plusieurs des hiéroglyphes devenus signes de l'*á*, ne commencent pas par le son simple et fort de cette voyelle, mais par une aspiration très-forte et peut-être gutturale qui a dû s'écrire dans toute langue fortement aspirée,

comme l'était l'ancien égyptien, et surtout le dialecte memphitique. Par ex. parmi les signes de l'*á* on voit un van, nommé *khaï* en égyptien, l'ibis nommé *Hip*, *Hib*; plusieurs oiseaux dont le nom générique est *Halath* ou *Halèth*; l'épervier, qui se nomme *Baieth* ou *Baïe*, et qui est le symbole de *Har* ou *Hor* (Horus). Il me semble donc très-probable que plusieurs de ces signes représentent les voyelles longues, fortes et aspirées, formant la première syllabe des mots, et non simplement les voyelles pures. Dans toutes les langues à aspirations fortes, et même faibles, le sens d'un mot change tout à fait selon qu'une voyelle est ou n'est point frappée de l'aspiration. En français même *être* et *hêtre*, *aine* et *haine*, *ache* et *hache* qui ne diffèrent que par l'aspiration, ont des sens les plus différens. Je crois donc qu'il y avait parmi les signes des voyelles quelques-uns plus particulièrement affectés aux voyelles aspirées, surtout au commencement des mots, car dans le corps même ils employaient le plus souvent un signe d'aspiration, qui était une sorte de chaîne ou de cordon en chaînette. L'emploi de ce signe lui est venu du mot *Hadji* que Lacroie traduit par *laqueus*, et qui vient de radical *ódjh*, étrangler, et qui exprime bien un son aspiré ou guttural.

Quant aux figures que M. Champollion donne comme des signes correspondant à l'*á*, *ó* ou *é* telles que l'oeil (*Bal*), le bras (*snaïïh*) qui ne commencent pas par une voyelle, il se peut que les consonnes initiales ne soient qu'une addition au radical, qui est probablement la forme simple et primitive du mot. *Bal* qui signifie l'oeil, me semble formé de l'article masculin *Pi* ou *Bi* qui souvent

devient *ab* chez les Coptes, comme, par exemple, dans le mot *Pischeouis* prononcé *Abscheous*. Relativement au bras, c'est probablement l'action exprimée par la main ouverte qui a fourni l'idée dont le mot correspondant commence par une de ces voyelles. C'est peut-être *ouen* ouvrir, *xa*, *laisser*, *lâcher*. La feuille désigne également l'*a*, l'*é*; et deux feuilles une diphthongue. Or, aucun des noms qui expriment *feuille*, *branche*, *rameau*, en égyptien, ne commence par une voyelle; mais c'est encore peut-être, non la feuille, mais l'idée de croître (*aûi*), ou de monter ou de pousser (*alèi*) qu'on a eue en vue.

Parmi les signes des consonnes ou articulations, M. Champollion a reconnu que le Lion en repos ou accroupi, exprime l'*R* et l'*L* dont la seconde lettre remplace souvent la première dans le dialecte baschmourique. Il assure que cette valeur phonétique du Lion est dérivée du mot *Labo*, *Lafo* ou *Lafôï* qui signifie *très-velu*, et qui désigne quelquefois la Lionne; mais outre qu'il ne cite aucun mot égyptien commençant par *R* et désignant le lion, ce qui est rigoureusement indispensable, puisque l'*S* est un des sons capitaux de la langue égyptienne, bien plus employé que l'*L*, et qu'il est impossible d'admettre qu'il ne soit qu'une corruption de l'*L*, il est d'ailleurs certain que *Labo* ou *Lafôï* signifie l'ours et non le lion, qui en égyptien se nomme *Moni*. En réfléchissant sur la pose de cet animal hiéroglyphique, j'ai cru trouver la véritable explication du choix qu'on en a fait pour représenter le son *R* dont l'*L* n'est qu'une modification adoptée par tous les peuples qui n'ont point l'*R*, tels que les Chinois. Je pense donc que c'est l'idée de repos, et

peut-être de repos solaire qui est exprimée par le lion accroupi; on sait que c'était un des emblêmes du soleil, et de la vigilance, et il est probable qu'il exprima le solstice d'été lorsque le soleil occupait le lion des constellations et répondait à Régulus. Cela porterait la date de cet hiéroglyphe à près de 3000 ans avant l'ère vulgaire. Or *Rôdj* ou *Rodjp* en égyptien signifie *defici, abjici, abjectus esse; Rôiç* signifie vigilance. Il se peut que le mot *Rè* soleil, ait aussi fait partie du mot, mais en tout cas il faut que le mot exprimant l'idée figurée par le lion accroupi ait commencé par un *R*.

F. S. C.

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur fésant connaître l'extrait ci-après d'une épître de Barthèlemy, intitulée:

la Bourse ou la Prison.

M. Barthèlemy, l'un des deux auteurs du poème de *Napoléon en Egypte*, du *Fils de l'Homme*, et de plusieurs autres ouvrages, entr'autres de *Waterloo* adressé au général Bourmont, etc. etc., est en prison pour délit de la presse; l'amende à laquelle il a été condamné est le sujet du morceau de poésie dont nous reproduisons l'extrait d'après le Journal du Commerce. Ce morceau est plein de verve et d'une mordante, mais fine plaisanterie.

. . . . Il paraît que je dois au trésor,
Pour amende, pour frais et dépens légitimes,
Onze cent quatre- - vingt - un franc plus les centimes.
Le compte et le calcul sont parfaits en tout point.
Tu remplis un devoir, je n' en murmure point.
Je conçois que l'état gêné dans ses finances
Ramasse comme il peut ses petites créances;
Et puis tout citoyen à l'heure du danger
Doit porter son tribut pour la guerre d'Alger.
Moi surtout qui du Nil ai chanté la conquête,
J'applaudis des deux mains à cette sainte quête;
Heureux si je pouvais noliser en ballon
Nos modernes Croisés rassemblés à Toulon.
Puissent - ils rapporter de leur noble campagne
Les lauriers de la Grèce et le butin d'Espagne,
Ressuciter des faits à graver sur l'airain,
Trocadero sur terre, et sur mer, Navarin;
Et laisser en partant aux plages de Lybie
L'éternel souvenir de leur gloire amphibie!
Si, vainqueur du Soudan, le nouveau Godefroy
De cette autre Solyme un jour n'est pas le roi,
Et s'il préfère ou sceptre un bâton militaire;
Le jour où rentrera l'aigle du ministère,
Tout fier d'avoir saisi dans le creux de leur roc
Les vautours de Tunis, d'Alger et de Maroc,
Quand, suivi des captifs au milieu des fanfares,
A son char triomphal traînant les rois barbares,
Il viendra déposer dans le temple des lois
Le coupable éventail conquis par ses exploits;
Que ce coup du hasard, trophée expitoire,
Rehabilite enfin *ce failli de la gloire,*
Et que dans le sénat, sur son haut palanquin
Il entre salué du surnom d'Africain! —

ENSEIGNEMENT UNIVERSEL.

Vous me demandez, Madame, si la méthode de l'enseignement universel n'admettrait pas, pour premier enseignement, l'explication des principes, et vous dites que vous croyez que votre élève saisirait bien mieux en suite les applications. Je devine, Madame, que c'est de l'étude de la langue maternelle dont vous voulez parler; mais soit que je devine, soit que je me trompe, il me suffira de vous dire que l'*Enseignement universel* est fondé sur la marche naturelle de l'esprit humain; or, Madame, comment l'esprit procède-t-il lorsqu'il est livré à ses seuls bons maîtres, à *l'observation* et à *la réflexion*? Il commence d'abord par observer les faits, il les compare entre eux, il en examine les ressemblances et les différences, puis il établit les règles et les exceptions. *Les règles ou les principes ne sont donc que les déductions des faits;* or comment établir, comment comprendre des déductions ou des principes de faits qui nous sont inconnus? Il faut, quand on suit cette marche, en croire les principes sur parole, car on ne peut rien vérifier que lorsqu'on connait les faits; mais avez-vous oublié que dans la méthode Jacotot, l'élève ne doit croire que ce dont il peut justifier? Croyez-moi, Madame, tenez-vous en à la marche que je vous ai indiquée d'après M. Jacotot; c'est celle qu'il a suivie lui-même dans les nombreuses expériences qu'il a faites, et qui toutes ont été couronnées d'un plein succès. Ne faites pas de l'enseignement universel gâté; n'abâtardissez point une si belle dé-

converte: *tout un* ou *tout autre.* Il est bien vrai que le fondateur nous dit: — Telle est la voie que j'ai suivie; faites ainsi, faites autrement, faites mieux, si vous pouvez, etc.; mais il dit aussi: — Ne vous pressez pas de faire des changemens; ne vous laissez pas aller au désir de créer de nouvelles théories... etc. C'est aussi, Madame, le conseil que je vous donne comme le seul que je croie bon.

Ayez soin que votre élève répète chaque jour deux livres du Télémaque; s'il sont plusieurs, chacun à son tour répète un paragraphe, et s'il s'arrête faute de mémoire, ou par distraction, l'éléve qui vient après lui continue; et il est bon qu'il prenne la suite du paragraphe précisément à l'endroit où l'autre à discontinué. Cela prouve qu'il a suivi mentalement celui qu'il relève. Je crois qu'il est fort bon aussi, afin d'habituer les élèves à la plus grande attention, d'arrêter un élève au milieu d'une phrase et de désigner celui qui doit la continuer, tantôt l'un, tantôt l'autre: cela force l'attention de tous à suivre sans distraction la parole de chacun, en même tems que le maître acquiert la certitude que ses élèves ne sont point distraits par des pensées étrangères au sujet dont ils doivent uniquement s'occuper.

Il faut une heure et demie pour réciter deux livres. Si après la récitation, le tems le permet, il faut consacrer une heure ou une demi-heure au moins à faire des questions, en observant toujours que l'élève qui doit répondre puisse trouver sa justification dans les livres qu'il sait par coeur ou dans les livres suivans qu'il doit lire souvent, sans qu'il soit nécessaire de les retenir verbalement.

Quand l'élève est habitué à répondre aux questions qu'on peut lui faire sur son épitome, il faut exiger qu'il raconte un ou plusieurs livres, sans hésiter, sans s'arrêter. S'il s'embarrasse dans une phrase, qu'il la laisse incomplète et qu'il continue; peu-à-peu il se familiarisera avec la parole et ne trouvera plus d'obstacle dans la construction, tandis que s'il s'arrêtait pour se reprendre et rectifier une mauvaise construction, il contracterait, sans doute, le défaut presqu'invincible de courir après les mots et de brouiller ses idées.

Exigez aussi qu'il prépare chaque fois une leçon à sa volonté; c'est-à-dire qu'il explique les ressemblances et les différences entre des choses qu'il connait et qui sont plus ou moins semblables. Par exemple, attirez son attention sur *la douleur de Calypso*, sur la douleur qu'éprouva Télémaque lorsque le perfide Métophis le sépara de Mentor, et sur la douleur des Egyptiens quand ils perdirent Sésostris. Il y a un fond commun à ces trois douleurs, mais l'élève ne tardera pas à y découvrir une foule de différences.

Calypso se voit trompée dans ses espérances, mais sa douleur n'attend qu'un consolateur, et la vue de Télémaque suffit pour lui faire aimer la vie qu'elle abhorrait il n'y a qu'un moment. Ulysse en l'abandonnant avait blessé son amour-propre autant que son amour; il y avait dans le désespoir de cette déesse plus de dépit que de sentiment, et sa douleur, qu'on voit si facile à s'apaiser, n'inspire aucun intérêt. Il en est autrement de celle de Télémaque. Séparé de Mentor, il se voit abandonné à lui-même; l'avenir s'offre à lui sous le plus sombre

aspect. Il craint pour Mentor, autant que pour lui-même.

Tout ce que l'élève dira ou écrira sur ce fait et sur les faits analogues sera bien dit et bien écrit; mais en y revenant, il dira, il écrira mieux, parce qu'il verra toujours de nouveaux faits et qu'il trouvera de nouvelles combinaisons pour rendre les idées que ces faits réveilleront en lui.

Ne vous contentez pas surtout des faux-fuyans qu'un paresseux ne manque pas de trouver pour s'épargner la peine de travailler. *Je ne sais comment faire, je ne comprends pas ce que vous voulez que je fasse....* Faire est le grand, l'unique point, et en fesant chaque jour, n'importe comment, bientôt il rira d'avoir trouvé tant de difficultés dans des choses si faciles.

Imitation.

L'Egypte ne pouvait se consoler de la *perte* de son roi; elle en était inconsolable. Dans leur douleur, les vieillards fesaient retentir les airs de leurs gémissemens, et les jeunes gens se trouvaient malheureux de ne pouvoir, comme leurs pères, passer leur vie sous un si bon roi dont ils ressentaient vivement la perte. Ils se plaisaient à raconter tous les bienfaits que ce grand roi avait répandus sur ses sujets, qu'il aimait comme ses enfans; mais loin de modérer leur douleur, ces bienfaits ne fesaient que leur rappeler le triste souvenir de Sésostris que la mort venait

de leur ravir. Tous les Egyptiens accouraient en foule pour voir encore une fois les restes d'un roi qui avait été leur ami, leur bienfaiteur, leur père; souvent ils demeuraient immobiles autour de son cercueil qu'ils arrosaient de leurs larmes, et ils étaient sans cesse tournés vers l'image de Sésostris qui bientôt devait pour toujours disparaître à leurs yeux. —

Autre imitation.

Philoctète ne pouvait se consoler d'avoir dévoilé le secret du grand Alcide (*Hercule*), qu'il avait juré de ne jamais découvrir. Dans sa douleur, il se trouvait plus malheureux par le ressouvenir de son parjure que de l'abandon si inhumain des Grecs, de la trahisson d'Ulysse, et de l'horrible souffrance que lui causait sa plaie. Son antre retentissait jour et nuit de ses gémissemens. Dans le transport de sa douleur, il éloignait de lui, par ses hurlemens, les bêtes farouches qui avaient habité avec lui cette affreuse caverne. Souvent, dans les assoupissemens qui suivaient ses fréquens accès de douleur, il voyait en songe l'éclatant Olympe où tous les dieux étaient assemblés; là il voyait aussi le grand Alcide entourés de rayons de gloire, assis près du trône de Jupiter: mais ces images de félicité, loin de modérer sa douleur, ne fesaient que lui rappeler le triste souvenir de son parjure. Souvent il demeurait étendu sur le rivage de la mer, et ses regards étaient sans cesse tournés vers le côté où les

vaisseaux des Grecs, fendant les ondes, avaient disparu à ses yeux.

Vérification.

Demande. Pourquoi avez-vous dit: D'avoir dévoilé la mort du grand Alcide?

Réponse. C'est un fait de l'histoire de Philoctète.

D. A quoi servent les imitations?

R. A prendre l'habitude d'employer dans leur véritable acception les expressions de la langue dans laquelle on écrit.

D. Qu'entendez-vous par expression?

R. La réunion de deux ou de plusieurs mots qui forment un sens.

D. L'expression *ces images de félicité* est-elle dans Télémaque?

R. Oui, à l'endroit où Télémaque voit Ulysse en songe.

D. Est-ce le même sentiment que vous avez exprimé dans votre imitation?

R. Oui; car Télémaque, ainsi que Philoctète, est attristé par ses songes.

D. Ne pourrait-on pas employer cette expression pour rendre un autre sentiment?

R. Je n'en sais rien; je ne l'ai pas vu.

Sans doute vous sentirez qu'il y a de la différence entre la première imitation et la seconde: dans celle-ci, il n'y a guère de changé que les noms et les faits, car presque toutes les expressions conviennent à l'état de Calypso comme à celui de Philoctète; dans l'autre, les faits sont plus généralisés; il ne s'agit plus de grotte, de gazons, de rivage; il n'y a d'imité que les réflexions de Fénelon; aussi cette première imitation est-elle ce que le philanthrope de Louvain appèle une traduction.

MUSIQUE.

Sans nous perdre en longs raisonnemens pour prouver que *l'etude de la musique* rentre essentiellement dans la Méthode du philanthrope de Louvain (ou plutôt de Dijon, ville natale de M. *J. Jacotot*) nous dirons qu'incontestablement la musique n'est autre chose que *la langue des sons*. Or, une langue, quelle qu'elle soit, peut s'apprendre sans maître explicateur, donc on peut apprendre la musique. Mais l'enfant né avec l'oreille fausse, sans goût, etc. etc., comment apprendra-t-il sans maître? — Monsieur l'incrédule, essayez, et vous verrez; mais auparavant réfléchissez à une vérité — c'est que le goût s'acquiert, ou plutôt se perfectionne, mais ne s'enseigne pas; et que l'oreille ne saurait se donner à qui n'en a pas. Nous aborderons au reste toutes les objections dans un autre moment.

Placez d'abord l'élève devant un piano, et faites-le asseoir.

Montrez la première note *du dessus* et la première *de la basse;* faites-les toucher en même tems.

Vous voyez que pour apprendre la musique, il faut des notes. Oui, comme il faut un livre pour apprendre une langue. Le vénérable fondateur recommande *la Méthode d'Adam*, mais toute méthode est bonne, et nous nous servons avec succès de celle de Logier.

Ne commencez pas par les exercices préparatoires; les gammes, les accords viendront après, comme les syllabes et les lettres viennent après les mots, dans la lecture. Commencez par le premier air. Supposons que vous adoptiez la Méthode d'Adam, ce qui n'est guère probable, si vous êtes allemand, car la Méthode d'Adam est en français; vous trouvez à la première mesure — *ut*, *sol*, *ré*, *ré*, *ut*, *re*, *mi*, *ut*, pour la main droite; et *ut*, *mi*, *sol*, *fa*, *mi*, *sol*, *ut*, pour la main gauche. Votre élève ne sait pas les noms de ces notes, mais ne vous en embarrassez point; cela s'apprend successivement. Commencez par faire toucher de la main droite la première note *mi*, et en même tems de la main gauche la première note *ut*. L'élève doit répéter ces deux notes jusqu'à ce qu'il puisse les retrouver sans hésiter aussitôt qu'on les lui demande, et cela n'est pas long; il ne voit bientôt en cela qu'un moyen de dire *mi* et *ut* avec les doigts.

Faites répéter les deux premières notes et ajoutez-y les deux suivantes, et continuez ainsi jusqu'à ce qu'il joue imperturbablement la première mesure. Passez à la seconde et en recommençant toujours par la première,

sans vous occuper de la mesure, chose qui viendra comme le reste, allez jusqu'à la fin du premier air.

Ceci est la répétitions des exercices de lecture: après la première phrase du premier §. du Télémaque, l'*élève* a appris successivement toutes les phrases jusqu'à la fin, et après le 1r §., il a étudié le 2d. Après le premier air, faites apprendre le 2d, le 3e, etc., et nous verrons dans le prochain N° comment il faut agir dans la suite. Surtout ne vous formalisez pas de la glose, et ne vous laissez point intimider par les rieurs. Votre élève sera musicien, s'il le veut, dit le fondateur, quand même vous ne connaîtrez pas une note du musique.

JOURNAL

DE

LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES.

Miscuit utile dulci.

PREMIÈRE PARTIE.

GRAMMAIRE.

Suite du genre des Substantifs.

(Substantifs féminins.)

Nota. Il faut ajouter aux exceptions de la désinence en *ane* et *anne*, (voyez l'article 12 au dernier numéro) les mots — *guide-âne*, *filigrane* et *organe* qui sont du masculin. — Le *guide-âne* ou *guid'âne* est un outil pour guider un foret, et familièrement tout ce qui sert de guide à l'ignorant. Un dictionnaire est un *guide-âne*

dont les ignorans seuls peuvent se passer. On appèle aussi guid'âne *l'ordo*, livret, qui indique aux prêtres, jour par jour, l'office et les prières qu'ils doivent dire. *Le filigrane* est un ouvrage d'orfèvrerie: *un* filigrane bien *travaillé*. L'organe est un mot à plusieurs acception. Un ministre doit être l'organe *consciencieux* des volontés du prince. Un bel organe donne de la vie à la pensée. Un coeur droit est *le premier* organe de la vérité.

(J. J. Rousseau.)

13) Les mots terminés en *ande* et *ende* sont du féminin, à l'exception de trois, qui sont: *le dividende*, *le multiplicande* et *le judicande*, encore ce dernier, créé par Domergue et employé au masculin par ce grammairien célèbre, admis au même genre par Boiste, est-il au féminin dans l'excellent dictionnaire classique de la langue française.

14) Ceux en *andre* ou *endre*, classe peu nombreuse, sont féminins à l'exception des suivans: *Un grand* esclandre, *un mauvais* gendre, *le* Méandre *sinueux*, *un bel* oléandre, les rives *du* Scamandre.

Lorsque *salamandre* est employé pour désigner un animal de ce nom, reptile, espèce de lézard, ou une herbe du Tibet, ou une substance pierreuse, espèce d'amiante, il est féminin; mais ce mot au pluriel, exprimant les génies du feu, est masculin.

15) Les mots en *ange* sont peu nombreux, mais la majeure partie se range dans la classe des féminins: les exceptions sont: Un ange, un lange (mot qui ne s'emploie guère qu'au pluriel: les langes de l'enfance), le change est *bas*, *haut*, nous avons fait *un* échange *avan-*

tageux; un mélange *affreux;* les bords fortunés du Gange; *un* rechange.

16) La terminaison en *anque* n'a qu'une dixaine de mots, dont deux seulement sont masculins: *Le* manque d'argent est un malheur, *le* manque de foi est un déshonneur. Le manque d'argent cause souvent *le* manque d'esprit, et plus souvent le manque de probité. *Un* saltimbanque *effronté* a souvent, en politique, plus de succès que l'homme probe et loyal.

17) Les mots terminés en *ante, anthe* ou *ente*, classe assez nombreuse, sont du féminin, à l'exception des trois suivans: *L'amiante* est une substance minérale dont on fait des tissus incombustibles. *L'amiante* est *fibreux.* L'amiante *appelé* aussi asbeste, est une sorte de lin minéral que l'on trouve dans les Pyrénnées. Les Corybantes, prêtres de Cybèle, étaient *mutilés* pour la plupart. La société pululle de Sycophantes *éhontés*, fourbes, *délateurs* et *fripons.*

18) Les mots terminés en *ape* sont en petit nombre; ils sont du féminin à l'exception des suivans. Le pape, quoique *serviteur* des serviteurs de Dieu, prétend au droit de régenter les rois. *Un* antipape est un pape illégitime. Novatién, mort en 252, fut *le premier* antipape. *Le* satrape *voluptueux.* Les satrapes étaient des gouverneurs chez les anciens Perses: aujourd'hui on entend par satrape un seigneur despote, riche et qui ne vit que pour le plaisir.

19) Il n'y a qu'un seul substantif en *apre*, c'est le mot *câpre;* mais ce mot a deux acceptions. Câpre, féminin, est le fruit ou plutôt la fleur du caprier que l'on

confit dans le sel ou dans le vinaigre.* Les câpres sont *excellentes* dans la préparation de certains mets. Câpre, navire de corsaire, et quelquefois le corsaire même, est du masculin. Nous fûmes poursuivis par *un* câpre *hollandais* que nous évitâmes à la faveur d'un léger brouillard.

20) Les mots terminés par la combinaison *aque* sont asses nombreux et sont du genre féminin, à l'exception de: *Un claque,* chapeau aplati que l'on porte sous le bras. *Une claque,* expression populaire, signifie un soufflet. Cet homme porte une figure impertinente, une vraie figure à *claques.* Un cloaque *impur*, *infect. Un beau* laque de la Chine. *Maniaque,* fou, furieux, homme ou femme attaqué de manie, est adjectif et substantif des deux genres. C'est *un* maniaque. C'est *une* maniaque. Polaque, féminin, est un petit bâtiment en usage sur la Méditerranée. Polaque, masculin, est un soldat polonais. Ce mot dans ces deux acceptions s'écrit aussi, et se prononce, *polacre.* Un simoniaque, prêtre coupable de simonie. Les signes du Zodiaque.

Nota. Tous les mots en *aque* ont l'*a* bref, excepté le mot *pâque* ou *pâques.*

21) Les mots terminés en *arbe,* classe peu nombreuse, sont du féminin, sans exception. Du côté de la barbe est la toute puissance, a dit un poète; mais que cette puissance est souvent faible! et n'est-ce pas à la barbe de l'homme que la femme abuse de son influence?

Passez-moi *la rhubarbe* et je vous passerai le séné.

22) La désinence en *arse* ne comprend que sept ou huit mots qui sont du féminin, à l'exception du *Tarse*

et du *métatarse*. Le tarse est ce qu'on appèle vulgairement le *coude-pied*, et le *métatarse* est la partie du pied comprise entre le tarse et les orteils.

23) Les mots terminés en *arche* et en *arde* sont du féminin, à l'exception des suivans: — *Le patriarche*, *le barde*, *le garde*, homme préposé à la garde de quelqu'un ou de quelque chose. Un *garde-champêtre*, un *garde-malade*, un *garde-du-corps*, un *garde-impérial*, un *garde-des-sceaux*.

Nota. Le mot *garde* se joint à une foule de substantifs, immédiatement ou au moyen d'une préposition, pour former des substantifs composés; comme: Un garde-chasse, un garde-côte, un garde-feu, un garde-fou, un garde-corps (morceau d'horlogerie) ou garde-corde, un garde-du-corps, etc. Dans ce cas le mot *garde* est masculin, excepte dans *une garde-malade* (femme qui fait profession de soigner les malades). Dans tous les autres cas, le mot *garde* est du féminin. — La garde-impériale, la garde-royale, corps d'armée qui forme la garde d'un empereur, d'un roi. Les gardes-françaises, féminin, étaient un régiment particulier des anciens rois de France. — *Un* garde-française était un soldat de ce régiment, etc.

24) La désinence en *are* est assez nombreuse. Les mots de cette classe sont du féminin, à l'exception de six. — Le *bécarre* est un signe musical qui ramène la note à son son naturel. Les *lares* étaient les dieux domestiques des anciens. Dans l'opinion de quelques mythologues, Saturne était le Lare familier. Denys d'Halicarnasse appèle le lare le héros de la maison. Un phare

protecteur, le Tartare ou Tatare *vagabond*. *L'affreux* Ténare. Ovide représente le Ténare comme un abîme et un soupirail des enfers gardé par Cerbère. *Quel affreux* tintamarre que celui des passions!

25) La terminaison en *arge* n'a guère qu'une dixaine de mots; ils sont féminins, excepté *le large*. Pendant les tempêtes, les vaisseaux doivent prendre *le large*.

26) La désinence en *arme* ou *armes* aurait dû être placée dans la partie masculine; car sur neuf mots qu'elle comprend, trois seulement sont du féminin, cinq du masculin et un est des deux genres. Les cinq noms masculins sont: Un *carme*, religieux du Mont-Carmel; un carme déchaussé. Les *catharmes* ou *catharmates*, sacrifices humains que fesaient les anciens pour se délivrer de la peste ou de quelque grande calamité publique.

— Penseriez-vous par de *sanglans* catharmes
Conjurer les fléaux qui ravagent ces lieux?
Le sang humaiu peut-il avoir des charmes
Pour le maître des dieux!

Les pleurs d'une femme qu'on aime et le sourire approbateur de la beauté ont *un* charme *vainqueur auquel* on ne résiste pas.

Un gendarme *armé* de pied en cap. *Quel* horrible vacarme vous faites, mes enfans; on ne s'entend pas. Les trois noms féminins sont: L'alarme fut *générale*. L'arme *la plus puissante* est celle de la parole. Il y a des larmes *trompeuses* comme il y a des larmes *véritables*. Qui peut résister aux larmes *brûlantes* du désespoir?

Les *carmes* sont une expression du jeu de tric-trac double quatre. On le fait du féminin et du masculin,

mais ce dernier genre prévaut sur le premier. J'étais sur le point de perdre, mais *un beau* carmes a rétabli mon jeu.

CRITIQUE GRAMMATICALE ET CORRESPONDANCE.

On a coutume de dire: *observer à quelqu'un*, et *faire une observation à quelqu'un*. Ces manières de parler sont incorrectes: il faut dire: *faire observer à quelqu'un*, et *faire faire une observation à quelqu'un*. La préposition *à* emporte ordinairement l'idée d'attribution — je donne *à* Pierre, j'accorde *à* Paul, etc. — Or, dans *observer*, *faire une observation* il n'y a aucune idée attributive. *Dans j'observe une chose, un homme; je fais des observations sur une chose*, *sur un homme;* mon esprit considère un objet, mais il n'attribue rien; la préposition *à* est donc ici contraire aux vues de l'esprit, et par conséquent à la grammaire. Mais lorsqu'on dit, *faire observer à quelqu'un*, *faire faire une observation à quelqu'un*, il y a une véritable attribution; c'est comme s'il y avait — donner à quelqu'un une chose sur laquelle il fasse des observations.

Un certain député fort connu disait à M. de Villèle en 1825, je vous observe 1° que ...., je vous observe 2° que ...., je vous observe 3° que .... Et moi, dit le ministre impatienté, en interrompant le malencontreux orateur, je vous fais observer que vous n'observez pas un Adonis, car je suis fort laid. C'était se connaître; aussi mit-il les rieurs de son côté.

Vouer de l'estime à quelqu'un.

Vouer de l'estime à quelqu'un est une expression fréquemment employée; mais elle est très-defectueuse. Pour le prouver, il suffira de définir ce que c'est que l'estime. — L'esprit voit et considère les qualités d'une personne, leur assigne une valeur réelle ou une valeur d'opinion. La vue de cette valeur ou le prix de ces qualités porté à un certain degré, voilà ce qu'on appèle estime. Une personne en estime une autre par sa sagesse, ses talens, sa beauté, etc.; et comme dans tous ces cas l'estime n'est précieuse, à celui qui en est l'objet, qu'autant qu'elle est réfléchie, et que celui qui a jugé a toutes les connaissances nécessaires pour bien juger, il est évident que l'estime est une opération de l'esprit et non un sentiment. Le coeur qui seul peut vouer, et qui ne peut vouer que des sentimens, ne peut donc pas *vouer de l'estime.* Quelques écrivains se sont servis de cette expression; mais quelques écrivains ne font pas loi contre la nature des idées. L'usage, quelque général qu'il soit, doit être combattu et proscrit par le grammairien, s'il rapproche ou lie des idées incompatibles par leur nature. — On dit assez souvent dans les lettres qu'on écrit à des personnes chéries: *Je serais bien heureux si vous m'accordiez une faible partie de l'affection que je vous ai vouée.* Mais quelle est cette affection dont on demande une partie? est-ce l'affection que l'on a vouée, ou celle que peut accorder la personne à qui on l'adresse? Dans le premier cas, on fait une lourde bévue; dans le second, on s'exprime très-incorrectement. Il faut dire: *Je serais*

heureux si vous m'accordiez une faible partie d'une affection pareille à celle que je vous ai vouée.

Il s'agit de savoir qui de nous a tort ou raison.

Qui de nous a tort ou raison, est une façon de parler très-défectueuse. Je suppose qu'étant en discution avec quelqu'un, vous me preniez pour arbitre et que vous m'adressiez cette question: vous serez peu éclairci, si je vous réponds que c'est vous, puisque vous ne pourrez savoir si j'entends que vous avez tort ou que vous avez raison. Votre incertitude ne sera pas moindre, si je dis que c'est votre adversaire; elle sera extrême si je prononce que c'est l'un et l'autre. Cependant la question ne paraît pas réclamer une autre réponse. Si vous aviez demandé *qui des deux a tort*, sans ajouter *ou raison*, il m'aurait suffi de nommer l'un, et sur-le-champ vous auriez su à quoi vous en tenir.

Si les fautes des grands maîtres pouvaient autoriser celle-ci, on trouverait dans les ouvrages de nos meilleurs poètes dramatiques plusieurs exemples propres à servir d'excuse à ceux qui la font. Racine, dans Andromaque, acte II, scène II, fait dire à Hermione:

Qu'il songe qui des deux il veut rendre ou garder.

Si Oreste lui eût répondu: Vous, Madame — aurait-elle su pour qui Pyrrhus se décidait? Une telle réponse n'aurait ni justifié ses craintes ni rassuré son coeur.

Voltaire n'a pas été plus exact dans la tragédie de Mérope, acte II, scène V, où Egysthe dit à Polifonte:

. . . . . et tu pourras connaître
Qui de nous deux, perfide, est l'esclave ou le maître.

Il aurait dû dire:

Qui de nous deux, perfide, en ces lieux est le maître —

ou bien —

Si je suis ton esclave ou si je suis ton maître.

On nous demande quelle est la différence entre
bien des gens et *beaucoup de gens*,
et pourquoi on met *des* avec *bien* et *de* avec beaucoup.

Réponse.

Le moyen de préparer une réponse satisfesante à ces questions est de se rendre un compte exact de la nature des deux mots *bien* et *beaucoup*. Le premier nous vient évidemment du latin *bene* et est adverbe; *beaucoup*, que nous tenons aussi du latin, mais du latin des siècles barbares, de la basse latinité, est formé de *bella copia*, belle ou grande abondance, substantif modifié qui s'est conservé dans la langue italienne. D'après cela, cette phrase — *bien des gens sont de cet avis*, peut se traduire ainsi: *des gens en nombre suffisant pour que cela soit bien sont de cet avis;* au lieu que celle-ci: — *beaucoup de gens sont de cet avis*, signifie simplement *une grande quantité de gens est de cet avis.*

De cette décomposition, il résulte deux choses; la première que *bien des gens* indique un nombre suffisant,

et *beaucoup de gens*, un nombre considérable. *Bien* a moins de force que *Beaucoup*; de sorte que le choix de l'expression dépend du plus ou du moins d'énergie qu'exige l'idée. L'ellypse nous paraît avoir lieu également lorsqu'on dit, par exemple, *elle chante bien*, *elle est bien gaie*, etc.; c'est-à-dire, elle chante de manière que cela est bien; mais on a abusé de ce mot, (comme on abuse de tout) faute d'en connaître la nature, quand on dit: *Il est bien mal*, *elle est bien malade*; c'est-à-dire, *il est mal*, *elle est malade* au point que cela est bien, à moins que l'héritier d'un riche avare, sur le point de porter un deuil joyeux, n'en ait fait présent à la langue.

La seconde conséquence résultante de la décomposition que nous proposons est que *bien*, bornant son service à modifier *sont*, n'exerce aucun empire sur gens qui, substantif pluriel employé dans un sens restreint, et sujet de la proposition, exige naturellement devant lui l'attribut particulier *des*, au lieu que *beaucoup*, étant un veritable substantif, nécessite l'emploi de l'attribut invariable *de*, parce que le substantif, pris dans un sens restreint et complément d'un substantif, rejète *le*, *la*, *les*. On dit beaucoup de gens comme on dit une grande quantité, un grand nombre de gens.

Les grammairiens ont mis cette construction au nombre des bizarreries de la langue française; nous désirons que les idées neuves que nous venons d'émettre, et que nous croyons justes, rectifie, tôt ou tard, leur erreur.

Demande. Pourquoi dit-on des auteurs célèbres et de célèbres auteurs, des choses bonnes et de bonnes choses? etc. etc.

Réponse. *Dans des auteurs célèbres*, *des choses bonnes*, l'article est nécessaire, parce qu'*une partie* étant sous-entendue, *auteurs* et *choses*, par l'analyse, sont réellement pris dans un sens déterminé; mais dans *de célèbres auteurs* et *de bonnes choses*, l'article est retranché, parce que *célèbres* et *bonnes* communiquant au substantif une détermination suffisante, l'esprit impatient d'arriver à l'idée, franchit un mot devenu inutile. Voilà, ce nous semble, la raison d'un usage qu'on trouve bizarre, parce qu'il est plus aisé de condamner que d'approfondir.

Nota. Nous aurons dans la suite à nous occuper de cette question, à mesure que nous avancerons dans la partie grammaticale, ou plutôt dans la partie grammaire de ce journal.

LETTRE ADRESSÉE AU RÉDACTEUR.

Dresde le 12 Juin 1830.

C'est très-bien fait, Monsieur, de veiller à la pureté du langage et du style, de bannir de la conversation et des écrits (et surtout de nos jours) ces mots aventuriers, comme les appèle Labruyère, qui font fortune quelque tems, et qui ensuite font des taches dans les ouvrages et qui finissent par rendre la conversation ridicule et inintelligible. La pureté a plus d'influence qu'on ne croit sur la justesse des idées; mais il faut prendre garde

de ne pas exclure les expressions que le besoin introduit avec celles que le caprice, la fantaisie et le mauvais goût mettent en vogue. Les français doivent s'attacher à ne pas laisser dégrader leurs biens, et à multiplier les richesses d'une langue et d'une littérature devenues classiques, si je puis parler ainsi, pour toute la bonne société de l'Europe.

J'entends dire souvent *faire une maladie*. J. J. Rousseau l'a dit; mais l'exemple du philosophe de Génève, quoique j'aime beaucoup ce grand homme, ne m'empêche point de douter de la bonté de cette expression. Veuillez bien me dire ce que vous en pensez, Monsieur, et comptez sur ma reconnaissance comme sur ma parfaite considération.

Un abonné maître de langue.

Réponse.

Le mot faire est un de ceux qui offensent le plus la logique de la langue française qui fourmille d'expressions abusives que les bons esprits sont fâchés de voir consacrées. On dit: *faire une chambre, faire un lit, faire la barbe*, faire les cheveux, faire le crin à un cheval, fare les ongles, faire un jardin, faire les vignes, et cependant la chambre, le lit, la barbe, les ongles, les cheveux, le jardin, les vignes, etc., sont faits, ils existent; il ne s'agit que de les modifier. On dit aussi *faire la médecine, faire un personnage, faire le grand seigneur*, faire le veau, faire la chouette, faire le nord, faire le sud, faire la pluie et le beau tems, faire une marchan-

dise cent francs, faire gras, faire maigre, faire l'amour, faire des armes, enfin faire le diable à quatre..... On dit encore — Il n'aime pas tant le jeu qu'il fesait; cette couleur fait bien avec telle autre, il fait nuit, il fait jour, il fait soleil, il fait froid, il fait chaud, etc. etc. etc. Toutes ces expressions sont contraires à l'idée que le mot faire porte naturellement à l'esprit, mais, soit difficulté de trouver le terme propre, soit négligence, les écrivains ont employé ces locutions étranges qui sont devenues des idiotismes. Félicitons-nous de ce que *faire une maladie* ne grossit pas encore l'énorme liste des solécismes consacrés. L'exemple isolé de J. J. Rousseau et la pratique de quelques villes de province ne sont pas des autorités qui puissent prévaloir sur la raison. *Faire une maladie* signifie — former, produire une maladie, comme on dit — faire une montre, faire un habit; c'est-à-dire produire, créer par l'art un habit, une montre; or cette expression fausse la pensée. Un médecin mal avisé, et même l'Esculape le plus habile, font souvent une maladie; c'est-à-dire qu'ils produisent un mal plus ou moins permanent: ce n'est pas, sans doute, ce qu'on a en vue quand on dit que quelqu'un a fait une maladie. — Avoir une maladie est, à la vérité, une expression fade, sans chaleur, sans élégance; mais elle suffit, c'est un terme propre, lorsqu'on parle sans émotion. Avoir, c'est posséder quoi que ce soit; on a donc une maladie, comme on a de l'argent, de la réputation, du mérite, des talens ou des vices. Mais si un long usage avait consacré *avoir une maladie* et *faire une maladie*, pourrait-on trouver de bonnes raisons pour conserver les deux ex-

pressions? ou elles seraient synonymes, et alors l'hypothèse serait impossible; ou elles signifieraient deux choses différentes, et alors, pour ne pas les confondre, il faudrait assigner à chacune sa véritable acception. Quelle triste variété que celle de deux mots qui expriment la même idée sans aucune nuance, sans aucune différence! Toutes les langues rejètent cette vaine superfétation. Les mots sont les vêtement de la pensée. La pensée n'a qu'un vêtement simple pour le besoin; elle en a plusieurs, diversement ornés, pour la parure. Or, ici, il s'agit moins d'un luxe d'expression que de la simple énonciation de l'idée; il faut donc opter entre *faire une maladie* et *avoir une maladie;* et si les deux locutions étaient distinguées par quelques nuances, si, par exemple, *avoir une maladie* signifiait être malade sans l'avoir mérité, sans avoir été la cause du mal, et *faire une maladie*, être malade par sa faute ... je répondrais que cette distinction serait entièrement ingrammaticale, car la pensée exigerait deux complémens. Qu'est-ce que j'ai fait? *une maladie* — c'est l'objet: — A qui? — à moi. — C'est le terme de l'action: — il faudrait dire: *Je me suis fait une maladie*, comme on dit — Je me suis attiré une maladie. *J'ai fait une maladie* est donc une expression que désavouent également la raison et le bon usage.

Nota. On a tellement abusé de la licence de J. J. Rousseau que de *faire une maladie*, on en est venu à dire *faire dans les draps*, *faire dans les peaux*, pour dire négocier en draps, négocier en cuirs. Qui ne connaît l'anecdote de Napoléon et de la jolie marchande à laquelle nous fesons allusion! —

On a coutume de dire: *cela fait beauté, cela fait défaut.* Ce sont de mauvais néologismes, du romantisme renforcé; il faut dire: Cela est une beauté — cela est un défaut.

On dit, en terme de palais, *faire défaut;* mais cela ne signifie autre chose sinon que *défaut de présence,* manquer à l'assignation, ne pas comparaître devant les juges.

Demande. Peut-on dire *tel* que soit son pouvoir, pour *quel* que soit son pouvoir?

Réponse. De bons écrivains l'on dit, mais c'est une faute qu'ils ont faite par inadvertence, ou parce qu'ils y ont été entraînés par une mauvaise habitude. Marmontel a judicieusement remarqué à ce sujet que *quel* est suppositif, dans le sens vague du doute, et qu'il gouverne le subjonctif, tandis que *tel* a un sens positif et précis, et gouverne le verbe à l'indicatif: telle est la chose, telle doit être la parole: tel vous m'avez vu, tel je suis encore. Quel qu'il soit. Tel qu'il est.

SYNONYMES.

Nos meilleurs synonymistes ont comparé les mots: *Casser, rompre, Briser,* mais aucun n'a pensé à fixer la différence qu'il y a entre

Casser, destituer, déposer, dissoudre.

On se plaint avec raison de nos dictionnaires; ce qui ne saurait s'entendre du nombre, car ils fourmillent; mais il n'y en a aucun qui donne des définitions exactes. Cependant l'exactitude des définitions est le but principal de la lexique; à la vérité rien de plus difficile que de bien définir. Pour répondre à une question qui nous a été adressée, nous allons tâcher de définir ces quatre mots employés en parlant de personnes.

Casser quelqu'un, c'est le priver de son emploi. Ce mot est particulièrement d'usage à l'armée. On casse un sous-officier pour cause de mauvaise conduite, d'indiscipline, de manque à son service, et le sous-officier cassé redevient, selon la gravité du cas, caporal *) ou soldat. S'il est remis soldat, il est placé pour l'année à la gauche de la compagnie; si c'est un soldat d'élite, il est placé le dernier dans une compagnie du centre. Dans des cas très-graves, mais qui n'emportent ni la peine de mort ni celle des fers, le sous-officier, caporal ou soldat cassé, est renvoyé du corps et incorporé dans un bataillon de discipline. Le gouvernement seul peut casser un officier; ce qui n'arrive que dans les cas d'une grande gravité. Un officier cassé est un sujet deshonoré. — On casse un régiment rebelle; on l'incorpore dans d'autres régimens.

Louis XV., quelquefois facétieux, dit un jour plaisamment à un de ses gens dont l'emploi était de garder les dindons dans le parc de Versailles: „Si tu ne t'acquittes pas mieux de ton devoir, je te *casserai*, et je te mettrai à la queue de la compagnie."

*) Les caporaux en France ne sont pas sous-officiers.

Destituer quelqu'un, c'est lui ôter une place de confiance dont il était pourvu. On destitue un juge prévaricateur, un fonctionnaire public qui néglige ses fonctions, ou qui outre-passe ses pouvoirs.

Aujourd'hui en France, on destitue de préférence les hommes qui croient avoir des droits à soutenir, des devoirs à remplir et qui ne peuvent pas se persuader que leur conscience soit acquise à un ministère que la nation déteste.

La cassation et la destitution, quand elles sont méritées, emportent un déshonneur civique, mais la *destitution* par laquelle on retire simplement la confiance qu'on déclare avoir accordée mal-à-propos, a quelque chose de moins flétrissant que la *cassation* qui est la punition d'une mauvaise conduite. — Quand une *destitution* n'est que l'effet d'un abus de pouvoir, elle n'a rien que d'honorable pour celui qui en est l'objet, et ne peut deshonorer que celui qui l'exerce.

Le même homme nous paraît pouvoir *être cassé* ou destitué, suivant que les juges éprouvent un sentiment modéré, et qu'ils croient devoir appésantir plus ou moins le glaive de la justice.

Déposer quelqu'un, c'est le faire descendre de la dignité à laquelle on l'avait élevé. Cela ne se dit guère que d'un souverain ou d'un prélat. On dépose un pape, un sultan, un évêque, un roi. Racine a dit: „Je puis faire des rois, je puis les *déposer*.“

Dissoudre un corps, une assemble, c'est délier, séparer les membres qui les forment, qui les composent, de manière qu'il n'y ait plus d'assemblée, plus de corps. On

ne peut pas, dans le même sens, employer ce mot pour un individu.

Les rois de France et d'Angleterre ont le droit de convoquer les chambres, de les proroger et de les *dissoudre*; mais au moment de la *dissolution* de la chambre existente, ils sont dans l'obligation d'en convoquer une autre.

Sophisme, Paralogisme.

Des nuances, souvent très-délicates, distinguent des mots que l'on croit signes d'une même idée; et c'est parce qu'on méconnait ces nuances qu'on dit, presqu'à chaque instant, tout autre chose que ce qu'on croit dire. Il n'y a pas long-tems qu'un bel-esprit accusait J. J. Rousseau d'avoir entassé *sophismes* sur *sophismes*, et cependant il venait de donner des éloges à son amour pour la vérité. Il y avait là une contradiction qui sera rendue sensible par la distinction que nous allons établir entre le *sophisme* et le *paralogisme*. Ces deux termes désignent un raisonnement vicieux que proscrit la saine dialectique. L'un et l'autre renferment ou un principe faux donné pour vrai, ou une conséquence qui paraît découler d'un principe vrai et qui n'en découle pas: mais le premier suppose toujours de la mauvaise foi, et il est dicté par le dessein de tromper, en revêtant le mensonge des couleurs séduisantes de la vérité. Le second au contraire, n'exclut pas la droiture; il a sa source dans un défaut de lumière ou d'attention. Le *sophiste* sait que son raisonnement est faux, comme la coquette sait que les roses de son teint sont factices et

mensongères: le sophiste cherche des sectateurs, comme la coquette des esclaves; il emprunte les armes de la vérité, comme la coquette emprunte l'accent du sentiment; mais l'un et l'autre n'éblouissent que quelques instans et ne recueillent que le mépris.

Le philosophe, à qui il échappe quelques *paralogismes*, n'est coupable qu'au tribunal de la raison: il se trompe, mais il ne veut pas nous tromper. On peut l'estimer, même en ne le croyant pas: On peut réfuter ses opinions, mais on ne doit pas calomnier son coeur: il peut toujours dire:

„Cruellement trompé, je t'ai trompé moi-même.“ Le *sophiste* n'a pas cette excuse: il sait qu'il trahit la vérité, et cependant il la trahit. Le *paralogiste* croit nous éclairer et nous instruire; le *sophiste* cherche sciemment à nous égarer, à l'aide d'une lumière trompeuse; le *paralogiste* de bonne foi aime qu'on le réfute, si la réfutation l'éclaire, sur son erreur; le *sophiste* est au désespoir qu'on dévoile sa turpitude.

Lorsque Bayle ajoute de nouvelles objections aux objections de Zénon contre le mouvement; lorsque Spinosa prétend démontrer qu'il n'existe qu'une substance dans l'univers, on sent qu'ils ne peuvent fonder leur opinion que sur des *sophismes*. Lorsque Leibnitz crut aux *monades*, il fut abusé, et il abusa ses lecteurs par des *paralogismes*. L'intérêt personnel dicte tous les jours mille *sophismes*; l'enthousiasme du vrai peut faire prendre des *paralogismes* pour des raissonnemens concluans. Un avocat, qui se charge d'un mauvaise cause, se mot dans la nécessité de recourir aux *sophismes* pour la défendre. Un

savant qui traite une matière trop abstraite ou trop au-dessus de ses forces, s'expose aux *paralogismes.* — L'étude réfléchie des règles de la dialectique garantira nos écrits des *paralogismes*, et nous éclairera sur les *sophismes* d'autrui. —

SECONDE PARTIE.

LITTÉRATURE.

Prière de Lord Byron à la Nature ou à l'Etre-Suprême.

Tout intéresse dans un grand-homme. Il n'y a pas jusqu'aux futilités de la vie privée de Frédéric-le-Grand que l'on n'aime à se rappeler, quoique depuis près d'un demi-siècle, une foule d'évènemens majeurs aient captivé l'attention de toutes les classes de la société, parce que, du plus au moins, chacun a été acteur actif ou passif, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans le grand drame de la régénération des peuples. Mais c'est surtout pour les contemporains d'un grand-homme que les moindres particularités de sa vie ont de l'intérêt! Qui de nous écoute passivement quelque trait de la jeunesse de Napoléon, de ce génie qui domine les siècles comme le cèdre gigantesque dominerait un bois de bouleaux ou un bosquet de myrtes et d'orangers? Qui ne le suit comme un brillant météore

au milieu des camps où pendant quinze ans il maîtrisa la victoire, dans les champs glacés où pâlit son étoile, et sur ce rocher océanique où le malheur le grandit de tout ce que la force de l'âme peut ajouter à la force du corps? Personne. Ses ennemis, ses détracteurs, vaincus dans leur for intérieur, quand ils prononcent l'anathème sur le conquérant, sont forcés d'accorder une louange au grand génie! Le grand Voltaire, ce géant littéraire qui suffirait, non seulement à la gloire d'une nation, mais à la gloire d'une époque, Voltaire que le fanatisme poursuit de ses anathèmes, que l'on traite encore d'athée et de révolutionnaire, Voltaire confond ses détracteurs dans quelques vers qui prouvent de la manière la plus évidente, non pas précisément qu'il fût chrétien, mais bien certainement qu'il était religieux.

Quoique ces vers soient très-connus, nous pensons pouvoir les reproduire:

Prière de Voltaire.

„O Dieu qu'on méconnait! ô Dieu que tout annonce,
„Entends les derniers mots que ma bouche prononce.
„*Si je me suis trompé, c'est en cherchant ta loi*; *)
„Mon coeur peut s'égarer, mais il est plein de Toi.
„Je vois, sans m'effrayer, l'éternité paraître;
„Et je ne puis penser qu'un Dieu qui me fit naître,
„Qu'un Dieu qui sur mes jours versa tant de bienfaits,
„Quand je ne serai plus me tourmente à jamais."

---

*) Ce vers présente une amphibologie, un double sens que l'auteur n'a pas pu vouloir lui donner. Ce n'est pas parce qu'il a cherché la loi de Dieu qu'il s'est trompé; la loi de Dieu ne l'a pas induit en erreur; mais s'il s'est trompé,

Lord Byron dont le génie sublime a brillé du plus grand éclat pendant une vie trop tôt éteinte, qui a laissé tant de beaux ouvrages et le souvenir d'une jeunesse dominée par de grandes passions, reportait souvent sa pensée vers cet Etre infini, incompréhensible, tout-puissant, que l'on nous peint parfois vaindicatif, colère et implacable; mais que la conscience libre de préjugés nous représente comme l'Etre le plus parfait, doué de toutes les vertus au degré le plus éminent, souverainement juste et surtout souverainement clément et miséricordieux. Dans un de ces momens où l'âme se sent attirée vers son origine qu'elle ne peut comprendre, mais qu'elle cherche à deviner, Lord Byron adressa à Dieu cette prière:

„Père de la lumière! grand Dieu du ciel! entends-tu les accents du désespoir? Des fautes comme celles de l'homme peuvent-elles être jamais pardonnées? Le vice peut-il expier des crimes par des prières? Père de la lumière, j'élève vers toi mes accents! Tu le vois, mon ame est noircie de souillures; toi qui peux observer la chute du plus petit oiseau, détourne de moi la mort du péché.

„Je ne cherche point de sectes inconnues: oh! montre-moi le sentier de la vérité! Je reconnais ta toute puissance redoutable; épargne les fautes de ma jeunesse, en

---

ce n'est pas faute d'avoir cherché à connaître la loi de Dieu. Le sens de ce vers est: *Je puis m'être trompé; je l'ignore; mais ce n'est pas faute d'avoir cherché à connaître la vérité.*

Qui ne connait ce vers: „*Le crime fait la honte et non pas l'échafaud.*" On y trouve la même amphibologie, mais qui s'y trompe? personne. —

les corrigeant. Que les dévots élèvent, s'ils le veulent, des temples obscurs; que la superstition en salue humblement les portiques; que, pour étendre et affermir leur empire funeste, les prêtres inventent des rites mystiques et mensongers. L'homme bornera-t-il le domaine de son créateur à ces dômes gothiques qui surmontent des amas de pierres à moitié détruites? Ton temple est la face du jour; la terre, l'océan, le ciel te forment un trône sans limites.

„L'homme condamnera-t-il sa propre race aux tourmens de l'enfer, à moins qu'il ne fléchisse le genou devant de vaines pompes? Nous dira-t-il que, pour un seul qui a failli, tous doivent périr confusément dans la tempête? Chacun prétendra-t-il gagner les cieux, et cependant condamner son frère à la mort éternelle, parce que son âme s'est ouverte à des espérances différentes, ou qu'il a suivi des doctrines moins sévères? Iront-ils, au moyen de croyances qu'ils ne sauraient expliquer ni rendre sensibles à la raison, décider d'avance tes grâces et tes châtimens? Des reptiles rampans sur la terre connaîtront-ils les desseins de leur grand créateur?

„Ces hommes qui n'ont vécu que pour eux-mêmes, qui ont passé leur vie dans les crimes renouvelés chaque jour, trouveront-ils dans leur foi une compensation à leurs forfaits, et vivront-ils au-delà des limites du tems?

„O mon père! je ne cherche les lois d'aucun prophète; tes lois, à toi, apparaissent dans les ouvrages de la nature. Je suis, je l'avoue, faible et corrompu, et cependant je te prierai, car tu m'entendras! Toi qui guides l'étoile errante à travers les royaumes infinis de l'éther,

qui calmes la guerre des élémens, et dont j'aperçois la main d'un pôle à l'autre pôle; toi qui, dans ta sagesse, m'as placé ici bas, et qui peux m'en retirer quand telle sera ta volonté, tant que je serai sur cette terre périssable, étends sur moi ta main protectrice. C'est à toi, à toi, mon Dieu, que j'adresse mes prières; quelque bonheur ou quelque malheur qui m'arrive, qu'à ta volonté je m'élève ou je m'abaisse; je me confie en ta protection: si, quand cette poussière sera rendue à la poussière, mon âme parcourt les airs sur des aîles rapides, comme j'adorerai ton nom glorieux! Mais si cet esprit passager partage avec le corps le repos éternel de la tombe, tant qu'il me restera un souffle de vie, j'élèverai vers Toi ma prière, quoique condamné à ne jamais quitter la demeure des morts. C'est à Toi que j'adresse mes dernières inspirations, plein de reconnaissance pour tes bienfaits passés, et espérant, ô mon Dieu, que cette vie errante se réunira enfin à ton essence."

Harmonies poétiques et religieuses, *par M. A. de Lamartine.*

Le nouvel académicien vient d'enrichir la littérature française d'un nouvel ouvrage en vers qu'il a intitulé *Harmonies poétiques et religieuses.* C'est un titre assez sonore que celui-là, et, indépendamment du nom de l'auteur, il doit faire courir après l'ouvrage et être un motif de vente, sinon de succès. Le titre n'est peut-être pas le morceau le moins poétique, le moins vaporeux, le moins

vague de la nouvelle création de l'auteur des *Méditations poétiques*. Qui n'admirera, en effet, une création *poétique en vers?* nous savons bien qu'on peut être *poétique en prose*, témoin Fénelon, Bossuet, Buffon, etc., comme on peut être *prosaïque en vers;* témoin Victor Hugo et compagnie; mais à moins d'annoncer le contraire, dès qu'on ouvre un livre imprimé en lignes rimées, on s'attend à trouver du *poétique*, et il nous semble que M. A. de Lamartine a visé à l'effet, sans trop se rendre compte de la valeur du premier qualificatif de ses *Harmonies*, qu'à notre avis, il aurait pu remplacer par l'adjectif *vagues*.

Empruntons à l'*Album* quelques mots sur l'ouvrage et sur l'écrivain *poétique* dont nous parlons.

„Que signifient ces paroles de la préface? *Ces vers ne s'adressent qu'à un petit nombre*. Une franche et sincère humilité les a-t-elle inspirées? ont-elles été jetées ici pour rapporter un gracieux démenti au poète, ou veut-il faire comprendre que son oeuvre est une religion à l'intelligence de laquelle on n'est pas admis sans être prédestiné? une poésie préparée pour les joies de quelques élus? Elle est donc autre que cette langue poétique, brillante et sonore, qui s'en va parlant à travers les âges à l'universalité des intelligences? Voilà qui dérange tous les comptes faits. Un poète se donne la peine de naître, et ce n'est point pour tous, point pour vous, point pour moi, qui ne le comprendrons pas, mais pour trois privélégiés que vous voyez là (qui n'enlèveront pas l'édition), et que la Providence avait eu soin préalablement de convier à cette volupté douce de comprendre et d'admirer.

Job aussi est un poète, les prophètes aussi sont des

poëtes; et, comme dit M. de Lamartine dans ses derniers vers, „*on prie avec leurs paroles, on pleure avec leurs larmes, on invoque avec leurs chants*;" mais indépendamment de la mission divine qu'avait reçue leur oeuvre, elle accomplit encore chaque jour une mission *de poésie*, qui est de ravir d'admiration tous les hommes de tous les tems et de tous les lieux. M. de Lamartine, qui ne fait pas comme eux, qui ne s'adresse qu'à un petit nombre, serait-il donc un plus grand poète que Job et les prophètes?

Comme l'auteur des *Harmonies poétiques et religieuses*, les poètes de l'Ecriture ont peint et exprimé ce long cri de douleur s'échappant éternellement de la terre habitée; mais ils se souciaient peu de leur renommée. Et quand, par quelques paroles simples et sublimes, ils crurent nous avoir suffisamment avertis de notre néant et de notre misère, ils se turent, ne pensant pas que les amertumes contenues au coeur de l'homme fussent un thème que l'on pût incessamment reprendre et varier.

Le poète humain a bien d'autres passions: il a sa gloire à fonder, à entretenir, à accroître, sa fortune à augmenter, à consolider; et voilà pourquoi, quand il a trouvé ce qu'il appèle un sujet pour ses chants, quand une fois il l'a traité aux applaudissemens de ses contemporains, il en éprend sa lyre, à ne plus pouvoir jamais la monter sur un autre ton.

Quelques-uns se sont donné une muse éternellement sémillante et rieuse; l'auteur des *Harmonies* en a une toujours trempée de larmes, nous ayant déjà conté plus d'une fois ce grand secret de tristesse qui déborde incessamment

de l'âme humaine. Libre à elle, assurément, de nous le dire une fois, de nous le redire, de nous le redire encore; mais il faudrait penser pourtant qu'à la longue tout s'use, tout s'épuise, et que *la monotonie n'est guère poétique*. Sans doute il est bien que le poète chante; mais lorsque ses accord commencement à être assez connus pour qu'on puisse les répéter en choeur avec lui, il est bien alors que le poète invente, qu'il témoigne qu'il a puissance de créer.

Aussi bien qu'arrive-t-il si sa manière se résume à jeter sur un fond, une fois trouvé, tout ce qu'il peut combiner de formes nouvelles? C'est qu'au bout d'un tems donné, ces formes rajeunies viennent aussi à s'empreindre de monotonie: *qui ne sait que l'expression est simplement une modification de la pensée?*

Or, malgré le haut talent de l'auteur des *Harmonies poétiques et religieuses*, il n'a pu échapper à cette loi générale des créations de l'intelligence. En revenant sans cesse à peindre l'éternel balancement du coeur de l'homme entre le doute et l'espérance, les longues amertumes de l'existence mêlees à quelques éclairs de joie, il a fini par se créer une sorte de poésie à tiroir dont les procédés pourraient se réduire aux termes d'une formule algébrique ou médicale.

Prenez quelques idées vaporeuses et mélancoliques, ayez, pour les traduire et les réaliser, une sorte de fantasmagorie empruntée au grand spectacle de la nature ou aux objets les plus poétiques de la création: comme un machiniste habile qui sait où prendre, dans son magasin, la mer, la terreur, le lever du soleil, les nuages qui doivent figurer dans l'opéra du jour, un volcan imitant une

irruption au moyen d'un feu d'artifice; ayez toujours votre mer, votre torrent, vos nuages, votre volcan, et, à beaucoup d'égards, vous aurez reproduit la manière de l'école rêveuse, celle des *Harmonies.*

A Dieu ne plaise que par cette critique, jetée sur l'ensemble de l'oeuvre nouvelle de M. de Lamartine, nous prétendions insinuer que ses *Harmonies* ne contiennent pas beauceoup de détails admirables; mais comme nous avons l'intention de faire la part des éloges, nous avons pensé que nous pouvions faire aussi la part très-mesurée du blâme dont le genre de l'auteur est loin d'être à l'abri.

L'hermitage.

Au fond d'une désert sauvage, dans un retraite inaccessible à tous les regards, vivait un vénérable hermite. Il y était depuis sa jeunesse et y avait vieilli loin des hommes. Une grotte était sa demeure; son lit était de mousse; des fruits fesaient sa nourriture, et une source voisine lui fournissait sa boisson. Séparé du monde, il passait ses jours avec Dieu; toute son occupation était de le prier, tous ses plaisirs de le louer.

Une vie aussi calme et aussi pure semblait être le ciel même: mais des pensées secrètes troublèrent ce repos. En voyant les triomphes du vice et les humiliations qu'essuie la vertu, il conçut quelques doutes sur le pouvoir de la providence; l'avenir s'obscurcit devant ses yeux, et l'équilibre de son âme fut rompu. Ainsi lorsqu'une onde pure étend passiblement sa surface, son sein réfléchit l'image de tout ce qui l'environne; on y voit les coteaux

qui s'inclinent, les arbres qui paraissent suspendus, et le ciel paré de toutes ses couleurs: mais si une pierre, jetée tout-à-coup, brise le repos de l'onde, aussitot mille cercles se succèdent et se confondent, les arbres, les coteaux, le firmament semblent tomber en ruines, et l'on ne voit partout que des débris.

Pour dissiper ses doutes, juger du monde par lui-même et reconnaître s'il est trompé par ses livres, ou par les récits que lui font quelques hommes de la campagne, les seuls qui, égarés par la nuit, pénètrent quelquefois jusqu'à sa retraite, il prend le bâton et le chapeau d'un pélerin, quitte sa cellule et se met en marche au lever du soleil avec l'intention d'observer les hommes, les évènemens, et de méditer sur tout ce qu'il verra.

Il avait consumé toute la matinée à franchir de vastes et sauvages solitudes, des landes où il ne découvrait aucune trace de sentier. Au moment où le soleil brille de son plus grand éclat, se présente un jeune homme qui s'arrête au devant des pas de l'hermite; ses cheveux flottent avec grâce, tout son extérieur annonce la décence unie à la beauté. S'approchant de l'hermite, il lui dit: mon père, je vous salue. — Je vous salue, mon fils, répliqua le vénérable vieillard: d'autres paroles suivent celles-là: les réponses succèdent aux questions et la conversation s'étendant à divers objets, trompe la longueur du chemin: nos deux voyageurs s'attachant l'un à l'autre, sentent un désir mutuel de rester ensemble; quoique séparés par l'age, ils sont unis par le coeur. Ainsi un antique ormeau se laisse embrasser par un jeune lierre;

ainsi un jeune lierre presse de ses bras le tronc d'un antique ormeau.

Cependant le soleil baissé; l'heure, qui ferme le jour, s'approche couverte de son voile grisâtre; la nature en silence commande le repos à la terre: en ce moment nos voyageurs remarquent, non loin d'eux, un palais magnifique; on y arrive par une double allée d'arbres dont la tête couronnée de verdure ombrage les gazons qui bordent le chemin: les deux voyageurs suivent cette avenue à la clarté de la lune. Le généreux maître de ce palais en fit toujours l'asile des étrangers et des voyageurs qui s'égarent; toujours son empressement à les recueillir, son désir d'en obtenir des éloges ont été la preuve de son opulente et fastueuse générosité. Nos deux voyageurs arrivent; au devant d'eux ont accouru des valets revêtus de riches livrées; le maître les reçoit sous un superbe portique: bientot une table se couvre d'un service brillant et de mets de toute espèce; tout annonce une profusion fort au-dessus de ce que demande l'hospitalité. On conduit nos voyageurs à l'appartement où ils doivent se reposer: couchés sur le duvet et enveloppés dans la soie, ils oublient les longues fatigues du jour et s'endorment paisiblement.

L'aube du jour paraît; déja les frais zéphirs commencent à jouer sur les rives du canal transparent; ils voltigent dans les rians parterres, et, en agitant le feuillage des bosquets voisins, ils invitent à chasser le sommeil. Dociles à cette voix, nos deux voyageurs se lèvent; un banquet matinal est préparé pour eux dans un salon richement décoré; des vins exquis brillent dans des coupes d'or, et les pressantes instances du maître les forcent

à goûter de tous. Enchantés et reconnaissans d'un accueil si magnifique, ils partent et s'éloignent de ce palais. Le maître seul devait avoir à se plaindre de cette visite : une coupe d'or avait disparu de sa maison ; le plus jeune des voyageurs s'en était saisi en secret, et il emportait ce vase précieux.

Semblable à l'homme dont le pied vient de fouler une vipère qui se réchauffe et brille aux rayons du soleil, ainsi le vieil hermite frisonne et recule d'effroi, lorsqu'au milieu du chemin son indigne camarade fait luire à ses yeux la riche dépouille qu'il a enlevée. Frappé d'un morne étonnement, il s'arrête, puis il marche d'un pas chancelant et égaré ; il eût voulu sur le champ rompre toute société avec le jeune homme, mais il n'ose rien dire ; il lève en gémissant les yeux et ne conçoit pas qu'une action aussi basse ait pu être le prix de tant de générosité.

Tandisque les deux voyageurs continuent de cheminer, le soleil se voile d'un épais nuage ; des tourbillons de poussière obscurcissent les airs ; un bruit sourd se fait entendre, et annonce un prochain orage : les animaux traversent la plaine pour gagner l'abri de leurs retraites. Pressé par cet avis, notre couple de voyageurs se hate de chercher quelque maison voisine où il puisse trouver un refuge. L'asile le plus prochain est un antique donjon bâti sur une éminence, garni de tourelles et fermé par de fortes murailles. Le maître de cette enceinte livré aux soupçons, à la crainte et à la plus sordide avarice, repoussait durement tous ceux qui se présentaient chez lui, et il était le seul habitant de cette triste demeure. Au moment où nos voyageurs arrivent à la porte, l'orage éclate avec furie ; les nuages se déchirent et la pluie tombe en

torrens ; les voyageurs frappent à grands coups ; mais ce bruit, ainsi que leurs cris est emporté par les vents ou étouffé par le fracas de l'orage. Cependant le coeur du maître de ce donjon est ému de quelque sentiment de pitié ; c'était pour la première fois que sa porte allait s'ouvrir à un étranger. Cette porte qu'il n'ouvre qu'à peine est refermée soudain avec une inquitte attention. Un bonjour prononcé à demi est le seul compliment dont on accueille nos voyageurs que les vents et la pluie avaient transis de froid ; un mince fagot allaient éclairer une chambre qui n'offre que des murailles toutes nues. Ce secours bien moins que celui de la nature rappèle la chaleur dans les membres des deux étrangers : du pain grossier du vin aigre, le tout en petite quantité, voilà seulement ce qu'on leur offre pour le dîner ; et dès que l'orage commence à se dissiper ; un prompt avertissement leur signifie de s'en aller en paix.

L'hermite, réfléchissant toujours sur ce qu'il voit, plaint ce malheureux avare qui, au milieu des richesses, s'est condamné à une vie si pauvre et si rude. Comment, se dit-il, le ciel a-t-il pu enfouir dans ce lieu des biens qui pourraient faire le bonheur de tant d'autres hommes ? mais quels traits d'étonnement s'imprimèrent tout-à-coup sur son visage quand il vit son jeune compagnon tirer de dessous son vêtement la couppe d'or qui avait appartenu au seigneur qui les avait si généreusement accueillis la veille, et récompenser de ce don précieux l'avarice et la dureté de leur nouvel hôte.

Cependant les nuages fuient et se dissipent ; le soleil reparaît sous un ciel d'azur, la verdure plus riante et plus

vive exhale de doux parfums, et les perles liquides, qui brillent sur le feuillage, ajoutent un nouvel éclat à l'éclat de la lumière. Le beau tems engage nos voyageurs à quitter leur misérable retraite, et, joyeux de leur départ, l'avare s'est déja renfermé sous ses verroux.

Tandis qu'ils s'éloignent, l'esprit de l'hermite est agité d'une foule de pensées qui se précipitent en désordre; il se représente les diverses actions de son compagnon de voyage, et il n'en conçoit pas les motifs. Là il ne voit qu'une bassesse et ici qu'un acte de folie: détestant l'une, n'envisageant l'autre qu'avec pitié, il poursuit sa route en se livrant à la multitude de ses réflexions qui se choquent et se confondent.

Les ombres de la nuit enveloppent de nouveau le firmament; de nouveau nos voyageurs éprouvent le besoin d'un asile; ils en cherchent un et le trouvent près de leur route. Cette maison s'annonce par une sage simplicité; les alentours en sont bien tenus et soigneusement cultivés; les bâtimens n'offrent ni une grandeur inutile ni une petitesse mesquine: sa vue inspire une opinion favorable du maître; on juge que, dédaignant un éclat extérieur, il sait que le bonheur est dans la modération et la vertu. C'est de ce coté là que nos voyageurs dirigent leur marche affaiblie par la lassitude; arrivés auprès du maître, ils le saluent et le complimentent sur les agrémens de sa demeure: ces complimens présentés avec franchise et avec grâce sont accueillis de même, et le maître de l'habitation leur répond en ces mots: „C'est de bon coeur et sans ostentation que je cède une part de tout ce que vous voyez à celui de qui je le tiens; c'est lui

sans doute qui vous envoie ici: recevez-y, en son nom, une hospitalité donnée avec moins de frais que de cordialité.“ Après leur avoir parlé ainsi, il les invite à s'asseoir à une table bien servie, leur choisit les mets les plus délicats, et les entretient des charmes de la vertu jusqu'au moment destiné au sommeil. Alors on entend le son d'une cloche; la maîtresse de la maison, qui a fait sa ronde, paraît dans la salle et termine la journée par la prière.

Le repos a réparé déja les fatigues du jour et rendu à l'homme les forces nécessaires pour le travail; l'*orient* est éclairé des feux du matin. Avant l'instant du départ le jeune voyageur se glisse près d'un berceau où dormait un enfant, et il l'étrangle de ses mains. L'infortuné se débat un moment, son visage noircit et il expire. Hélas! c'était le fils unique du maître de la maison dont il fesait l'orgueil et les délices. Il est impossible de peindre l'horreur dont l'hermite fut saisi à la vue d'un tel crime. Non, l'enfer, toutes ses flammes, toutes ses furies n'auraient pu assaillir son coeur d'un plus affreux supplice. Il se précipite loin de ce lieu funeste; mais il ne peut fuir assez vite; son jeune compagnon le suit et atteint ses pas. C'est en vain qu'il veut l'éloigner de lui; il l'a toujours à son côté. Le pays qu'ils traversent est partagé par une multitude de chemins qui embarrassent le voyageur. Un valet marchait devant eux pour leur servir de guide, d'après les ordres de l'hôte généreux. Ils arrivent à une rivière qui croise la route et dont le passage est très-difficile. Une longue pièce de bois jetée d'une rive à l'autre tient lieu d'un pont où la main ne trouve aucun appui; au

dessous des vagues profondes se précipitent en mugissant: on dirait un enfer d'eau. Le guide s'avance le premier sur cette route périlleuse. Le jeune voyageur, qui semble n'aspirer qu'à l'autre bord, s'approche du conducteur qu'il voit sans défiance, et il le pousse avec violence; celui-ci tombe dans l'abime, il se débat un instant, laisse voir ses mains et sa tête, et disparaît tout-à-coup enveloppé dans le tourbillon qui l'engloutit. Les yeux du vieillard à ce spectacle s'enflamment de rage; tous les liens de la crainte son brisés. Il s'écrie avec force: horrible jeune homme!.... mais à peine a-t-il prononcé ces mots que son compagnon de voyage ne lui paraît plus un mortel. Il aperçoit sur son visage des traits pleins de doucueur et de sérénité: son corps est couvert d'un vêtement éblouissant de blancheur et flottant jusqu'à ses pieds; sa tête est couronnée de rayons éclatans; l'air qui l'environne se parfume d'une odeur céleste; ses épaules sont ombragées de deux ailes qui brillent de mille couleurs; tout annonce en lui des formes divines et la majesté des fils de la lumière.

Quoique l'hermite se sente ému de la plus vive agitation, ses regards cependant sont captivés, et il reste muet et irrésolu sur ce qu'il doit faire. Mais cet ange éclatant de beauté rompt le silence et le son de sa voix ressemble à la plus douce mélodie. „Tes prières, dit-il, tes invocations, ta vie tout entière à laquelle le vice fut toujours étranger, t'ont rendu recommandable devant le trône éternel. De tels charmes ont accès dans notre brillante région, et ils ont forcé un enfant du ciel à descendre icibas pour calmer tes esprits: c'est dans ce dessein que j'ai

abandonné le firmament. Ecoute-moi: je suis ton ami, ton fidèle compagnon.“

„L'éternel architecte, qui d'un seul mot créa la monde, voulut, avec raison, qu'il fût soumis à des lois immuables; il se servit de moyens et d'agens secondaires pour remplir ses vues. Entouré de sa gloire et loin des regards de l'homme, c'est du sommet des cieux qu'il exerce sa puissance; sans contraindre les volontés, il dirige les actions; mais il a voulu que le doute fut pour toujours le partage des enfans des hommes. Quels évènemens pourraient produire plus de surprise que ceux qui viennent de se passer sous tes yeux étonnés? instruit sur ces évènemens, tu confesseras bientôt que le Tout-puissant est juste, et quand tu ne pourras comprendre, tu apprendras à croire. Cet homme fastueux, qui se glorifiait de ses richesses et de sa dépense, y mettait trop d'excès et trop d'ostentation pour être vraiment bon et bienfesant; cet homme qui fesait briller sur sa table les vases les plus riches et qui, dès le matin, forçait les voyageurs à goûter de la multitude infinie de ses vins, apprendra, par la perte de sa coupe d'or, à ne plus étaler tant de magnificence, et il saura être hospitalier sans être prodigue.

Ce malheureux avare que dévorent l'inquiétude et le soupçon, dont la porte ne s'ouvrait jamais pour recevoir l'infortuné qui cherchait un asile, je lui ai donné cette coupe d'or, afin de corriger son âme, et de lui apprendre que le ciel sait récompenser l'homme qui fait le bien. Si son coeur fut insensible à la vertu, du moins en jetant les yeux sur le vase d'or, il se souviendra de ce que lui a valu une bonne action et comptera sur le pouvoir de

le reconnaissance; c'est ainsi que l'artiste sait dompter la dureté du métal par la douce chaleur du feu; le plomb et l'argent s'amollissent, se dépouillent de leur écume et coulent à flots brillans.

„L'homme pieux, qui nous a reçus avec une cordialité si franche, a suivi long-têms lès sentiers de la vertu; mais son extrême tendresse pour son fils, pour un enfant si jeune, commençait à le détacher du ciel: ce fils devenait l'objet de tous ses voeux, de toutes ses pensées, et ses pas retrogradaient ainsi vers la terre. A quel excès de faiblesse aurait pu le conduire un tel attachement? Dieu a pris le fils pour sauver le père; c'est par mes mains qu'il a frappé le coup, et tout autre que toi n'y verra qu'un caprice tyrannique. En ce moment le père résigné et soumis confesse en pleurant que son châtiment a été juste.

En ce moment aussi, toute sa fortune serait perdue, si le serviteur perfide qui guidait nos pas fut rentré dans sa maison; il avait le dessein d'enlever, cette nuit même, tous les trésors de son maître. Quelle source de richesses eût été ravie à sa bienfaisance! ainsi le ciel veut bien éclairer ton esprit. Après cette leçon, retourne en paix dans ton asile; résigne-toi et bannis des doutes coupables.“

A ces mots, le jeune voyageur s'élève sur ses brillantes ailes, et s'éloigne de la terre: le vieillard, à cette vue, admire et se tait. Tel parut Elisée quand son maître monta sur un char enflammé, pour arriver au firmament; le char se perdant dans les airs, le disciple étonné le suivit de ses regards et de ses désirs.

L'hermite se prosternant, commença cette prière: „Seigneur, que ta volonté se fasse sur la terre comme dans les cieux!" ensuite il s'empressa de regagner sa solitude, et il y passa toute sa vie dans la paix et dans la piété.

Nota. Le conte qu'on vient de lire et qui a fourni à Voltaire un des chapitres du Roman de Zadig, est traduit de l'anglais de Parnell qui l'a tiré d'un vieux fabliau français intitulé: *l'hermite qu'un ange conduit dans le siècle.* Ce fabliau est emprunté d'un auteur arabe qui en a puisé l'idée première dans la parabole suivante du Talmud. „*Le seigneur, ayant appelé Moïse au sommet d'une montagne, daigna s'expliquer avec lui sur la manière dont il gouverne l'univers.* Il ordonna au prophète de baisser les yeux sur la plaine, et de considérer attentivement ce qui se passait auprès d'une fontaine placée au pied de la montagne. Moïse aperçut un soldat qui vint s'y désaltérer et continua sa route: quelques momens après, arriva un jeune homme qui y trouvant une bourse pleine d'or que le soldat avait laissée, la prit et s'en alla; enfin un vieillard fatigué parut au même endroit, étancha sa soif et s'assit. Le soldat, qui avait perdu sa bourse, y retourna pour la chercher et la demanda au vieillard qui protesta ne l'avoir pas vue, en prenant Dieu à témoin: mais le soldat irrité refusa de le croire et le tua. Moïse alors poussa un cri d'horreur. Mais Dieu lui dit: ne soyez point surpris de cet évènement; et ne demandez point pourquoi le juge de l'univers a voulu le permettre. Sachez seulement que le vieillard avait assassiné le père du soldat."

A Mlle Justine de F. sur son mariage.

Ce jour, si riant et si beau,
De myrthe ta donc couronnée,
Chère justine, et l'hyménée,
Empruntant de l'amour les traits et le flambeau,
Vient de fixer ta destinée!
Sans contrainte, anjourd'hui, tu peux suivre la loi
Du tendre penchant qui t'inspire;
Tu penx aimer, tu peux le dire;
L'amour même devient une vertu pour toi.
Laisse, laisse gronder les censeurs intraitables
De l'hymen et de ses douceurs;
Ils ont beau répéter que des liens durables
Ont plus d'épines que de fleurs.
Jeune épouse, veux-tu dans le noeud qui t'engage
Arrêter cet enfant volage?
Compte peu sur les agrémens,
Cette fraicheur, ces traits charmans
Dont le ciel orna ton visage:
Pour inspirer un feu constant
Il ne suffit point d'être belle;
C'est à la beauté qu'on se rend,
Mais c'est au coeur qu'on est fidèle.
C'est à l'accord intéressant
D'un esprit doux et sage et d'une ame sensible
Que se trouve attaché le secret infaillible
De fixer un époux et d'en faire un amant.
Du ciel qui te chérit tu reçus en portage,
Justine, ces aimables dons; —
Ah! mieux que moi, l'amour t'en apprendra l'usage,
Et je te livre à ses leçons.

(M-me Verdier.)

Anecdote.

(Avis aux maîtres de maison.)

M. Dureval, impatienté du service inattentif de son domestique, lui dit un jour: — „Valentin, tu dîneras demain chez moi à table, dans cette même salle à manger.“ — Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me faites. — „Tu dîneras seul et je te servirai.“ — Ah! Monsieur, ne vous moquez pas d'un pauvre serviteur dont vous connaissez le zèle et le dévouement. — Il ne s'agit pas de zèle; „je te servirai, la serviette sous le bras; mais prends bien garde, je te chasse, si, le lendemain, tu ne te rappèles pas comment je veux être servi.“ Ce qui fut dit fut fait, et on assure que depuis lors, M. Dureval est servi comme il le désire. Les saturnales des anciens furent instituées dans ce but-là: c'était le bon tems des maîtres et des valets, et il ne faut pas désespérer que le progrès croissant des lumières ne ramène cet usage, certes fort nécessaire, s'il contribue à former de bons serviteurs.

Premiers avantages de la conquête d'Alger.

Lucullus, grand général romain, dont on ne parlerait plus depuis bien des siècles, s'il n'avait été gourmand par excellence, apporta à Rome la recette de plusieurs mets en usage chez les peuples qu'il avait soumis et dont s'enrichit l'art culinaire chez les vainqueurs du monde.

Bourmont, général français, dont on parlera beaucoup plus comme transfuge de Waterloo que comme vainqueur

d'Alger, n'aura pas fait une campagne stérile pour les gastronomes: jugez-en d'après ce que rapporte le *Corsaire:* „Une avant-poste de l'armée d'Alger a tué deux serpens et un lion; on les a tout de suite expédiés au brick-restaurant: le lendemain on lisait sur la carte: — Filet de lion sauté dans sa glace, matelotte de serpens, boa à la tartare, fraise de lion à la poulette, pieds de lion farcis, lion braisé aux petits pois, etc. On ne dit pas s'il y a eu affluence de gourmands, mais on pense qu'on pourra acclimater en Europe des animaux aussi utiles: cela épargnerait singulièrement nos troupeaux!

Tableau du noeud conjugal.

Voyez un peu de quoi les êtres oisif vont s'occuper! C'est à hausser les épaules, diront quelques-uns; ce n'est que trop vrai! s'écrieront beaucoup. Pour moi qui, tant pis ou tant mieux, suis encore célibataire, je ne me crois pas juge compétant; et laissant à qui voudra le pour et le contre, je me borne à rapporter le tableau ci-après que j'ai trouvé dans un vieux bouquin intitulé *recueil de singularités.*

„Sur huit cent soixante-douze mille cinq cent soixante-quatre mariages, on compte:

1,360 femmes qui ont quitté leurs maris pour suivre leurs amans.

2,361 maris qui se sont enfuis pour éviter leurs femmes.

4,120 couples séparés volontairement.

191,025 couples vivant en guerre sous le même toit.
162,320 couples qui se haïssent cordialement, mais qui cachent leur haine sous une politesse d'emprunt.
510,132 couples vivant dans une indifférence marquée.
1,102 couples réputés heureux dans le monde, mais qui ne conviennent pas intérieurement le leur bonheur.
135 couples heureux par comparaison à beaucoup d'autres plus malheureux.
9 couples véritablement heureux.

Total 872,564.

ENSEIGNEMENT UNIVERSEL.

*A Madame A****.*

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire est fort intéressante, Madame, et si vous ne m'aviez pas imposé l'obligation de n'en parler à personne, de ne point vous nommer, je l'aurais publiée, sinon en entier, au moins en partie. Heureusement vous ne m'avez point imposé silence quant aux réflexions que son contenu fait naître, et comme je n'ai pas le tems de vous écrire et que vous désirez cependant connaître mon avis sur plu-

sieurs points qui vous tiennent, dites-vous, fort à coeur, je vais consigner ici ma pensée, en généralisant vos observation sur la méthode de l'enseignement universel, de manière que ma réponse soit-à-la-fois pour vous et pour toutes les personnes qui se trouvent dans le même cas que vous, ou dans des cas à-peu-près analogues.

Assurément, Madame, je crois la méthode bonne, pour vous répondre simplement; je crois même que, si les hommes en général étaient capables de se dépouiller des préjugés de la routine, tous, sans exception, proclameraient qu'elle est la seule bonne. Il n'en sera peut-être, et très-probablement jamais ainsi; mais cela ne peut rien préjuger sur les avantages que cette méthode a sur toutes les autres.

Je ne dirai rien sur l'ennui que *l'éternelle répétition* (comme vous l'appelez) de la même chose fait éprouver à vos élèves; c'est, je l'avoue, le grand inconvénient de la méthode; mais de quoi la paresse ne s'ennuie-t-elle pas? Il faut, je n'en disconviens pas, une volonté déterminée de s'instruire, pour tirer de l'enseignement universel tout le fruit qu'on peut s'en promettre, et il est rare de trouver dans la jeunesse une qualité que l'on admire même dans l'homme fait. Le secret de l'instituteur consiste donc à rendre la répétition, sinon attrayante, du moins aussi peu fastidieuse que possible, mais quel que soit votre art, Madame, vous n'en viendrez pas à bout, si les parens de vos élèves, dominés par le préjugé de la routine, loin de seconder vos généreux efforts, secondent leur paresse, en répétant devant elles que Télémaque est un livre au-dessus de la portée d'une jeune personne.

Mais dirai-je quelque chose sur la pudicité outrée de ces mêmes parens qui repoussent le chef-d'oeuvre du vertueux Fénelon, parce qu'on y parle d'amour? C'est par trop fort! (Das ist zu toll!) Quoi! l'amour les *étonne*? que dis-je, les effraie? Ce sentiment conservateur et régénérateur ne serait-il plus le Lare de leurs foyers? Ils seraient bien à plaindre!

Mais dans quel ouvrage ne trouvera-t-on pas le *sinequa non* de l'humanité? Quand tout nous prêche l'amour, le caprice pensera-t-il le proscrire sans clameur de haro? vains efforts! En effet l'amour de Dieu, l'amour du prochain, l'amour de la patrie, l'amour paternel, maternel, filial; l'amour de la religion, du devoir; l'amour sous toutes les formes nous est recommandé par le fondateur de notre sainte religion. Pourquoi donc vouloir proscrire un sentiment que tout nous prescrit de nourrir?

Vous allez me dire que ces vertueux parens, trop méticuleux sans doute, conçoivent un autre amour que tous ces amours-là; oui, je le sais; mais, en thèse générale, les pères et mères, les parens, les amis, toutes les personnes qui fréquentent une famille, s'observent-ils toujours bien soigneusement devant les enfans? On fait des mariages, on parle de convenances de parti, d'inclinations, de sympathies, de répugnances; on fait des noces, des baptêmes, et on croit que l'esprit des enfans, et surtout des jeune filles reste oisif? Consultez vos souvenirs, Madame, que les mères consultent les leurs, et toutes auront le secret de l'énigme, si c'en était une. Mais je vous dirai en outre que — où vos élèves sont dans l'âge où le coeur bat sans qu'on y pense, et alors elles connaîtront la chose

indépendamment du mot; ou elles sont dans cet âge tendre où le sentiment n'est point développé, et alors le mot n'est rien sans la chose, et que par conséquent, dans les deux hypothèses, l'objection est insoutenable, et ne prouve rien, sinon un sentiment irréfléchi de la part des parens qui sont fort respectables par l'intention, mais qui agissent en sens inverse des progrès intellectuels qu'ils doivent désirer pour leurs enfans.

Dans tous les cas, Madame, la volonté d'un père et d'une mère est respectable et doit être respectée. Vous n'êtes pas indépendante, et nul n'a mission de forcer qui que ce soit à recevoir un bienfait qu'il repousse.

Aussi long-tems que vous demeurerez chargée de l'éducation de vos élèves, tout vous proscrit de vous conformer à la volonté de leurs père et mère, en tant que cela ne contrariera ni la morale ni la raison. Conservez le feu sacré jusqu'à ce que vous puissiez le répandre sans contrarier les voeux des personnes dont vous dépendez par état, et attachez-vous, quelque méthode que vous suiviez, à développer les facultés morales et intellectuelles de vos élèves, en les préservant, de votre mieux, de la rouille des préjugés qui opposeront long-tems encore une barrière d'airain à toutes les améliorations. — Je terminerai cette lettre par un article qui m'a été adressé par les élèves de l'institut d'enseignement universel de Mademoiselle Marcélis de Louvain, et cet article sera suivi par plusieurs autres dans les numéros suivans.

Du moins, au moins, à moins.

Il y a dans l'expression du moins, une idée rélative à une idée déjà énoncée; on s'en sert lorsqu'on oppose une raison à une autre.

Si la vertu ne triomphe pas toujours; si l'envie l'accuse, si le vice la persécute, si la prospérité n'est pas son partage, du moins elle a pour elle le témoignage de sa conscience, l'estime des gens de bien, et le contentement intérieur, seule source du vrai bonheur.

L'expression au moins répond à l'idée d'un objet petit par rapport à ce qu'il devrait ou pourrait être.

Le malheureux souffre avec patience lorsqu'il conserve au moins l'espérance de voir le terme de ses souffrances.

A moins exprime une condition, ou une exception.

Le coupable ne peut être heureux à moins qu'il ne se répente. L'orgueilleux ne cède ni par condescendance, ni par respect, à moins qu'il ne trouve dans sa complaisance un nouveau sujet d'orgueil et de vanité.

Si l'instruction, ne garantit pas du malheur, au moins elle préserve de l'ennui; à moins que l'esprit, fatigué par le trouble de l'âme, ne soit incapable de réfléchir.

Du moins se dit par raison, au moins par nécessité, à moins par calcul.

Du moins fait partie d'un raisonnement. Au moins fait suite à une plainte : à moins change les projets, donne de nouvelles craintes, de nouvelles espérances.

Julienne Asselberghs.

JOURNAL

DE

LANGUE ET DE LITTÉRATURE

FRANÇAISES.

Miscuit utile dulci.

PREMIÈRE PARTIE.

GRAMMAIRE.

Suite du genre des Substantifs.

(*Substantifs féminins.*)

27. La désinence en *arne* n'a que quatre mots, dont trois sont féminins et un masculin: l'*acarne* ou acarnan est un poisson de mer du genre du rouget. *Un petit* acarne. Il y a aussi un beau chardon à larges fleurs jaunes qu'on appèle *acarne. Un bel acarne.* — Une lucarne mal *vitrée. Les* carnes de cette plume ne sont pas assez

évidées. *La carne* est l'angle extérieur d'un corps. Je me suis heurté la tête contre *la carne* d'un volet. — La *marne* est une terre grasse qu'on emploie avec succès pour l'engrais de certaines terres. *La Marne* est aussi une rivière de France, un affluent de la Seine, qui donne son nom à deux départemens.

28. La terminaison en *arpe* comprend peu de mots, mais ils sont du féminin. *Là* harpe *éolienne*. *Une* écharpe *brodée*.

Nota. Le mot *carpe* indiquant un poisson, est féminin; *une* carpe *délicieuse*. Quand ce mot signifie une partie de la main, il est masculin: les os *du* carpe, et *du* métacarpe.

29. On ne trouve dans la désinence en *arque* que quatre mots d'un usage journalier; ce sont *la* marque, *la* remarque, *la* parque et *le* monarque; mais la langue a adopté plusieurs mots grecs ou dérivés de la langue grecque qui ont cette terminaison et qui tous sont ou des termes de médecine ou des termes d'antiquité; comme: un alytarque, un aristarque, un asiarque, un exarque, un gymnasiarque, etc., tous masculins, à l'exception d'*une* anasarque.

30. La désinence en *arte* n'a que six mots; ils sont du féminin. *Une belle carte; la* charte *française faite* par Louis, *défaite* par Charles; *la marte* zibeline est fort *chère; une grosse* pencarte; *une* quarte bien *parée; une* tarte *délicieuse*.

31. Il n'y a que quatre mots en *artre;* ce sont: *la* dartre, *la* chartre, *la* martre;* encore *chartre* et *charte*, signifient-ils la même chose, ainsi que *martre* et *marte*.

Les derniers — *charte*, *marte* — sont seuls en usage. — *Du* tartre *stibié* ou émétique.

32. Les mots terminés en *ase* ou *aze*, sont du féminin. — Il faut en excepter *le vase*, vaisseau de terre, de bois ou de métal; *un* vase *précieux;* mais quand ce mot signifie du limon, terre que les eaux déposent en se clarifiant, il est du féminin; — Nobles ou roturiers, rois ou sujets, nous sommes tous formés de *la* même *vase*.

33. Les mots en *asque* sont peu nombreux: *Un basque*, *un casque*, *un masque*, sont du masculin; *la* basque d'un habit; *de la* brasque *pilée*, *une* bourrasque (forte pluie), sont du féminin.

34. La terminaison en *ate*, *atte*, *athe* renferme environ cinquante-cinq mots, dont une douzaine seulement sont masculins. En notant ces derniers, nous fesons connaître le genre des autres.

Un acousmate, *un* acrobate, *un* aristocrate, *un* aromate, *un* automate, *un* démocrate, *un* monochromate, nos pénates *protecteurs*, *un* pirate, *un* polymathe, *les* prostates, *un* stigmate, *un* stylobate, *l'Euphrate*.

35. La désinence en *axe* n'a que peu de mots: *la* taxe, *la* surtaxe, *la* syntaxe et *la* parallaxe sont du féminin: *l'axe* de la terre, *l'Araxe* fleuve de l'Arménie, sont masculins.

36. Il n'y a que deux mots en *èble*, *aible*; l'un est masculin et l'autre féminin: —

Chacun *son* faible, ami. Vous avez bien *le* vôtre!
Pourquoi n'aurais-je pas *le mien* tout comme un autre?
L'hièble est une plante médicale.
„Pan vint aussi; j'ai vu sa face colorée
„De vermillon brillant et d'hièble *pourprée*.

37. Il n'y a que quatre substantifs en *èbre;* ils sont féminins à l'exception de *l'Ebre,* fleuve du nord de l'Espagne.

Dans l'Ebre *débordé* ses phalanges périssent. L'algèbre qu'il a *cultivée* avec soin. Les vertèbres *dorsalles.* D'*épaisses* ténèbres.

38. La désinence en *èse, aisse, esse* a un grand nombre de mots; ils sont du féminin, à l'exception *du Permesse* (le Parnasse). Voltaire a dit aux habitans de Lyon:

„J'ai vu couler sous vos remparts
„Les ondes du Pactole et les eaux *du* Permesse.

39. Il y peu de mots en *èche* et *éche,* mais ils sont tous du féminin, à l'exception *du prêche* (sermon). *La* bêche rend plus de services que l'épée, et *elle* est bien plus noble que le glaive qui sert à détruire les hommes, puisqu'*elle* sert à les nourrir.

Tell, ce héros fondateur de la liberté helvétique, portait sous son pourpoint *une* flèche *acérée* dont il perça le coeur de l'infame Gesler.

40. La désinence en *ée* comprend un assez grand nombre de mots féminins: — L'araignée *fileuse. La* Chaldée d'autrefois se nomme aujourd'hui Irak-Arabi; c'est l'ancienne Babylonie, à l'est-sud-est de la Mésopotamie et de l'Assyrie. Les grandeurs de ce monde sont comme *une* fusée *brillante;* aujourd'hui sur un trône, demain dans un cercueil. Avant d'achever *la* tranchée *elle* était *jonchée* de morts. — Mais cette terminaison renferme aussi beaucoup de noms masculins: les voici. *Le* caducée de Mercure; les élèves *du* lycée; *le* coryphée

d'un parti n'est pas toujours le plus habile. *Le* spondée se compose de deux syllabes longues dans les vers grecs et dans les latins. Un *beau* trophée. Vénus est à *son* apogée *parfait*. La lune est à *son* périgée. Il ne sied pas à *un* pygmée d'imiter l'allure du géant. Un *heureux* hyménée. *Le* périnée est *gonflé*. *Un* porte-épée *enrichi* de pierreries. *Le porte-épée* est le ceinturon qui sert à suspendre l'épée au côté. Ce que les Allemands appèlent un porte-épée n'est qu'un ornement que les Français nomment *la dragonne*. *Le froid* Borée est à nos portes. *Le* chorée est un pied de vers grec ou latin composé d'une longue et d'une brève. *(Le dictionnaire classique de la langue française fait ce mot du féminin; nous pensons que c'est à tort.)* *La Chorée* est une province de la Chine. — *Le* Colisée est une des plus belles ruines de Rome. L'Elysée était *voisin* du Ténare. Un musée est *destiné* à l'étude des lettres, des sciences et des arts. — *Le* Zuiderzée fut *formé* en 1225 par l'océan qui engloutit un grand nombre de villages: il a 268 lieues carrées. — Il n'est pas vrai que les *Pyrénées* soient du masculin, car on dit — les *basses* — les *hautes* Pyrénées, les Pyrénées *orientales*: on doit donc dire — les Pyrénées n'ont pas encore été *franchies* du sud au nord. — Apulée, Persée, Pompée, noms propres d'hommes, sont masculins, ainsi que *l'Empirée*, séjour des bienheureux; partie la plus élevée du ciel.

41) Nous avons peu de mots terminés en *ègne: aigne, eigne:* les féminins sont: *la* chataigne *farineuse*, la douègne, duègne ou doueigne *soupçonneuse*, l'empeigne trop *étroite*, *la* teigne *dégoûtante*, *une* enseigne mal *peinte*:

les masculins sont: *le* règne *orageux*, l'interrègne *désastreux*, un peigne bien *fait*, un *petit* enseigne de vaisseau.

42) La désinence en *eille* n'a qu'une vingtaine de mots: ils sont féminins, à l'exception de deux: le cure-oreille, le vide-bouteille.

L'abeille *active* et *industrieuse*. L'oseille *piquante*. *Une* oreille délicate. *Une grande* merveille. Les sublimes merveilles de la nature sont le témoignage vivant de la divinité.

43. La terminaison en *èle* et *elle* est une des plus riches. Tous les mots de cette désinence sont du féminin, excepté — *le* boute-selle, *un* érysipèle, *un affreux* libelle, *un* modèle *parfait*, *un* zèle désintéressé. — *Le poêle*, voile que l'on tient sur la tête des époux pendant la bénédiction nuptiale. Drap mortuaire — *tenir les cordons du poêle pendant les funérailles*. — Sorte de fourneau pour chauffer les appartemens. — *La poêle* est un instrument de cuisine pour faire frire. La poêle n'est pas l'ustensile le moins utile dans un ménage. *Le parallèle* (comparaison) entre Alexandre et César. — *La parrallèle* est *tracée*. (Communication entre deux tranchées.) Ligne parallèle, cercle parallèle. — Tous les autres sont du féminin.

44. La désinence en *ène, enne, aine, eine,* comprend un grand nombre de mots; ils sont du masculin, à l'exception de sept ou huit, qui sont: *un* cathécumène *attentif; Le* chêne *vigoureux; un* domaine bien *tenu*. Les épagomènes étaient *destinés* à compléter l'année de Nabonassar. Le phénomène *le* plus *étonnant* est *celui* de la pensée. *Le* pêne de la serrure est *cassé*. *Le* frêne est

un des beaux arbres de nos forêts. Silène fut *le nourricier* de Bacchus. *Le* troène est un arbrisseau de la diandrie. — *Energumène* et *épicène* sont des deux genres.

Boiste fait *Renne*, animal quadrupéde, du féminin; c'est une faute ou une erreur. *Le renne* est masculin. — Patey fait le mot *faîne,* fruit du hêtre, du masculin; c'est une faute. *La faîne*, ou *fêne huileuse*. Les faînes *mangées vertes* causent une espèce d'ivresse.

45. Il n'y a que deux mots en *êpe* — la guêpe et la crêpe. *La crêpe* est un gâteau frit à la poêle, à-peu-près comme les beignets. — *Le* crêpe, étoffe légère que l'on porte pour le deuil, est masculin.

46. La désinence en *êpre* n'a que deux mots: — *la* lêpre, les vêpres *siciliennes*.

47. Désinence en *epse*: — *La* métalepse, *la* syllepse; mots uniques.

48. La désinence en *êque* n'a que huit mots, quatre du féminin et quatre du masculin; mais à l'exception *d'évêque* et *d'archevêque*, mots fort connus, et masculins, puis qu'ils désignent un caractère qui ne peut appartenir qu'à un homme, les mots masculins de cette terminaison étant deux termes d'histoire naturelle, nous avons classé cette désinence parmi les féminines. — *L'arèque* ou *aréquier*, masculin, est un arbre du genre du palmier. *Le cercopithèque* est un singe de l'espèce des guenons.

Une bibliothèque bien *fournie*. *Une belle* Grecque. La parole du fourbe est *une mauvaise* hypothèque. On lui a fait de *belles* obsèques.

49. La désinence en *erse* est féminine, à l'exception *du commerce*. —

50. Les mots en *erche*, peu nombreux, sont du féminin: — Dans les réactions politiques, *les recherches* sur le passé sont toujours *scandaleuses*.

La perche est un poisson excellent, et *le* Perche est une ancienne province de France.

51. Les mots en *ère* forment une classe assez nombreuse, mais ils sont aussi nombreux dans l'un que dans l'autre genre et l'usage seul peut guider dans ce labyrinthe. Il ne faut point confondre la terminaison orale *aire* avec *ère;* car dans les mots en *aire*, désinence très-nombreuse., il n'y en a que *cinq* qui soient du féminin; ce sont: *une grande* affaire, *une* aire *élevée*. *la* chaire *sacrée*, *l'ennuyeuse* grammaire, *une belle* paire de chevaux.

52. Les mots en *erge* sont du féminin — l'alberge, l'asperge, l'auberge, la berge, la canneberge, la flamberge, la serge, la verge, la vierge. — Il faut excepter *le* cierge, *le* concierge et *le* goberge. — *Le* goberge est la morne la plus large et la plus grande de l'Océan: *un grand* goberge; mais les *goberges*, féminin, sont les ais qui soutiennent la paillasse d'un lit: ces goberges sont trop *courtes*.

53. En *erle*, il n'y a que trois mots: *la* perle, *la* berle, *le* merle.

54. Les mots terminés en *erne*, classe peu nombreuse, sont féminins, excepté — *le noir* Averne, *un* terne, *un* quaterne (prononcez *couaterne*).

55. Désinence en *erte*. *Une vive* alerte, *une heureuse* découverte, *une* perte *douloureuse*. Aller à *l'offerte*. Il n'y a point d'exception.

56. La désinence en *ète*, *ête*, *ette* et *aîte* est une des plus nombreuses de la langue française, et tous les

mots qu'elle contient sont du féminin à l'exception de cinq, qui sont: *un* casse-tête *affreux; le* faîte, le point le plus élevé d'un édifice; ce mot s'emploie beaucoup au figuré: — *le faîte* des grandeurs est toujours *glissant. Un* serre-tête *blanc; un* squelette *hideux; un* trouble-fête *importun.*

M. Patey a fait *amulette* du masculin; il a suivi en cela l'Académie, Boiste, Wailly, Catineau, et autres; le dictionnaire universel de la langue française, et l'abbé Feraud, dans son dictionnaire critique de la langue française, le font du féminin; et, malgré l'autorité respectable des premiers, c'est pour le féminin que nous nous déclarons. — L'usage des amulettes remonte à la plus haute antiquité; les Grecs en fesaient grand cas; Sylla en portait *une* qu'il baisait souvent; les Arabes, les Musulmans sont chargés d'amulettes; les Nègres en portent qu'ils révèrent et qu'ils nomment *gris-gris:* chez les catholiques, les scapulaires ont remplacé les amulettes *païennes.*

Nota. Après le Nro. 7. nous avons omis par distraction la désinence féminine en *aine.* Qu'il nous soit permis de la rétablir ici. Cette terminaison qui comprend une soixantaine de mots, n'en compte que deux du genre masculin; ce sont: *un vaillant* capitaine, *un* domaine très-*étendu.* Tous les autres sont du féminin.

Correspondance.

Lettre au Rédacteur sur l'emploi de *très* comme superlatif, et sur le trait-d'union inséparable de ce mot.

Veuillez, je vous prie, Monsieur le Rédacteur, m'expliquer pour quelle raison on se sert du mot t r è s devant un adjectif ou un adverbe que l'on veut élever au sens nommé superlatif, et pourquoi le mot *très* est lié à cet adjectif ou à cet adverbe par un trait-d'union, *tandis* que les mots *bien*, *fort*, etc., fesant le même office que *très*, ne le sont jamais? .....

R é p o n s e.

L'emploi du mot *très* tient à un hébraïsme fort connu, qui consiste à répéter trois fois de suite le positif, pour marquer le superlatif le plus énergique, comme cela a lieu lorsqu'on chante dans nos églises *kirié éleison*, *kirié éleison*, *kirié éleison*, et que l'on dit: *sanctus*, *sanctus*, *sanctus*. L'idée de cette triple répétition se retrouve chez les Grecs et chez les Latins. Il est impossible de ne pas la reconnaître dans le τρὶς μακαρες Δαναυι d'Homère, dans le *tergemines honoribus* et le *robur* et les *triplex* d'Horace, dans le *terveneficus* et le *triparcus* de Plaute, et dans plusieurs autres exemples, entre lesquels il faut distinguer le surnom de *Mercure Trismégiste*, Τρισμέγιστος, qui a, par emphase, une double complication, car il signifie littéralement *ter maximus* — trois fois grand. — Ainsi le *très* français, pris du latin *tres*, a été introduit dans la langue comme le symbole de la triple répétition, et l'usage de le lier au mot positif par un *tiret* est fondé, sans doute, sur l'intention de faire sentir que cette addition est purement matérielle, qu'elle n'empêche pas l'unité du mot, mais qu'il doit être répété trois fois, ou qu'il faut

du moins y attacher le sens qu'il aurait par la triple répétition.

Quant aux adverbes *bien* et *fort*, ils ne sont jamais liés au positif par un tiret, parce que, d'eux-mêmes, ils expriment le sens superlatif.

SECONDE PARTIE.

Examen critique des Fables de Krasicki traduites du polonais par M. Gravin, professeur de langue française au Corps des Cadets à Kalisz.

Si l'on en excepte Antoine Gorecki et Julien Niemcewicz, aucun des nombreux fabulistes dont la Pologne s'honore ne s'est placé à la hauteur de l'immortel Krasicki. Plein de l'étude du bon La Fontaine, le fabuliste sarmate en a le naturel et l'aimable simplicité; et si, comme on l'a dit, le bon homme, en peignant la nature, a gardé son pinceau, on est forcé de convenir qu'il l'a cédé plus d'une fois à l'archevêque de Gnesne. Ces deux génies, en effet, étaient dignes de se communiquer, et le poète polonais, pour me servir de l'expression de François Dmochowski, n'a pas trompé la confiance du fabuliste français. C'est partout la même grâce, la même naïveté, le même bonheur dans le choix des idées et des expressions, au point qu'on ne sait lequel on doit le plus admirer du maître ou du disciple. Les Fables de Krasicki sont en Pologne ce que sont en France celles de La Fontaine, un ouvrage populaire et classique; elles instruisent la jeunesse, amusent les vieillards et font le charme de

tous les âges : sanctionnées par le tems, elles resteront toujours comme un des plus beaux monumens élevés à la gloire de la littérature polonaise.

Trente ans se sont déja écoulés depuis la mort de cet illustre écrivain, et, soit qu'hérissée de difficultés, la langue polonaise ait rebuté jusqu'à-présent ceux de nos compatriotes qui auraient voulu l'étudier, soit que, moins répandue que celles des autres peuples de l'Europe, elle ne leur ait offert qu'un faible intérêt, la France semblait être condàmnée à ne connaître jamais les productions littéraires d'une nation si intéressante, si long-tems dévouée à notre patrie, parce qu'elle était aussi la sienne, et qu'une communauté de triomphes, de succès et de revers, et sur tout de nombreux bienfaits recommandent d'une manière toute spéciale à nos plus affectueux souvenirs, et dont la littérature, richement dotée par des écrivains distingués, ne nous paraît point indigne des investigations des littérateurs français.

Il était réservé à notre époque de voir réaliser les voeux que nous émettons. Des Français, hommes de lettres par vocation ou par l'effet des circonstances, émigrés en 93, ou transplantés sur le sol hospitalier de la Pologne pendant les guerres d'Allemagne et de Russie, ou forcés de s'expatrier lors des horribles réactions de 1815, ont cru ne pouvoir mieux s'acquitter des devoirs de la reconnaissance, qu'en se livrant à l'étude d'un des plus beaux idiomes modernes issus de la langue slave, idiome aussi libre dans son allure que l'était naguère le vaillant peuple qui le parle. Leurs efforts ont été couronnés de succès, et parmi les traductions plus ou moins fidèles de divers

ouvrages polonais, nous aimons à distinguer celle des fables de Krasicki par M. de Vienne.

Excité par son noble exemple, M. Gravin publie, sous les auspices de S. A. I. Madame la princesse de Lowicz, aussi empressée à protéger les lettres qu'infatigable à secourir l'infortune, une nouvelle traduction en vers des fables du prince des poètes polonais. Cette traduction, si nous en jugeons par les douze premières fables que nous avons sous les yeux, n'est pas sans mérite, car dans quelques endroits, le traducteur a lutté heureusement avec son modèle; cependant, en général, son style est diffus, languissant et monotone. On ne reconnaît pas à ces tournures forcées, à ces épithètes oiseuses, placées par le seul besoin de la rime, la physionomie vive et animée du poète polonais. Mais que dire de ces expressions surannées, de ces fréquens solécismes, de ces contre sens grossiers qui prouvent combien peu M. Gravin a saisi le génie de la langue polonaise; de ces enjambemens ridicules que nos modernes Rabelais voudraient remettre en usage, comme si la mission de quelques têtes creuses était de faire rétrograder une langue bienfaite vers les siècles de barbarie; de ces défauts que Boileau, dans son Art poétique, fait un mérite à Malherbe d'avoir sagement évités?

„Les stances avec grâce apprirent à tomber,
„Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.“

Quelques exemples, pris au hasard, vont nous servir de preuves. Voici comment le traducteur s'exprime dans la dédicace qu'il adresse aux enfans.

„O vous qui négligez *tous les égards possibles*
„Pour *courir par élans* après quelques joujoux,
„*Des joujoux* qui bientôt *deviennent invisibles.*

Il suffit de se connaître tant soit peu en poésie, pour voir que rien n'est moins poétique que *tous les égards possibles;* mais outre que cette tournure est de la prose toute simple, nous oserons demander à l'auteur ce qu'il a entendu par *négliger des égards?* La jeunesse néglige trop souvent ses devoirs; elle oublie les égards qu'elle doit à ses père et mère, à ses instituteurs; mais nous ne pensons pas que égards puisse être employé pour devoirs, et M. Gravin nous paraît avoir mal rendu sa pensée. En outre, *courir par élans* n'est pas français, car s'il en était ainsi, on pourrait courir sans élans, ce qui est impossible. On dit bien qu'un cheval ne va que par élans, mais non qu'il court par élans. — *Après quelques joujoux, des joujoux qui deviennent invisibles:* voilà un solécisme et un franc galimathias tout-à-la-fois. La répétition de *joujoux* est puérile et vicieuse; deux déterminatifs pour un mot qui en avait assez d'un, et surtout un déterminatif disparate, sont du plus mauvais effet. Dire que des joujoux que l'on casse, que l'on perd, deviennent *invisibles,* c'est abuser de l'acception des mots et torturer la langue qu'avant tout, il faut savoir respecter.

Dans la fable du jeune et du vieux Renards, on lit:

Un renard encor jeune, *ignorant* de la chasse,
Se réjouissait follement
D'avoir un poil nouveau pour la saison *de glace.*
Le vieux dit: *sureté hait pareil ornement.*

Ignorant de la chasse est un contre-sens; cela signifie que le jeune renard ne savait pas chasser, ce qu'assurément l'auteur n'a pas voulu dire. Ce n'est pas non plus ce qu'exprime le *nies'wiadomy mis'liwgch rzemiosta* de Krasicki: Le renard ignorant qu'il y eût des chasseurs, est ce qu'il fallait dire. On dirait à la lecture de ces vers que l'auteur s'est évertué à versifier quelque traduction littérale et fautive. *Saison de glace, sureté hait pareil ornement,* sont des expressions que réprouvent également le bon goût, l'harmonie, la grammaire et la logique.

M. de Vienne se montre bien autrement poète, lors qu'il dit dans la même fable:

„Un renard, jeune encor, ignorant les chasseurs,
„Voyait avec orgueil s'arrondir sa fourrure.
„Ne vous flattez pas tant! cette vaine parure,
„Lui dit un vieux matois, cause tous nos malheurs.

Il ne s'agit pas, pour être bon traducteur, de s'en tenir à la lettre de l'original; c'est la pensée qu'il faut traduire, c'est la vérité du sentiment qu'il faut rendre; et voilà en quoi les fables de M. de Vienne sont supérieuses à celles de M. Gravin.

Il est aussi un défaut que l'auteur aurait dû éviter dans ses vers, c'est de donner aux mots plus de syllabes qu'ils n'en ont, comme dans: — c'est la *viande* et non l'agnelet qu'il regrette, — Portant d'une mine *altière*, etc., où *viande* a trois syllabes et *altière* quatre.

Nous terminerons cette analyse, que nous pourrions prolonger, si nous n'étions restreints par les bornes de ce journal, en fesant observer que jamais le vers ne doit courir sur le vers, comme dans ceux-ci:

..... Et comment te plait-elle
Cette superbe selle?

Et dans un autre endroit:

(et comme c'est l'usage
Dans *le siècle vivant*),

Le siècle vivant pour le siècle où nous sommes, n'est pas du tout heureux, puisque c'est un vrai barbarisme.

Malgré les défauts que nous reprochons à l'ouvrage de M. Gravin, nous aimons à reconnaître que quelques-unes de ses fables se distinguent par la facilité et l'élégance du style. Nous nous plaisons à citer la suivante comme un modèle de difficulté vaincue.

„Tu pleures dit un *jeune* à certain vieux serin;
„N'as-tu pas à présent mieux ici qu'au boccage? —
„La cage est ton berceau, reprit le vieux, c'est bien.
„J'étais libre, et je pleure aujourd'hui d'être en cage *).

---

*) Nous n'avons ni l'avantage de connaître les fables de Krasicki ni l'honneur d'être connu de M. Gravin, mais il nous est impossible de porter de son talent de poète un jugement favorable sur les échantillons que nous en fournit notre érudit correspondant. Nous admettons le mérite de la difficulté à vaincre dans les quatre vers du poète sarmate, mais nous ne saurions admettre que le traducteur ait vaincu avec succès, ou bien les vers de Krasicki sont de très-mauvais vers. Voyons plutôt.

Tu pleures, dit *un jeune* .... un jeune quoi? Sans doute la langue française peut substantifier un adjectif *et vice versa*, mais tout a des bornes, toute règle a ses exceptions, et l'adjectif *jeune* est du nombre de ceux qu'on ne substantifie point. On dit, il est vrai, *j'aime autant le jeune que le vieux;* mais il faut que le substantif homme ou chose ait été prononcé; ce qui n'est pas le cas dans le

Dire que l'auteur n'a pas mis plus de vers que dans l'original, qu'il a rendu entièrement l'idée du poète, malgré la difficulté que présente la concision de la langue polonaise, qui, à cet égard, ne le cède point à la latine, c'est en faire suffisamment l'éloge, et l'avertir qu'avec du travail et de l'étude, il peut encore se rendre digne de son modèle *).

Flaget.

Schiller et D'Aubigné.

On se demandera peut-être ce qu'ont de commun un des plus grands poètes de l'Allemagne et un vieil historien français assez peu connu, quoique fort digne de l'être. Rien, sans doute, dans leur vie, dans leurs aventures, dans leurs ouvrages; mais il y a une comparaison intéressante a établir entre eux, au sujet d'une scène dramatique que d'Aubigné raconte comme réelle, et que Schiller a inventée, dans une de ses tragédies. Que l'Allemand en ait emprunté l'idée au français, c'est ce qui ne paraîtra

---

mauvais vers que nous critiquons. Là ne se borne point notre critique: *n'as-tu pas à-présent* est un hémistiche archi-prosaïque; *la cage est ton berceau, et je pleure aujourd'hui d'être en cage,* tout cela est du plus mauvais effet, et ne prouve ni goût ni abondance d'expression, ni richesse de style. Nous pensons que M. Flaget, dont nous connaissons la plume facile et le jugement éclairé, s'est montré beaucoup trop indulgent.

*) Ce conseil convient à tout le monde. *Rédacteur.*

guère probable, si l'on considère la différence des tems, des lieux et des langues; mais le fait de la rencontre du poète avec l'historien existe; et ce doit être un don de la vraie poésie que de deviner la force et la grandeur de la nature humaine. Il ne faut donc pas s'étonner, si cette confidente des hautes pensées et des nobles sentimens trouve de son côté les actions et les scènes du drame de la vie. Dans cette coïncidence de la fiction avec la réalité, je ne pourrais voir qu'une preuve de plus du profond génie de Schiller, qui a su si bien comprendre les caractères et les situations.

Guillaume Tell est un des plus beaux ouvrages du poète allemand. C'est là qu'on voit la tragédie historique se développer dans toute sa grandeur et sa magnificence. Le premier acte est destiné à peindre l'oppression qui pèse sur la Suisse, les ressentimens qui s'amassent dans les coeurs, et les menaces d'une prochaine explosion. Un de ceux qui sont le plus affligés des maux de la patrie, c'est un paysan suisse, Werner. Sa femme a compris ses chagrins, et c'est elle qui va le décider à une révolution hardie et généreuse. Après quelques propos où elle lui rappèle les dangers qui le menacent, elle lui adresse ces paroles que les mauvais vers qui suivent ont du moins le mérite de traduire fidèlement.

Gertrude.

Ecoute-moi — personne ici qui ne gémisse
Des fureurs de Gessler et de son avarice.
Ne doute pas non plus que les autres cantons
Ne soient las comme nous de tant d'oppressions,
Et n'invoquent un terme à leurs longues souffrances.

Si nous avons Gessler avec ses violences,
Landberg n'en fait pas moins sur l'autre bord de l'eau,
Et nous ne voyons plus arriver un bateau
Qui n'apporte avec lui le bruit de nouveaux crimes,
Et les gémissemens de nouvelles victimes.
Partant il serait bon que quelques gens de coeur
Tinssent conseil entre eux dans le commun malheur,
Avisant à briser un joug insupportable,
Et Dieu, crois-moi, Werner, leur serait secourable;
Dieu ne délaisse pas le plus juste parti.
Dans Uri n'as-tu pas quelque sincère ami
A qui tu peux t'ouvrir en toute confiance?

Werner.

J'y connais bien des gens d'une grand influence,
Bien des gens résolus, d'un coeur vaillant et droit,
Qui me sont attachés par un lien étroit ....
De pensers périlleux, ô femme, quel orage
Dans mon sein calme encore éveille ton langage!
De mon âme tu m'as montré la profondeur;
Ce que je n'osais voir dans le secret du coeur,
Ta langue hardiment l'apporte à mes oreilles!
As-tu bien entrevu ce que tu me conseilles?
C'est la guerre sauvage et le bruit des clairons
Que tu veux appeler au sein de nos cantons.
Nous, peuple de pasteurs, peuple faible et paisible,
Braver de l'empereur la colère terrible!
Un prétexte facile est tout ce qu'on attend,
Sur ce pauvre pays pour lâcher à l'instant
De farouches soldats la horde sanguinaire,
Exercer en vainqueur l'affreux droit de la guerre,
Et briser, sous couleur de justes chatimens,
De notre liberté les anciens monumens.

Gertrude.

Vous savez manier la hache et l'arbalète,
Et pour l'homme vaillant l'aide du ciel est prête.

Werner.

Gertrude, que la guerre autour d'elle a d'horreurs!
Elle tue à-la-fois, et troupeaux et pasteurs.

Gertrude.

Ce que le ciel envoie il faut qu'on le subisse;
Nul noble coeur ne doit supporter l'injustice.

Werner.

De ta neuve maison l'aspect te réjouit;
La guerre de ses mains la brûle et la détruit.

Gertrude.

Si je savais mon âme à ces biens asservie,
Moi-même, je voudrais y porter l'incendie.

Werner.

Tu crois à la pitié...! cet horrible fléau
Ne fait pas même grâce á l'enfant au berceau.

Gertrude.

L'innocence là-haut trouve les bras d'un père.
Werner, vois en avant, es non pas en arrière.

Werner.

Nous, du moins, nous pouvons mourir en combattant,
Mais vous, femmes, mais vous! quel destin vous attend!

Gertrude.

Le dernier choix est libre au plus faible des êtres;
Un saut dans ce torrent et me voilà sans maitres!

Werner.

Celui qui sur son coeur presse un si noble coeur
Saura pour ses foyers combattre avec valeur;
Il ne craint d'aucun roi l'armée et la puissance.

Quelle grandeur et quelle simplicité héroïque dans cette scène! comme Gertrude, sûre et fière de son mari, prend l'initiative d'un dessein hasardeux et le pousse à la plus hardie des révolutions! les dangers d'une femme aimée peuvent arrêter un homme de coeur, mais non lorsqu'elle s'y associe, et que, satisfaite d'avoir rempli son rôle de généreuse conseillère, elle ne demande plus qu'à partager toutes les chances du sort. C'est elle qui, plus que Werner encore, ressent l'oppression autrichienne; c'est elle qui veut voir son pays libre, et libre par son mari, c'est elle qui lève tous ses scrupules et écarte toutes ses craintes. Certes la poésie prend là un noble langage; et c'est ainsi, ce me semble, qu'on doit la concevoir, vraie et idéale à-la-fois, comme la sculpture des Grecs.

Dans l'histoire de D'Aubigné se trouve une pareille scène, et, à mon sens, plus éloquente et plus admirable; elle est l'entrée aux guerres religieuses de France. Les persécutions continuaient contre les protestans; on les brûlait juridiquement; on les massacrait dans des émeutes populaires, et long-tems ils avaient supporté tant de souffrances et de supplices avec la ferveur et la force de l'enthousiasme religieux; mais les hommes ne se résolvent à être martyrs que tant qu'ils sont faibles. Durant ces années d'afflictions où tant de confesseurs avaient scellé leur foi de leur sang, par ces persécutions mêmes, le

parti protestant avait grossi, et il s'était recruté de puissans seigneurs, le prince de Condé, l'amiral de Coligny, Dandelot et le cardinal de Chatillon, ses frères et plusieurs autres. Coligny était par sa réputation, sa capacité et sa puissance, un homme dont l'exemple devait être influent. On le pressait de prendre les armes; il s'y refusait. D'Aubigné nous raconte ce qui l'y décida.

„L'amiral de Coligny trouvait le passage de ce Rubicon si dangereux, qu'ayant, par deux jours, contesté contre ses amis et, par doctes et spécieuses raisons rembarré leur violence et les avoir étonnés de ses craintes, il n'y avait comme plus d'espérance de l'émouvoir .... ce notable seigneur, deux heures après avoir donné le bonsoir à sa femme, fut réveillé par les chauds soupirs et sanglots qu'elle jetait. Il se tourna vers elle, et, après quelques propos, il lui donna occasion de parler ainsi: — C'est à grand regret, Monsieur, que je trouble votre repos par mes inquiétudes; mais étant les membres du Christ déchirés comme ils sont, et nous de ce corps, quelle partie peut demeurer insensible? Vous, Monsieur, n'avez pas moins de sentimens, mais plus de force à les cacher. Trouverez-vous mauvais de votre fidèle moitié, si, avec plus de franchise que de respect, elle coule ses pleurs et ses pensées dans votre sein? Nous sommes ici couchés en délices, et les corps de nos frères, chair de notre chair, et os de nos os, sont, les uns dans les cachots, les autres par les champs, à la merci des chiens et des corbeaux. Ce lit m'est un tombeau, puisqu'ils n'ont pas de tombeaux. Ces linceuls me reprochent qu'ils ne sont pas ensevelis. Je n[illegible]merais ici les prudens discours des-

quels vous fermez la bouche à vos frères; leur voulez-vous aussi arracher le coeur et les faire demeurer sans courage comme sans réponse? Je tremble de peur que telle prudence soit des enfans du siècle, et qu'être tant sage pour les hommes ne soit pas être sage à Dieu qui vous a donné la science de capitaine. Pouvez-vous, en conscience, en refuser l'usage à ses enfans? Vous m'avez avoué qu'elle vous réveillait quelquefois: elle est le truchement de Dieu. Craignez-vous que Dieu vous fasse coupable en le suivant? L'épée de chevalier, que vous portez, est-elle pour opprimer les affligés ou pour les arracher des ongles des tyrans? Vous avez confessé la justice des armes contre eux; pourrait bien votre coeur quitter l'amour du droit pour la crainte du succès? C'est Dieu qui ôta le sens à ceux qui lui resistèrent sous couleur d'épargner le sang. Il sait sauver l'âme qui se veut perdre et perdre l'âme qui se veut garder. Monsieur, j'ai sur le coeur tant de sang versé des nôtres. Ce sang et votre femme crient au ciel vers Dieu et en ce lit contre vous, que vous serez meurtrier de ceux que vous n'empêcherez point d'être meurtris."

L'amiral répond: „Puisque je n'ai rien profité par mes raisonnemens de ce soir sur la vanité des émeutes populaires, la douteuse entrée dans un parti non formé, les difficiles commencemens, non contre la monarchie, mais contre les possesseurs d'un état qui a ses racines envieillies, tant de gens intéressés à sa manutention, mais nulles attaques par dehors, générale paix, nouvelle et en sa première fleur, et, qui pis est, faite entre les voisins conjurés et faite exprès à notre ruine, puisque les défections

nouvelles du roi de Navarre et du connétable, tant de force du coté des ennemis, tant de foiblesse du nôtre ne vous peuvent arrêter, mettez la main sur votre sein, sondez à bon escient votre constance, si elle pourra digérer les déroutes générales, les opprobres de vos ennemis et ceux de vos partisans, les reproches que font ordinairement les peuples quand ils jugent les causes par les mauvais succès, les trahisons des vôtres, la fuite, l'exil en pays étranger; là, les choquemens des anglais, les querelles des allemands, votre honte, votre nudité, votre faim et, qui est plus dur, celle de vos enfans. Tâtez encore si vous pouvez supporter votre mort par un bourreau, après avoir vu votre mari traîné et exposé à l'ignominie du vulgaire, et pour fin, vos enfans infâmes, valets de vos ennemis accrus par la guerre et triomphans de vos labeurs. Je vous donne trois semaines pour vous éprouver, et quand vous serez à bon escient fortifiée contre tels accidens, je m'en irai périr avec vous et avec nos amis."
L'amirale répliqua: „Ces trois semaines sont achevées. Vous ne serez jamais vaincu par la vertu de vos ennemis. Usez de la vôtre, et ne mettez point sur votre tête les morts de trois semaines; je vous somme, au nom de Dieu, de ne nous frauder plus, ou je serai témoin contre vous en son jugement."

Où trouver un style plus savant et plus vigoureux, plus de courage et de noblesse dans la pensée, plus de précision et d'énergie dans l'expression? en rapprochant ce passage de la scène de Schiller, on voit bien que le poète allemand n'en a pas eu connaissance; si le fond est tout-à-fait le même, la forme ne se ressemble pas; et

la différence se révèle surtout dans le caractère de Coligny et celui de Werner: comme la femme du paysan suisse, la femme de l'amiral prend sur elle de donner un conseil plein d'un périlleux avenir. Ce que n'avaient pu obtenir de Coligny ses frères et ses compagnons, elle l'obtient: et ce vieux capitaine, qui a regardé en face tous les dangers et tous les malheurs, se décide, puisqu'elle le veut, à aller périr avec elle, avec ses amis. Mais la parole de l'amiral est plus ferme et plus haute que celle du paysan suisse. Werner, quoique son coeur fût plein d'amertume, n'avait pas osé envisager le projet d'une révolte; la première pensée distincte ne lui en vient que par sa femme, et sa résolution ne croît et ne s'affermit qu'à mesure que les réponses de Gertrude sont plus pressantes et plus animées. Coligny avait tout prévu et il ne semblait qu'attendre dans les siens une pareille détermination pour se lancer dans cette longue tempête.

D'Aubigné, auteur d'une histoire universelle d'où est tiré ce passage, et de plusieurs autres ouvrages, fut l'écuyer d'Henri IV. Brave entre les braves, protestant intraitable, homme d'honneur jusqu'au rigorisme, fesant des vers, sachant le grec, le latin, l'hébreu, il eut une vie pleine d'aventures et de traverses, mais pleine aussi d'actes d'un éclatant courage et d'une incorruptible probité. Il avait reçu de son père une de ces consécrations qui ne s'effacent jamais. Passant à Amboise, dans le moment où l'on voyait encore exposées les têtes des conjurés, son père s'écria: „les bourreaux! ils ont décapité la France.“ Puis il lui mit la main sur la tête, en lui disant: „mon enfant, il ne faut pas épargner ta tête après la mienne,

pour venger ces chefs pleins d'honneur, dont tu viens de voir les têtes. Si tu t'y épargnes, tu auras ma malédiction.

Ces souvenirs ne s'éteignirent jamais dans le coeur de D'Aubigné; et, sous Louis XIII. lorsque, tombé dans la disgrace, il défendait encore les libertés des protestans, on disait de lui: „le roi ne sera jamais absolu tant que D'Aubigné vivra.“

N'est-ce point une erreur, ou du moins une grande singularité de la nature, qu'un homme si dévoué aux réligionnaires ait eu pour petite fille Madame de Maintenon, si ardente à les persécuter?

Aux romantiques *).

T'is not poetry, but prose run mad.
Ce n'est pas la poésie, mais la prose devenue folle.

La vieillesse de l'art ressemble à son enfance:
Ainsi, des novateurs guide présomptueux,
Le romantisme obscur veut importer en France
D'un Apollon bâtard le culte monstrueux.

La mythologie éternelle
Voit chaque jour vieillir ses classiques appas:
La nature, toujours nouvelle,
Des anciens éclaire les pas.

---

*) La grande distinction à établir en littérature me paraît être le bon et le mauvais; il faut en revenir à ce mot cité depuis long-tems: „Tous les genres sont bons, hors le genre

Que l'on nous fasse un nouveau code
Cher à des esprits inconstans :
Si Lord Byron est à la mode,
Homère a conquis tous les tems !

Mais quoi ! grâce aux Corneille, aux Racine, aux Voltaire,
Tant de chefs-d'oeuvre enfin ont blasé notre goût,
Que, pour être sûr de nous plaire,
Il n'en faut pas avoir du tout.

En cherchant le nouveau l'on arrive au bizarre :
Thalie en pleurs voudrait nous couvertir ;
Et Melpomène apprend, par un effort plus rare,
Des scènes à nous divertir.

D'une triste et froide manie
La stérile fécondité
Remplace la mâturité
Des fruits immortels du génie.

L'emphase de Brébeuf, le style précieux
Reproduisent leur étalage ;
Et, dépourvus de sens, les mots ambitieux
Aux nains de l'Hélicon servent d'échafaudage.

---

ennuyeux." Aussi ces stances ne s'adressent point à ces romantiques justement admirés, qui ont avec nos grands classiques l'affinité incontestable du génie ; mais à ces romantiques à la suite, le *servum pecus* du genre, qui n'ont rien de neuf que le néologisme, rien d'original que l'affectation, rien de remarquable que l'ennui.

Lord Byron n'est ici nommé que pour signaler un des modèles célèbres que ces prétendus romantiques imitent si mal : mais en l'opposant à Homère, c'était déja le placer assez haut, même en le fesant pâlir devant cette vieille gloire des siècles.

O vous, romantiques esprits,
Don Quichotes errans, armés à la légère,
La littérature étrangère
Est fort étrange en vos écrits!

D'un nouvel art vous promettez l'aurore;
Mais, dans vos vers obscurcis de vapeurs,
Nos yeux lassés n'aperçoivent encore
Qu'un crépuscule aux trompeuses lueurs.

De points officieux enrichessant vos pages;
De grands blancs à leur tour vous secondent si bien,
Que les plus beaux endroits de vos divins ouvrages,
Sont ceux où vous ne dites rien.

Des tintemens aigus de la cloche rustique
Cessez, pour un instant, de fatiguer les airs;
Que la triste chouette, en ce manoir gothique,
Epargne à nos ennuis ses nocturnes concerts!

Je sais qu'un revenant est pour vous plein de charmes,
Que vos géans, vos nains peuvent avoir leur prix ....
Mais tous vos vains efforts pour arracher nos larmes,
Si l'on ne bâillait pas, exciteraient le ris.

Vos vierges, vos brigands, vos héros en délire
Ramènent vers minuit un éternel sabbat;
Quand je m'apprête à fuir votre cruel vampire,
Je trouve un spectre affreux à côté d'un grabat.

Faites-nous grâce enfin de tant de barbaries!
J'aimerais mieux Caron que vos pâles geoliers,
Vos bourreaux sont pour moi pires que les Furies,
J'irais chez la Sibylle oublier vos sorciers....

Si quelquefois, dit-on, s'endort le bon Homère,
Je m'éveille aux transports que fait naître son art;
Et ce léger sommeil, certes, je le préfère
Aux lourdes visions de votre cauchemar.

Quand les ombres du soir *glissent l'une après l'une*;
Egarez votre essor loin de cet horizon;
Et, poussant l'hippocriffe au pays de la lune,
Puissiez-vous, comme Astolphe, y trouver la raison!

Nestor de Lamarque.

Pour amuser nos lecteurs, à la suite de l'excellent morceau classique que nous venons de leur donner sur les romantiques, nous croyons devoir leur offrir la pièce suivante, tout-à-fait dans le goût des novateurs, et qui, faite avec beaucoup de talent, montre tout le ridicule de l'exagération que la médiocrité présomptueuse ose appeler un progrès. Quel progrès que celui qui nous traînerait à reculons vers la barbarie des premiers âges de notre belle littérature! — Non, non, Messieurs; nous voulons avancer avec le siècle; mais comme la liberté doit être égale pour tous, vous pouvez continuer à reculer, si tel est votre bon plaisir, pourvu que vous consentiez d'assumer sur vos têtes tout le ridicule que le bon goût et la raison ne vous disputeront pas.

Lettre de Chauvin le romantique à son père.

Romance.

Air de la complainte de Jausion.

Cette lettre, mon cher père,
Est pour savoire de vous
Comment que ça va chez nous,
Tant qu'à moi elle est prospère,
Depuis que, finalement,
J'ai quitté le régiment.

Mon estile pistolaire
Est pus malin qu'autrefois,
Depuis que je suis bourgeois
J'mai foncé sur la grammaire;
Vu que j'me suis fait roman-
tique à la mod' d'à-présent.

Pour être un bon romantique
Faut êt' sensibe et barbu,
Avoir un chapeau pointu,
Figure mélancoliqne,
Rêver dans n'un coin tout seul,
Et toujours la larme à l'oeil.

Pour la barbe je m'en pique,
Pour sensibe je l'entends;
La païse dans le temps
L'a démontré sans réplique,
Sans compter ma passion
Pour la belle Jeanneton.

On dit que les romantiques
Sont féroces et cruels,
N'aimant que les criminels,
Enragés et frénétiques,
J'en ai peu vu cependant
Qui tuerait même un enfant.

Quand un romantic compose,
Faut pas qu'ça ait l'air de vers,
Faut écrir' tout à l'envers,
Aussi bien en vers qu'en prose,
Faire des mots tout exprès,
Qu'est souvent pas du français.

J'ai d'abord eu bien du male
A me plier mon talent
A ce nouveau sangement;
A-présent ça m'est égale,
Si j'm'étais pas décidé,
Chauvin était enfoncé.

Voulez-vous que, mon cher père,
Je vous donne en ce moment
Un morceau bien anivrant
Dans ma nouvelle manière;
Tant moins que vous comprendrez,
Tant plus vous admirerez.

Sur le clocher du village,
Quand la lune est perpendi-
culair', d'un point sur un i,
C'est une parfaite image;
Pour ceux qu'écrit coulament,
Y a rien de pus ressemblant.

Le zéphir, que son haleine
Rend bouffi, soufflant, joyeux,
Sur les bosses de monts bleus,
Sur le dos verd de la plaine,
Passe, et l'oeil gris du matin
Clignotte un r'gard incertain.

Pour lors l'aurore naissante
De ses rayons jaunissans,
Des prés verts jaunit les flancs,
Des monts bleus jaunit la pente
Jaune, sans comparaison,
Comme un coing est l'horizon.

On voit une jaune fille
Auprès d'un jaune berger,
Dedans n'un jaune verger
Dont, sur leurs fronts jaunes, brille
La jaune clarté d'un jour
Ephémer', comm' leur amour.

Au banquet de la nature,
Tandis que ce couple heureux
Puise, la mort aux creux yeux
De leurs jours rompt la couture,
Et sous ces mêmes monts verts
Ils seront rongés de vers.

Près d'eux est une tourelle
Gothique, d'un vieux châteaux,
Ebréchés sont ses crénaux
Comme les dents d'une vieille;
On voit sortir de ses trous,
Noirs corbeaux et hiboux roux.

Cette fleur ou l'oeil se pose
A pali sous le regard,
Détournez-en vos yeux, car
Ce n'est déjà plus la rose;
Excusez, si par respect,
Je n' vous dis pas qu'est-ç' que ç'est.

Savez-vous c' que c'est qu'un' femme:
C'est une gamme d'amour,
Dont tous les tons tour-à-tour
Font rire ou pleurer notre âme;
On joue difficilement
Juste de cet instrument.

Une chose qui m'endève:
C'est q'quand il est amoureux,
L'romantique langoureux
N'est jamais heureux qu'en rêve;
C'est pas assez suffisant
Pour moi qu'est entreprenant.

C'est pas que j' sois difficile
Car je n' demande qu'un pot
De lait, pourvu qu'il soit chaud;
Puis rentrant au domicile,
J'aime à trouver vers le soir,
Dedans *mon lit un oeil noir.*

C'est le seul oeil qui me touche,
Mais en faut pour tous les goûts;
J'en connais un parmi nous
Qui préfér' qu'un oeil soit louche,
Sous prétexte qu'c'est plus beau
Qu'un rayon d' soleil dans l'eau.

Un des nôtres, mon cher père,
Ces jours-ci vient de donner
Un drame qui sans l'vanter
Enfonc' Racine et Voltaire;
On n'a pas vu d'puis longs-tems
Un pareil enfoncement.

Vous y voyez dona Sole
Qui parle avec trois amans,
Un vieux, un roi, un brigand,
C'est du brigand qu'elle est folle;
De tout temps le sexe a fait
Grand cas d'un mauvais sujet.

Mais le vieillard colérique,
Stupide et même brutal,
Dans on bouillon conjugal
Donne aux époux la colique;
Qu'on les voit se trémousser
Comm' des rats empoisonnés.

D'après ce succès prospère,
On a traité sans façon
De gamin, de poliçon,
Corneil, Racine et Voltaire;
Et preuv' qu'ils sont confondus
C'est qu'ils n'ont pas répondu.

J'pourrais pendant trois semaines
Ecrire de la façon,
Et sans préparation
Dessus toutes les emblêmes,
Car je fais sans vanité
L'romantisse à volonté.

Pourtant d'la scène tragique
Je n'embouche pas la trom-
pette, mais de la chanson
Je vise le grand classique,
Et je veux me résumer
Pour enfoncer Berenger.

SUR LE PERSONNAGE COMIQUE D'ARLÉQUIN.

Un comédien italien, arrivé en France avec sa troupe, sous le règne de Henri III, fréquenta, dit-on, la maison du président de Harlai grand amateur de ces facéties, et il fut surnommé par ses camarades *Arlechino*, le petit Harlai, ce qui lui donna occasion de dire un jour à ce magistrat: „Il y a parenté entre nous au cinquième degré, vous êtes harlai premier et je suis harlai-quint." C'est à cette circonstance qu'on rapporte l'origine du nom d'Arlequin. Cependant Court de Gebelin, auteur du Monde primitif, rejète une telle étymologie, parce que le fait sur lequel elle est fondée ne lui paraît pas assez avéré et qu'il s'accorde peu d'ailleurs avec les moeurs graves et austères du président de Harlai; il pense qu'Arlequin est un mot composé de l'article *al* ou *l* s'est changé en *r*, et du diminutif de *lecco*, *lecchino*, qui, en italien, désigne un homme adonné à la gloutonnerie, défaut particulier à cet acteur et que l'on reprochait jadis à la nation qu'il représente. En effet, il se montre constamment

avec ce défaut sur la scène de sa patrie où il semble n'exister que pour manger; mais en s'établissant en France, il s'en est un peu corrigé: il s'est aussi amendé sur son penchant à la bouffonnerie. Ce qu'il y avait de trop grossier dans ses habitudes a été modifié par l'heureuse influence de ce pays. Enfin son esprit et sa malice se sont accrus, peut-être par l'effet de la même influence, et sont devenus les traits distinctifs de son caractère. Florian est le seul auteur qui se soit avisé de lui attribuer des qualités contraires: il lui a prêté de la timidité et de la bonhomie; il en a fait tour-à-tour un bon fils, un bon époux, un bon père, et il a su le rendre intéressant dans ces diverses transformations. Il faut avouer pourtant qu'une pareille innovation, quoique justifiée par le succès, n'en est pas moins une faute capitale; car il n'est jamais permis de dénaturer à ce point des moeurs consacrées au théâtre. Et d'ailleurs Arlequin a perdu beaucoup plus qu'il n'a gagné dans cette réforme. Le senti. ment fait un contraste trop bizarre avec son costume. Combien est préférable la joyeuse humeur qui l'anime sur le théâtre de Gherardi! C'est là qu'il est dans son élément véritable; tout ce qu'il y fait, tout ce qu'il y dit est frappé au coin de l'originalité la plus plaisante. Qui pourrait ne pas applaudir à ses nombreuses saillies, elles feraient rire un anglais attaqué du spleen. Boileau, qui se connaissait en bon-mots, les a louées, en désignant le recueil des pièces, dont elles font le principal mérite, sous le titre de *Grenier à sel.* Nous ne pouvons résister au plaisir d'en rapporter quelques-unes, dans la persuasion que nos lecteurs y trouveront leur part de jouissance.

„Hélas! dispensez-moi de vous raconter la mort de mon père. Le pauvre homme expira de douleur *de se voir pendre.*

„Un financier est un homme qui a passé du derrière de la voiture dans l'intérieur en évitant *la roue.*

„Le monde peut se diviser en trois parts: les trompeurs, les trompés et les trompettes.

„L'amour d'une femme est un sable mouvant sur lequel on ne peut batir que des châteaux-en-Espagne.

„On ne fait guère l'amour à Paris; on l'achète tout fait.“ Ce dernier mot a été mis, mal à-propos, sur le compte du spirituel marquis de Caraccioli, car il était imprimé avant que M. le Marquis eût appris à lire.

Le personnage d'Arlequin n'est point moderne comme son nom. Essayons de le prouver, en établissant sa généalogie. Il a certes plus de quartiers que le plus grand seigneur de l'Europe, et si, par hasard, il avait un brin d'orgueil, il serait raisonnable de le lui passer, quoique cela n'aille bien qu'aux sots. Arlequin descend en droite ligne d'une famille originaire du pays des *Osques*, transplantée dans la cité de Romulus où elle obtint une grande considération. Cette famille, qui n'a pas à se reprocher la flétrissure d'une mésalliance, est celle des *Sannions* ou bouffons qui jouaient les *fables atellanes,* ainsi nommées de la ville d'Atella d'où ils étaient venus, vers les premiers tems de la république, pour ranimer par leur gaîté les Romains découragés pendant une peste dévastatrice. C'est sans doute, en mémoire d'un tel service que ces comédiens ne furent jamais confondus avec les autres. Ils jouissaient de tous les droits de citoyen, et les jeunes

gens de condition se fesaient quelquefois un honneur de s'associer à leurs jeux scéniques. Plusieurs écrivains de l'antiquité, qui ont pris soin de nous raconter quelques-uns de leurs faits et gestes, notamment Cicéron, assurent qu'il n'y avait rien de plus divertissant. Leur costume, tout-à-fait étranger aux habitudes grecques et aux habitudes romaines, se composait d'un pantalon de diverses couleurs, avec une veste à manches pareillement bigarrée. Ils avaient la tête rasée, dit Vossius, et le visage barbouillé de noir, *rasis capilibus et fuligine faciem obducti.* Tous ces traits caractéristiques se trouvent retracés ou indiqués dans leurs portraits empreints sur des vases antiques qui sont parvenus jusqu'à nous, et l'on peut en conclure que jamais descendant de noble race n'a offert une ressemblance de famille aussi frappante que celle qui existe entre Arlequin et ses aïeux.

Les Sannions conservèrent toujours le privilège d'amuser les maîtres du monde, et ce privilège ne fut pas même suspendu par les guerres civiles qui déchirèrent Rome, comme s'il eût dû servir de compensation à tous les désastres. Un tyran qui ne voulait laisser aucune compensation à ses sujets, Tibère entreprit vainement de le faire cesser, en bannissant des acteurs si chéris. Il se vit obligé de les rappeler pour apaiser la multitude révoltée; tant il est vrai que les peuples tiennent beaucoup plus à leurs amusemens qu'à leurs droits, et il n'y a pas de vicissitude politique qui puisse les leurs enlever entièrement. Lorsque les hordes du nord fondirent sur l'Italie, l'empire éternel disparut, mais les Sannions restèrent. Leur gaîté pourtant sembla s'être perdue parmi les ruines.

Ils ne consacrèrent point aux plaisirs des vainqueurs un talent que ces barbares étaient indignes d'apprécier, et ils se contentèrent de reparaître dans les réjouissances annuelles du carnaval et dans les farces du moyen âge. *La Comedia dell' arte* vint enfin les relever de cette décadence et les rehabiliter dans une partie de leurs antiques fonctions. Ils prirent alors le nom de *Zanni* qu'ils ont encore en Italie, et qui est évidemment le même que celui de *Sannions*. Ils revêtirent aussi l'habit de trente-six couleurs affecté à ce genre de comédie qui représente les corporations individualisées, chaque losange servant à désigner une particularité locale. Ce que nous avons dit plus haut de l'emploi de cette bigarrure allégorique dans les fables atellanes prouve qu'elle n'est point d'invention moderne: nous croyons que son origine remonte aux Egyptiens qui habillaient ainsi leur dieu Monde.

(*Quitard.*)

Notice anecdotique sur la comtesse Potocka.

La belle comtesse Sophie Potocka était née à Constantinople, dans le quartier du Fanar, d'un Grec, boucher de profession, nommé *Cantacuzène*, qui prétendait descendre des empereurs de ce nom; et cet homme établissait sa descendance par des preuves qui valaient bien celles sur lesquelles la plupart des familles aristocratiques fondent leurs généalogies.

Cantacuzène devenu extrêmement pauvre fut contraint de vendre sa fille pour la somme de quinze cents piastres turques — environ 400 écus de Prusse — à un marquis français qui lui donna toute sorte de maîtres. Bientôt la jeune fanariote joignit le charme des talens les plus variés à ceux d'une beauté peu commune. Quelques mois après, le marquis quitta Constantinople emmenant son trésor oriental; mais pour ne point fatiguer la belle Sophie dont il était idolâtre, il voyagea à pétites journées. Arrivé à *Kaminieck*, forteresse russe située en Podolie, le marquis s'arrêta dans l'intention d'y prendre quelque repos.

Le comte de Witt, hollandais au service de Russie, et descendant du grand pensionnaire du même nom, était alors gouverneur de cette place. De Witt accueillit le marquis avec toute sorte d'égards, mais il ne put voir la jeune fanariote sans en devenir passionnément épris. Ayant bientôt appris la situation équivoque dans laquelle se trouvait Sophie, il fit naître l'occasion de l'entretenir tête-à-tête et il en profita pour lui proposer de lui donner un rang dans le monde en l'épousant. Le comte était bel homme, jeune, lieutenant-général et honoré de la faveur de Cathérine seconde. Sophie comprit qu'il valait mieux être sa femme que la maîtresse d'un marquis français, et elle accueillit avec empressement les offres de son nouvel admirateur.

Il était facile de prévoir que le marquis ne se dessaisirait pas facilement et volontairement d'une personne dont il avait acheté la possession quinze cents piastres et qu'il estimait à un bien plus haut prix. En conséquence

le général de Witt résolut de recourir à la ruse et il imagina le stratagème suivant. Un jour que le marquis était allé se promener à cheval hors des remparts, les ponts-levis furent levés, et les deux amans se rendirent à l'église, où ils furent unis par un pope russe. Lorsque le marquis reparut aux portes de la ville et qu'il demanda à y être introduit, un messager apposté à cet effet, lui rendit compte de ce qui s'était passé pendant son absence, et, pour compléter le dénouement, il lui montra le contrat et l'acte de mariage dressés en bonne forme.

Sans doute le marquis fut vivement affecté, mais il sentit qu'il ne ferait que se rendre ridicule en se répandant en plaintes et en menaces, et que la cour de France ne prendrait pas les armes pour lui faire rendre sa maîtresse; prévoyant aussi, peut-être, que la consommation avait précédé ou suivi de près la cérémonie du mariage, il prit sagement le parti de se résigner à sa perte; et, se rappelant ces vers d'un poète français:

„Le bruit est pour le fat, la plainte pour le sot;
„L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot."

il continua se route dès qu'on lui eut renvoyé ses gens et ses bagages; et sans doute que chemin fesant, il réfléchit plus d'une fois aux inconveniens de payer si cher une marchandise si difficile à garder.

Quelques années après cet étrange mariage, le comte de Witt, ayant obtenu un congé, alla visiter les différentes cours de l'Europe avec sa belle fanariote devenue excellence. Le comte Félix Potocki, grand-général et grand-maître de l'artillerie du royaume de Pologne, rencontra

monsieur et madame de Witt à Hambourg et devint éperdûment épris de cette dangereuse grecque.

En Pologne, obtenir un divorce est chose assez facile. Le clergé polonais sait qu'*il est avec le ciel des accommodemens;* il ne manque jamais de découvrir, dans une union qu'on veut dissoudre, des nullités canoniques; et, pourvu que l'or s'en mêle, l'affaire est bientôt arrangée au gré des parties intéressées.

Le comte Potocki, après s'être assuré de l'agrément de Sophie, dont la constance et la fidélité n'étaient pas les vertus de prédilection, se rendit un matin chez le comte de Witt: — „Général, lui dit-il, j'aime votre femme, et je ne puis vivre sans elle. Je sais que je ne lui suis pas indifférent, et il dépend de moi de l'enlever; mais je veux vous devoir mon bonheur. Voici deux papiers: l'un est un acte de divorce auquel il ne manque que votre signature, car vous voyez que la comtesse y a déjà apposé la sienne; l'autre est une traite de deux millions de florins sur mon banquier en cette ville. Si vous le voulez, signez l'un, prenez l'autre: nous pouvons arranger cette affaire à l'amiable, ou autrement, précisément comme cela vous conviendra.“

Le comte de Witt agit en homme sage, car soit que se rappelant l'aventure qui l'avait mis en possession de Sophie, soit que l'habitude d'une longue jouissance eût amorti ses feux, soit enfin que le ton décidée de son rival, dont la bravoure était connue, lui inspirât de la modération, le fait est qu'il se résigna d'assez bonne grâce, et Sophie fut vendue pour la seconde fois.

Nota. Le comte Felix Potocki était immensément riche; ses revenus s'élevaient, assure-t-on, à douze millions; c'est beaucoup plus que toute la fortune de certains petits princes souverains; mais il avait à un très-haut degré le goût de la dissipation, et la belle Sophie ne chercha pas à le modérer. Aussi de profusions en profusions, le revenu étant insuffisant, le capital se fondit peu-à-peu, et vers la fin de ses jours la comtesse ne vivait que du produit de ses intrigues politiques. On assure que l'empereur Alexandre, appréciant cet art de séduire qu'elle possédait en toute perfection, et qui avait survécu à la perte de ses charmes, le fit servir longtems dans les missions diplomatiques. Le gouvernement russe avait donné à la comtesse un sauf-conduit qui la protégeait contre ses nombreux créanciers et qui lui permettait de s'acquitter sans trouble des missions qu'on lui confiait. Il y aurait un beau roman à faire sur la vie de cette femme dont le plus grand mérite est d'avoir pu servir à soulager, par le produit de sa propre vente, la misère de son vieux père, et qui, après avoir été cédée, pour la somme énorme de deux millions de florins, finit ses jours dans la dépendance des gages que lui donnait un grand potentat!

BAGATELLES CURIEUSES.

Sur la population de la terre, naissances et décès.

On ne peut avoir que des données plus que conjecturales sur la population de la terre; mais rien ne prouve

cette vérité mieux que la diversité des opinions de ceux qui se sont occupés de cette matière, diversité qui est démontrée dans le petit tableau suivant qui présente synoptiquement le relevé de la plupart de ces opinions.

Chaque nombre exprime des millions.

Asie . .	600 -	500 -	580 -	500 -	360 -	330 -	240
Afrique .	100 -	150 -	80 -	30 -	60 -	70 -	30
Amérique	160 -	150 -	80 -	20 -	50 -	40 -	25
Europe .	140 -	153 -	160 -	150 -	170 -	172 -	140
Australasie	00 -	00 -	00 -	$\frac{1}{2}$ -	00 -	20 -	00

Il résulte de là que la première colonne donne un total général de population de 1000,000,000 d'habitans.

La seconde	de	953,000,000	-
La troisième	de	900,000,000	-
La quatrième	de	700,500,000	-
La cinquième	de	640,000,000	-
La sixième	de	632,000,000	-
Et la septième qui est de Volney,	de	437,000,000	-

On voit, dit l'auteur des amusemens philologiques d'où nous avons extrait cet article, on voit quelle divergence règne dans les diverses opinions; on sait d'ailleurs que Bushing portait l'Amérique à 160 millions, tandis que M. de Humboldt la réduit à 22. (estimation beaucoup trop basse, sans doute.) M. Goldberry met l'Afrique à 160 millions, tandis que M. Durand n'en compte que 50. On ne varie pas moins sur le compte de la Chine: Lord Macartney en porte la population à 333 millions; le père Amiot à 200; M. de Guignes à 100, les Russes à 70, et Tonnerat à 27. Voilà certes des variantes pour satisfaire tous les goûts, mais bien peu honorables pour

la science. Comment concilier tant de contradictions? la chose est-elle impossible? Oui ou non. Nous laisserons à de plus habiles que nous à débrouiller ce cahos, et nous n'offrons tout ces systèmes à nos lecteurs que comme objet de simple curiosité, persuadés qu'avec un peu de bon-sens, personne n'est la dupe de pareilles exagérations.

Pour compléter le tableau de ces rêveries, car on ne peut guère leur donner un autre nom, nous allons offrir un aperçu des naissances par an, par jour, par heure, par minute et par seconde sur toute la surface de la terre et sur celle de l'Europe en particulier. Nous l'avons extrait d'un journal napolitain, intitulé *l'Echo de la vérité*, titre qui n'a rien de commun avec l'article en question, puisqu'il n'est ici que *l'écho des conjectures.* — L'auteur prétend que sur le globe il nait:

par an	23,407,407	individus,
par jour	64,130	
par heure	2.632	
par minute	153	
et par seconde	7	

mais pour l'Europe, il donne, entre les naissances et les décès, les proportions suivantes:

	Naissances.	Décès.
par an . .	6,371,370	5,058,822
- jour . .	17,453	13,860
- heure	727	577
- minute . .	66	62
- seconde . .	1	1

(Entre mille objections que l'on peut faire sur ces proportions, nous hasarderons la suivante: — L'excédent des naissances est de 1,312.548 par an; mais si par seconde il *naît* et *meurt* 1 individu, où trouver l'excédent ci-dessus? — La réponse serait curieuse.)

Variétés.

La merveilleuse révolution qui vient de s'opérer à Paris en aussi peu de tems qu'il en faut pour représenter un drame de Schiller, devrait bien révolutionner le style de chancellerie qui, partout, a conservé quelque chose de la barbarie des 14e et 15e siècles. S. M. Louis Philippe I. roi des Français, que Dieu protège, a fait écrire ce qui suit: --- „*Donnons en mandement* à nos cours et tribunaux, corps administratifs et tous autres, que la présente Charte constitutionnelle *ils gardent et maintiennent*, fassent garder, observer et maintenir; et, pour le rendre plus notoire à tous, ils la fassent publier dans toutes les municipalités du royaume, et partout où besoin sera; et afin que ce soit *chose ferme et stable à* toujours, nous y avons fait mettre notre sceau.“

Il nous semble qu'à la trentième année du 19e siècle, il ne serait pas mauvais que l'on parlât bon français à la cour, et que dans ses *mandemens* le Roi donnât le salutaire exemple d'éviter les soléoismes et de respecter la syntaxe. Il ne faut pas désespérer qu'un jour cela ne vienne, puis que déja on a fait justice du gothique *féal* et *amé*, comme du *monseigneur* et de *l'excellence* ministeriels et de quelquesautres vieilleries. On assure même

que *Sa Grâce*, *Sa Grandeur*, exportés des bonds de la Tamise, ont repassé la Manche avec injonction de ne plus reparaître sur le sol français, voire même pour les princes de l'Eglise, qui se contentent, nous dit-on, du *titre* modeste et chrétien de Pasteurs supérieurs de l'Eglise gallicane; mais on ne dit pas si les évêques changeront le mot de *mandement* en celui d'ordonnance ou de décret, ou si *mandement* demeurera commun aux évêques et au monarque.

JOURNAL

DE

LANGUE ET DE LITTÉRATURE

FRANÇAISES.

Miscuit utile dulci.

PREMIÈRE PARTIE.

GRAMMAIRE.

Suite du genre des Substantifs.

(*Suite des terminaisons féminines.*)

57. Les terminaisons en *eue* et *eule*, classe très-peu nombreuse, n'ont que des mots du genre féminin.

Il n'est tel que Graton dans *toute la* banlieue.

Pour prouver qu'un zéro doit avoir *une* queue.

Tel est le parallèle entre *la* begueule *impertinente* et la prude affectée.

58. La désinence en *eur* est une des p us nombreuses, mais elle exige une division. En général les noms de cette désinence qui désignent un état, une profession ou une habitude, sont du masculin, et presque tous ont un féminin correspondant formé du masculin, par une altération de la terminaison; comme: accoucheur, accusateur, boudeur, brodeur, ambassadeur, ciseleur, contradicteur, dénonciateur, électeur, fondeur, loueur, tailleur, etc., qui font au féminin: accoucheuse, accusatrice, boudeuse, brodeuse, ambassadrice, ciseleuse, *contradictrice* (peu usité), décoratrice, dénonciatrice, électrice, fondeuse, loueuse, tailleuse. — Il ne sourait ici être question de ces sortes de noms; car on ne peut établir des classes de genre pour des noms d'un genre qui servent à former le genre opposé. Il ne peut s'agir que des noms appellatifs de qualités, de vices ou de vertus, *tels* que: la douceur, la pudeur, la candeur, la valeur, la tiédeur, la chaleur, l'aigreur, l'ardeur, la peur, la douleur, la fleur, la liqueur, la blancheur, la saveur, l'odeur etc; et dans cette catégorie, tous les noms sont du féminin, à l'exception des suivans: Des pleurs *amers, un* coeur *constant*, *un* bonheur parfait, *un* grand malheur, *plaisant* honneur que vous me faites là! chacun doit vivre du fruit de *son* labeur, *un* choeur bien *composé*. „Songez *quel* deshonneur va souiller votre gloire.“ (Boil.) Nous parlerons en son lieu de certains mots de cette terminaison qui se disent également des hommes et des femmes, tels que: *auteur*, *amateur*, *possesseur*, *etc.*

59. Les mots terminés en *eure* sont peu nombreux, mais ils sont du féminin, sans exception: Rien n'accour-

dit les jours comme les heures mal *employées*. Qu'il doit être gêné dans son *étroite* demeure celui que l'ambition aveugle au point de se croire trop grand pour le globe entier!

Il ne faut pas confondre la terminaison *eure* avec la désinence *eurre*, qui n'a que trois mots, et tous les trois du masculin: le beurre *frais*, un leurre *dangereux*, *du* babeurre *rafraîchissant*. Ce dernier mot s'écrit aussi et se prononce: *babeure*.

60. Il y a peu de substantifs terminés en *euse*, mais ils sont tous du féminin.

La scabieuse est l'emblême de l'absence, *la* tubéreuse *odoriférante*, *la* yeuse *astringente*. *La* macreuse est un oiseau de mer. *La* Meuse est *voisine* de la Marne.

61. En *eute*, *la* meute *criarde*, *une grande* émeute, féminins. Les *Thérapeutes* oisifs sont des moines juifs livrés à la vie contemplative.

62. Le désinence en *euvre* et *oeuvre* n'a que six mots: *Une grosse* couleuvre; *la* couleuvre est *vénimeuse*. Adoucir les peines d'autrui, soulager la misère du pauvre, protéger l'innocence, défendre l'opprimé, sont de *bonnes* oeuvres. Un bon général supplée au nombre par de *savantes* manoeuvres. Nul ouvrage de littérature n'est aussi répandu que les oeuvres *complètes* de Voltaire.

En fait de musique, *oeuvre* est du masculin. La Vestale est *le* plus *bel* oeuvre de Spontini.

De nos jours *le grand-oeuvre* n'a plus pour objet de faire de l'or, mais bien d'en amasser. Les chefs-d'oeuvre ne sont pas *communs*.

Un épisode n'est pas *un* hors-d'oeuvre s'il ajoute à l'intérêt d'un ouvrage.

Un bon manoeuvre vaut mieux qu'un mauvais diplomate.

63. La désinence en *ève*, *éve* et *aive* embrasse peu de mots, mais ils sont du féminin, à l'exception *du glaive* et *du rêve*. — *Le* glaive spirituel a long-tems fait la loi *au* glaive politique. — *Elève* est des deux genres. Nos projets les mieux conçus ne sont souvent que de *beaux* rêves.

Le meilleur élève de Raphaël. — *La meilleure* élève de Mme Campan. *La* fêve est *nutritive*. *La* grève était *couverte* de débris de vaisseaux naufragés. *La* trève est *rompue*. *Une* sève *maligne* se cache souvent sous l'écorce de la politesse.

64. Les substantifs terminés en *èvre* sont au nombre de huit: *la* chèvre, *la* fièvre, *la* lèvre, *la* plèvre (membrane qui garnit intérieurement les côtes.) sont du féminin: *le* bièvre (sorte de castor d'Europe.) *le* génièvre, *le* lièvre, l'orfèvre, sont du masculin.

65. *Extre* n'a que deux mots. — Etre assis à *la* dextre de Dieu. — Il tire du manteau *sa* dextre *vengeresse*. (*Boileau*) Ce mot, qui signifie *la main droite*, est vieux. *Ambidextre*, personne habile des deux mains, est des deux genres: il se dit sur-tout d'un escamoteur adroit.

66. Le désinence en *èze* comprend une trentaine de noms, dont sept sont du masculin, tels que: *Le* dièze est l'opposé du bémol; *le* diocèse, *le* gèze (angle rentrant), *un* in-seize volumineux; *un* seize, *un* treize, *un* trapèze.

Les autres sont du féminin, et sont presque tous des noms techniques, tels que: l'antichrèse, l'antithèse; la thèse, *la* parenthèse, etc.

67. Les mots terminés en *gne* sont nombreux. Ils sont tous du féminin, à l'exception de cinq qui sont: le cygne (oiseau), le signe (marque), le peigne, *le* règne et l'interrègne. *Un* interrègne *désastreux*; *un* règne *fortuné*, *un* peigne *fin*, *un* cygne *blanc*, *un* signe *convenu*.

On dit aussi *du* bourgogne, pour du vin de Bourgogne; mais *Bourgogne*, province, est du féminin. *La* Bourgogne *vineuse*.

Interligne, signifiant l'espace blanc entre deux lignes, est du masculin: Il a rempli de notes *tous* les interlignes de son livre: le même mot, *terme d'imprimeur*, est féminin: de *fortes* interlignes en plomb.

68. Tous les mots dont la désinence est en *gue*, excepté lors que cette finale est précédée de *o*, (voyez page 211) sont du féminin, moins les deux suivans: *un* exergue *latin*, *un* bec-figue bien *gras*.

„Surtout qu'en vos écrits *la* langue *révérée*,
„Dans vos plus grands excès, vous soit toujours *sacrée*.

Le caprice s'est exercé sur le mot *orgue* comme sur le mot *gens*; *car* orgue, au singulier, est masculin: *un bel* orgue; au pluriel, il est féminin: de *belles* orgues; mais dans cette phrase, il redevient masculin: c'est *un* des plus *beaux* orgues que j'aie vus. — On pourrait croire que ce changement a lieu à cause du superlatif, mais non; car on dit: ce sont les plus *belles* orgues qu'il

soit possible de voir. C'est donc à cause du numératif *un*? Mais rend-on raison d'un caprice.

Au rédacteur.

On nous fait la question suivante.

„Pourquoi le mot gens est-il tantôt masculin et tantôt féminin?“

Réponse.

Toutes les grammaires disent que le mot *gens* est masculin quand l'adjectif le suit, et féminin quand il le précède; mais nous pensons que ce n'est point là une bonne raison.

Le mot gens est du masculin toutes les fois que le masculin ne donne pas lieu à l'équivoque. La crainte de l'équivoque est, selon nous, la source de cette construction absurde que désavouent tous les principes de syntaxe. Plus ami de la décence que de la grammaire, on a mieux aimé dire: *ce sont de belles gens, ce sont de bonnes gens,* où il y a une faute de langue, que: *Ce sont de beaux gens, ce sont de bons gens*, où les plaisans ne manqueraient pas d'ajouter une des épithètes que le mot *Jean*, homonyme de *gens*, traîne à sa suite, comme madame Deshoulières l'a remarqué dans ces vers:

Jean! que dire sur Jean? C'est un terrible nom
Que jamais n'accompagne une épithète honnête.
Jean de vignes , . . Jean hogne . . . où vais-je? Trouvez bon
Qu'en si beau chemin je m'arrête.

Ce qui nous confirme dans l'opinion où nous sommes, que l'équivoque est la seule raison de l'admission du genre féminin devant le mot *gens*, c'est que le masculin reprend ses droits dès qu'il n'y a plus à craindre d'équivoque. Ainsi après avoir dit, pour la décence, *les vieilles gens*, on ajoute, pour l'exactitude, *sont soupçonneux*; car enfin le changement de place de l'adjectif ne saurait être, pour les bons esprits, une raison suffisante de changement de genre. Mais plaçons devant gens un adjectif qui rende l'équivoque impossible, l'usage exigera le masculin. On dit: *tous les gens de bien, tous les honnêtes gens*. Ce n'est donc point parce que l'adjectif précède *gens* que l'usage l'a voulu ordinairement féminin, mais seulement parce que le masculin, dans cette circonstance, prêterait souvent à la plaisanterie.

Gens, qui tient son genre du mot *hommes*, dont il réveille l'idée, est donc masculin dans le fait; par conséquent le pronom qui le rappèle, ne donnant lieu à aucune équivoque, doit être un masculin, et nous croyons qu'il faut dire: *Certaines gens étudient toute leur vie; à la mort, ils ont tout appris, excepté à penser*. Cependant nous avouerons que cette diversité de genres dans deux mots qui ne reçoivent la loi que d'un, fait quelque peine à l'écrivain attentif et délicat. Celui-ci dira par préférence: *Il y a des hommes qui étudient toute leur vie etc.*; et en génàral, il vaut mieux éviter les constructions où l'usage est manifestement contraire à la raison. Alexandre coupa le noeud gordien qu'il ne put délier.

Au Rédacteur du Journal de langue et de littérature françaises.

Monsieur,

Je sais que toutes les langues ont leurs singularités, mais les unes sont amenées par le besoin de donner à la phrase une tournure pittoresque, ou de rendre la pensée avec plus d'énergie, d'autres sont nées du besoin d'éviter l'amphibologie, d'autres enfin ont leur source dans les locutions populaires que l'usage consacre souvent sans raison, quelquefois parce qu'elles servent à la rapidité, en remplaçant des circonlocutions dont la clarté ne rachète pas le défaut d'énergie. Mais, en général, on trouve la source ou la raison de toutes ces singularités, et j'ai un goût particulier pour ces sortes de recherches; cependant j'ai beau me creuser la tête, *il m'est* impossible de découvrir d'où peut venir au mot composé *sang-froid* l'acception qu'on lui a donnée. Vous m'obligerez beaucoup, si vous pouvez m'expliquer cela.

Réponse.

Nous pourrions répondre à cette question que l'acception que l'on donne aux mots est conventionnelle, et que rendre raison des causes qui ont fait donner à tel son telle acception plutôt que telle autre, dans la plupart des cas, serait chose impossible; mais dans la circonstance, nous croyons pouvoir éclaircir la difficulté, et nous l'entreprenons.

L'expression de *sang-froid* nous semble absolu-

ment vicieuse. Le sang est une liqueur qui cesse d'être fluide dès qu'elle perd sa chaleur. Sang froid et vie semblent s'exclure; cependant on dit de quelqu'un qui fait preuve de courage. — *Il voit le danger de sang-froid, il affronte la mort de sang-froid, au milieu du vacarme, il garde son sang-froid.* — Pour avoir du courage, pour braver un grand péril, pour affronter la mort dans les combats, pour attaquer un ennemi souvent plus fort que soi, il nous semble qu'il faut de la vie, et beaucoup de vie. Or, comment la vie et le sang froid peuvent-ils se trouver réunis?

Nous pensons que *sang* est une corruption de *sens* et que c'est *sens-fraid* qu'il faudrait dire pour être conséquent. On dit d'un homme posé, calme, réfléchi, qu'il a le *sens rassis*; faire quelque chose de *sens rassis*, sans trouble, sans émotion. On dit un esprit rassis; pourquoi ne dirait-on pas *un courage rassis* pour *un courage calme, inébranlable*, ce qui équivaudrait à sang-froid? et alors notre correspondant ne serait pas embarrassé de trouver le sens logique ou étymologique de *sang-froid*.

Question grammaticale.

Faut-il dire: boire de bon vin, manger de bonne viande, ou bien, boire du bon vin, manger de la bonne viande? etc.

Réponse.

Nous croyons qu'il faut regarder comme un préjugé

grammatical la règle que donnent plusieurs grammairiens sur la construction du substantif singulier dans un sens partitif, quoique cette règle ait une apparence de raison. Ils prétendent que la suppression de l'article ayant lieu au pluriel, elle doit aussi avoir lieu au singulier, et qu'on doit dire : *de bon vin*, *de bonne viande*, et non du bon vin, de la bonne viande, parce qu'on dit, *de bons vins et de bonnes viandes*, et non *des bons vins* et *des bonnes viandes*. Mais les circonstances sont-elles exactement les mêmes? On supprime l'article au pluriel, parce que l'expression est plus vive, sans en être moins claire, au lieu que si l'on supprime l'article au singulier, l'idée de nombre ne parviendra pas toujours bien distincte à l'esprit. Qu'on entende dire, par exemple, *il a de beau poisson, il a de bonne liqueur ;* à quel signe reconnaîtra-t-on si l'on parle de poisson et de liqueur au singulier ou au pluriels, puisque dans l'un et dans l'autre nombres les mêmes sons frappent mon oreille? La précision est une des qualités du style, mais la clarté est la première de toutes. L'obscurité disparaît si l'on dit, selon les vues de l'esprit, *il a du beau poisson* et *de beaux poissons*, *de la bonne liqueur* et *de bonnes liqueurs*.

En outre nous demanderons aux fauteurs de la suppression de l'article, s'ils diraient : *voilà de bonne philosophie*, *voilà de vraie poésie*? Il est universellement reçu de dire : *Voilà de la bonne philosophie*, — *voilà de la vraie poésie*. L'académie, il est vrai, varie sur ce point : elle met dans son dictionnaire *de bonne eau, de bon vin, de bon blé*, et *se donner du bon tems*, *prendre du bon tems*,

du grand papier, *du petit papier.* Plusieurs auteurs ne sont pas mieux d'accord avec eux-mêmes. D'où vient cette contradiction? C'est que tantôt ils ont suivi les grammairiens qui les ont égarés, et tantôt une sorte d'instinct qui les trompe rarement. —

Habitude, Coutume, Usage.

L'usage est pour ainsi dire, la règle déterminative des actions et des choses. La coutume est l'uniforité de la manière d'agir en certaines choses. L'habitude est la coutume de notre naturel.

L'usage est la manière générale d'un peuple, d'une nation, il règle les coutumes et forme souvent les habitudes; cependant lors que les hommes ont pris un certain pli, lorsque leurs habitudes ont vieilli avec eux, il est rare qu'ils y dérogent pour agir selon la coutume d'autrui ou pour obéir à l'usage.

L'habitude de la défiance fait que l'homme soupçonneux s'assujettit à des coutumes qui doivent l'éloigner des dangers qu'il craint, mais qu'il ne peut suivre sans déroger à l'usage, il le foule aux pieds et ressemble en cela au véritable sage. Mais il obéit à sa passion, il est malheureux le sage n'obéit qu'à la vertu, tandis que qui donne le bonheur.

Les hommes, accoutumés à suivre certains usages transmis par leurs pères, s'en font, pour ainsi dire, une habitude. Celui qui prend l'habitude de la sobriété s'ac-

coutume à vivre de peu, de sorte que les mêts les plus délicats ne peuvent être de son usage.

L'usâge est une barrière,
La coutume un lien,
L'habitude une chaîne.

La résignation.

La résignation est le courage de la douleur; c'est une patience, une soumission aux arrêts du destin. Effet de l'abattement, c'est une faiblesse; inspirée par la vertu, c'est une fermeté, une énergie capable de résister à *tout;* fruit de la piété, c'est une verte angélique qui donne à l'homme je ne sais quoi de divin.

La résignation est nécessaire dans le malheur; c'est le remède qui reste lorsque tous les autres sont inutiles.

La résignation est un effort pénible et douloureux; *elle* éteint un moment l'espérance dans le coeur de l'infortuné, mais ce n'est que pour la faire renaître avec plus de force et de vivacité.

La piété se résigne sans se plaindre, on dirait même que cet effort n'en est pas un pour elle. L'orgueilleux au contraire ne cède qu'avec douleur à la voix impérieuse du besoin: la résignation chez lui n'est *point* un courage, c'est une faiblesse qui, loin de soulager ses maux, ne fait que les aggraver.

La nécessité force à la résignation celui qui n'a pas voulu le faire par devoir.

La résignation est le triomphe de la vertu.

SECONDE PARTIE.

CRITIQUE DE DEUX NOTES DU SAVANT M. ELOY JOHANNEAU.

La première se trouve au livre VI, chapitre XXVII. de la nouvelle édition que M. Panckoucke publie de *C. J. Caesaris opera*; la seconde est au livre 1r., chap. 1r *de Justinus ex Trogo Sompedo*

Dans la première note il s'agit du mot *alces*. M. Johanneau rejète l'étymologie d'Obertin qui fait venir ce mot de ἀλκή *robur*, et le dérive de ἀλκήεις contracté en αλκῆς *fortis*, *strenuus*, au pluriel ἄλκες: il pense que les noms celtes et germanique *elk*, *elck*, *elg*, *aelg*, *oelg*, *el* sont dérivés du radical grec corrompu.

Je ne puis concevoir, dit M. Constancio qui a bien voulu nous fournir cet article, comment un savant tel que M. E. Johanneau a pu faire dériver des mots qui désignent cet animal et qui sont tirés des langues des peuples chez qui l'élan ou *Elendthier* a été connu de tout tems, de la langue d'un peuple qui, avant Pausanias, ne connaissait point l'animal en question. Voici les propres mots de l'annotateur: — *Nam Graecis ante Pausaniam incogni-*

tum animal istud erad: et nomen ἀλκή datum à Pausania, est effictum ex nomine alcis caesareae. — Suivant moi, les mots ci-dessus qui, dans le celte et les anciennes langues germaniques, désignent *l'élan*, viennent du radical égyptien *al* ou *el* tollere, et de *ho facies* ou *djô caput*. Pline; ajoute M. E. Johanneau, le nomme *Machlin* au lieu de *aclin*, par l'addition fautive de l'M du mot précédent; et ce dernier mot paraît à l'annotateur une corruption de *elh* ou *elck*. Cela se peut. Quant au mot français *élan*, qui est évidemment le même qu'*élancement*, je ne crois point qu'il vienne du grec *alces*, mais bien de l'allemand *eile*, *eilen*, que je soupçonne être aussi le radical de *élend*; car la rapidité de la course est un des caractères de l'*élan*, aussi bien que son port majestueux.

Mes remarques portent en second lieu sur *l'étymologie* du mot *Lybie*. M. Eloy Johanneau rejète avec raison l'opinion de Bougars qui fait dériver ce mot de Λίβύη, et remarque que λιβύς n'a jamais signifié *noir* en grec. M. Johanneau dit que Libye vient de λίβω ou λείβω *libo, fundo*, *stillo*. Il serait assez plaisant que le pays le plus aride du globe eût tiré son nom de la qualité la plus opposée, d'après laquelle l'Afrique se trouverait être le pays humide par excellence! M. Johanneau fait venir le mot Africa, et selon moi, avec raison, de *a* augmentatif, et φρυγέω, *torreo*, *sicco*, *arreo*. Je pense en effet que les deux mots *Afrique* et *Libye* ont la même signification, car je crois que le premier est purement égyptien, et formé des radicaux *La*, langue, et *Ibi* soif, altéré, *sitis*, *sitire* en latin.

TROISIEME PARTIE.

Sur la coutume de saluer ceux qui éternuent.

Polydore Virgile prétend que du temps de St. Grégoire - le - Grand, en 591, il régna dans l'Italie une épidémie violente qui fesait mourir en éternuant ceux qui en étaient atteints et que le pontife ordonna des prières accompagnées de voeux pour arrêter les progrès du mal, ce qui introduisit la coutume de dire, *dieu vous bénisse*! Mais cette coutume date d'une époque bien antérieure au 6e siècle, elle a existé de toute antiquité, dans toutes les parties de l'ancien monde, et les navigateurs, qui ont découvert le nouveau, l'y ont trouvée établie. Plusieurs auteurs, qui ont recherché son origine, l'attribuent à diverses raisons qu'ils déduisent de la religion, de la morale ou de la physique. Nous allons rapporter ce que nous avons recueilli de plus curieux sur cette matière, et pour esquiver le reproche fait au bélier d'Hamilton, *nous commencerons par le commencement.*

Lorsque notre père Adam fut devenu mortel par sa désobéissance, Dieu, disent les Rabbins, décida, dans sa sagesse, que le pécheur éternuerait une fois et que ce serait au moment de rendre l'esprit. Il n'y eut pas, ajoutent - ils, d'autre genre de mort naturelle parmi les hom-

mes jusqu'à jacob. Ce patriarche, moins résigné que ses prédécesseurs à une pareille fin, et craignant de quitter ce monde à chaque baillement qu'il fesait, obtint du seigneur la révocation d'un tel arrêt, il éternua et resta vivant à la grande surprise de ceux qui l'entendirent. Ce miracle ne détruisit pas cependant toutes les frayeurs que causait le mortel éternument. On crut que ses effets pourraient bien n'être que différés et l'on contracta l'habitude d'y rémédier par des voeux. Ces voeux furent si efficaces que le signe du trépas devint celui de la vie. Les enfans commencèrent dès lors a éternuer en naissant, et dans la suite le fils de la Sunamite, rappelé du tombeau par Elysée, marqua sa résurrection par sept éternumens consécutifs qui, suivant la remarque singulière d'un mélomane, retentirent sur lès sept tons de la gamme.

Il serait difficile de trouver un sens raisonnable au récit des Rabbins, peu scrupuleux comme on sait, à donner des énigmes sans mot. Ce que les mythologues ont imaginé sur le même sujet vaut un peu mieux. Lorsque Prométhée, disent-ils, eut façonné sa figure d'argile, il alla dérober avec l'aide de Minerve le feu céleste dont il avait besoin pour l'animer, et il l'apporta sur la terre dans un flacon hermétiquement bouché, qu'il ouvrit ensuite sous le nez de sa statue pour le lui faire aspirer. Aussitôt que le phlogistique divin se fut insinué dans le cerveau, elle agita sa tête en éternuant. Prométhée ravi, lui dit: *bien te fasse!* et ce souhait fit tant d'impression sur la nouvelle créature qu'elle ne l'oublia jamais et le répéta toujours, dans le même cas, à ses descendans qui l'ont perpétué jusqu'à nous. Cette fiction ingénieuse

prouve du moins que les secrets de l'électricité, dont elle est une allégorie, n'étaient pas inconnus dans les tems les plus reculés, mais elle ne décide pas la question qui nous occupe. —

Aristote et d'autres philosophes ont cru en trouver la solution dans la vénération religieuse qu'on avait jadis pour la tête regardée comme la partie, la plus noble du corps humain et le siège de l'âme, cet être immatériel et pensant, émané de la divinité même, à qui le cerveau fut consacré pour cette raison, C'est à cause de cela, assurent-ils, que les respects s'étendirent jusqu'à l'éternument.

Les Siamois ne partagent point cette opinion, ils sont persuadés qu'il y a dans leur enfer plusieurs juges écrivant sans cesse sur un livre tous les péchés des hommes qui doivent paraître un jour devant leur tribunal, que le premier de ces juges, nommé Prayompapaban, est incessamment occupé à feuilleter ce régistre où la dernière heure de chaque créature humaine est marquée et que les personnes dont il lit l'article ne manquent jamais d'éternuer au même instant, ce qui dénote qu'elles ont bon nez. Ainsi l'éternument est de leur part un signe de détresse pour avertir la compassion d'implorer l'assistance de Dieu en leur faveur.

Avicène et Cardan le regardent comme une espèce de convulsion qui fait craindre l'épilepsie, et ils prétendent que les souhaits dont il est accompagné n'ont pas d'autre fondement que cette crainte.

Suivant d'autres médecins, c'est une crise avantageuse dans plusieurs maladies, et une preuve du bon état

du cerveau dans presque toutes les circonstances: Voilà pourquoi il a toujours obtenu des complimens de la part de ceux qui l'entendent.

Un auteur anonyme a fait l'hypothèse suivante: „Parmi les enfans qui viennent de naître, les uns ne respirent que quelques instans après qu'ils sont au monde, et d'autres restent tellement plongés dans un état de mort apparente, qu'il faut avec des liqueurs irritantes leur communiquer la chaleur et la vie. Dans tous les cas possibles, le premier effet de l'air et le premier signe d'existence qu'ils donnent est l'éternument. Cette espèce de convulsion générale semble les réveiller en sursaut; c'est alors que commence le jeu de la respiration, l'harmonie parfaite et le libre exercice de chaque organe. Au comble de ses voeux ou dans l'excès même de ses craintes, un père n'a qu'un souhait à faire, un souhait *qu'il* répètera, ou qui retentira dans son coeur à chaque secousse qui fait tressaillir l'enfant: C'est qu'il vive, que le Dieu des cieux le conserve! Ainsi cet usage en apparence frivole, ridicule, bizarre, inexplicable est l'image et l'expression du sentiment le plus pur excité par le tableau le plus touchant de la nature; c'est la trace de la plus douce émotion et de l'élan irrésistible de l'homme vers son plus cher ouvrage, c'est le souvenir de la première chaîne d'affection qui se soit formée autour d'un nouveau membre de la société, du premier *vivat*, qui soit sorti de la bouche des hommes. Enfin cet usage, dans quelque sens qu'on le prenne, est le cri général, universel de la tendresse paternelle, de la piété filiale, de l'amitié fraternelle, de toutes les plus douces affections

de l'homme dans l'âge d'or, et cet âge, du moins sous ce rapport, existera toujours pour les âmes sensibles."

On voit par ce que nous avons déja dit que l'habitude de saluer ceux qui éternuent, quoiqu' attribuée à des causes différentes, est des plus antiques, des plus répandues et des plus constantes. Pour la rendre telle, il a fallu sans doute des motifs plus puissans que ceux de la civilité qui, soumise à diverses modifications dépendantes des tems, des lieux et des moeurs, n'aurait pu seule la propager partout, de siècle en siècle et d'une manière si uniforme. On y doit reconnaître l'influence de la superstition établie à demeure fixe dans l'esprit humain qu'elle domine depuis qu'il existe, soit malgré lui, soit à son insu, soit de son consentement, par l'entremise des passions avec lesquelles elle est toujours confondue. La superstition, dans ce cas, a été favorisée par des législateurs qui n'y ont rien vu que d'honnête. Témoin ce précepte du Sadder, abrégé du Zend-Avesta de Zoroastre, l'un des plus anciens livres qui soient au monde: „Dis *ahunovar* et *ashim vuhu*, lorsque tu entends éternuer."

Examinons maintenant les idées qui ont été attachées à l'éternument, et les cérémonies auxquelles il a donné lieu chez plusieurs peuples, soit anciens soit modernes. Les Egyptiens, les Grecs et les Romains le prenaient pour un avertissement divin de la conduite qu'ils devaient tenir en telle ou telle circonstance, et pour un présage tantôt favorable et tantôt funeste des évènemens de la vie. Il y avait chez eux des astrologues qui fesaient métier d'expliquer ce qu'il signifiait, selon l'endroit, le tems et l'heure où il était venu, selon le bruit plus ou moins fort

qu'il avait fait et selon la position de la tête d'où il était parti. S'il paraissait d'heureux augure, on rendait grâces aux Dieux et l'on se hâtait de conclure les affaires qu'on avait le plus à cœur; mais s'il n'indiquait rien de *bon*, on s'abstenait de toute entreprise importante, de sortir de chez soi, de manger même jusqu'à ce qu'on eût rompu le maléfice par certaines pratiques religieuses, ou par l'acceptation volontaire de quelque petit malheur, en remplacement de celui qu'on croyait avoir à redouter. Les poètes et les historiens ont pris plaisir à nous faire connaître de semblables préjugés, et s'il faut en citer des exemples,

Les exemples fameux ne nous manqueront pas.

Lorsque Pénélope, obsédée par ses amans, priait les Dieux immortels de lui ramener Ulysse, son fils Télémaque fit un éternument si fort que les voûtes du palais en furent ébranlées, et la chaste princesse se livra dès *lors* à la joie, ne doutant plus de l'accomplissement de sa prière, quoiqu'elle l'eût faite envain tant de fois.

Les Athéniens, partis pour une expédition maritime, voulaient rentrer dans le port, parceque Timothée avait éternué. Eh quoi! leur dit-il, vous vous étonnez de ce qu'un homme sur dix mille a le cerveau humide!

Pendant que Xénophon exhortait les troupes à un parti périlleux, mais nécessaire, un soldat éternua. L'armée se persuada que son nez, qui était sans doute très-remarquable, avait été choisi par les Dieux pour sonner à-la-fois la charge et la victoire, décidée par ce pronostic plutôt que par l'éloquence de son chef, elle offrit de suite un sacrifice au bon évènement, et brava tous les dangers avec confiance.

Les bonnes gens pensent que Socrate ne devint le plus sage des hommes qu'à force d'étudier la philosophie et de lutter contre ses passions : c'est une erreur. Qu'on lise Plutarque *de genio Socratis ;* on verra qu'il dût principalement cet avantage aux éternumens par lesquels son génie l'avertissait.

On croyait que l'amour éternuait à la naissance des belles et les destinait ainsi à partager avec les Grâces et Vénus l'encens des mortels : aussi le plus joli compliment qu'un petit-maître Romain pût adresser à celle dont il était épris consistait-il à lui dire : *Sternuit tibi amor.*

L'éternument eut quelquefois le privilège d'adoucir la férocité des tyrans. Tibère devenait affable lorsqu'il avait éternué sous l'influence du bon quart-d'heure, et il se promenait sur un char dans les rues de Rome pour recevoir les complimens de ses sujets.

Cette précieuse civilité n'avait pas lieu seulement à l'égard des autres, car on ne négligeait pas de se la faire à soi-même. Martial parle d'un certain Proclus dont le nez, curieux morceau d'histoire naturelle, avait son bout si distant des oreilles que le pauvre homme ne pouvait s'entendre éternuer pour former en son propre honneur le voeu ordinaire.

L'auteur de l'histoire de la conquête du Pérou rapporte que lorsque le Cacique de Guachoia ou Guacaja éternuait, tous les Indiens étaient avertis de cet heureux évènement par des signaux publics, afin qu'ils se prosternassent en l'honneur de leur maître et qu'ils priassent le soleil de le protéger, de l'éclairer et d'être toujours avec lui.

Quand le roi du Monomotapa éternue, a dit quelque part Helvétius, tous les courtisans sont obligés d'éternuer aussi, et l'éternument gagnant de la cour à la ville, et de la ville en province, tout l'empire paraît affligé d'un rhume général.

Chez le roi de Sennar les choses se passent d'une manière également comique. Aussitot que ce prince a éternué, tous ceux qui sont en sa présence, lui tournent le dos en fesant une pirouette et en se donnant une claque sur la fesse droite. Ils prétendent que le salut de l'état dépend de cette manoeuvre. Ne nous en moquons pas; car nous le fesons dépendre aussi quelquefois de choses qui, pour paraître plus sérieuses, n'en sont pas moins risibles.

Les Anabaptistes et les Quakers ont proscrit le culte de l'éternument. Ce qu'ils ont fait là par esprit de secte et par singularité, on le fait maintenant dans le monde pour éviter la gêne et pour se conformer au bon ton qui ne permet plus qu'on dise, *Dieu vous bénisse* à quelqu'un, si ce n'est à un pauvre auquel on refuse la charité. Je suis assurément bien éloigné de trouver mauvais qu'on éternue sans cérémonie et tout à son aise; mais bien des gens n'approuvent pas les réformateurs et ils pensent que les plus grands dangers doivent résulter tôt ou tard de l'abolition d'une coutume si religieusement observée pendant tant de siècles.

(*Quitard.*)

L'HONNEUR.

L'être métaphysique que l'on connait le moins et dont on parle le plus est l'Honneur. Ce mot est dans toutes les bouches; est-il dans tous les coeurs? Question indiscrète! Malheureusement, sans courir le risque d'être taxé de témérité, on peut la résoudre négativement.

Révéré de tous les peuples de l'antiquité, sujet éternel de raisonnemens philosophiques, rien n'annonce que l'Honneur ait jamais été bien défini. Ce n'est pas pourtant que les définitions nous manquent; au contraire, elles sont nombreuses; malgré cela chacun a de l'Honneur son idée particulière.

L'honneur est l'*intégrité*, la *probité*, la réunion de toutes les vertus. Mais a ce titre l'honneur n'est que la perfection, et la perfection n'existant point sur la terre, il doit s'en suivre que l'honneur n'est pas de ce monde, à moins qu'on ne se contente *de l'honneur relatif.*

A Rome, l'Honneur avait un temple où l'on ne pouvait parvenir qu'en passant par le sanctuaire de la Vertu. Allégorie sublime qui exprime parfaitement que la vertu seule peut conduire à l'honneur; mais les Romains ont employé le mot honneur pour tant d'actions diverses, qu'ils n'en ont transmis à leur postérité qu'une idée extrêmement confuse.

Ce qu'on a dit de mieux sur l'Honneur se trouve dans ces deux vers du législateur de notre Parnasse français:

„*L'honneur* est comme une île, escarpée et sans bords;
„On n'y peut plus rentrer quand on en est dehors.

Mais Boileau, en indiquant combien l'honneur est délicat, ne nous dit pas précisément en quoi il consiste ni à quels signes on peut le reconnaître.

Les hommes en ont fait un vrai Protée habile à revêtir toutes les formes. En effet, ce qu'on dit de l'honneur d'un homme peut-il se dire de l'honneur d'une femme? L'honneur dans les deux sexes tient-il aux mêmes causes? Cela devrait être, mais chacun sait que ce n'est pas.

Nous disons proverbialement: — Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée. — Ce qui veut dire que les haillons de l'homme vertueux sont plus estimables que tout le brillant qu'étalent les favoris de la fortune. Mais pourquoi avons-nous si peu d'égards pour la vertu en haillons, lorsque nous en avons tant pour le vice chamarré d'or et de pierreries?

S'il y a de l'honneur à protéger le faible et l'innocent, il y en a également à l'opprimer et même à le détruire: c'est le fait d'un magistrat intègre et d'un général d'armée.

Nous avons de l'honneur pour tout; quoiqu'il soit rare d'en trouver. On donne une garde d'honneur à un grand personnage souvent sans honneur, et chacun à l'honneur d'être son très-humble serviteur, quoiqu'au fond personne ne voulût le servir. On a l'honneur de parler à la dame-d'honneur, au cavalier-d'honneur de telle personne fort étrangère à l'honneur. Chacun à sa parole d'honneur et souvent pour affirmer un mensonge. On peut même engager son honneur pour se ruiner; car il est du bon ton de jouer sur sa parole-d'honneur, seul

cas où elle soit encore de mise. Manquer à la parole-d'honneur donnée au jeu serait n'avoir point d'honneur. Aussi l'honneur permet-il de faire des dettes, que l'on sait ne pouvoir point payer, pour tenir la parole-d'honneur que l'on a donnée au jeu; et lorsque l'honnête particulier que l'on a ruiné pour acquitter sa dette réclame l'argent qu'on lui a pris sur parole-d'honneur, le point-d'honneur permet de l'assassiner avec honneur, si toutefois on le juge digne de cet honneur; car *à tout seigneur tout honneur*, comme s'il suffisait d'être seigneur pour avoir tout l'honneur possible, et qu'il ne dût point en rester pour ceux qui ne le sont pas.

L'abbé Coyer a dit: Il y a un pays où l'honneur est admis partout. On n'y a pas le plaisir de vous voir, mais l'honneur de vous voir, de vous parler, de vous servir. On y a des tuteurs-d'honneur, des chanoines-d'honneur, des dames-d'honneur. Les professions élevées ne font point payer leur travail, mais acceptent de grands honoraires. Les femmes y ont leur honneur à part; elles ont de si grands principes pour le conserver, qu'on les a encore bénignement rendues dépositaires de celui de leurs mari. Cependant les femmes du haut style ont refusé le dépôt, parce qu'elles sont sujètes à des vapeurs qui leur donnent des distractions.

L'INSURRECTION.

(*Extrait d'un nouveau poème de Barthèlemy et Méry.*)

Voici ce que disaient les courtisans prophètes :
- Voyez-la cette ville idolâtre des fêtes !

Comme aux jours décrépits de l'empire romain,
Dans l'ivresse du cirque où son peuple se plonge,
Chaque soir de la vie il s'endort, sans qu'il songe
A ses maîtres du lendemain.

Va, sylphe de boudoir, cueille ton jour frivole;
Au magique Opéra que ton phaéton vole
La nuit, portant au front deux phares allumés;
Vante-nous tes Delta que la cascade arrose,
Tes femmes de satin, de chair blanche et de rose,
Et des citoyens parfumés.

. . . .

Ils ne sont plus ces jours où la voix de Camille
Convoquait la révolte au pied de la Bastille;
La rouille a dévoré la pique des faubourgs.
Tout ce peuple abruti dort d'un pénible somme,
Et Santerre aujourd'hui, sans éveiller un homme,
Passerait avec ses tambours.

. . . .

Osons tout, oublions leurs vieux anniversaires,
Déployons sans effroi des rigueurs nécessaires;
Le trône de Saint-Cloud est bâti sur le roc;
D'un brumaire royal fesons naître l'aurore:
Si Paris se levait, il tomberait encore
Devant le canon de Saint-Roch.

Eh bien! ils ont osé .... Quand la lave voisine
S'apprête à secouer Agrigente et Messine,
D'abord la grande mer, par élans convulsifs,
Pousse des flots huileux sur l'algue des récifs,
De bleuâtres vapeurs s'échappent du cratère,
Et la voix d'un volcan gronde au loin sous la terre,
Tel bouillonnait Paris; les travaux et les jeux
S'arrêtent tout-à-coup sur un sol orageux;

Un peuple entier, sorti des foyers domestiques,
Ondule en murmurant sur les places publiques,
Et partout, sur les murs du splendide bazar,
De prophétiques mots menacent Balthazar.

. . . .

Et l'obscur artisan, héroïque Vandale,
Arrache à nos palais l'insigne féodale.

. . . .

Paris se lève en bloc! Au signal assassin
Tout homme dans son coeur sent vibrer un tocsin;
Eternelle infamie au lâche qui s'absente!
Parmi les cris de mort de la foule croissante,
Le bois, le plomb, le fer, les cailloux anguleux,
Déchirent en sifflant les uniformes bleus,
Débris dévastateurs, armes de la colère,
Qui jaillissent par flots du volcan populaire.

. . . .

Paris à triomphé! que nos chants retentissent,
Que nos coeurs, que nos mains, que nos bouches s'unissent!
Quel songe de trois jours! quel peuple! quel réveil!
Notre étendard proscrit reluit sous le soleil;

. . . .

Oh! que sur les frontons, les lambris et les dalles,
Subsiste a tout jamais le stigmate des balles;
Que de profanes mains tremblent de rétablir
Le mur qui s'écroula teint du sang d'un martyr;
Que les troncs effeuillés des larges promenades,
La poudre qui noircit les hautes colonnades,
Les pavés protecteurs par le tems affermis,
Que tout ait une voix contre nos ennemis!

. . . .

Il faut des monumens élargis sur la base,
Que l'oeil de l'étranger contemple avec extase;

Il faut qu'en traits vengeurs l'historique burin
Cisèle un sarcophage aux quatre angles d'airain;
Afin que dans mille ans quelque roi s'épouvante
S'il voit de son palais cette page vivante,
Ce grand jour où Paris, tricolore géant,
En passant sur le Louvre y laissa le néant.

Citations philosophiques, littéraires et historiques.

Un bouffon sait tout feindre excepté le bonsens.

(*Lebrun.*)

La reconnaissance est la seule dette que l'on aime à voir s'augmenter.

L'homme tient à son sens bien plus qu'à la raison.

(*Chabanon.*)

Le sot croit tout savoir et ne sait pas douter;
Le sage est plus habile; il sait se rétracter.

(*ibid.*)

Le trident de Neptune est le sceptre du monde. Lemière qui a fait ce vers l'appelait — le vers du siècle: un plaisant, qui trouvait l'auteur peu modeste, disait que c'était un *vers solitaire.* Calembourg qui n'est pas sans mérite.

Arnaud dans le drame du Comte de Comminges a dit, en parlant de la miséricorde de Dieu:

Une larme suffit pour éteindre sa foudre.

Chenier ayant à exprimer la même idée, a fait le vers suivant d'une tournure tout-à-fait élégante et qui a été souvent imité par nos poëtes actuels.

Pour lui (Dieu) le repentir est encor l'innocence.

Il y a peu des vices qui empêchent un homme d'avoir beaucoup d'amis autant que peuvent le faire de trop grandes qualités. Cela ne fait pas l'éloge des hommes en général.

Il y a des positions politiques d'où le diplomate ne peut sortir que par la ruse; il y en a de plus difficiles encore d'où les princes ne peuvent sortir que par la bonne-foi.

La célébrité est l'avantage d'être connu de beaucoup de gens que l'on ne connait pas.

Il y a des cas où il est dangereux d'avoir trop de confiance en ses propres moyens; il y en a d'autres où il l'est tout autant de n'en avoir pas assez.

Pour un homme d'Etat, il ne suffit pas de se connaître, il faut encore qu'il connaisse les hommes et les choses et qu'il sache juger le parti qu'il peut en tirer.

La conviction est la conscience de l'esprit.

Les prêtres se sont mariés jusqu'au treizième siècle: Grégoire VII leur imposa le voeu de chasteté, ou plutôt le célibat.

Pépin-le-Bref, roi de France, avant de ceindre le diadême, voulant ménager l'opinion publique, consulta le pape Zacharie qui lui dit: *Celui-là est roi qui en a la puissance.* Cette décision subordonne le droit au fait et n'est point favorable au principe de la légitimité.

Le pape Etienne III, ayant eu des différends avec Astolphe roi de Lombardie, implora les secours de Pépin. Celui-ci ayant vaincu Astolphe lui donna la paix, à condition qu'il remettrait à Etienne et à ses successeurs l'Exarcat de Ravenne et la Pentapole. Ce fut là l'origine du premier temporel donné aux pasteurs spirituels (Mura-

tori, Annali dell' Italia). Avant cette donnation de Pépin, (en 756 ou 757) les papes n'étaient aucunement maîtres de Rome ni des Etats qu'ils possèdent aujourd'hui. La suzeraineté de la ville de Rome resta aux empereurs grecs jusqu'à Charlemagne, car avant ce tems, les lettres des papes étaient datées du règne des Empereurs de Constantinople.

La puissance des papes commença donc par l'ambition maladroite d'Astolphe et l'usurpation de Pépin.

Pépin fut le premier roi sacré par un pape. Etienne III, en reconnaissance des secours que Pépin lui accordait contre Astolphe, alla le sacrer à St. Denis, avec ses deux fils, Charles et Carloman, le 28 juillet 754, après lui avoir accordé l'absolution de la violation du serment de fidélité qu'il avait fait à Chilpéric III. — Avant Pépin, la cérémonie du sacre n'était point en usage.

Dans une farce italienne dont le nom nous est échappé, Arlequin, personnage inévitable, dit: — Nous serions tous parfaits, si nous n'étions ni hommes ni femmes.

On disait d'un certain évêque fort gros que *sa grandeur* aurait dû changer de titre et prendre celui de *sa grosseur*.

Quelqu'un disait de Wellington que sa Grâce était la personne la plus disgracieuse du monde.

On disait d'un certain évêque d'Autun: c'est homme monstrueusement gros semble avoir été créé pour faire voir jusqu'où peut s'étendre la peau humaine.

M. DE WODENBLOCK.

Histoire merveilleuse.

Connaissez-vous la ville de Rotterdam? Si vous l'avez seulement traversée, vous devez vous souvenir d'une maison à deux étages, située au milieu du faubourg attenant au canal qui conduit à La Haye et à Leyde, car on n'aura pas manqué de vous la montrer comme celle qu'habitait jadis l'un des plus habiles ouvriers qu'ait jamais produits la Hollande. Cet homme excellait dans toutes les parties de l'art mécanique. Nul ne sut jamais comme lui réparer les injures de l'âge ou les défauts de la nature. Par la vertu de son art s'effaçait tout-à-coup chez les hommes du grand air l'inégalité des épaules et des hanches, et plus d'une belle dame, grâce aux artifices de son art, dissimulait le ravage des ans sous les trompeuses apparences d'un embonpoint juvénil; mais si maître *Turningvort* jouissait par toute la Hollande d'une brillante réputation, il la devait surtout au talent admirable qu'il mettait à fabriquer des jambes de bois ou de liège. De bonne foi, en voyant la délicatesse et la grâce des membres artificiels qui sortaient de ses mains, vous vous seriez demandé si, à tout prendre, mieux ne valait emprunter, pour courir, le secours d'une jambe de bois, que de traîner laborieusement un pied tout déformé par la goutte ou telle autre infirmité.

Un matin que maître Turningvort achevait de tourner et de polir un coude-pied destiné à un magnifique seigneur, un laquais entra dans son laboratoire et l'invita à

le suivre immédiatement chez M. de Wodenblock. Ce Wodenblock était un des plus riches négocians de l'endroit, et fort considéré dans un pays où l'argent est le mérite par excellence; aussi Turningvort se hâta-t-il de passer sa meilleure perruque, son chapeau pointu, et ayant pris sa canne à pomme d'argent, il s'achemina vers le logis de l'illustre négociant.

M. de Wodenblock était lui-même l'artisan de sa propre fortune; ce qui certes est bien plus méritoire que d'en trouver une toute faite en naissant; mais comme il n'aimait personne autant que son propre individu, ou plutôt comme il n'aimait que lui-même, il prétendait jouir seul de l'opulence acquise par ses travaux. Or il lui était arrivé, peu de tems auparavant, de mettre à la porte un de ses cousins, pauvre diable qui poussait l'insolence jusqu'à venir lui demander l'aumône. M. de Wodenblock usait rarement de cérémonies avec ses parens pauvres, et, en poussant au cousin besoigneux un argument *à postériori*, pour lui faire descendre plus vite les marches de l'escalier, il avait eu le malheur de perdre l'équilibre et de tomber, la tête la première, du haut en bas des degrés. Une telle chute l'étourdit d'abord; puis, revenant à lui-même, il trouva qu'il s'était cassé la jambe droite et qu'il avait perdu trois dents.

La première idée de M. de Wodenblock fut de poursuivre son cousin pour tentative de meurtre, avec préméditation; mais comme il était naturellement très-humain et très-charitable, considérant que cela lui coûterait beaucoup d'argent, il se contenta de le faire mettre en prison pour dettes, avec la consolation de penser, sous les ver-

ERRATA.

Malgré tans les soins que se donne le rédacteur, ils s'est glissé dans les 2 premiers numéros plusieurs fautes d'impression. Nous redoublerons de soin pour qu'à l'avenir aucune faute de ce genre ne dépare un ouvrage qui, par sa nature et le but que l'on se propose d'atteindre, doit être écrit et imprimé avec la plus rigoureuse précision.

No. 1. page 18. Fin du second paragraphe, article *Interjection*, après le mot *joie*, supprimez *la douleur*, *la surprise*.

„ „ 29. Ligne 5 par en-haut, au lieu de *l'autre devaut*, lisez: l'autre *devant* — et 3 lignes plus bas, entre *que* et *vêtement*, mettez *tout*.

Même page, au commencement de l'avant-dernière ligne, au lieu de s'y *complet*, lisez *s'y complaît*.

No. 2. page 53. Au commencement de la 6e ligne par en-bas, au lieu de — si cela *pous-plait*, lisez *vous plait*.

„ „ 61. ligne 4 par en-bas, au lieu de — est *affeux*, lisez est *affreux*.

„ „ 69. 4e ligne par en-bas, au lieu de — en *vestu* duquel, lisez, *en vertu*.

„ „ 71. 7e ligne par en-bas, au lieu de *complet*, lisez *complaît*.

„ „ 72. 5e ligne par en-haut, lisez *cotrets* au lieu de *cottrets*.

„ „ 74. ligne dernière — au lieu de *nos*, lisez *nous*.

„ „ 80. 15e ligne, au lieu de *serment*, lisez *sermon*.

